

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS
+30
COULEURS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGIN MILITAIRES

N°17



LES MONSTRES
D'ACIER



ÉTUDE INÉDITE!

BI BIS, VARIATIONS
SUR UN THÈME

DESTINS CROISÉS EN NORMANDIE

OU LA BATAILLE VUE DE PART ET D'AUTRE



DUO DE
PRÉDATEURS

Batailles & Blindés n°17
Décembre 2006 - Janvier 2007
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € - Canada : 14\$C

M 01699 - 17 - F: 6,90 € - RD



HIVER 1942...

**BATAILLES
& BLINDES**

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaire à la rédaction : C. Valence - V. Bernard
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina - P. Verwicht

Conseillers à la rédaction :
H. Cance - A. Misner - C. Gillono - B. Collin - H. Wenkin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Destins croisés en Normandie

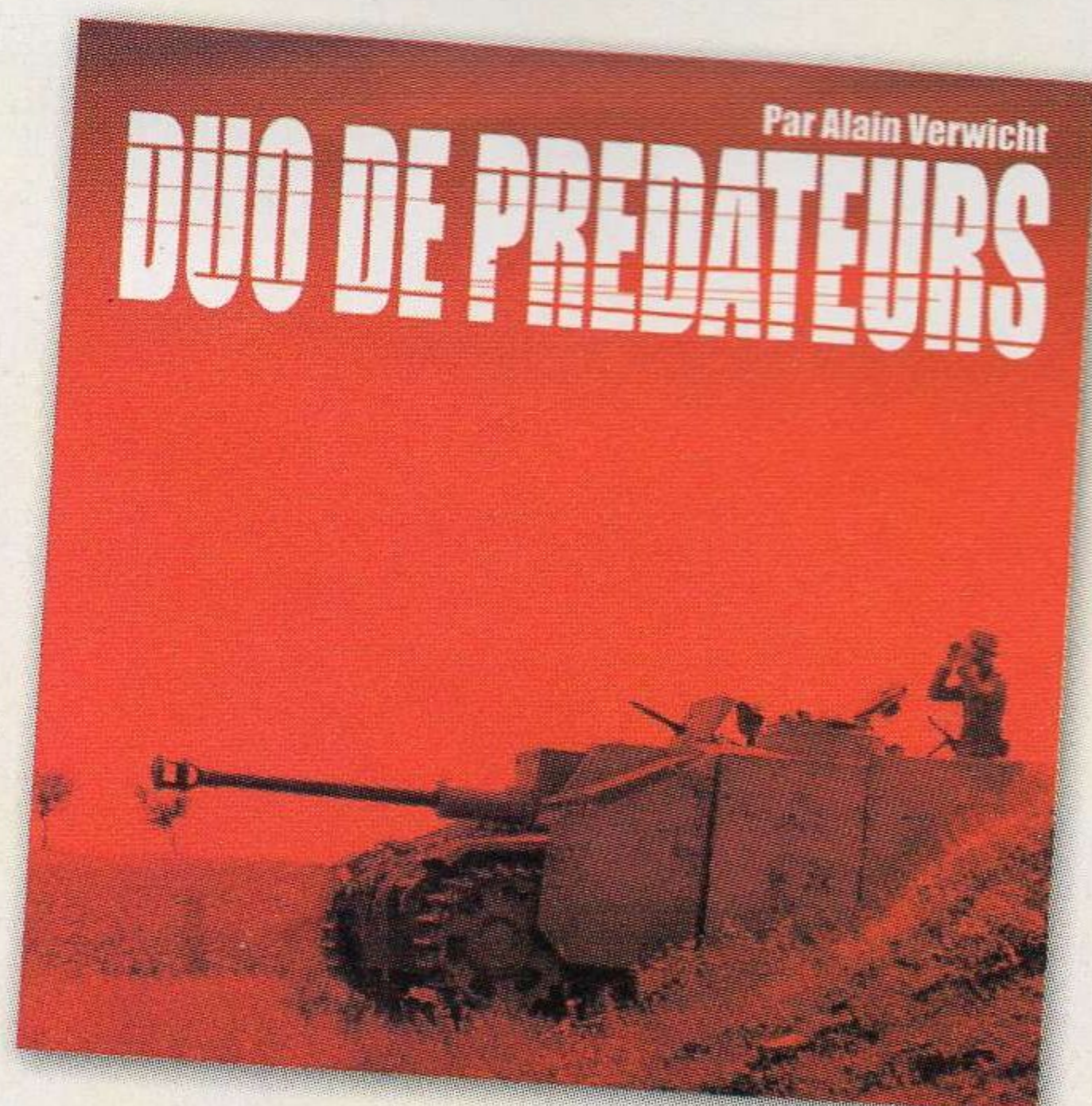


Photo de couverture :

20 août 1944, secteur de Chambois, la jonction entre Polonais, Canadiens et Américains vient d'être réalisée. Le Major Leonard Dull du 359th Infantry Regiment et le lieutenant Klapotcz du 10^e Dragons polonais étudient une carte d'état-major pour planifier la suite des opérations. US National Archives
Conseil Régional de Basse Normandie

BATAILLES & BLINDÉS 17 SOMMAIRE

« Si l'on considère l'innovation, c'est une situation qu'on choisit parce qu'on a une passion brûlante pour quelque chose », dit Steve Jobs ; pour ceux d'entre-vous qui se demanderaient qui est Jobs, il s'agit du co-créateur de la firme Apple Computers. Au milieu des années 70, avec son associé, Steve Wozniak, il assemblera dans son garage le premier micro-ordinateur du monde, l'ancêtre des célèbres Macintosh. Je vous entends vous dire : Et après ? « Batailles & Blindés » n'est pas « Souris & Claviers », alors qu'est ce ça vient faire dans cet

édito ?! Eh bien, on y arrive ! Si j'ai décidé d'ouvrir mon texte sur cette citation, c'est qu'elle résume mon état d'esprit : innover pour pleinement vivre ma passion et la partager. Dans ce numéro, outre un toilettage graphique du sommaire, l'innovation passe par le drôle de petit logo baptisé « Bonus Tracks » apposé dans les marges de l'article « les monstres d'acier ». En effet, ne pouvant publier la trentaine de plans préparés par Hubert Cance, nous avons décidé de les mettre à votre disposition sur le site web de la revue, **gratuitement** et en **libre**

téléchargement. Ainsi, vous pourrez les obtenir en PDF pour votre usage privé. Innover et partager ma passion, voilà pourquoi Caraktère est née. Après le 6^e GRDI, la passion, c'est aussi ce qui nous a motivés à préparer notre prochain hors-série consacré à la terrifiante bataille de Stalingrad. Lui et sa centaine de pages seront en kiosque le 18 décembre. Ne le manquez pas ! En attendant, bonne lecture à vous tous.

Yannis Kadari



6 Les Monstres d'Acier



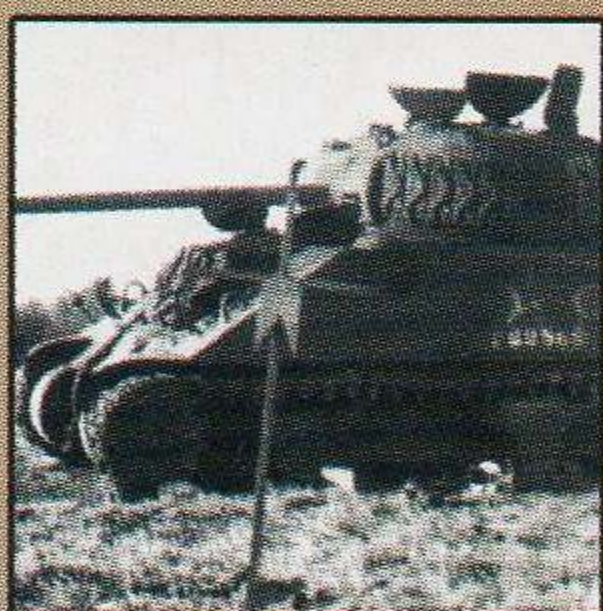
De 1914 à 1916, la puissance destructrice mise au service des généraux par la science et l'industrie provoque l'hécatombe de centaines de milliers de soldats. Pour survivre, les combattants s'enterrent. L'invention qui permettra de rompre le cadenas meurtrier des retranchements naît en France et en Grande-Bretagne. Il s'agit du « Tank ». Retraçons l'histoire de ces mastodontes venus d'outre-manche.

24 Saga d'un «Wiking» sur l'Ostfront (2^e partie)



Dans la seconde partie de sa saga, le « Wiking » Karl Jauss nous convie à embarquer à bord du Panther avec lequel il combattra sur l'Ostfront, en Pologne puis en Hongrie en 1944-45. Au fil de ces lignes, vous prendrez la mesure des difficultés des *Panzerschützen* confrontés aux hordes de T-34 et de JS-2 de l'Armée rouge. Avec ce récit, l'expression de « pompiers du Reich » prend tout son sens.

44 Destins croisés en Normandie



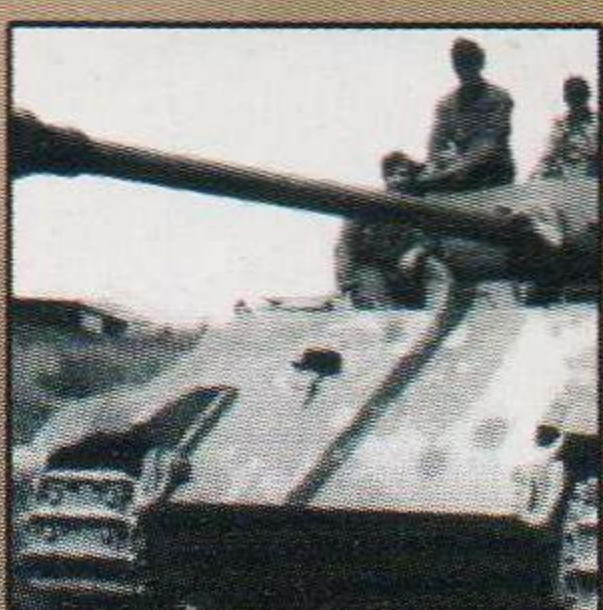
Août 1944, sur une colline normande, un tankiste s'oppose aux assauts désespérés d'Allemands en déroute. Cet homme est Polonais, il se nomme Édouard Podyma. Non loin de là, à bord d'un Panther, Nicolas Fank, Mosellan enrôlé de force dans les *Panzertruppen*, tente d'échapper à son destin. Au travers des parcours d'Édouard et de Nicolas, nous vous proposons de partager la vie de deux soldats que rien ne prédisposait à se trouver l'un en face de l'autre.

56 B1 bis, variations sur un thème : Marquages tactiques



Ce second volet de notre trilogie consacrée à la « star chenillée » de l'arsenal français de 1940 a pour thème l'étude des marquages tactiques. D'une manière précise et structurée, se basant sur une solide documentation accumulée au fil des années, Antoine Misner et Jean-Pierre Valantin font un point sur nos connaissances actuelles en la matière. Maquettistes, à vous pinceaux !

68 Duo de Prédateurs



Conçu pour s'opposer au remarquable T-34 soviétique, le Panther ne fut toutefois construit et livré aux unités qu'en nombre relativement limité ; moins de 6 000 exemplaires. À cette production quantitativement modeste s'ajouta une dispersion des unités. Moins coûteux mais redoutablement efficace, le *Sturmgeschütz* pallia souvent le déficit de *Panzer* lourds. Analyse d'un duo de prédateurs du Reich.

Vos rubriques :

42 « Preux demeurons », le 6^e GRDI à Stonne

80 Fiche de lecture n°8 : « Journal de la campagne du Sinaï »

Prochain numéro en kiosque le 25 janvier 2007



STALINGRAD

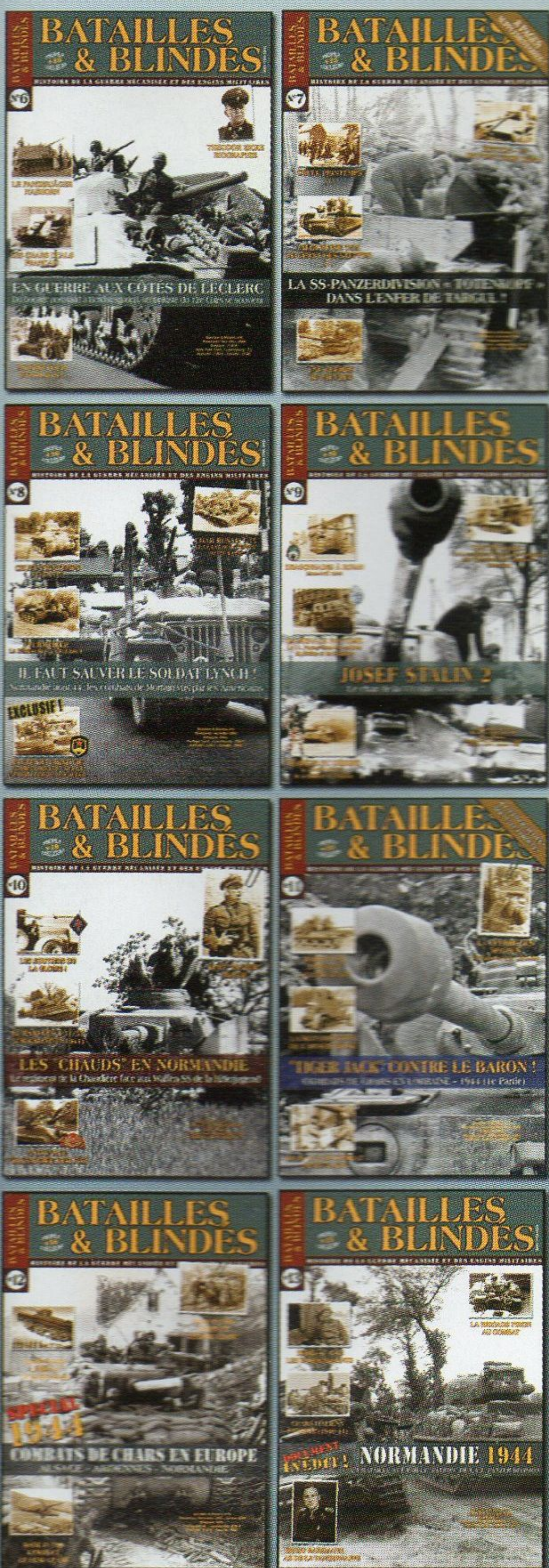
Hors-série n°4 en kiosque le 18 décembre 2006

www.batailles-blindes.com



BATAILLES
& BLINDES

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD !



NUMÉROS DISPONIBLES

STOCK MINIMUM

- N°6**
- En guerre aux côtés de Leclerc
 - Panzerjäger Nashorn – Dernier d'une longue lignée
 - Chusito ! Les tactiques antichars japonaises
 - Mourir pour Wypolsowa (1941-42)
 - Les chars « duals » de l'Armée française
 - Theodor Eicke, un soldat comme les autres ?

N°7

- La SS-Totenkopf dans l'enfer de Targul
- T-35, le géant des steppes (1^{re} partie)
- Char lourd ARL 1937
- Le conflit indopakistanaï de 1971

N°8

- Pacte de Varsovie – Le plan d'invasion de 1964
- Sherman « Tulip » - Les fleurs du mal
- Sturm Tiger, la démesure à l'état brut !
- Il faut sauver le soldat Lynch ! (Mortain, août 1944)
- T-35, le géant des steppes (2^e partie)
- La Panzer-Abteilung z.b.V. 66

N°9

- Le cimetière des éléphants (Orel-Koursk – 1943)
- Le dernier combat de la « Tawakalna »
- « Josef Stalin 2 » - Le char de la victoire (1^{re} partie)
- La 11. Panzerdivision à l'été 1944
- T-34 allemands en Italie !

N°10

- T-34/57 sur Kalinine – Hiver 1941
- NVA – Histoire de « l'autre » armée allemande
- La Panzerauto Romfell
- Le régiment la Chaudière en Normandie
- Biographie : Kurt « Panzer » Meyer
- La 1/501 RCC au combat à Écouché

N°11

- L'URSS et le lend lease
- La motorisation de l'armée belge (1914-40)
- La guerre des mondes ou le cauchemar afghan (1979-89)
- Les JS-1 et JS-2 au combat – (2^e partie)

N°12

- Christie's Tracks - De Rock Island à Kubinka
- La 1^{re} Division Blindée polonaise au combat !
- La Kampfgruppe Peiper dans les Ardennes
- « Nordwind » - Dernière bataille pour Strasbourg
- 1917, Berry-au-Bac - (1^{re} partie)
- La Guerre des Mondes – (2^e partie)

N°13

- Normandie 1944 - La bataille vue par le « patron » de la 2. Panzer
- La brigade Piron au combat !
- Fox killed in the open ground - Libye 1940-41
- Ernst Barkmann - As de la Panzerwaffe
- 1917, Berry-au-Bac - (2^e partie)

N°14

- Mai 1940, Rommel s'impose sur la Meuse
- Fox killed in the open ground - Libye 1940-41 (2^e partie)
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie
- Le 13/18 Hussars au combat
- « Tiger Jack » contre le Baron, la libération de Nancy

N°15

- MBV, la mort sur rails
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie (2^e partie)
- « Preux demeurons », le 6^e GRDI à Stonne
- « Tiger Jack » contre le Baron, suite et fin
- Iran-Irak 1980-88

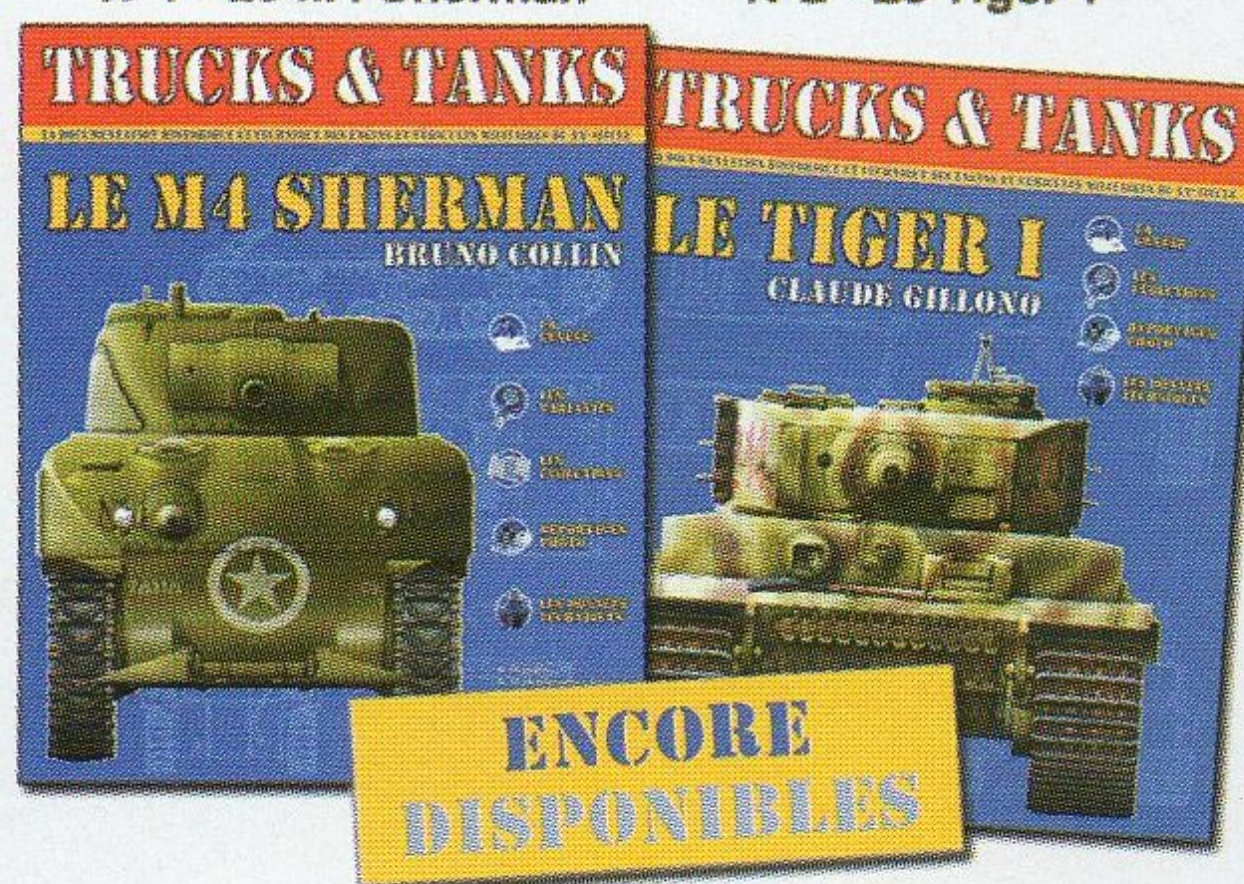
N°16

- Croisade en Provence pour la division "Saint Louis"
- Saga d'un "Wiking" sur l'Ostfront (1^{re} partie)
- B1 bis, variations sur un thème
- Les Yeomanries en Normandie
- L'Arme blindée belge de 1946 à aujourd'hui
- Guerre Iran-Irak (suite & fin)

TRUCKS & TANKS

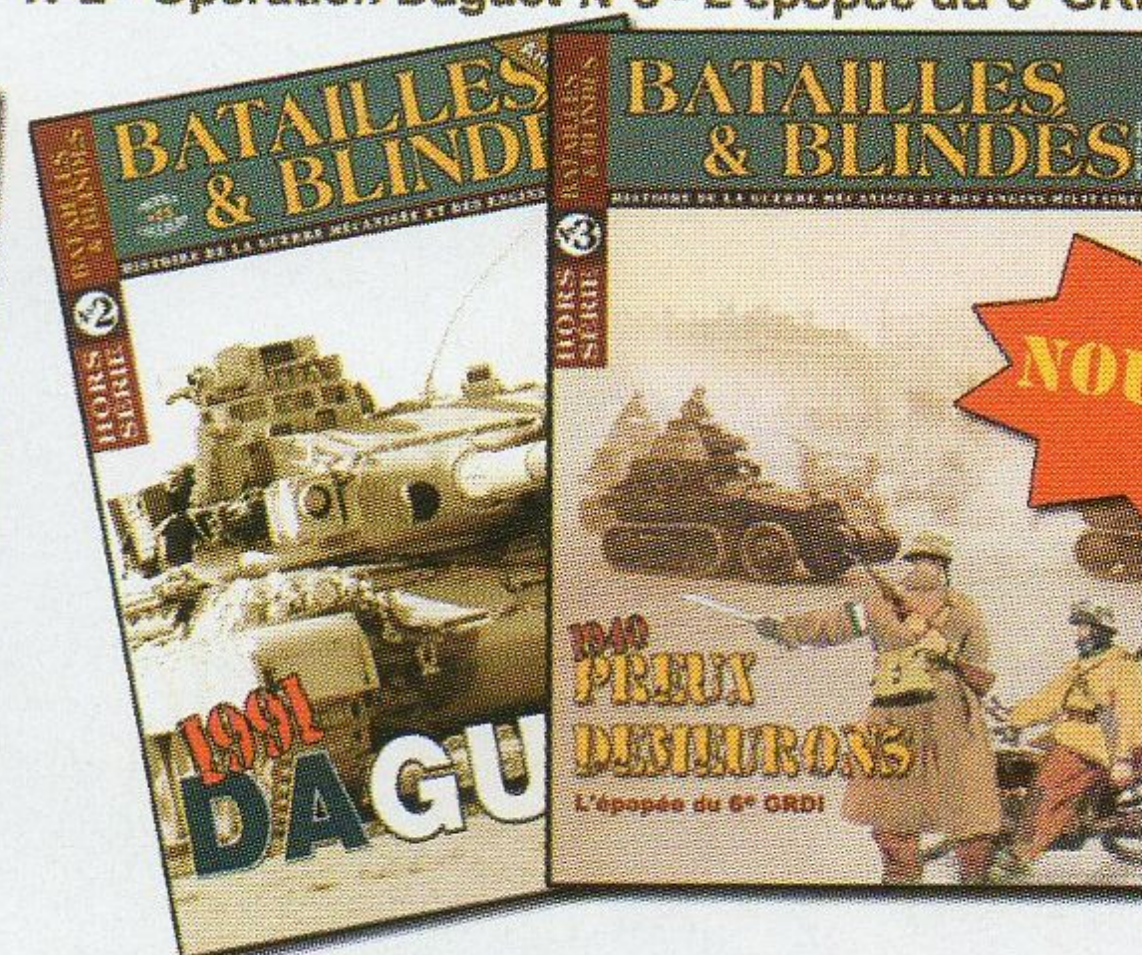
N°1 - Le M4 Sherman

N°2 - Le Tiger 1



NUMÉROS HORS-SÉRIE

N°2 - Opération Daguet N°3 - L'épopée du 6^e GRDI



BON DE COMMANDE

www.caraktere.com

- ☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°18 inclus.
France : 35.00 euro - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 euro - Reste du monde : 45.00 euro
- ☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-contre au prix de 8.00 euro pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations.
- ☐ Oui, je souhaite recevoir le deuxième hors-série de Batailles & Blindés sur l'Opération Daguet.
France : 12.50 euro - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 euro - Reste du monde : 20.00 euro
- ☐ Oui, je souhaite recevoir le troisième hors-série de Batailles & Blindés sur le 6^e GRDI.
France : 12.90 euro - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 euro - Reste du monde : 20.00 euro
- ☐ Oui, je souhaite recevoir les numéros de Trucks & Tanks cochés ci-contre au prix de (par exemplaire)
France : 16.00 euro - UE, Suisse et DOM-TOM : 17.50 euro - Reste du monde : 19.00 euro

- | | |
|-------------------------------|-------------------------------------|
| ☐ N°6 | ☐ N°13 |
| ☐ N°7 | ☐ N°14 |
| ☐ N°8 | ☐ N°15 |
| ☐ N°9 | ☐ N°16 |
| ☐ N°10 | TRUCKS & TANKS |
| ☐ N°11 | ☐ TIGER I |
| ☐ N°12 | ☐ M4 SHERMAN |

Règlement :

- ☐ Chèque (à l'ordre de Caraktere)
- ☐ Mandat Postal
- ☐ Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)
- ☐ Carte Bancaire

Numéro :

Date d'expiration :

Signature :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Pays :

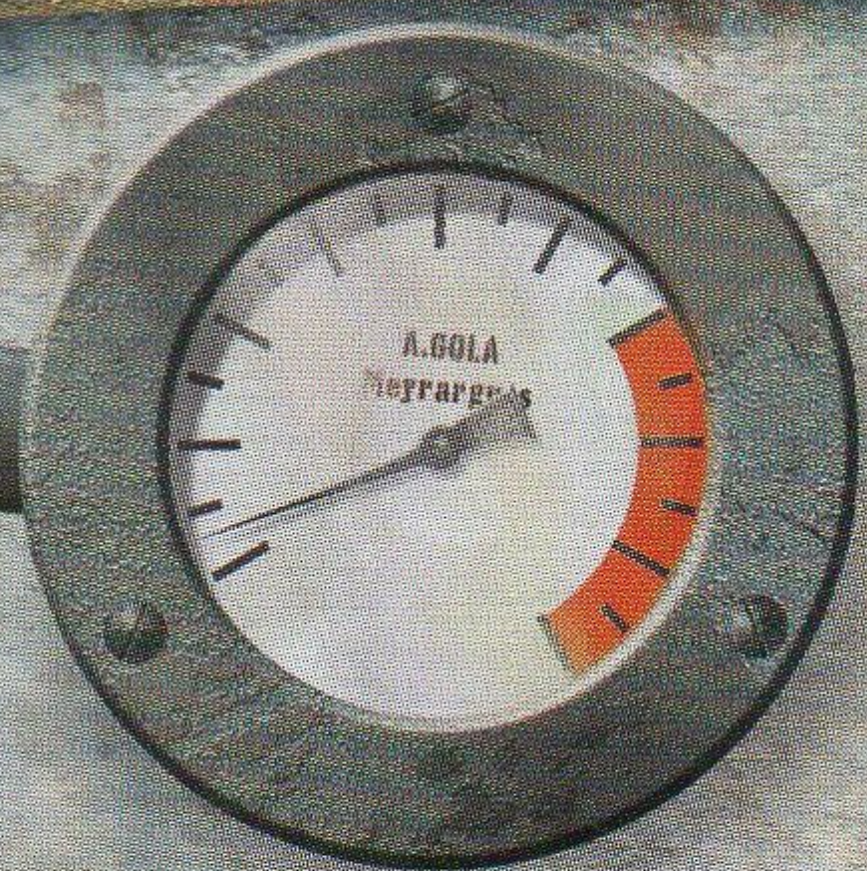
E-Mail (facultatif) :

Téléphone (facultatif) :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

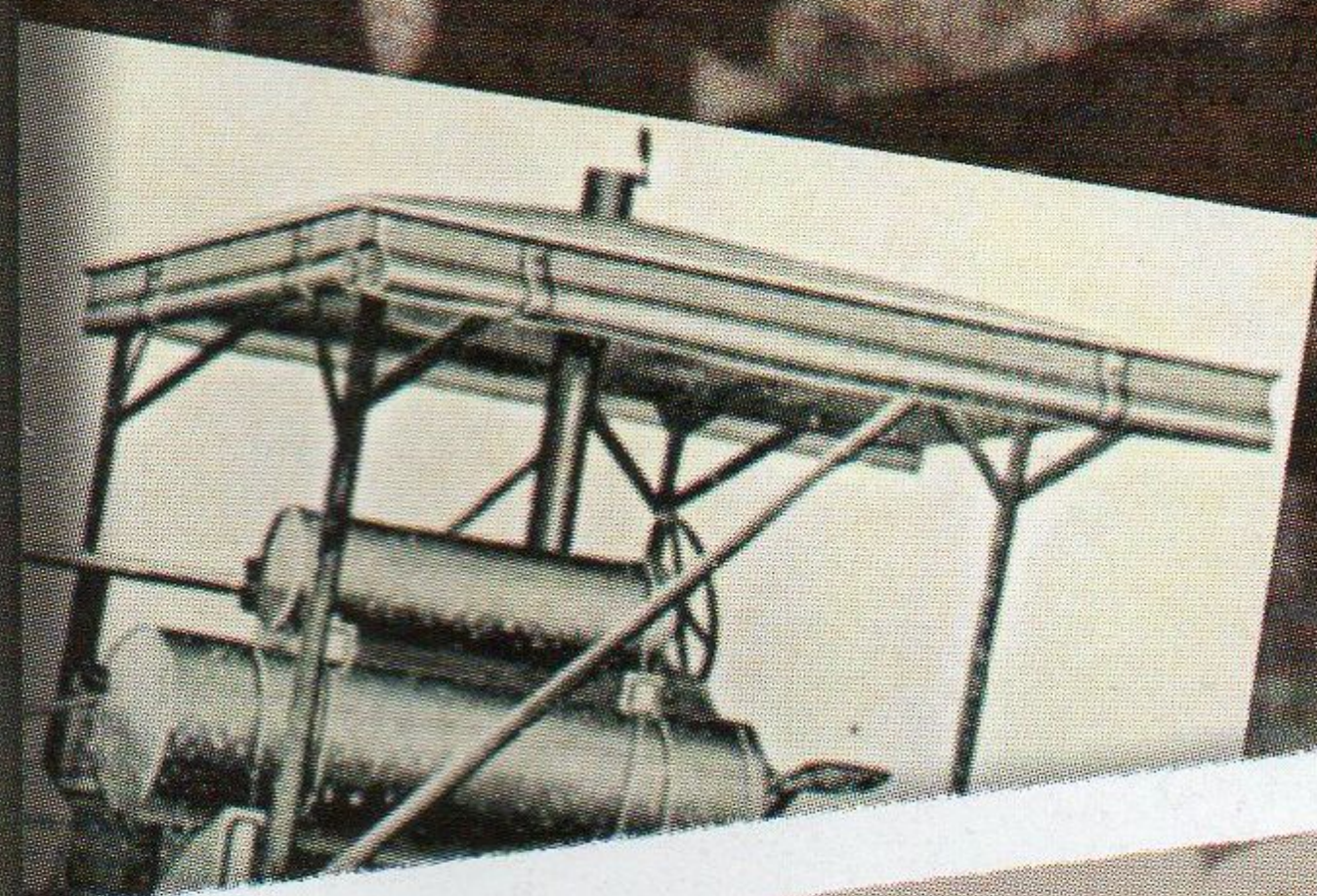
CARAKTERE - Service des abonnements - 306. avenue du Prado - 13008 Marseille - France

Les anciens numéros sont servis dans la limite des stocks disponibles et par ordre chronologique des commandes. Les abonnements ne comprennent pas les numéros hors-séries



Par Andrew Hunterington

Les monstres d'acier



À la belle époque, science et modernisme apportent leur lot de progrès rendant la vie plus facile et plus agréable à l'homme de 1900. Cependant, avec l'avènement de l'ère industrielle, la puissance destructrice mise au service des généraux provoque l'hécatombe de milliers de soldats sur les champs de bataille du début du XX^e siècle. Conséquence directe de tout cela, les combattants sont contraints de s'enterrer pour se protéger des pluies d'acier qui s'abattent sur eux. Quelques mois après le début de la Der des Ders, l'Europe se retrouve coupée en deux par un réseau de tranchées s'étendant de la Suisse à la mer du Nord. Les tentatives des uns et des autres pour percer ces lignes rendues inexpugnables par les mitrailleuses, les mines et les barbelés se soldent par de sanglants échecs. Les penseurs militaires se trouvent alors devant l'équation suivante : le front est immobilisé car la capacité d'arrêt du défenseur est supérieure à la capacité de choc de l'assaillant. La victoire reviendra donc à celui qui, le premier, sera capable d'inverser cette tendance. L'invention qui permettra finalement de rompre le cadenas meurtrier des retranchements naît simultanément en France et en Grande-Bretagne. Il s'agit du char d'assaut. Retraçons ici l'histoire pleine de rebondissements de ces mastodontes venus d'outre-Manche.

THE WINNIE'S CIRCUS

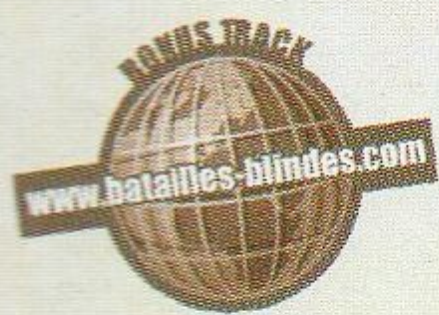
Dès le début des combats, en 1914, les autos blindées démontrent leur potentiel par des actions d'éclats derrière les lignes allemandes. En ces temps troublés, Winston Churchill occupe les fonctions de premier Lord à l'Amirauté où il n'est absolument pas censé s'occuper de questions terrestres. Cependant, la Royal Navy est chargée à la demande de Lord Kitchener, alors secrétaire d'État à la guerre, d'assurer la défense aérienne du territoire britannique. Craignant, à juste raison, la menace que les Zeppelins font planer sur les docks de Portsmouth, Churchill ordonne aux avions du Royal Navy Air Service (RNAS) de conduire des raids contre les bases des aérostats du Kaiser. Rapidement, le besoin d'une force

terrestre mobile se fait sentir afin de protéger les aérodromes et de récupérer les pilotes abattus en territoire ennemi. Au départ, les véhicules utilisés ne sont que des voitures de tourisme sommairement blindées. Les opérations de cette unité, fortement médiatisées, attirent l'attention sur le potentiel de l'Arme blindée de ce visionnaire qu'est Churchill.

Entre-temps le 20 octobre 1914, un officier spécialiste des mitrailleuses, le Lieutenant-Colonel Swinton, remet un rapport au comité impérial de la défense. Ce mémoire décrit avec précision l'irréversible avènement de l'impasse des tranchées et la nécessité d'accroître la puissance de feu des troupes pour y remédier. Il y soumet l'idée de blinder des tracteurs Holt afin d'aider à percer les réseaux de barbelés. L'idée arrive aux oreilles de Churchill. Le 2 janvier 1915, celui-ci écrit au War Office dans le but de soutenir la proposition de Swinton : « *Il serait vraiment aisé, en un très court terme, de monter sur un certain nombre de tracteurs à vapeur des abris blindés dans lesquels hommes et mitrailleuses pourraient prendre place et y seraient protégés des balles. Utilisés pendant la nuit, ils ne pourraient être affectés en aucune manière par des tirs d'artillerie. Un système de chenilles serait capable de traverser assez facilement les tranchées et le poids de ces engins pourrait écraser les enchevêtrements barbelés. Quarante ou cinquante de ces machines, préparées secrètement, montant en ligne à la tombée de la nuit, pourraient certainement avancer à travers les tranchées ennemies, fracassant toutes les obstructions et balayant les tranchées par le feu de leurs mitrailleuses et de grenades lancées du sommet. Ils deviendraient alors des points d'appui supportant l'infanterie britannique se ruant en avant pour les rejoindre. Ils pourraient ensuite faire mouvement vers la seconde ligne de tranchées. Le coût devrait être minime. Si l'invention ne répond pas à nos attentes, quel mal y aurait-il ? Cela aurait été une évidente mesure de prudence de démarrer quelque chose comme cela il y a deux mois. Cela doit certainement être fait maintenant.* »

Au sein de l'Armée de sa Majesté, il y eut 97 tracteurs d'artillerie lourds Daimler-Foster de ce type. Ces engins ont été développés par Tritton. D'ailleurs, pour ces créations futures, l'inventeur tentera de conserver le concept de la grande roue pour son tracteur de tranchée blindé.
Bovington Tank Museum





Et comme rien ne bouge jamais assez vite pour le premier Lord à l'Amirauté, il lance de sa propre initiative le « *Landship Committee* » dès la fin du mois de février 1915. Les membres de ce comité peuvent être, à juste titre, considérés comme des pionniers. Ils ne savent pas encore à quoi va ressembler le futur vaisseau terrestre voulu par Churchill. Au départ, l'idée est de construire un véhicule capable de transporter un groupe d'assaut de cinquante hommes avec mitrailleuses et munitions. Les fantassins sont censés se tenir debout, en deux rangs de chaque côté, protégés par un blindage de 8mm d'épaisseur. L'engin prévu mesure dans les 12 mètres de long par 4 de large. Il est monté sur 2 chenilles larges dérivées du système « *Pedrail* » d'origine britannique. Placées l'une derrière l'autre, elles pivotent de quelques degrés par rapport à l'axe longitudinal pour permettre de diriger l'engin. Cependant, il apparaît bien vite que la taille imposante du monstre d'acier le rend difficilement manœuvrable et qu'il sera incapable de traverser les petites rues des villages français en arrière du front. Aussi les concepteurs décident-ils de construire un engin sectionné en son centre, les deux parties étant articulées par l'intermédiaire d'un joint spécial. Le *Colonel* Crompton préside le bureau d'études chargé de sa conception. La puissance de pénétration des balles des mitrailleuses allemandes ayant augmenté, l'épaisseur du blindage passe à 12mm. Afin de réduire la taille de la cible offerte aux tirs d'artillerie, la hauteur des protections latérales est réduite à 1,30 mètre, ce qui implique que, dorénavant, les hommes transportés à bord devront se tenir assis. Les panneaux de protection sont articulés de manière à ce qu'ils puissent être utilisés pour protéger les hommes ayant débarqué au sol pour travailler à la suppression des barbelés. Ils sont en outre percés de meurtrières. Sur la troisième et dernière version de l'engin désormais équipé de tourelles, le système « *Pedrail* » est abandonné au profit de chenilles classiques. Toutes ces idées restent à l'état d'ébauches sur la planche à dessin et seul un châssis

du premier type non articulé sera construit. L'idée sera finalement abandonnée car le poids de l'engin était bien trop élevé pour être utilisé dans la boue des tranchées. Une autre équipe d'ingénieurs dirigée par *Sir* William Tritton, travaillant dans le bureau d'étude de la firme Foster, planche sur le concept du tracteur de tranchée. À l'instar de l'engin de Crompton, le système est articulé. Les deux parties sont chaussées sur d'immenses roues de 4,5 mètres de diamètre. La partie avant est occupée par le pilote et le moteur. L'arrière, quant à lui, reçoit les fantassins. L'engin ne mesure que 2,6 mètres de large, ce qui le rend particulièrement instable. De plus, l'imposante surface constituée par les roues représenterait une cible magnifique pour les canonnières allemands. Une maquette en bois est construite mais le projet de la firme Foster est lui aussi abandonné.

L'étude de ces véhicules avortés se prolonge de février à septembre 1915. Toutefois, même si rien de concret ne ressort de ces travaux, ils ne sont pas pour autant envoyés aux oubliettes. Ce n'est pas à proprement parler du temps perdu car les enseignements retirés sont enrichissants pour les Britanniques qui identifient de nouvelles contraintes et difficultés.

UN NOUVEAU DÉPART

À la fin de juillet 1915, sous la tutelle de son président, Monsieur d'Eyncourt, le « *Landship Committee* » demande à Tritton et au *Lieutenant* Walter Wilson de travailler sur un nouveau projet. Il est prévu que l'engin utilise des chenilles Bullock d'origine américaine et un moteur Daimler de 105 chevaux-vapeur. Le poids de l'engin est de 18 tonnes. La machine doit être capable de traverser une tranchée de 1,2 mètre de large. Le pilotage doit se faire par l'arrière à l'aide de deux grandes roues agissant à la manière d'un gouvernail. Certaines spécifications techniques sont simplifiées à la demande de Swinton, entre-temps devenu secrétaire du comité impérial de la défense. Les travaux de Tritton avancent vite. Son équipe conçoit sans trop de difficultés une grosse boîte de métal



L'émergence puis le développement de l'artillerie lourde pose d'emblée le problème de son transport à l'Armée britannique. Aussi, fait-elle l'acquisition de tracteurs de marque Foster motorisés par un Daimler de 105cv. La présence de personnages ainsi que celle de la voiture de tourisme donne une bonne idée de la taille de ces monstres d'acier. Bovington Tank Museum

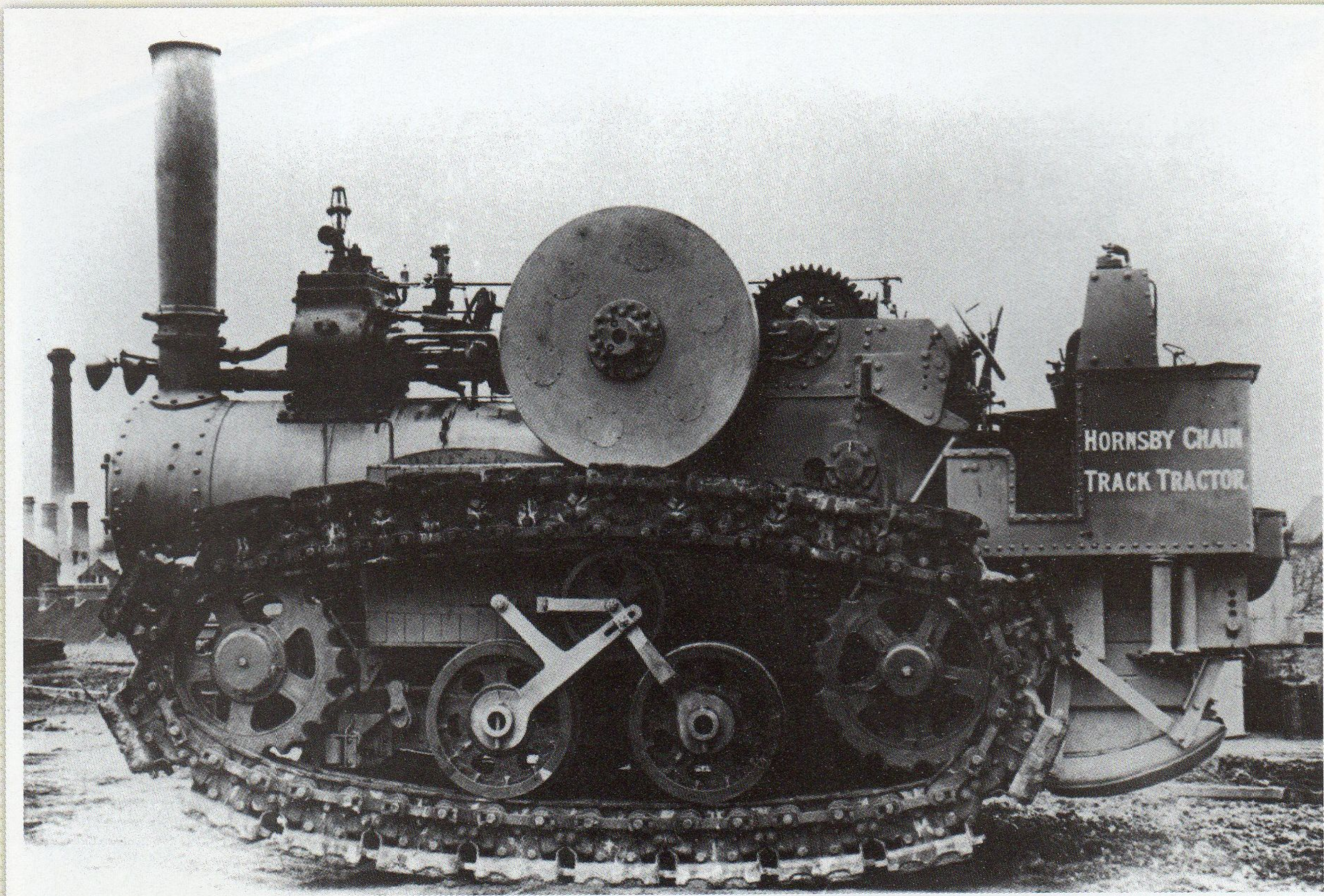
motorisée et montée sur chenilles. Cependant, ces dernières sont de mauvaise qualité et posent d'énormes problèmes aux concepteurs. Ils finissent par trouver une solution viable en utilisant des plaques de métal embouties, non sans avoir au préalable testé des chenilles en fibres végétales tressées. Notons au passage que les chenilles resteront le talon d'Achille des premiers chars, en particulier lorsque ceux-ci devront se mouvoir sur les routes pavées à l'arrière du front français. Le 6 septembre, l'engin fait ses premiers tours de chenilles autour de l'usine Foster. Il reçoit pour nom de baptême « Little Willie ». L'origine de ce surnom est controversée ; William correspond certes au prénom du concepteur, mais le sobriquet a vraisemblablement été choisi pour se moquer du prince impérial, fils du *Kaiser*. Au départ, une tourelle est prévue au sommet du véhicule. Malheureusement cette dernière augmentant par trop la hauteur de l'ensemble, elle ne sera jamais montée. La finition de ce premier engin est laissée aux bons soins des ouvriers de l'usine Foster tandis que l'inventeur et son équipe s'attaquent déjà à la conception de son successeur.

Pour concevoir le remplaçant de « Little Willie », Tritton et Wilson travaillent comme des forcenés. Croquis après croquis, les deux complices cherchent la meilleure morphologie pour l'engin, ce sans avoir le moindre fil conducteur servant d'exemple pour les guider dans une direction particulière. La forme définitive de la machine qui changera bientôt le cours de la guerre et l'organisation des armées prend progressivement naissance. L'un des soucis qui préoccupe les inventeurs est d'augmenter la capacité de franchissement de l'engin. Une solution consiste à accroître la longueur des chenilles en contact avec le sol afin d'améliorer la mobilité en terrain meuble ; mais ceci pose un gros problème pour les changements de direction. En outre, l'engin doit être capable de franchir les parapets des tranchées. Il faut donc que l'avant du train de roulement soit capable de « mordre » aisément dans ces obstacles. Tritton cherche une forme complètement différente de celle de « Little Willie » dont l'un des principaux défauts est de



n'avoir qu'une très faible capacité de franchissement. C'est cependant Wilson qui le premier pense à l'impensable en proposant un profil rhomboédrique (un volume dont les flancs sont constitués de parallélogrammes). Cette particularité permet d'avoir un angle d'attaque important rapporté sur une grande longueur à l'avant. Cette idée résout parfaitement le problème du passage des parapets verticaux. Les chenilles entourent l'entière circonférence des côtés. Cela a l'avantage de réduire le poids de la partie supérieure de l'engin. En effet, de par cette conception, il n'y a qu'une cellule unique en lieu et place de plusieurs sous-ensembles dont l'assemblage aurait nécessité des complications techniques alourdissant la structure. La partie inférieure du train de roulement est légèrement arquée et a l'emprunte équivalente d'une roue géante sans pour autant faire subir à la machine son immense masse. On retrouve là l'idée d'origine du tracteur de tranchée de Tritton. Cette arcure a l'immense avantage de limiter le nombre de patins en contact avec le sol. Ce qui a pour effet de réduire les frottements lors des changements de direction, diminuant d'autant les pertes de puissance et permettant de

Le problème le plus critique pour les concepteurs des premiers engins blindés réside dans le choix du bon système pour permettre le franchissement des tranchées. Ici, une autre invention de Tritton basée sur le tracteur Foster. Il s'agit ni plus ni moins que d'une sorte de pont portable automatique ! Doit-on préciser que ce concept ne résistera pas aux essais en situation réelle ? Bovington Tank Museum



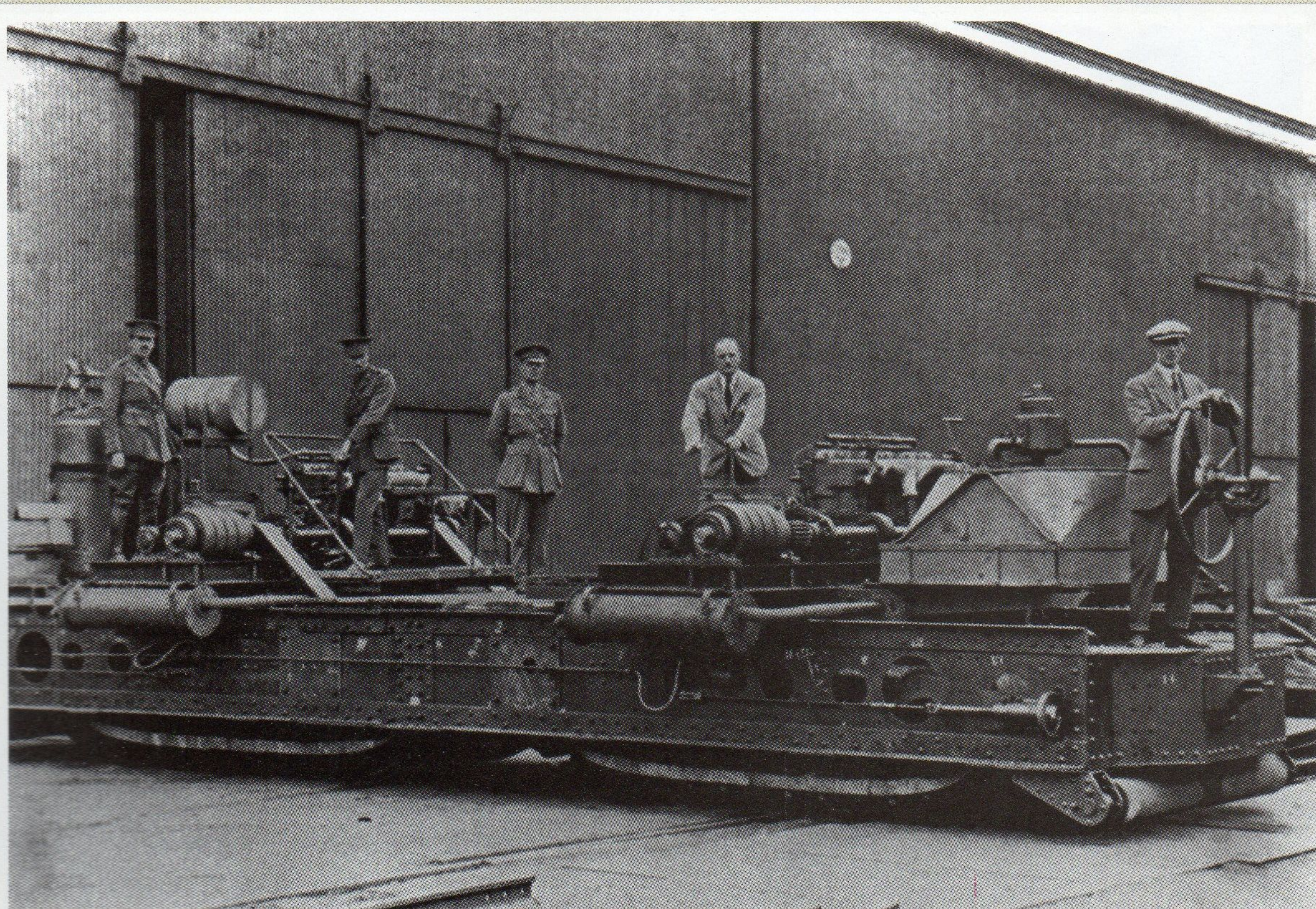
La vue de ce tracteur Hornsby permet de mieux comprendre l'idée qui est à l'origine de la chenille ou *Tracks* en anglais. En fait, l'inventeur voulait obtenir à moindre poids une capacité de franchissement identique à une roue d'un très grand diamètre. C'est la raison pour laquelle la partie inférieure du système a la forme d'un arc de cercle. Quant à l'allure générale de l'engin, elle se passe de commentaires, tant elle semble être tout droit sortie de l'imagination de Jules Vernes ! Bovington Tank Museum

réduire le rayon de braquage de l'engin. Rappelons au passage que comme sur « Little Willie », le guidage de l'engin est facilité par deux roues situées à l'arrière. Solution insuffisante et le braquage devra se faire, comme pour tous les chars, par l'arrêt d'une chenille et la rotation de l'autre. Comme il n'existe pas encore de boîtes de vitesses et de systèmes de transmission évolués, ce sont deux hommes, un de chaque côté, qui sont chargés de débrayer et de freiner les chenilles. Le pilote donne ses instructions en hurlant ou plus simplement en cognant sur le casque d'un de ses « débrayeurs » pour le faire agir. Il ne faut donc pas moins de trois hommes, sans compter le chef de char, pour guider l'engin. Quatre autres hommes d'équipage sont dévolus aux armes. Au total un équipage de huit hommes est donc nécessaire pour diriger et servir l'engin. Notons toutefois que les deux roues du « gouvernail » sont des aides précieuses au franchissement. Lorsque le char traverse une tranchée, il faut qu'il pique du nez le plus tard possible. Par leur poids de près d'une tonne, elles déplacent le centre de gravité de l'engin vers l'arrière et permettent au char de s'avancer plus en porte-à-faux avant de basculer vers le bas. Elles sont également utiles pour négocier les obstacles verticaux ; dans ce cas, elles servent de points d'appui agissant un peu comme la queue de franchissement des FT17.

La forme générale étant choisie, il reste à définir l'armement et son emplacement dans la structure. L'idée d'une tourelle est rejetée, pour les mêmes raisons que sur « Little Willie ». Monter les armes dans la face avant, comme le feront les Français sur leurs Saint-Chamond, n'est pas la meilleure solution car les ingénieurs craignent que le tube ne s'enfonce dans le sol quand le char piquera du nez. C'est Eyncourt, ancien directeur de construction navale, qui apporte la solution. Les navires de la Navy ont longtemps été équipés de sabords permettant de tirer depuis leurs flancs. Pourquoi ne pas faire la même chose avec les tanks ? L'idée est bonne et les canons et mitrailleuses seront

montés dans des sortes de boîtes blindées positionnées sur les flancs de l'engin. L'inconvénient majeur de cette solution est qu'elle augmente de près d'un mètre la largeur du char, ce qui pose des problèmes pour le transport par chemin de fer. Aussi, les sabords qui pèsent près de deux tonnes doivent être démontés, stockés et transportés à part. C'est une opération dangereuse et difficile. Pour y parvenir, le char doit être embarqué complet. Il est ensuite amené au centre d'une section de voie triple. Un trolley spécialement conçu pour recevoir les sabords est stationné sur les voies latérales. Le démontage se fait à l'aide d'un jeu de poutrelles et il ne faut pas moins d'une vingtaine d'hommes et un temps considérable pour effectuer cette manœuvre.

Le choix du type d'arme est aussi une sinécure. Il doit pouvoir tenir dans les sabords et être disponible en quantité. Un canon antiaérien de 6 *Pounder* (57mm) a la préférence des inventeurs mais aucun d'entre-eux ne peut être soustrait à la dotation de la DCA. Le directeur de l'artillerie, le *Brigadier-General* Guthrie-Smith, refuse d'en commander plus à cet effet, prétextant qu'il aurait l'air d'un fou si la guerre finissait le lendemain ! L'idée de monter un canon automatique Vickers-Maxim de 2 *inch* est envisagée mais elle est rapidement écartée car l'arme n'est pas disponible et ses délais de fabrication bien trop longs. La solution d'utiliser un obusier de 2,95 *inch* est également repoussée car il n'y en a que quatre exemplaires disponibles au Royaume-Uni. C'est encore une fois la marine qui apportera la solution en sortant de ses surplus des 6 *Pounder*. Le choix de ce canon est judicieux bien que les tubes de ceux-ci se révéleront trop longs à l'usage. Ils s'accrocheront en effet aux réseaux de barbelés. Ce souci sera corrigé sur les versions ultérieures du char, le tube étant tout simplement raccourci. Pour ce qui est des armes légères, plusieurs modèles de mitrailleuses sont testés : Vickers, Lewis, Hotchkiss et Madsen. D'origine danoise, cette dernière semble être idéale. Néanmoins, comme sa production sous licence est interdite et que, bien qu'étant en guerre, les sujets de sa Majesté sont

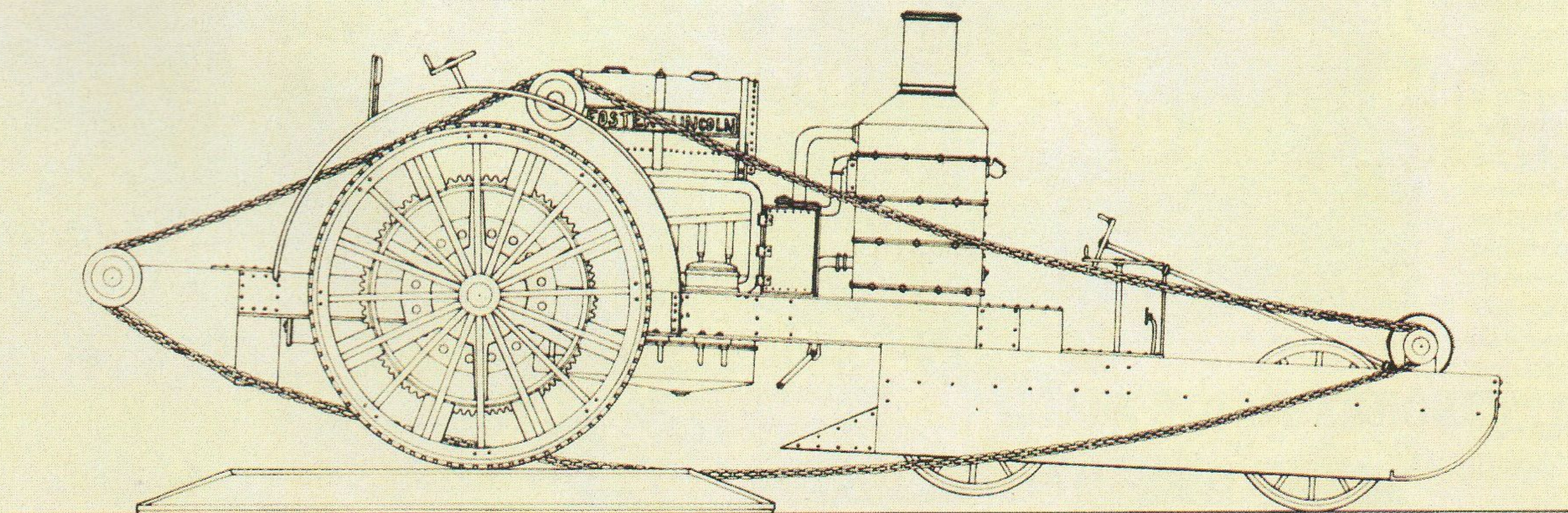
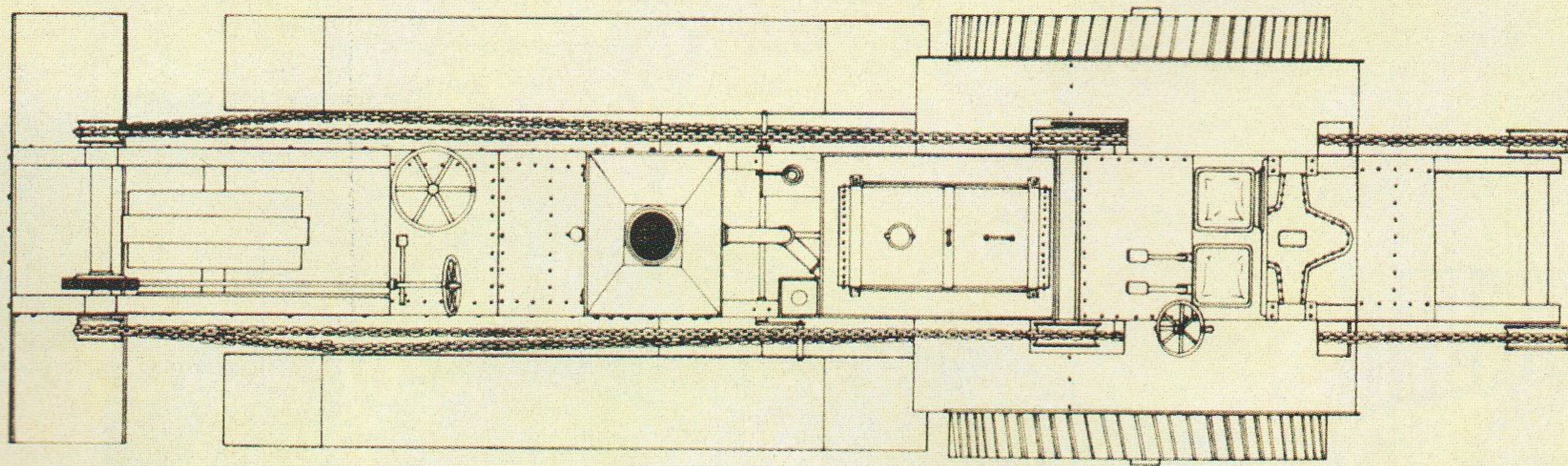
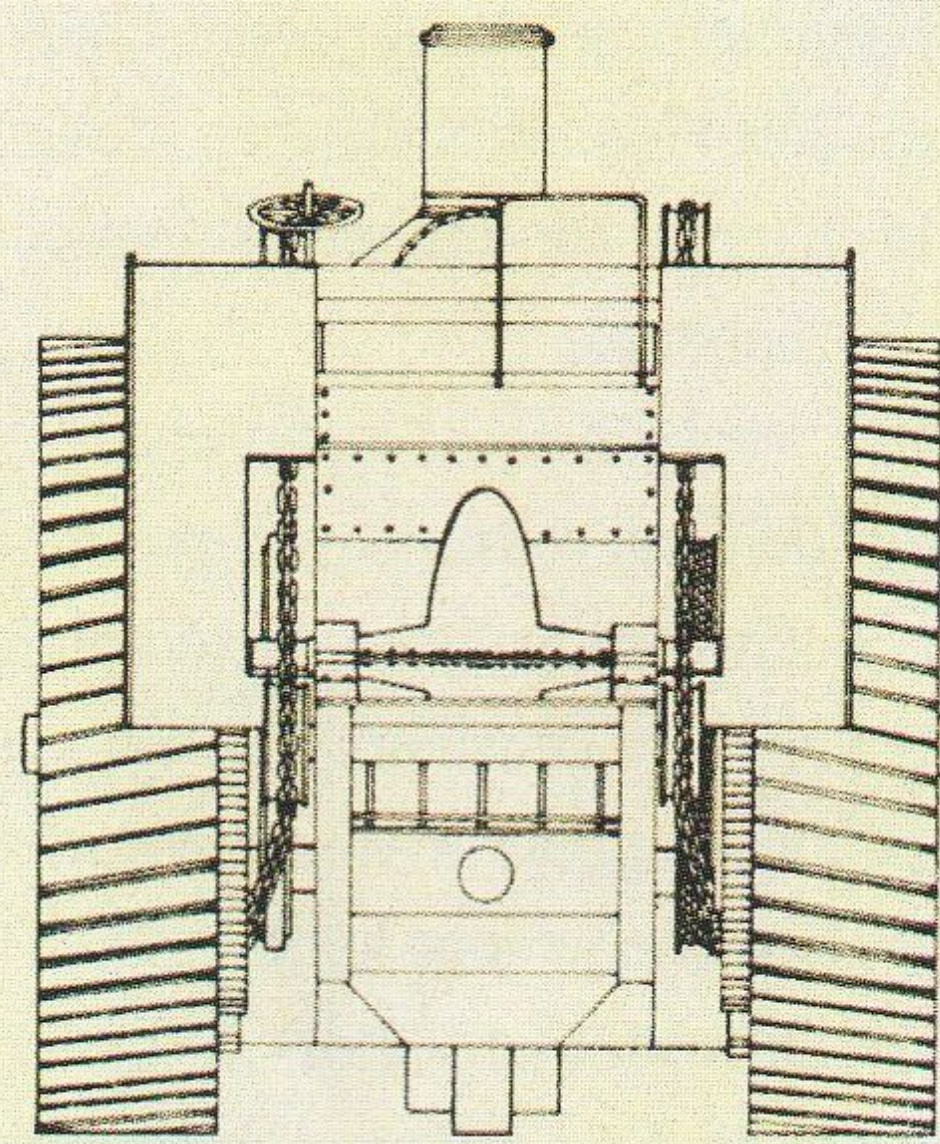
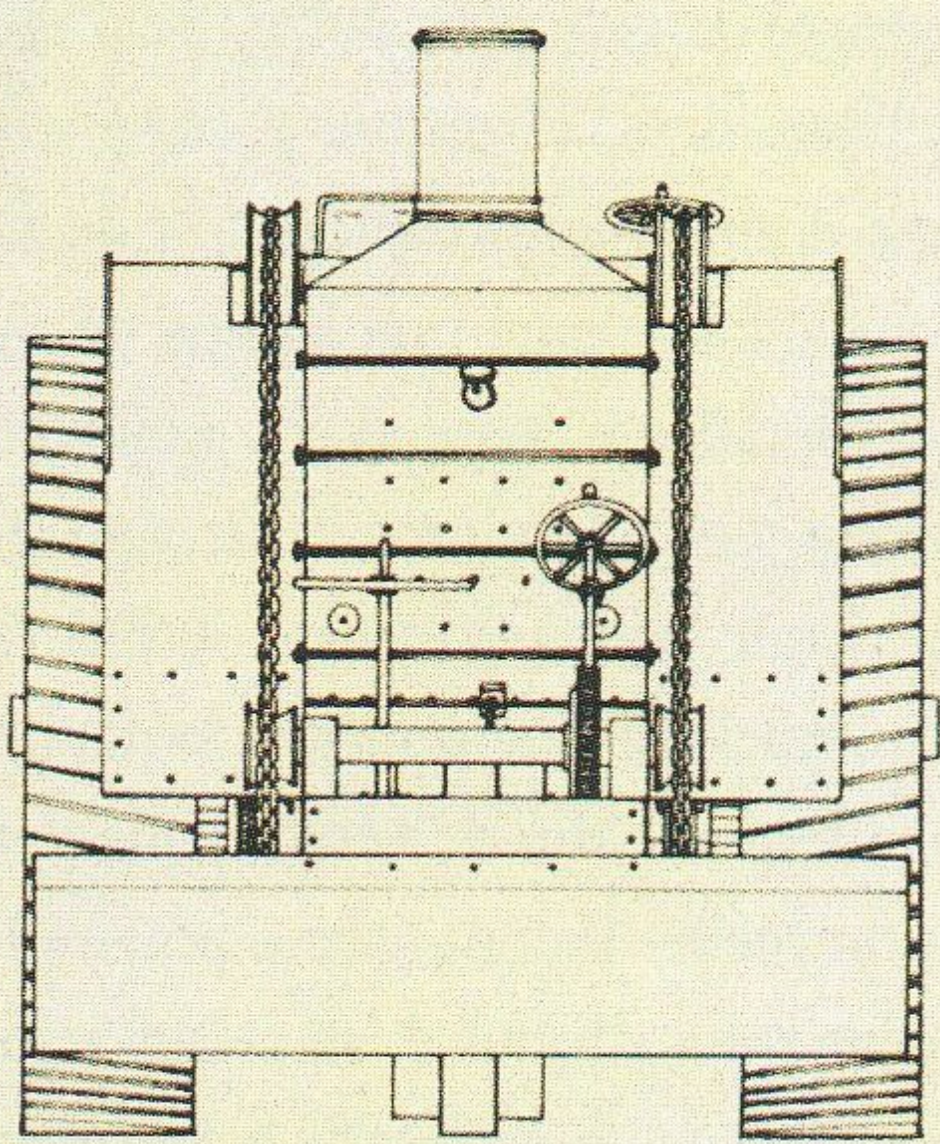
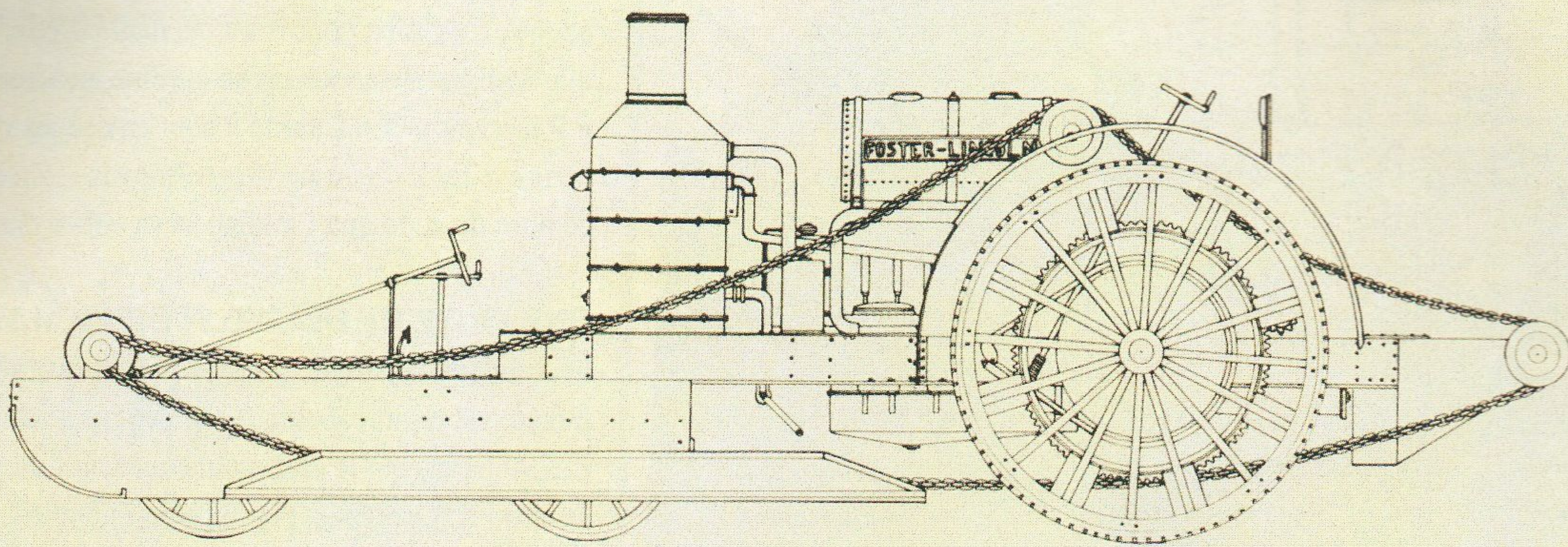


Pedrail « Track Double Bogie » expérimental datant de 1916. Cette drôle de machine avait été construite à partir de pièces récupérées sur le premier vaisseau terrestre – *Landship* – de Crompton dont, malheureusement, il ne subsiste aucune photographie. Bienvenue dans l'univers fertile des ingénieurs britanniques du début du XX^e siècle !
Bovington Tank Museum

PLAN AU 1/72

TRITTON TRENCH CROSSER

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006





Ce tracteur agricole Killen Strait a été acheté en Amérique à un seul exemplaire. Son système de chenilles de type tricycle ne lui conférerait par de grandes capacités en tous terrains. Cependant, petit à petit, au travers de nombreuses démonstrations, l'engin a permis de convaincre les décideurs anglais, dont Churchill, du potentiel de la traction chenillée. À noter qu'une version blindée – *Armoured* – du Killen Strait a été réalisée à l'état de prototype. Bovington Tank Museum

pointilleux sur le respect des brevets, l'arme n'est pas choisie. Le modèle Hotchkiss vient en second suivi de près par la Lewis dont le chargeur camembert est facilement manipulable dans l'exiguïté de l'habitacle.

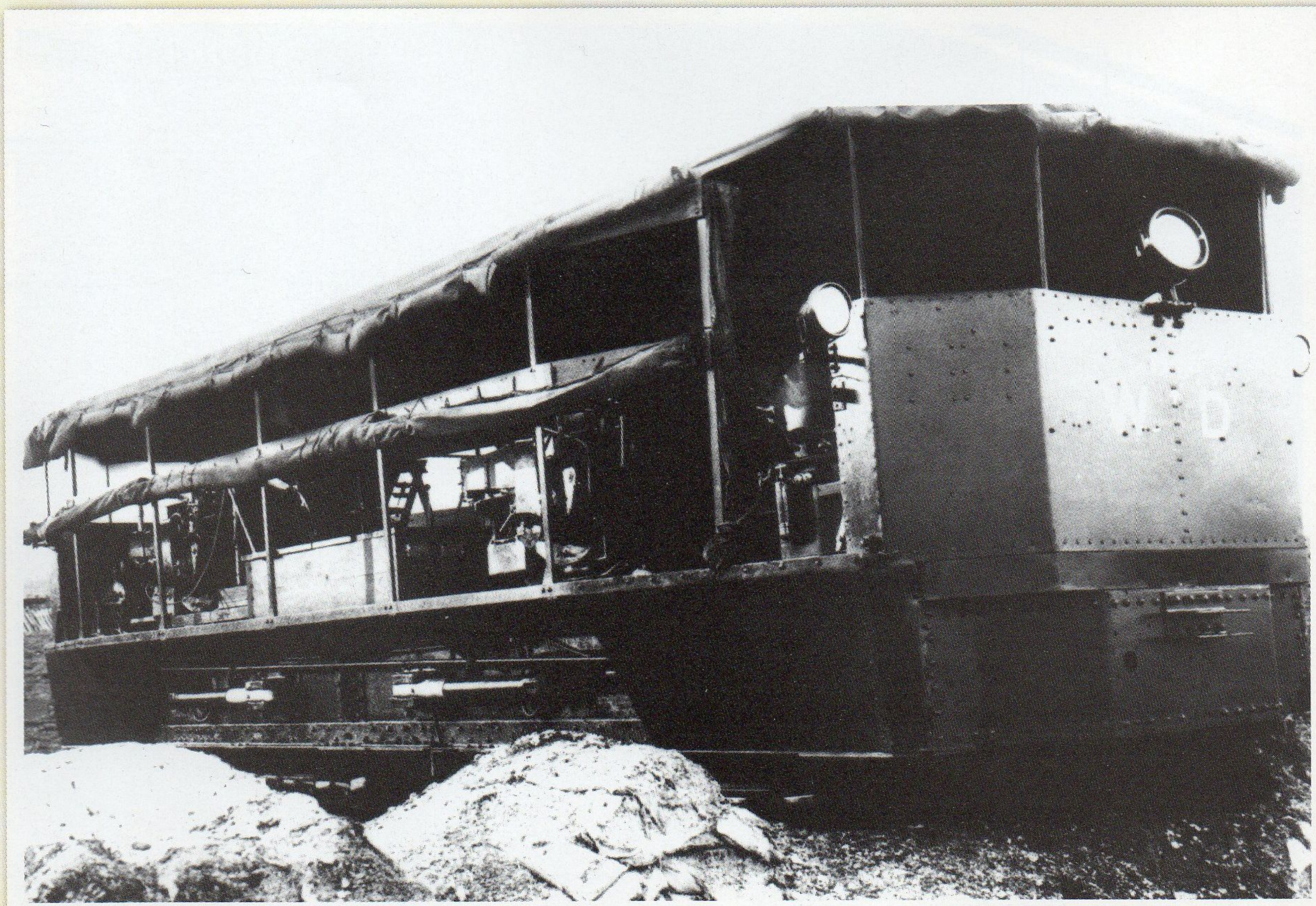
Les problèmes d'ingénierie étant résolus, une maquette est rapidement terminée et présentée le 29 septembre 1915. Le concept étant validé, un exemplaire de présérie est mis en chantier. Il changera plusieurs fois de nom au cours de sa construction. D'abord appelé « Wilson Machine » puis « Centipede », il est ensuite connu sous le nom de « Big Willie » pour être finalement appelé « Mother ». Lors de la réunion du « *Landship Committee* » datée du 4 novembre, Eyncourt insiste sur l'importance du secret car si l'ennemi apprend la nature du projet, il sera à même de développer des contre-mesures faisant perdre aux Britanniques l'effet de la surprise. Aussi, un nom moins parlant que « vaisseau

terrestre » doit être choisi pour permettre de tromper la vigilance des espions du *Kaiser*. Comme la machine ressemble à une grosse caisse d'acier montée sur chenilles, on imagine qu'elle pourrait éventuellement être prise pour une citerne mobile. Si bien que le nom de « WC » pour « Water Carrier » (transporteur d'eau) est adopté. Ce choix, pour le moins malheureux, persistera jusqu'à ce que Swinton demande qu'on attribue un acronyme plus approprié. « Réservoir » et « Citerne » sont envisagés mais c'est finalement le mot « Tank » – réservoir en Anglais – qui est choisi. C'est sous ce nom de code que l'invention va entrer dans l'Histoire.

UNE PRISE DE DÉCISION DIFFICILE

Le vendredi 7 janvier 1916, le premier véritable char d'assaut au monde est enfin capable de se déplacer par ses propres moyens. Les 90 patins qui le chaussent sont trop fortement trempés, ce qui les rend fragiles et les ruptures de chenilles sont nombreuses. Ce problème est résolu par un nouveau jeu de plaques embouties réalisé avec un trempé plus appropriée. L'engin est finalement complètement opérationnel le 26 janvier. Un test grandeur nature est préparé dans le parc de Hatfield appartenant à *Lord Salisbury*. Pour l'anecdote, l'homme a sûrement dû se mordre les doigts d'avoir donné l'autorisation d'utiliser sa propriété quand il a vu arriver dans son parc une équipe de sapeurs du *Royal Engineers*. Les « vandales », équipés de pelles, de pioches et de bâtons de dynamite, ont littéralement saccagé sa pelouse pour reconstituer une réplique grandeur nature du champ de bataille de la Somme. Ils ont reproduit une tranchée britannique et une autre suivant le profil allemand afin de vérifier que l'engin se comportera bien en situation réelle. Ils ont même poussé le réalisme en parsemant le gazon de trous d'obus et en créant un marais artificiel en dressant un barrage sur un ruisseau. À leur départ, le terrain de golf privé de *Lord Salisbury* comportait plusieurs obstacles supplémentaires ; *so shocking* ! L'essai de « Mother » a lieu le 29 janvier devant un parterre de personnalités intéressées de près au projet.

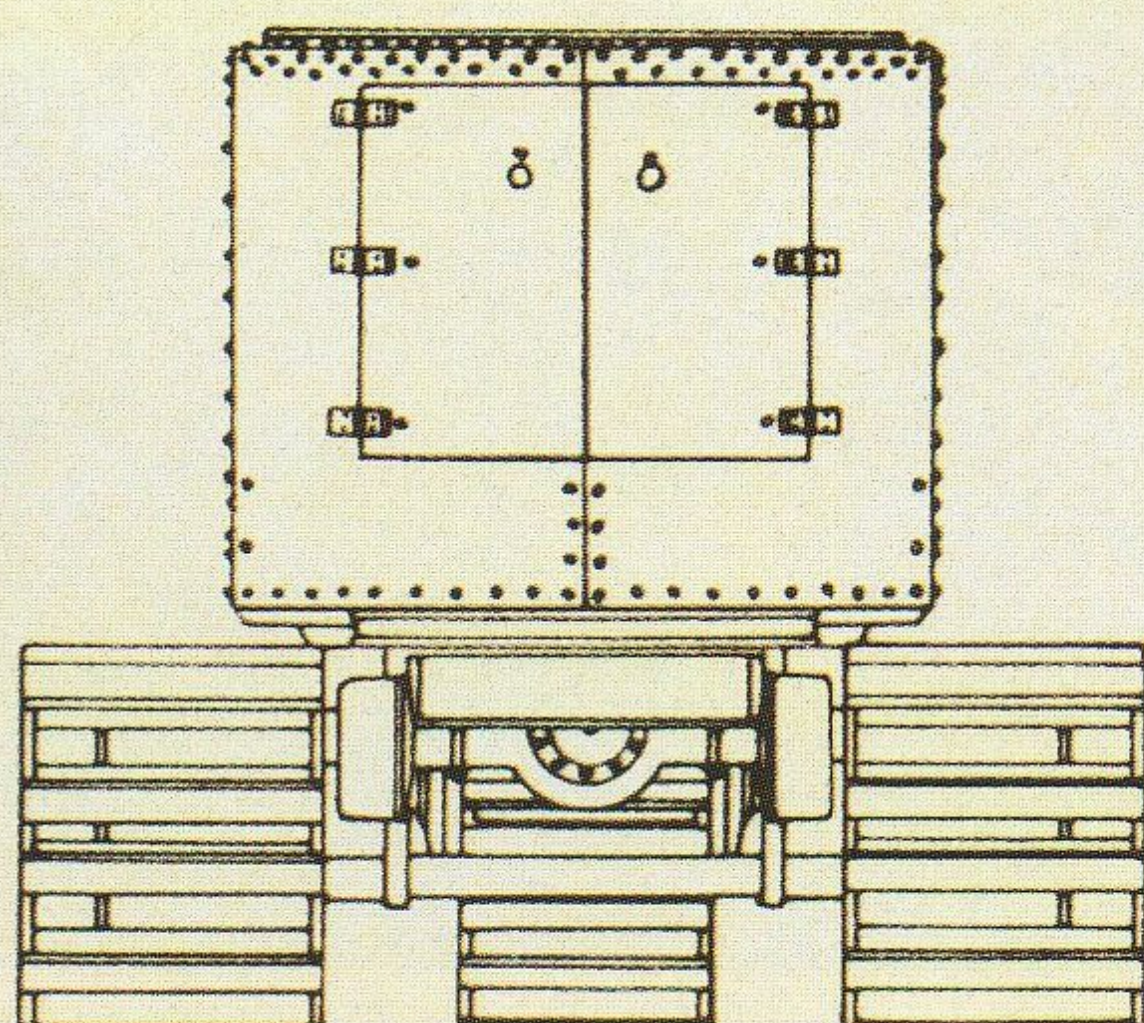
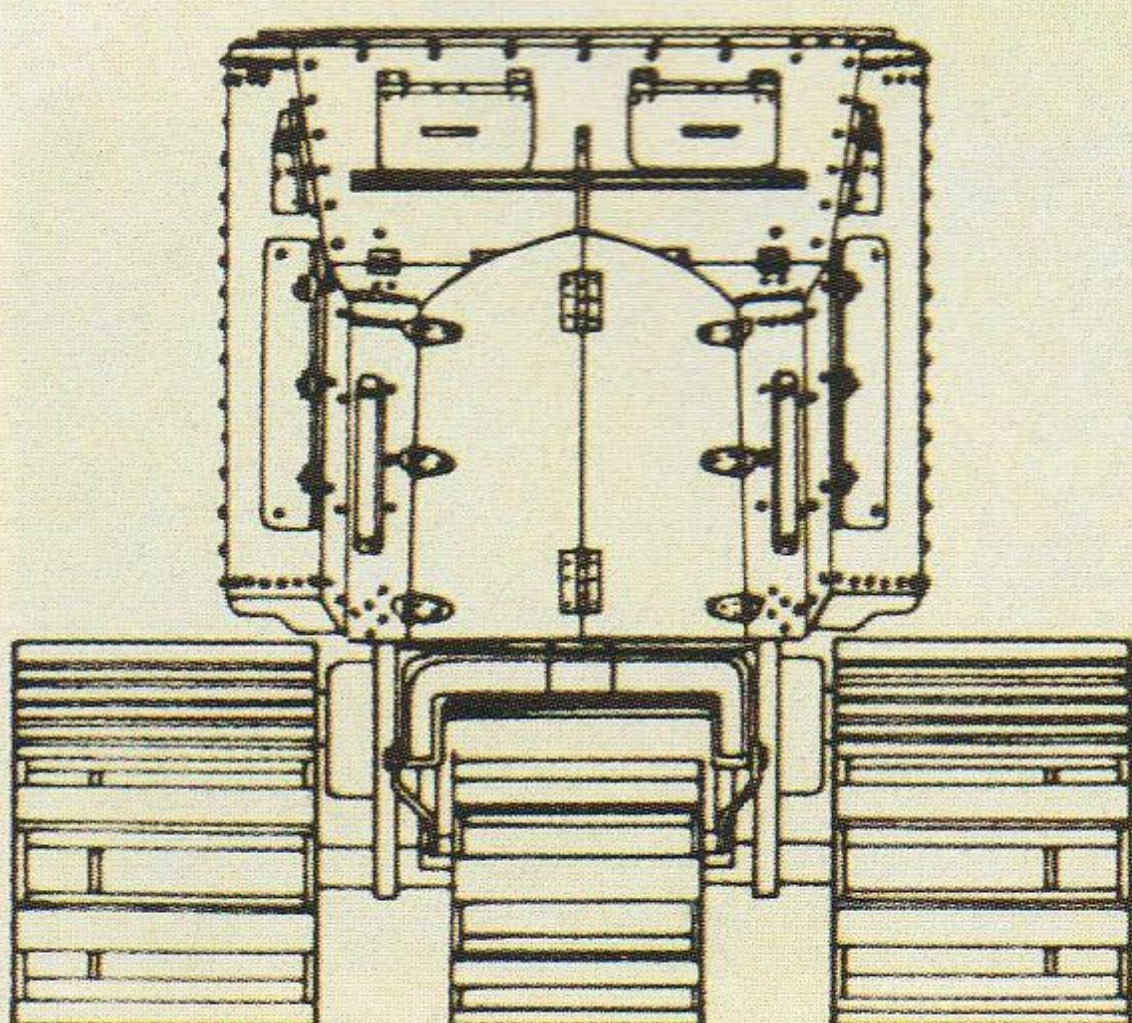
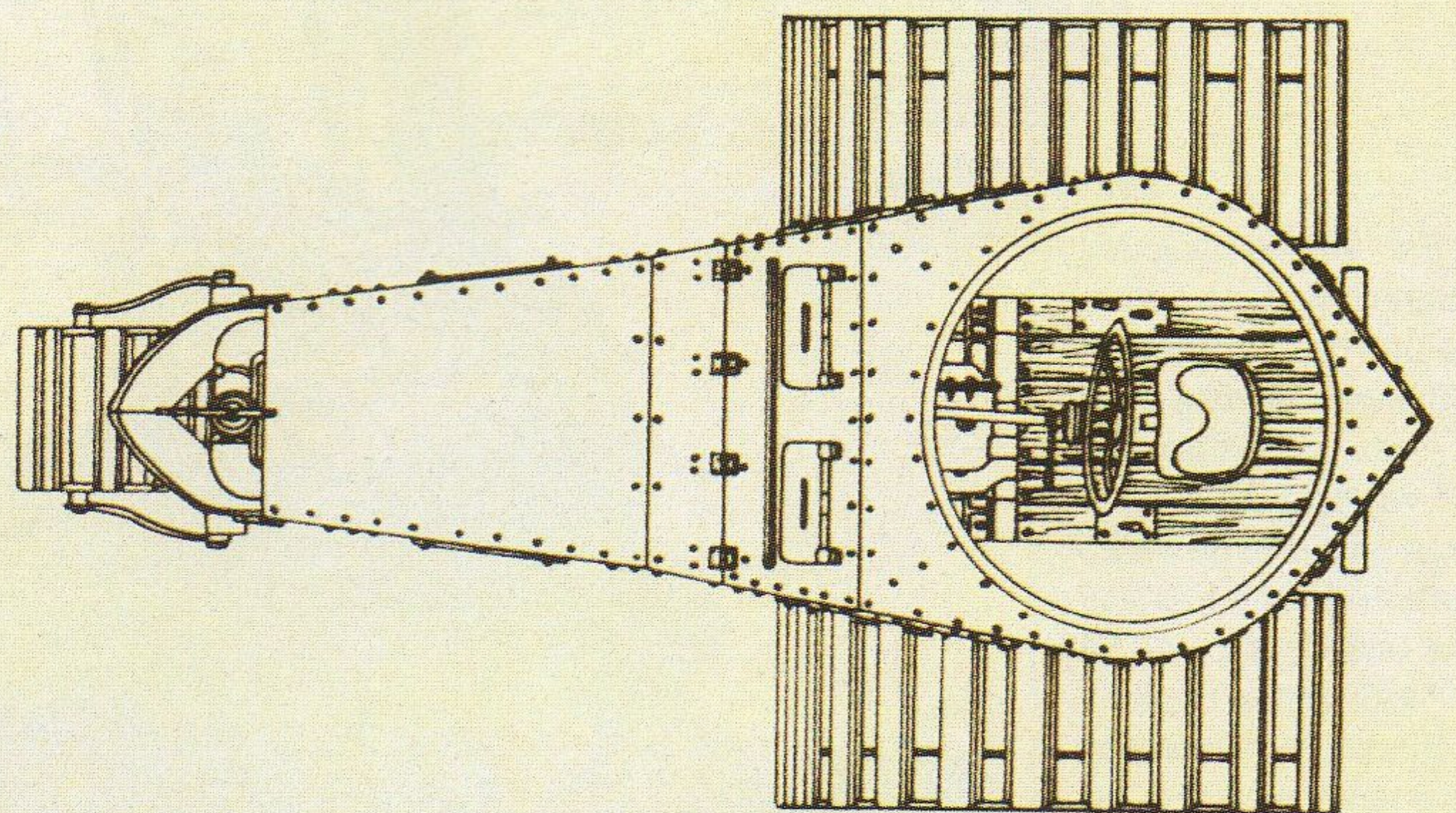
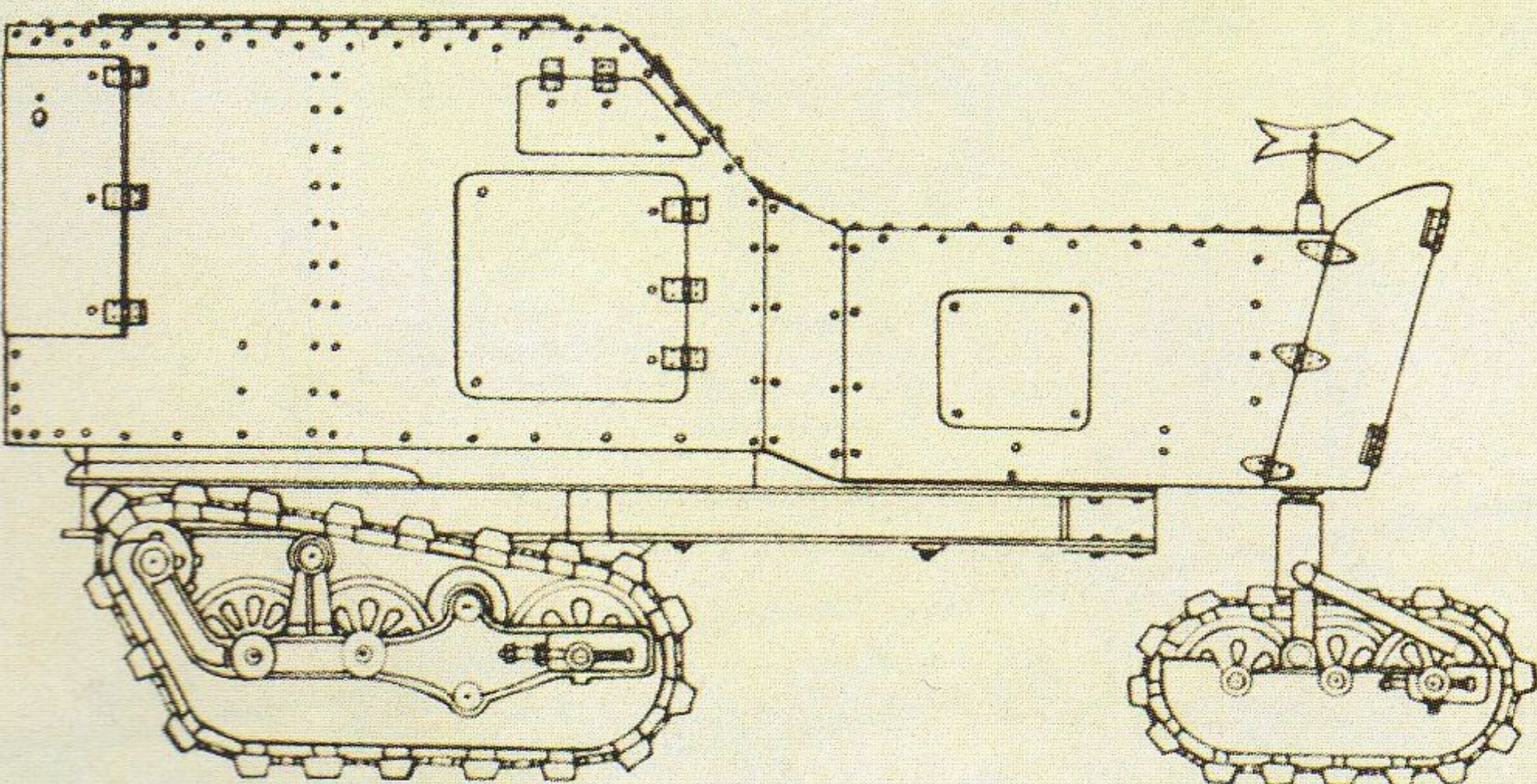
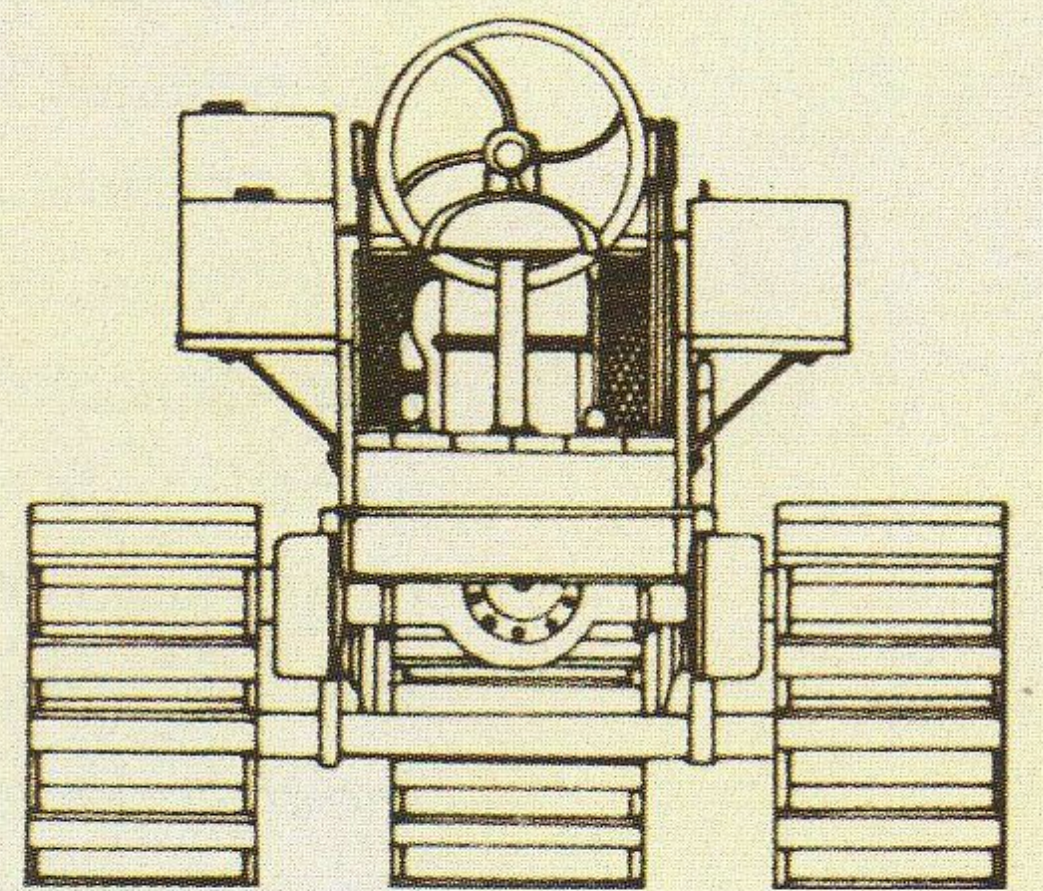
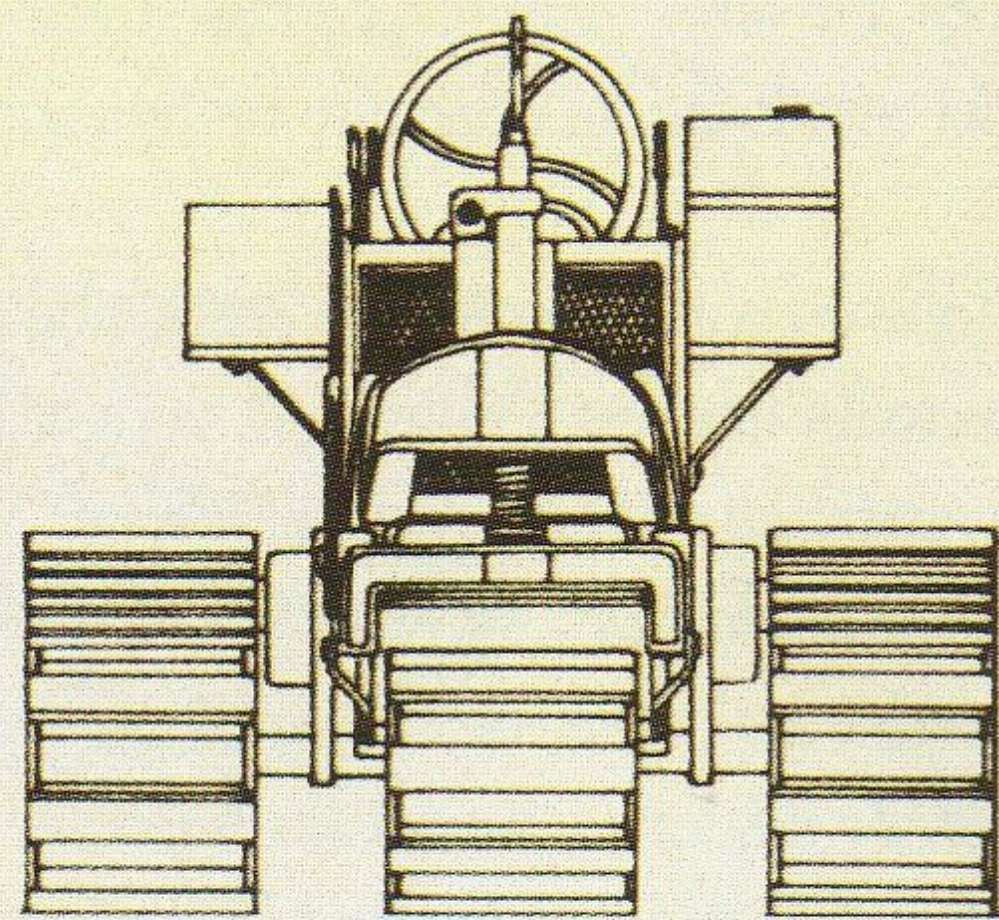
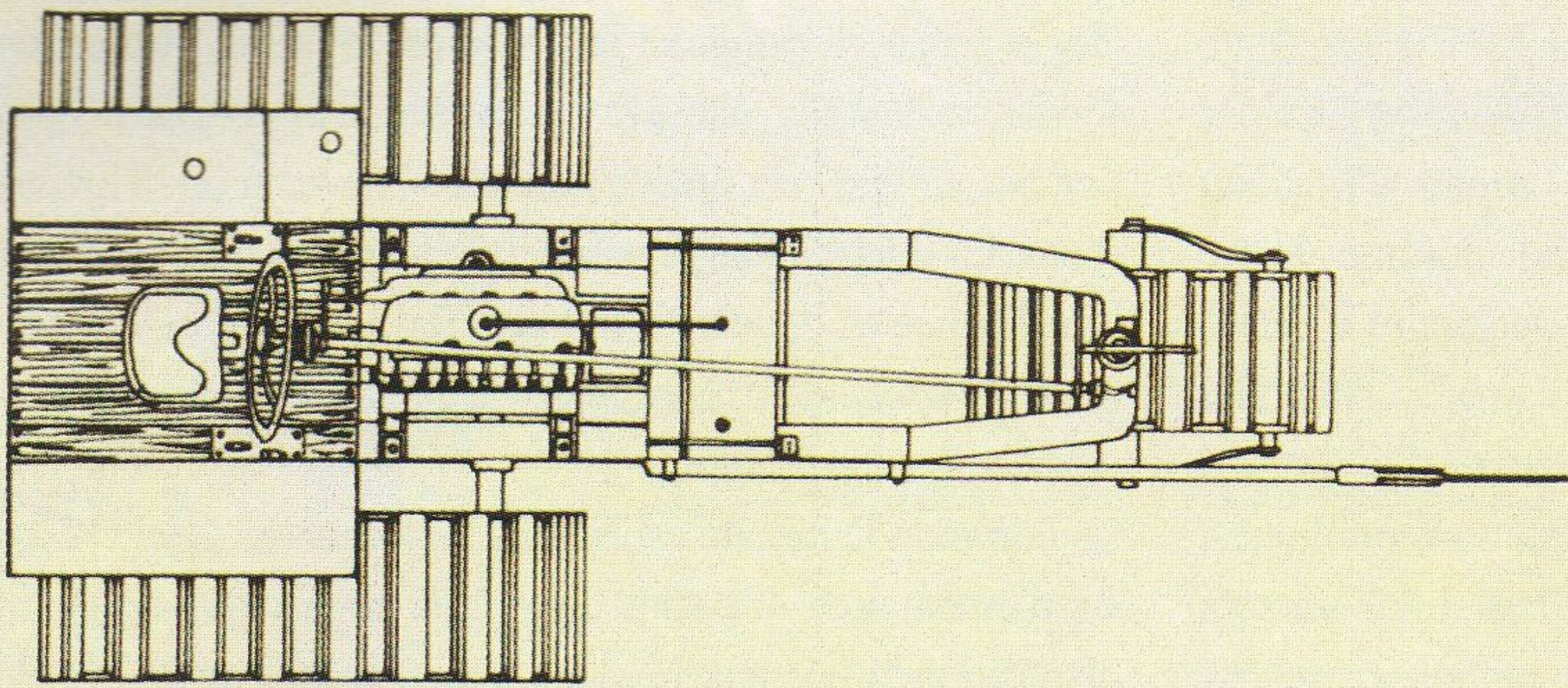
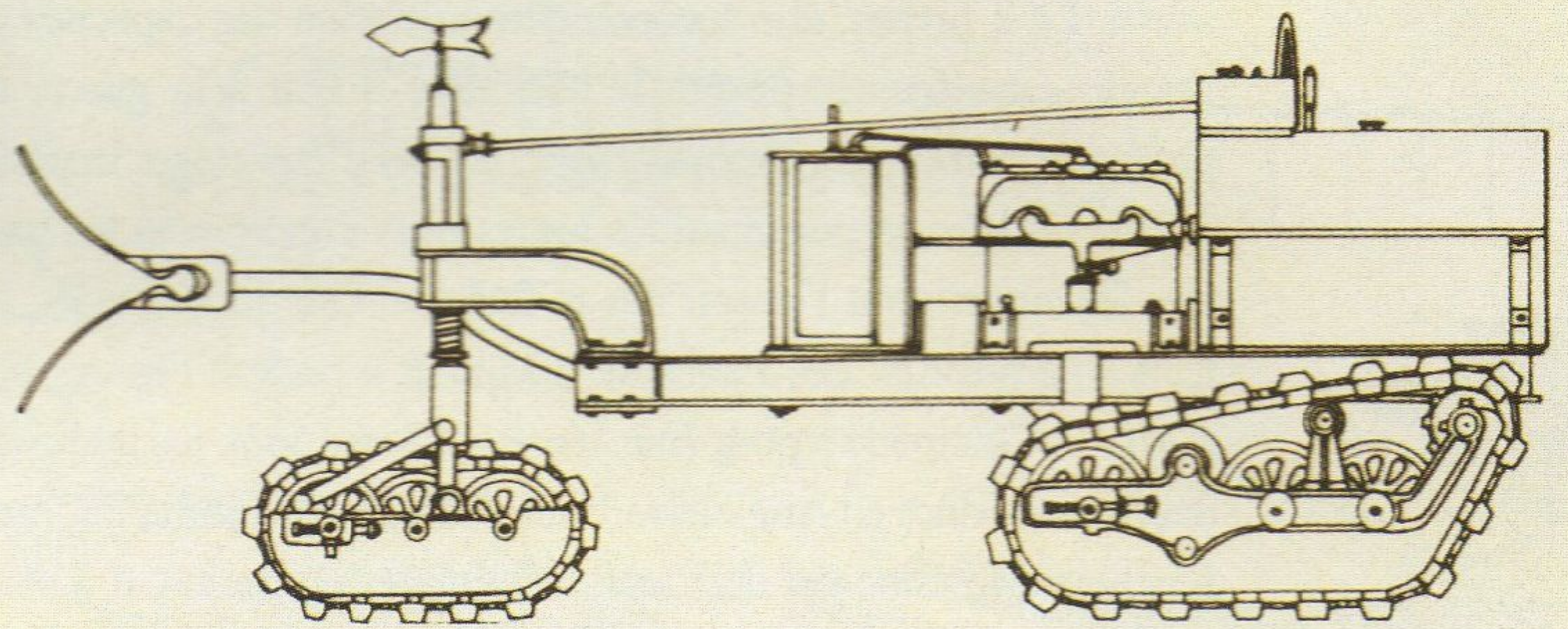
Voici la machine Pedrail convenablement « vêtue » et complète pour sa présentation au département de la guerre des tranchées. Semblant résulter d'une sorte de croisement entre un tracteur chenillé et un tramway, on imagine mal cet engin particulièrement long manœuvrer dans les petites rues des villages français de l'arrière du front ! Quant à l'engager en première ligne sur un terrain chamboulé et chaotique, c'est encore une autre histoire... Bovington Tank Museum



PLAN AU 1/48

KILLEN-STRAIT TRACTOR

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006



KILLEN-STRAIT ARMORED TRACTOR

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006



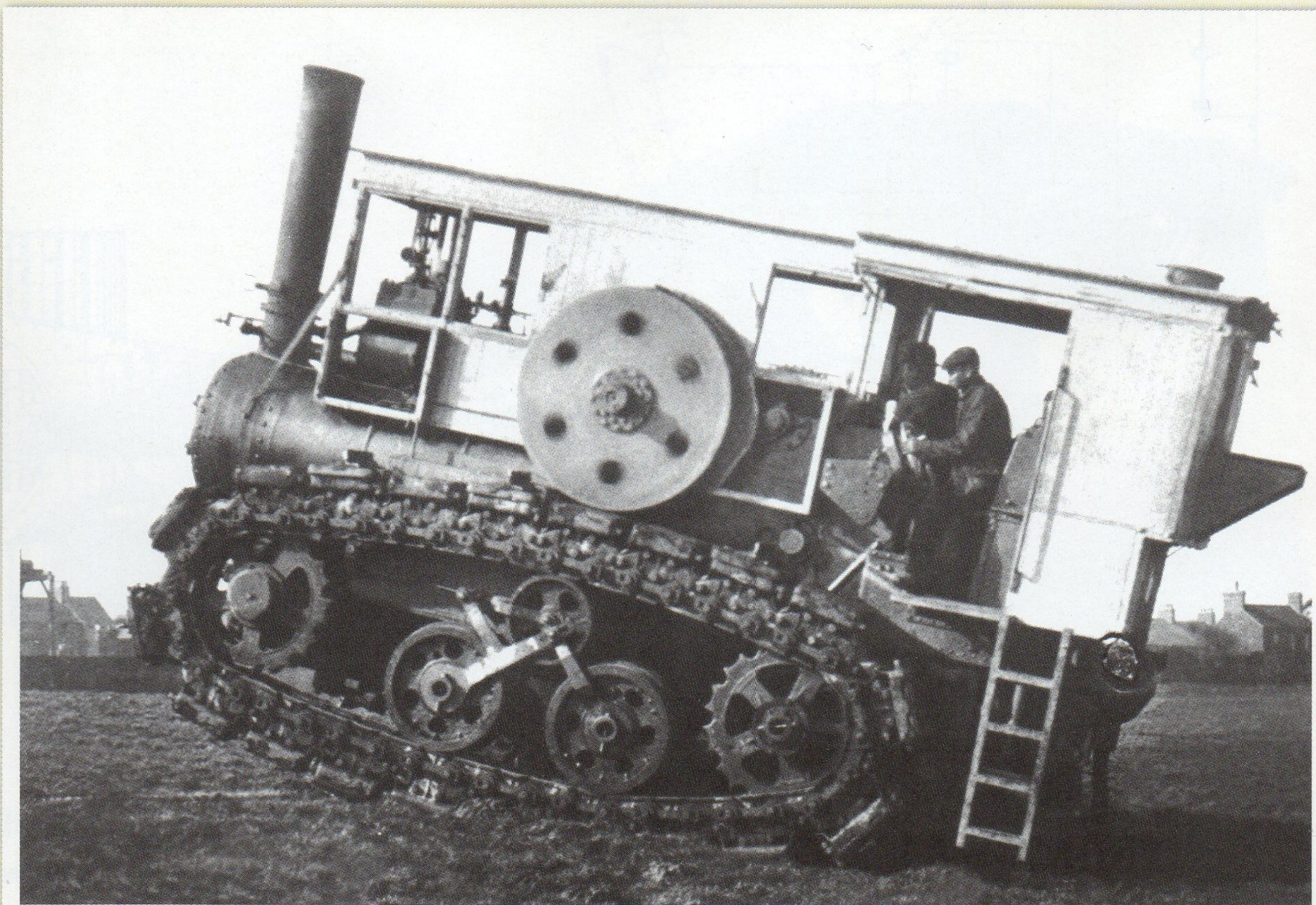
Les conclusions en sont satisfaisantes et Lord Kitchener en est averti. Le 2 février, une seconde démonstration des capacités de l'engin est effectuée devant le secrétaire d'État à la guerre en personne, le ministère des munitions, le chef d'état-major impérial et une brassée de personnalités toutes plus importantes les unes que les autres pour l'avenir des « Tanks ». Une fois de plus, les tests sont positifs. Les flancs de « Mother » portent l'inscription *HMLS* « Centipede » pour *Her Majesty's Land Ship*, les traditions ayant la vie dure en Angleterre ! Les officiels sont emballés, mais Kitchener, le principal décideur, l'est beaucoup moins. Il a vu le véhicule la veille et l'a décrit comme un « joli jouet mécanique ». Il rajoute le lendemain que la guerre ne saura jamais être gagnée par de telles machines car elles vont être directement détruites par l'artillerie ennemie. En outre, le coût des engins l'inquiète fortement. Cette réponse négative du grand homme laisse Swinton totalement désappointé. Toutefois, le secrétaire d'État à la guerre accepte de laisser produire six exemplaires en attendant de vérifier la disponibilité des matières premières et d'avoir plus de précisions sur les prix. En dépit de ses déclarations publiques, certaines sources basées sur les mémoires de ses collaborateurs affirment que Kitchener aurait été au contraire enthousiasmé par la démonstration.

Le 8 février, c'est au tour du roi d'Angleterre en personne de se faire démontrer les possibilités de l'engin. Il écrit dans son journal : « *Je me suis rendu en voiture avec le Colonel Swinton, Godfrey and Wigram à Hatfield Park où j'ai vu les chenilles qui sont des armures motorisées avec des canons capables de traverser des tranchées, de passer à travers les barbelés et avec lesquels nous espérons attaquer les Allemands. Je souhaite que nous ayons une centaine d'entre eux.* » Toutefois, l'enthousiasme royal ne suffit pas pour emporter la décision en faveur de la production en grande série du char. Ce sont finalement les vues de Haig, le nouveau commandant en chef en France, qui vont

prévaloir et faire définitivement pencher la balance en faveur de l'arme nouvelle. Sir Douglas Haig est très tôt mis au courant de l'existence des « Tanks » et envoie le Major Hugh Elles aux informations. Ce dernier revient avec des photos de « Little Willie », un schéma de « Mother » et l'information que 50 exemplaires devraient être construits mais que la commande attend confirmation. Haig écrit au *War Office*, le 9 février : « *Les rapports des officiers qui me représentaient à la démonstration me conduisent à la conclusion que ces « Tanks » peuvent utilement être employés dans des opérations offensives menées par les forces sous mon commandement* ». Il ajoute que quelques modifications doivent être faites. Il insiste également pour que l'entraînement se fasse en Angleterre et il souligne l'importance du secret. Finalement, le 12 février, Kitchener accepte de passer une première commande portant sur une centaine de machines. Le train de l'Histoire est en route. La guerre change une nouvelle fois de visage. Après s'être transformée en boucherie industrielle, elle se mécanise pour sortir de l'impasse meurtrière dans laquelle le modernisme l'avait enlisée deux ans durant.

La commande initiale est ensuite incrémentée de cinquante chars supplémentaires. Ce sont donc 150 engins qui seront mis à la disposition d'un détachement tout nouvellement créé. Dans sa conception originale, l'armement des chars comporte deux canons et cinq mitrailleuses. La première tirant dans la direction de la marche depuis la position du chef de char et deux autres dans chaque sabord, l'une à l'arrière des tubes de 6 livres et l'autre tirant vers le secteur latéral avant. Cette dernière obstrue le libre mouvement du canon quand il doit engager des cibles situées au devant du char. Comme cette mitrailleuse semble être de peu d'utilité, elle est abandonnée. De ce fait, un angle mort apparaît sur l'arc latéral avant des chars. Pour résoudre le problème, Swinton et les concepteurs préconisent de remplacer, dans un char sur deux, les canons par des mitrailleuses. Les chars équipés des tubes de 6 *Pounder* seront désignés « *Male* », ceux exclusivement

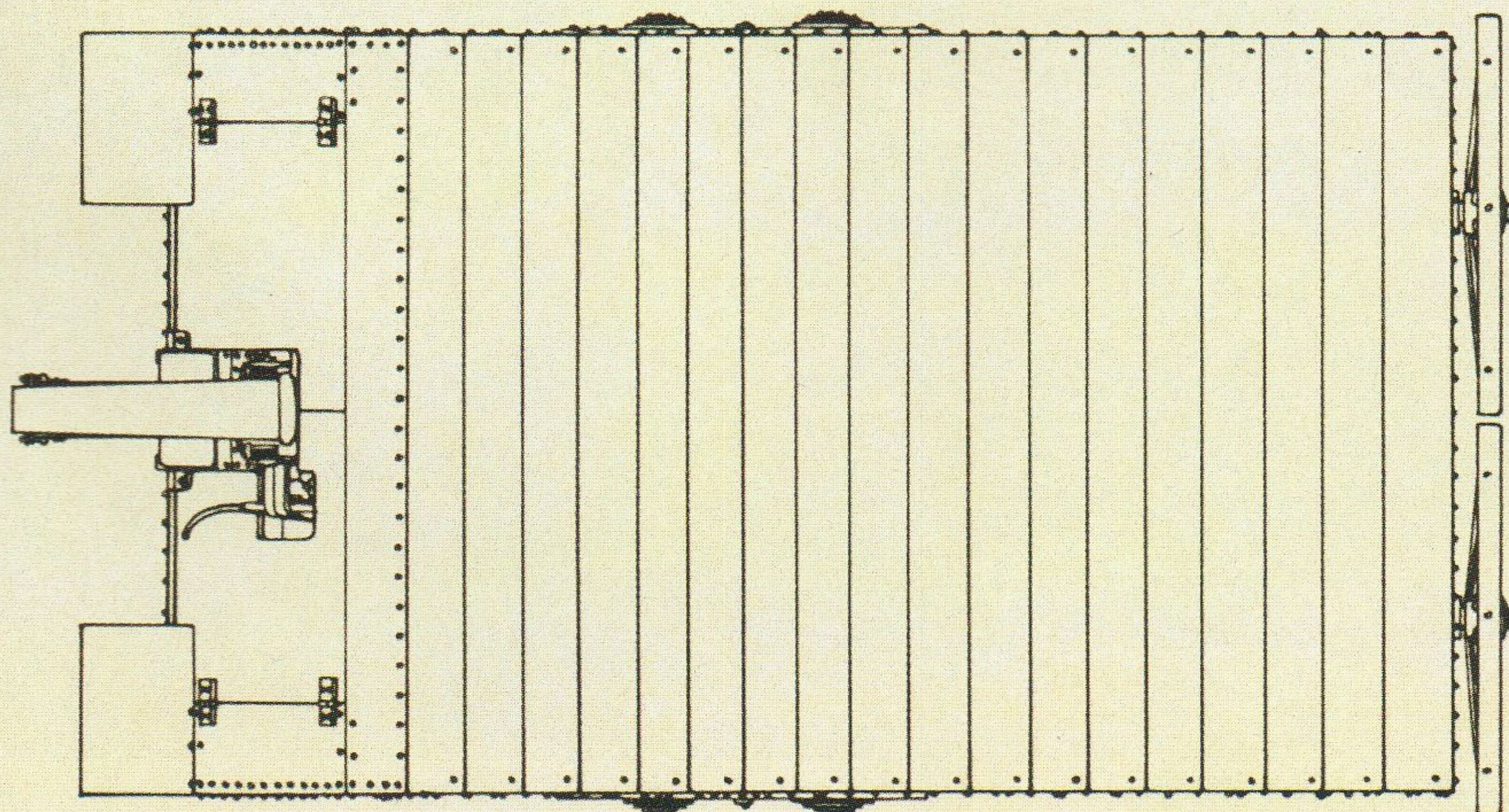
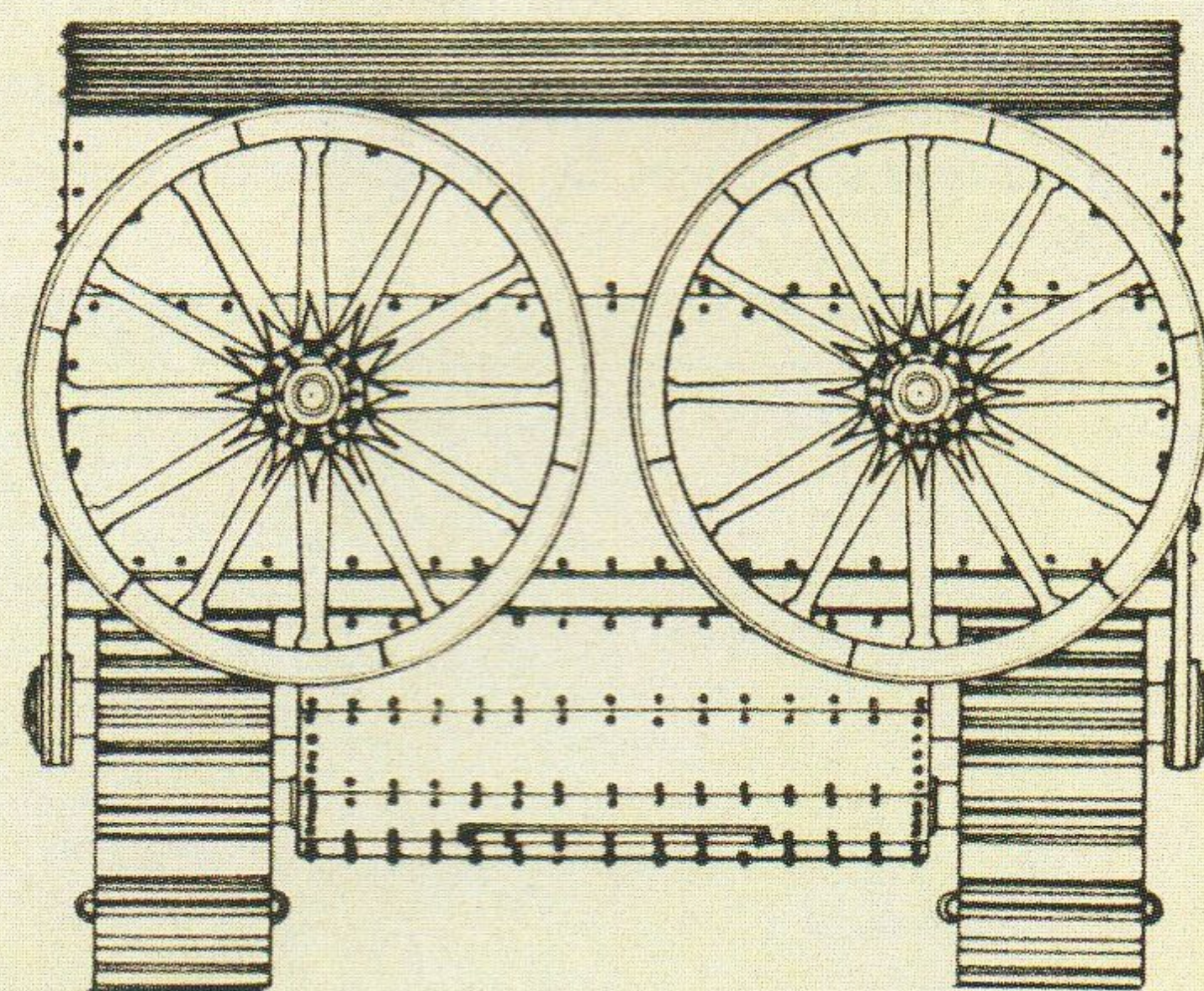
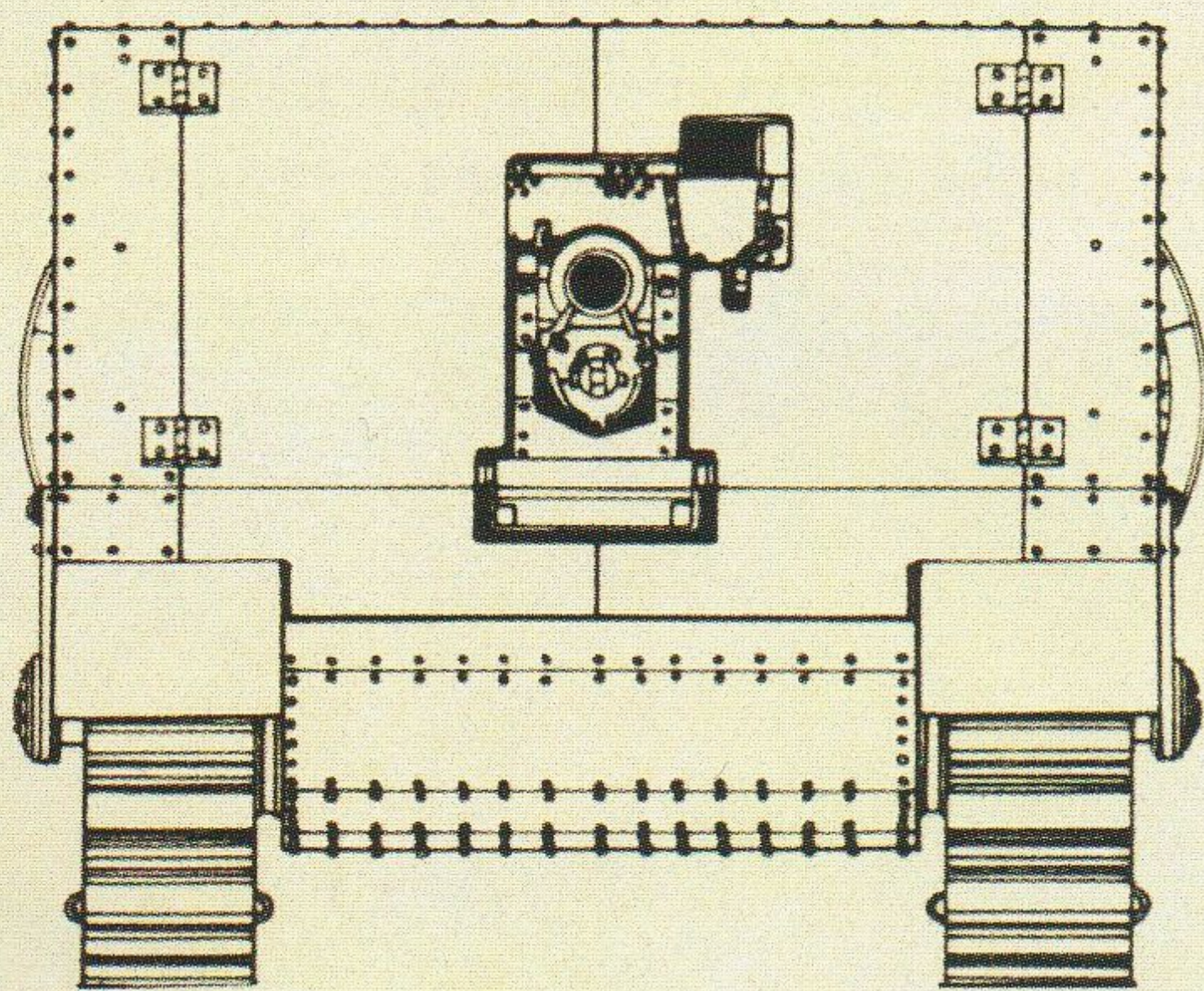
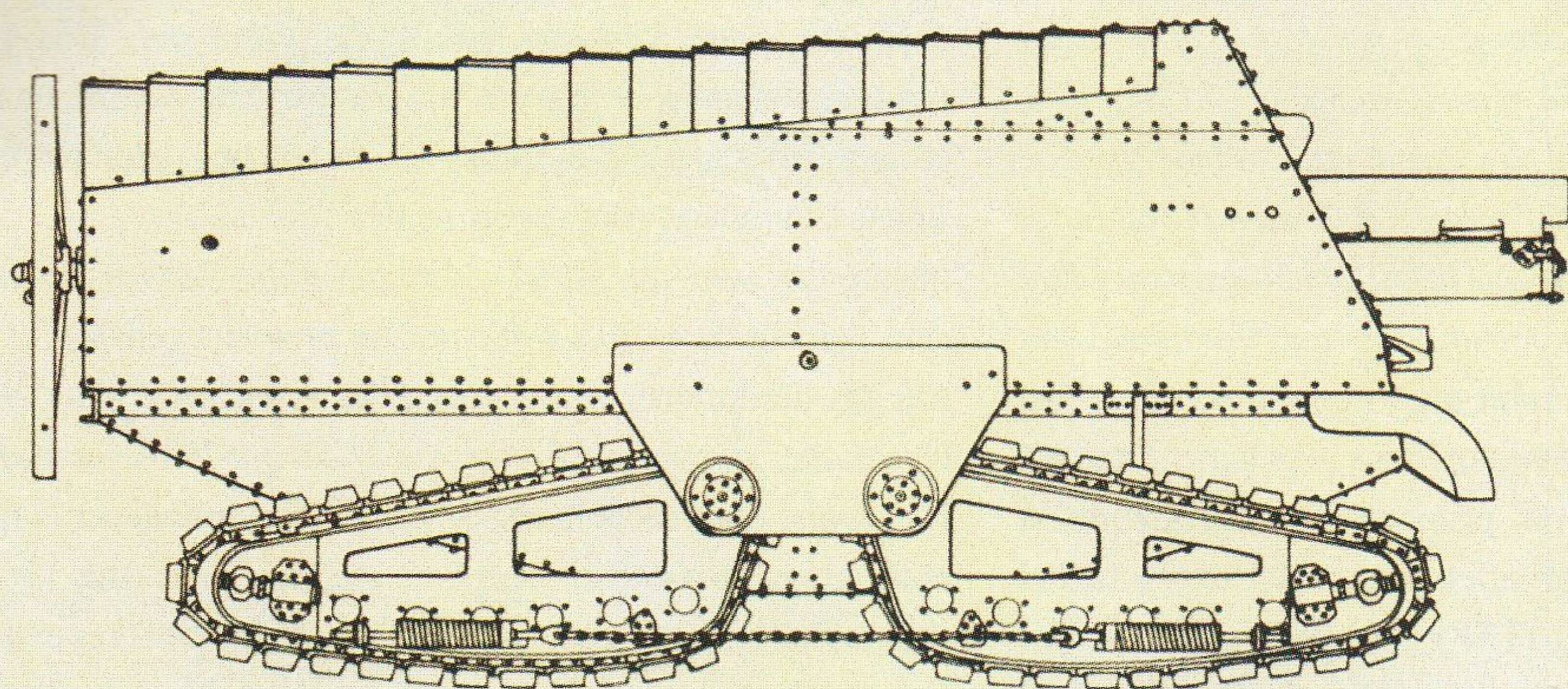
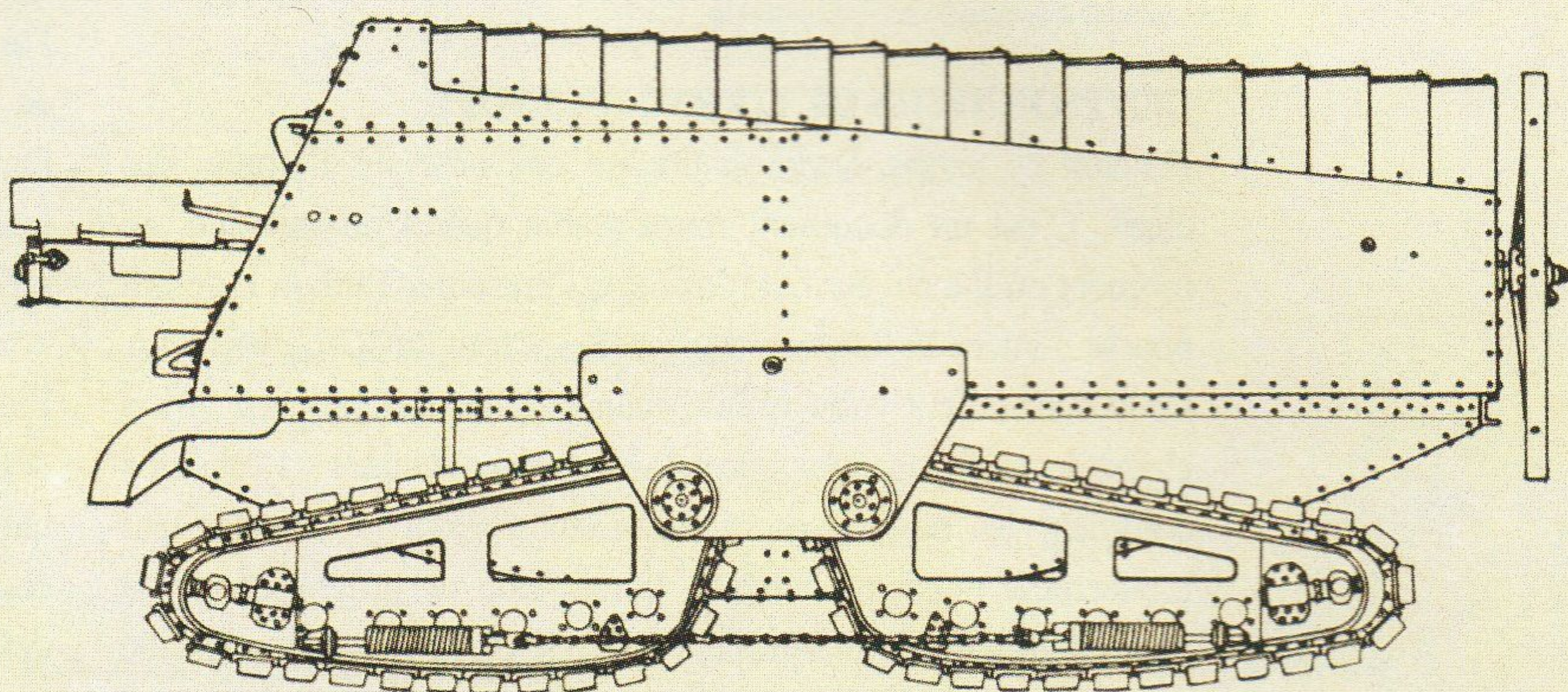
En 1907, le ministère britannique de la guerre offre une récompense de 1 000 Livres Sterling à qui saura construire un véhicule capable de tracter une charge de 25 tonnes, en tous terrains et sur une distance de 64 kilomètres. La firme industrielle Hornsby relève alors le défi ! C'est ainsi qu'elle aura été la première, un an avant Holt, à construire un engin chenillé à vapeur. Contrairement aux apparences, l'exemplaire présenté ici est toutefois équipé d'un moteur au pétrole !
Bovington Tank Museum



PLAN AU 1/48

CROMPTON E.D.2.

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006



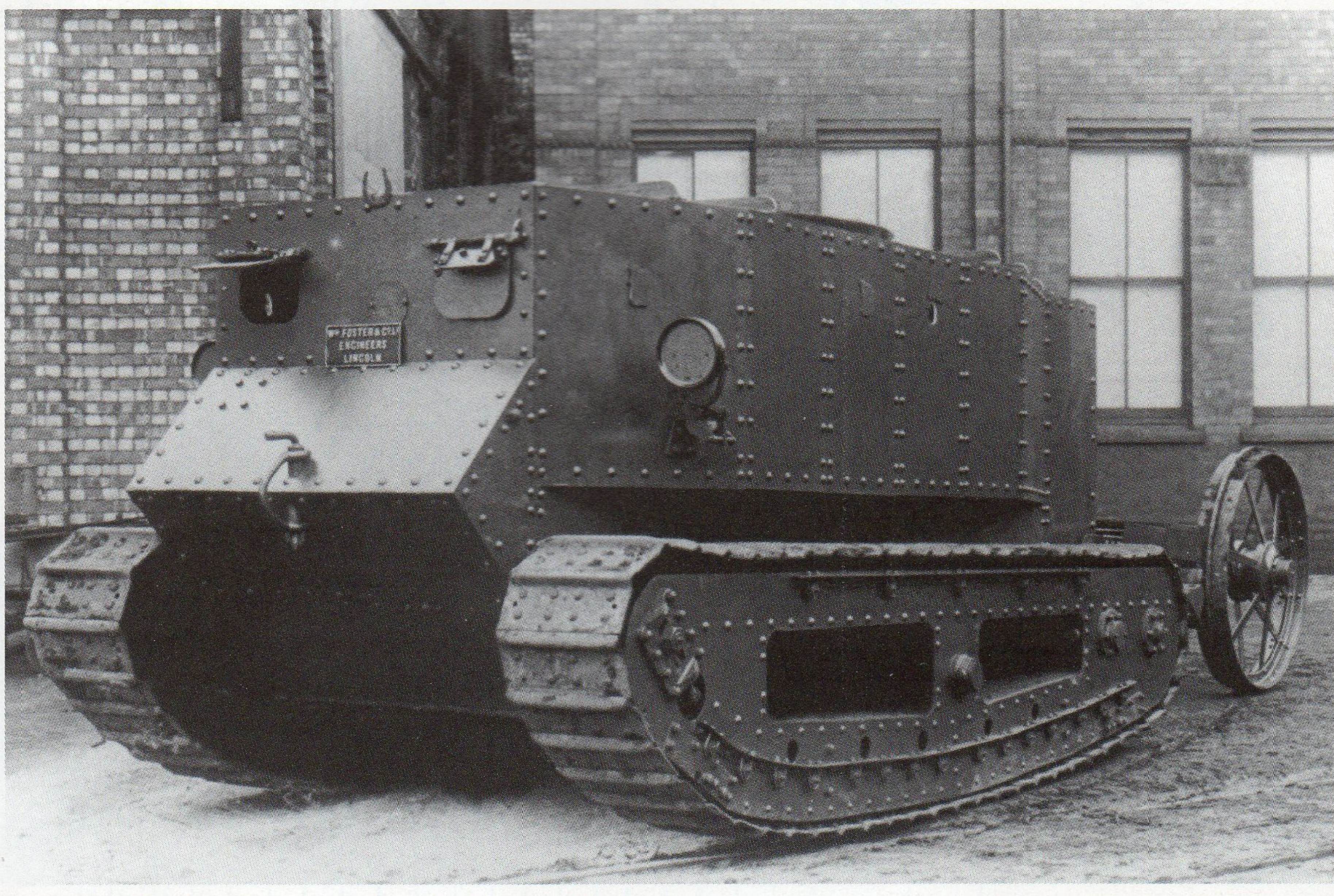
équipés d'armes automatiques seront par opposition appelés « *Female* ». Il y aura donc 75 unités produites de chaque type.

LES PIONNIERS DE L'ARME BLINDÉE

Pendant ce temps, Swinton finalise une note sur l'emploi des chars. C'est un document remarquable quand on sait que, au moment où il a été écrit, il n'existe qu'un seul « Tank ». Il définit non seulement la fonction des machines tout en soulignant leurs limitations et leur vulnérabilité, mais en plus, il donne une vision claire de la façon dont elles doivent être utilisées. Il explique comment les engins seront positionnés avant la bataille, leur espacement pendant l'attaque, la méthode de progression et la coordination avec l'infanterie, l'artillerie et l'aviation. Il conseille l'usage des écrans de fumée et détermine les types de munitions à emporter. Il écrit en outre : « *Les chances de succès d'une attaque de char reposent entièrement sur sa nouveauté et l'élément de surprise. Il est évident que le cas ne se répètera pas où nous aurons la même opportunité de réussir que dans la première tentative inattendue par l'ennemi. Il s'ensuit que ces machines ne doivent pas être utilisées par petits paquets (par exemple au fur et à mesure qu'elles sont produites) mais le fait de leur existence doit être gardé le plus secret possible jusqu'à ce que l'entière soit prête à être lancée, en collaboration avec l'infanterie, dans une grande opération combinée.* » Swinton pense également que les moyens de communication seront primordiaux pour assurer la coordination interarmes. À cet effet, un poste expérimental compact de téléphonie sans fil (TSF) est conçu par le *Royal Engineer*. Fonctionnant sur une longueur d'onde d'environ 200 mètres et ayant une portée de presque cinq kilomètres, il semble parfaitement adapté à une utilisation dans les « Tanks ». On espère que le filet déflecteur servant à faire exploser les obus avant qu'ils ne touchent le toit du char pourra servir d'antenne. Malheureusement, le signal se révèle inaudible à l'intérieur du char en mouvement. Le Grand Quartier Général ordonne d'aban-

donner l'expérience par peur des interférences radio. D'autres essais sont menés, notamment avec un câble téléphonique de près d'un kilomètre de long monté sur un tambour rotatif positionné à l'arrière de l'engin. Déroulant son fil d'Ariane au fur et à mesure de sa marche, le « Tank » pourrait ainsi communiquer avec l'arrière grâce à cette ligne. En dépit du fait que le génial Tritton a imaginé un système d'enfouissement automatique pour le protéger et fonctionnant un peu comme une charrue, les nombreuses ruptures du fil rendent cette idée inapplicable. Finalement, une procédure de communication par fanions agités depuis une tape située sur le toit est mise au point pour communiquer avec l'aviation et l'infanterie. Pour faciliter le retour des engins dans les lignes après l'engagement, Swinton commande des ballons captifs miniatures colorés de trois mètres de diamètre pouvant s'élever à 300 mètres d'altitude. Munis d'une nacelle fictive pour masquer leur véritable usage et faire croire qu'il s'agit d'aérostats d'observation d'artillerie, ils sont censés guider les chefs de chars vers les points de ralliement. Des pigeons voyageurs lâchés à travers les meurtrières seront également utilisés. Notons que d'autres systèmes tels que des sémaphores et signaux lumineux sont expérimentés.

Intégré au sein du *Motor Machine Gun Service*, le nouveau détachement de « Tank » recrute ses premiers officiers et soldats chargés de dompter la puissance des monstres d'acier et de les chevaucher au combat. À partir du 28 février 1916, Swinton, à qui l'on donne finalement la responsabilité de commander la nouvelle unité, choisit ses cadres lui-même lors de visites dans les universités ou les écoles de cadets. Ils doivent être volontaires et de préférence avoir des connaissances en mécanique. La seule chose qu'ils savent au moment où ils sont incorporés, c'est qu'ils vont faire partie d'une unité d'autos blindées expérimentale et que leur camp est à Bisley. Les premiers volontaires font tout d'abord l'apprentissage du maniement des mitrailleuses Vickers et Hotchkiss. Ensuite, ils sont envoyés à l'école navale d'artillerie de l'île de Whale pour un cours de maniement du canon de 6 *Pounder*. En effet, on

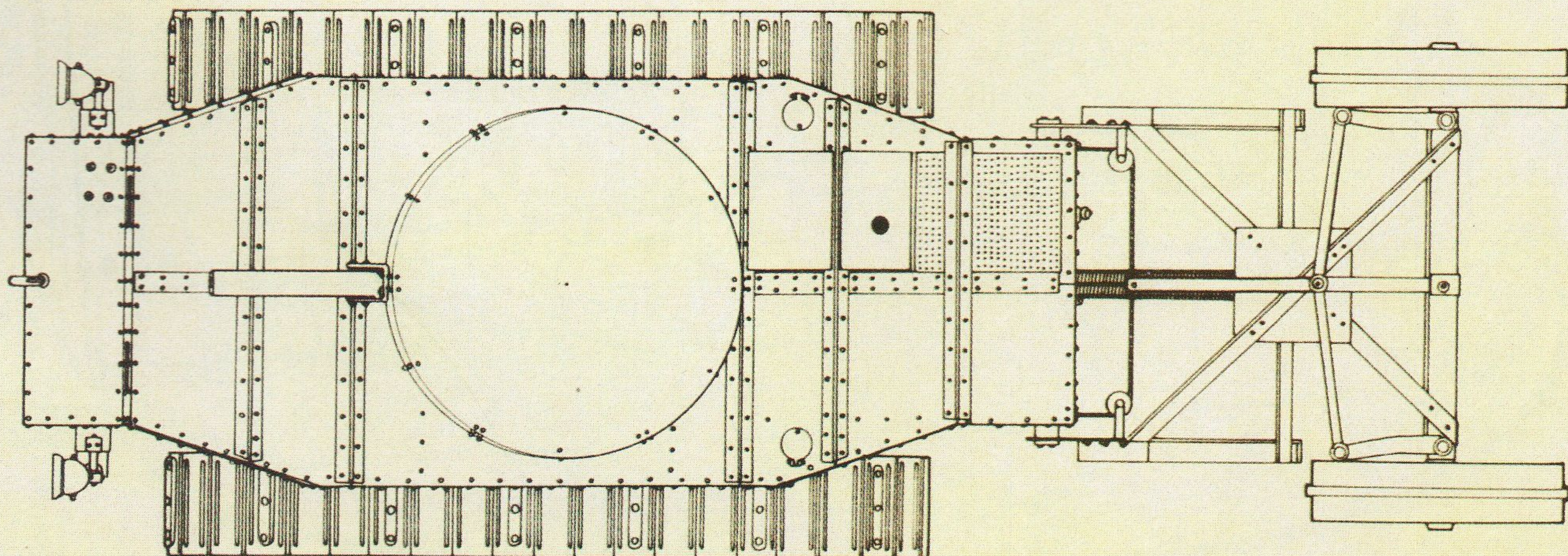
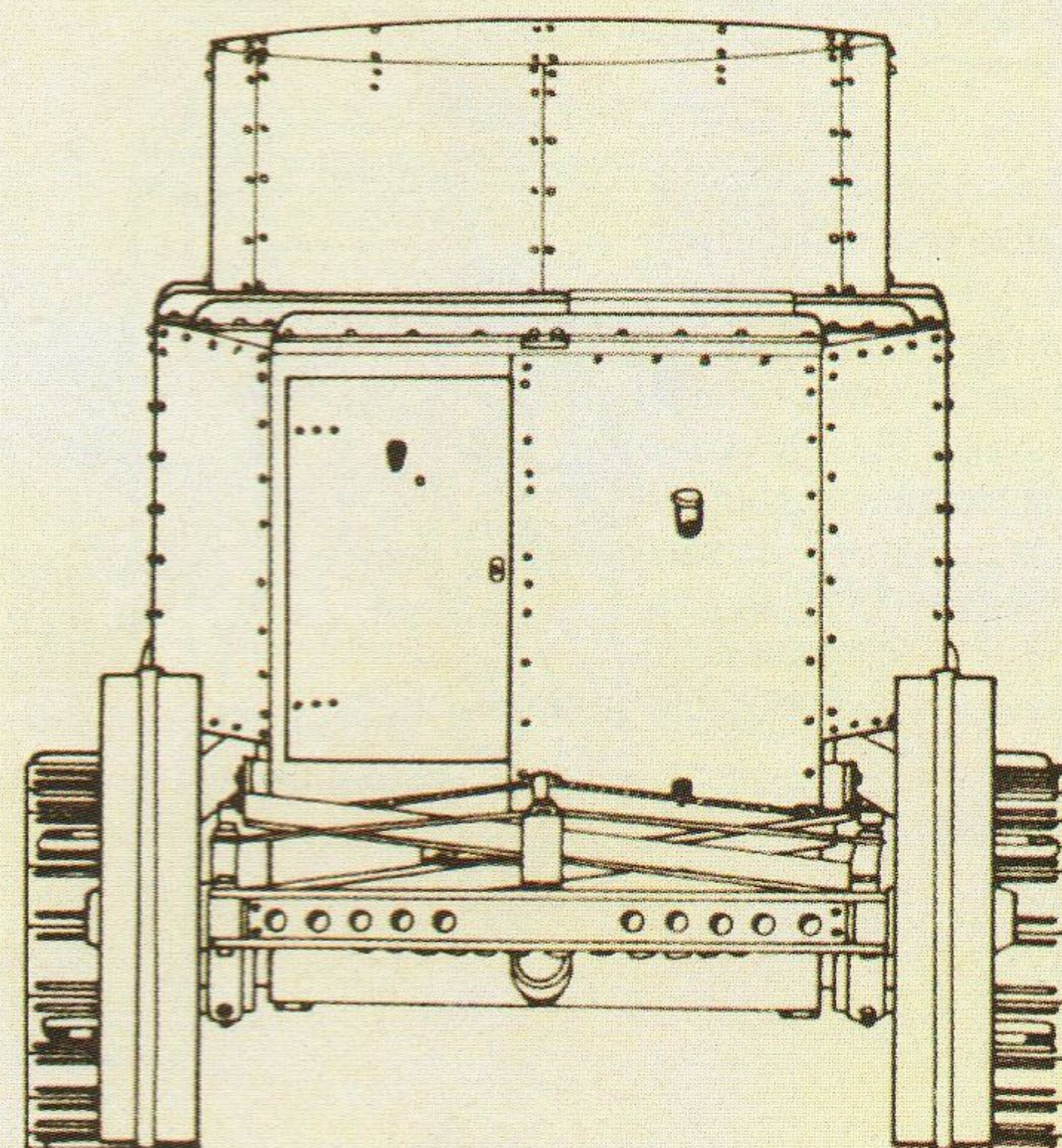
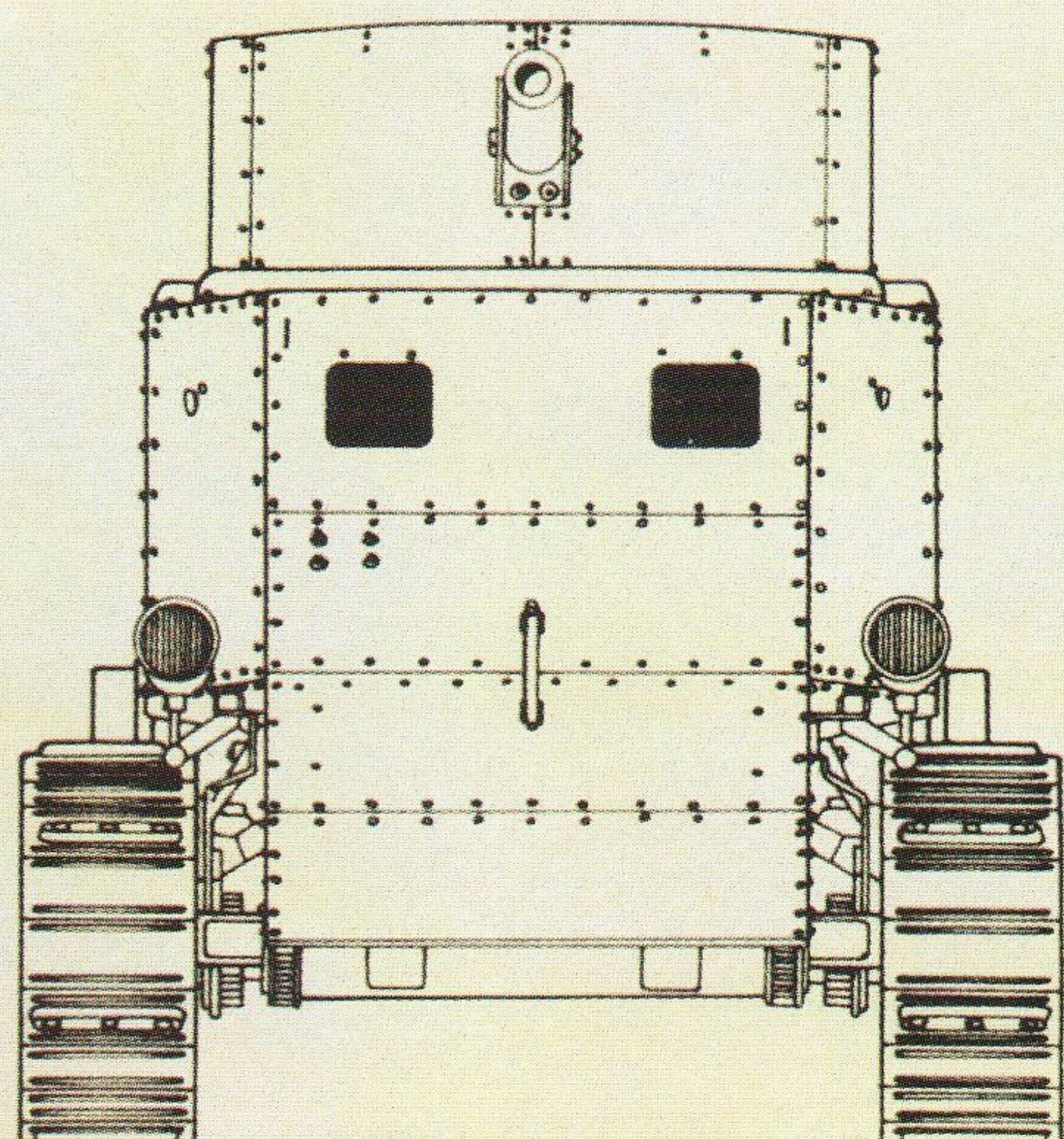
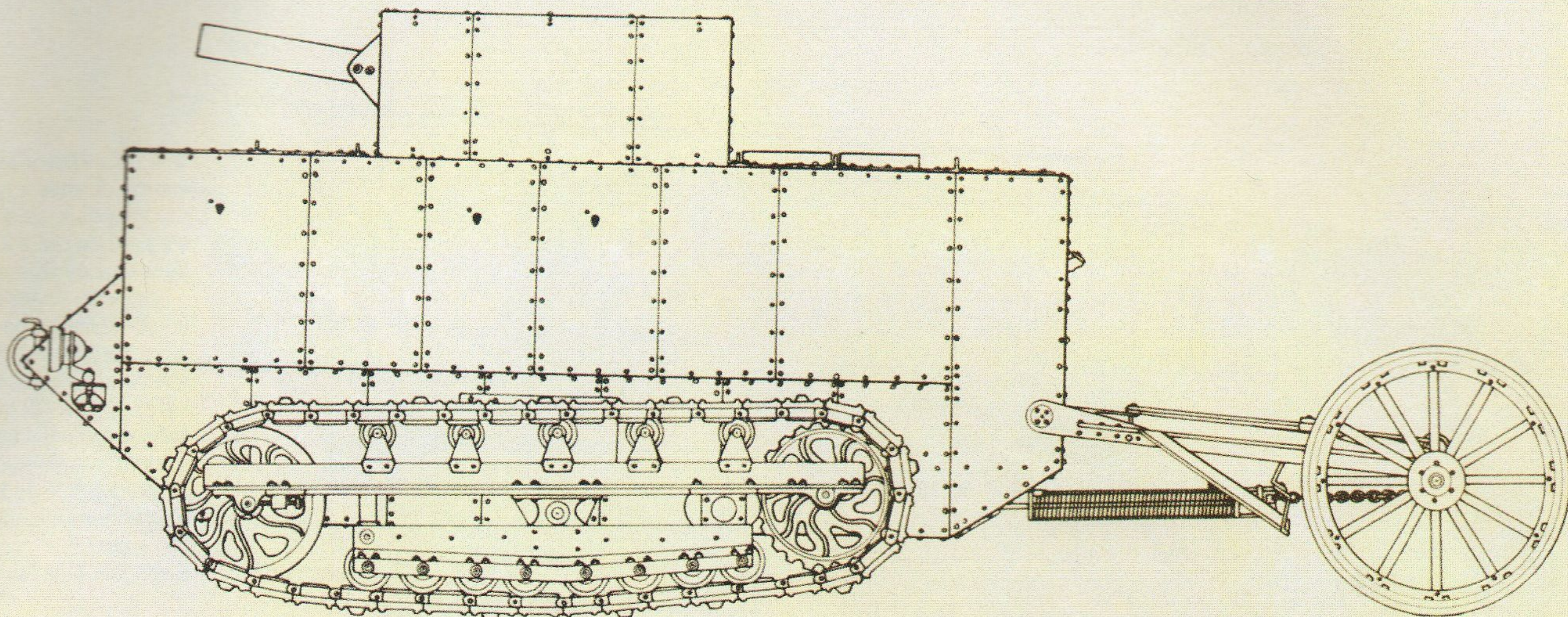


« Little Willie » dans la cours de l'usine où il a vu le jour. Bien vite, ses chenilles se révéleront être le talon d'Achille de cet engin au demeurant révolutionnaire. La roue arrière servant de gouvernail pour faciliter les changements de direction est clairement visible sur ce cliché. Bovington Tank Museum

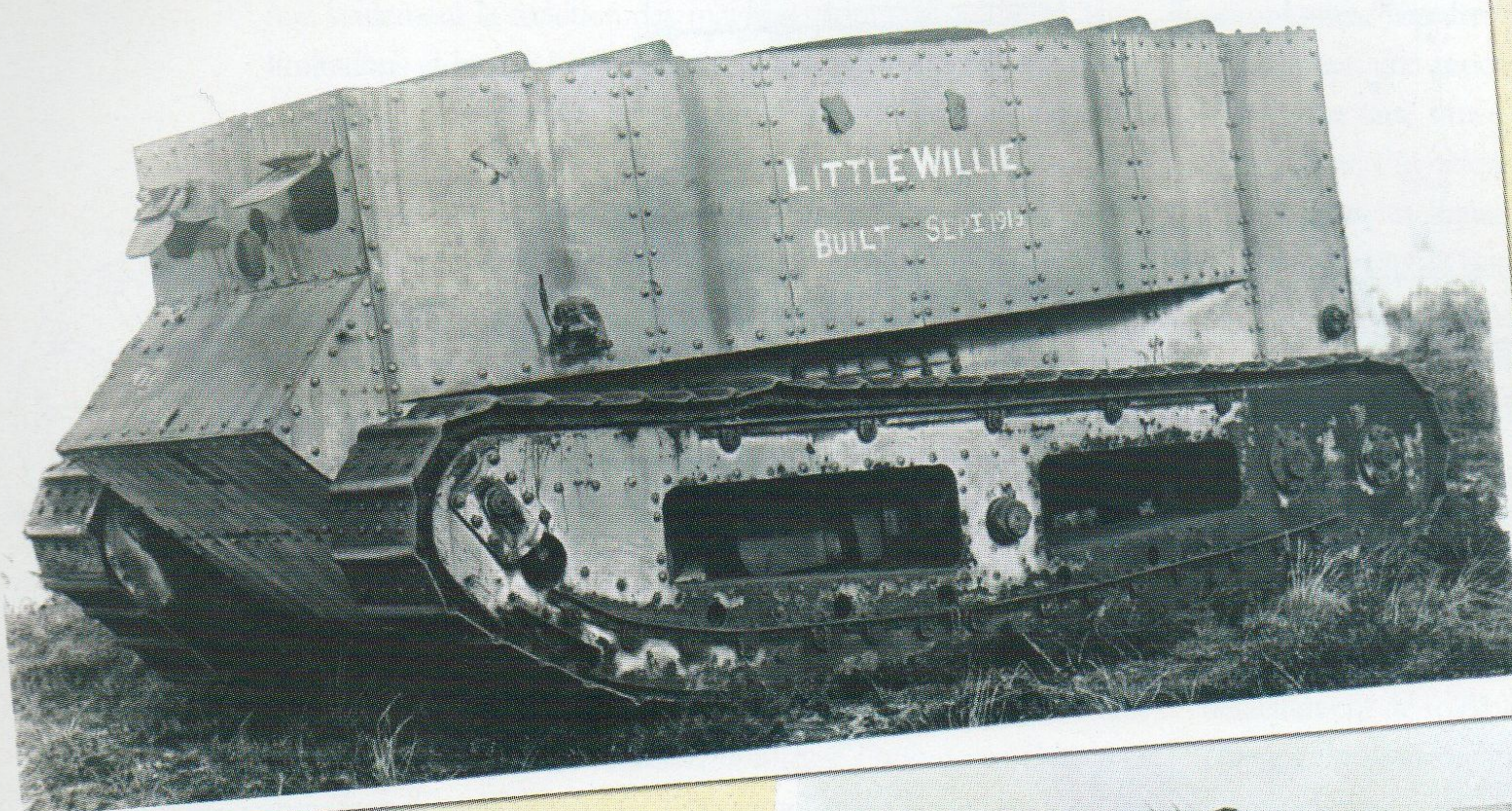
PLAN AU 1/48

N°1 LINCOLN MACHINE (LATE)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006



"Little Willie"

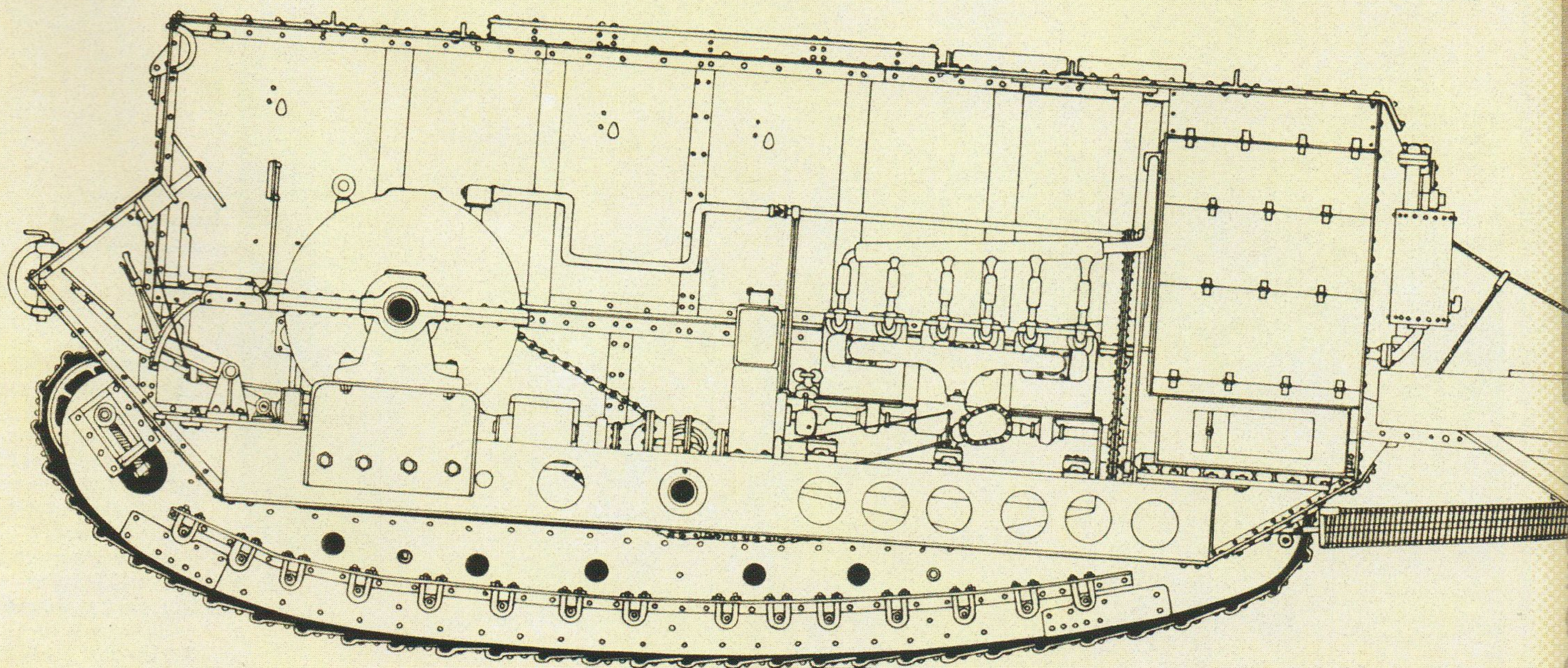


▼ « Little Willie » est la vedette de cette « revue des troupes ». La photo a été prise au plutôt à la fin de la Grande Guerre car le « Tank » en arrière-plan est un Mk. V équipé de « Snake Tracks », des chenilles articulées tant longitudinalement que transversalement afin d'épouser au mieux toutes les irrégularités du terrain et ainsi améliorer la mobilité de l'engin.
Bovington Tank Museum

▲ Bien qu'étant le premier véritable char de l'Histoire, « Little Willie » n'est encore qu'une grosse boîte de conserve rivetée montée sur chenilles. Ses capacités de franchissement pour les moins médiocres. Un seul exemplaire de cet engin a été assemblé.
Bovington Tank Museum



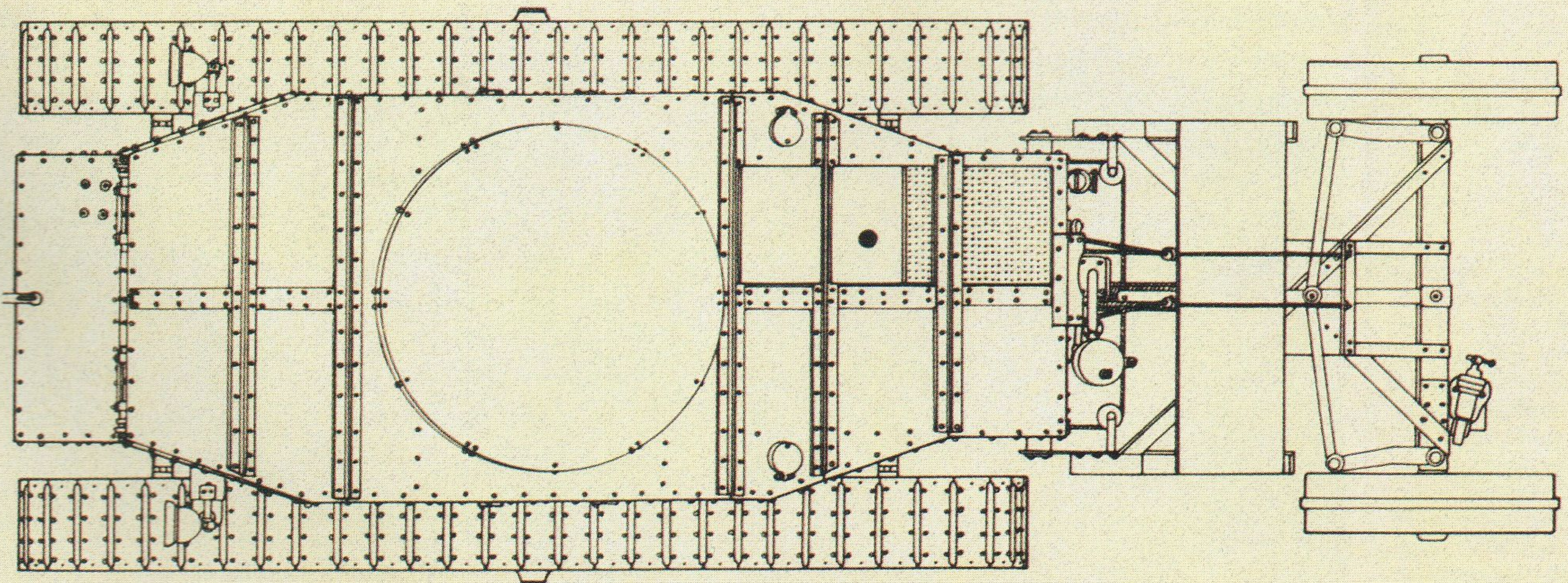
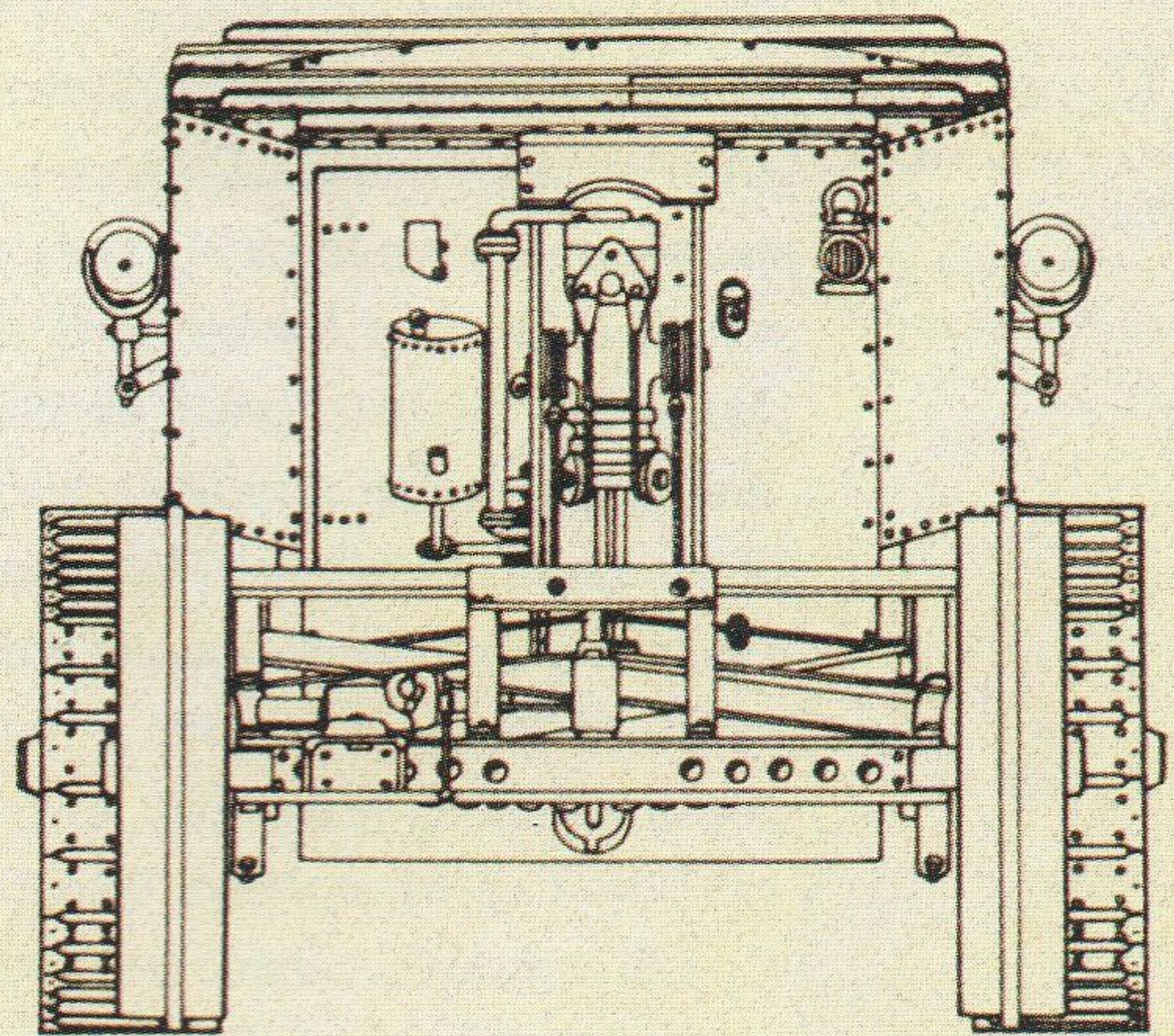
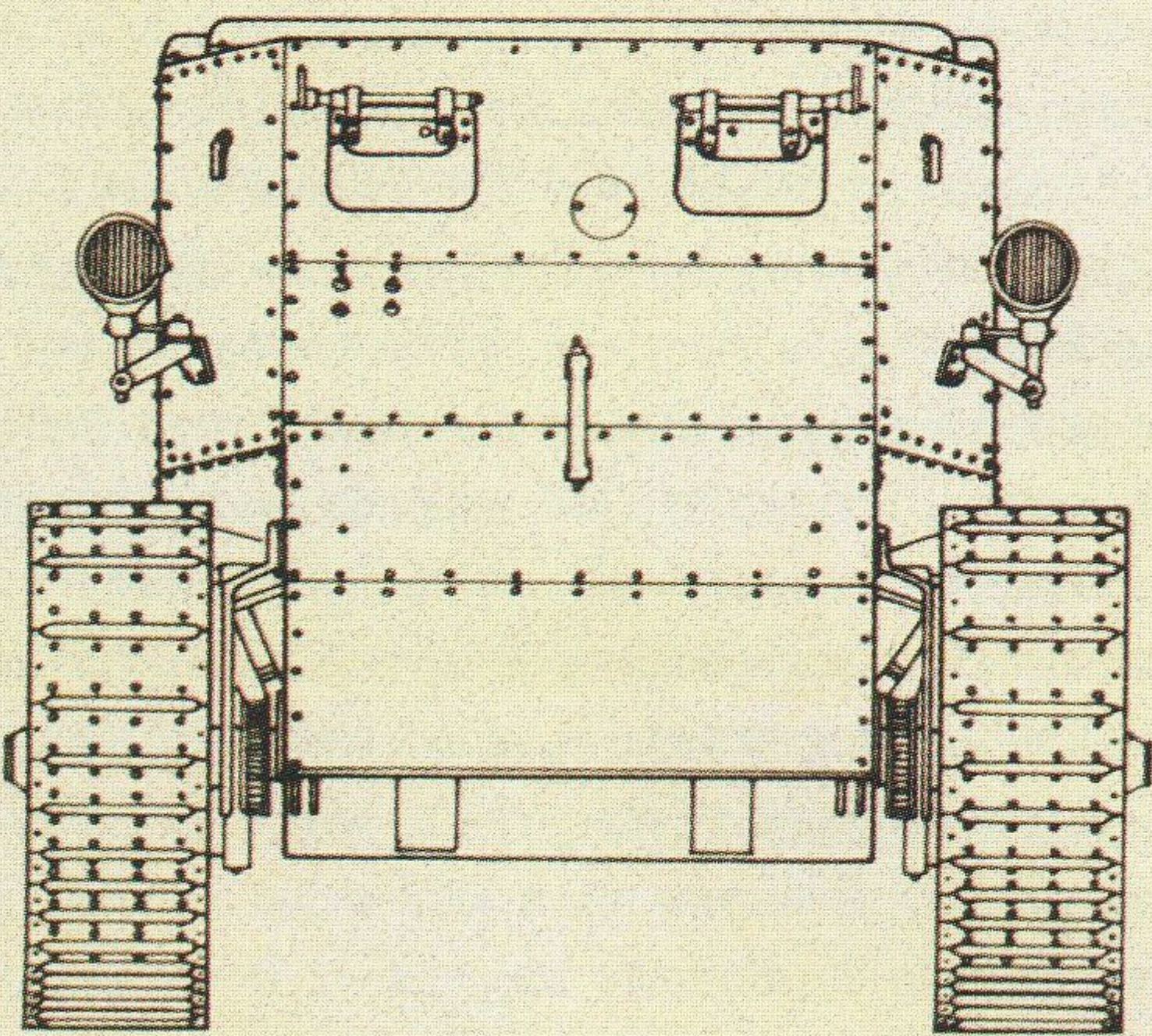
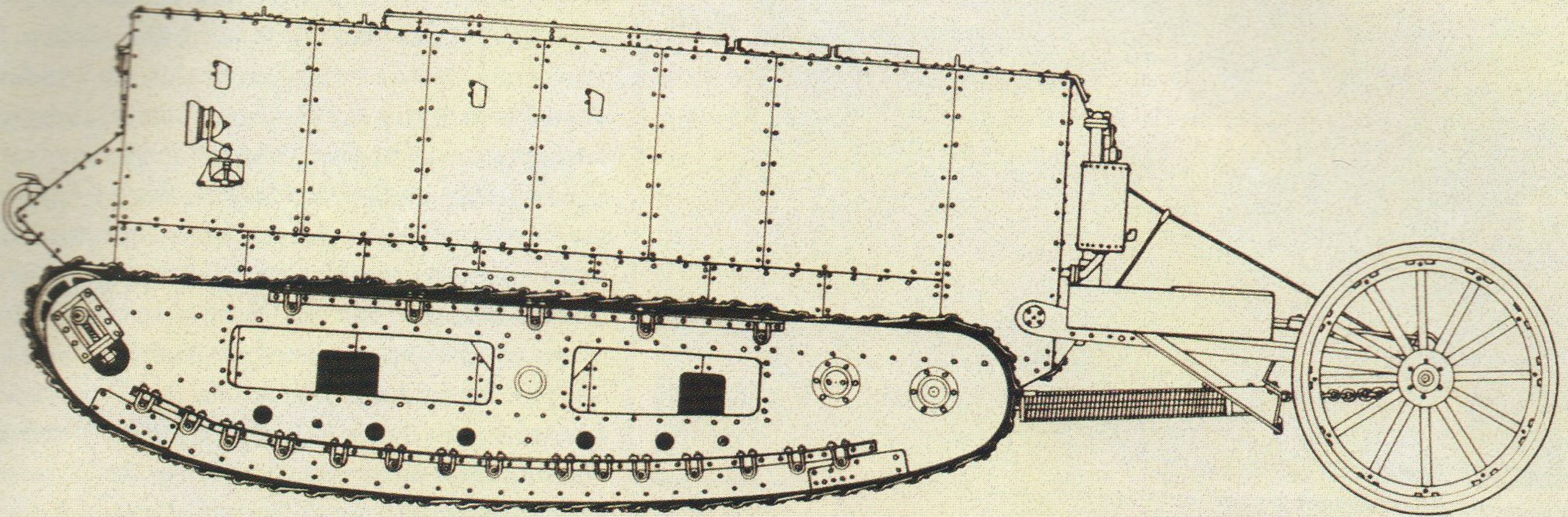
Coupe :

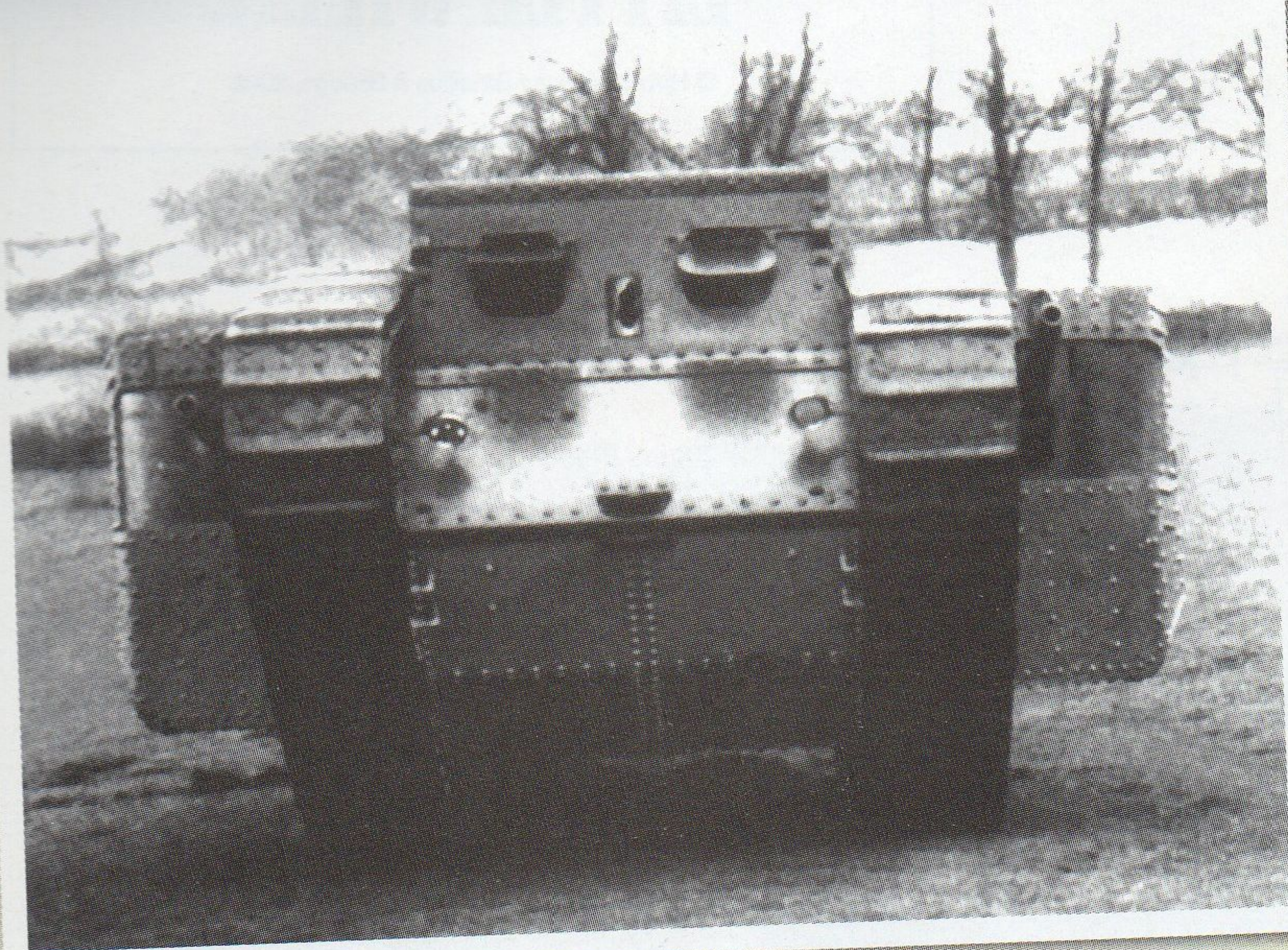


PLAN AU 1/48

"LITTLE WILLIE"

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006





« Mother » vue de face. Les sabords dans lesquels se trouvent les canons de marine de 6 Pounder sont clairement visible. Ces appendices élargissent le char au point de le rendre intransportable tel quel par chemin de fer. Leur démontage nécessite de longues heures de manutention. Bovington Tank Museum

estime que viser et tirer avec le roulis d'un bateau est un excellent exercice pour des hommes qui devront le faire lorsque le char les secouera pendant la progression dans le *no man's land*. Dès le départ, la nécessité d'unité de support et de soutien est clairement établie. Au mois d'avril 1916, le *Major* Hugh Knothe rejoint le camp d'entraînement alors situé à Lincoln. Ayant commandé une flotte de tracteurs Holt au sein d'une brigade d'artillerie sur le front français, cet homme, issu de l'*Army Service Corps*, est un spécialiste des problèmes mécaniques. Il est affecté à l'unité avec l'instruction de connaître chaque rivet de « Mother ». Il définit ensuite les besoins en équipement pour la création de trois ateliers mobiles. L'unité de Knothe grandit rapidement pour atteindre l'effectif de 10 officiers et 300 hommes. Elle s'installe à Culford Lodge, à proximité du camp. Les mécanos travaillent dans des ateliers ouverts, exposés à tous les temps, parfois 24 heures sur 24 pour assurer la disponibilité des engins qui, disons-le d'emblée, souffrent d'un taux d'indisponibilité très élevé. Cependant, chaque défectuosité, chaque panne, et il y en a (!), sont considérées comme des opportunités d'améliorer la connaissance des techniciens. Les équipes de maintenance s'occupent également des opérations de chargement sur les trains et de la formation mécanique des équipages.

En juin, les hommes des « Tanks » font mouvement pour rejoindre un vaste camp spécialement préparé à leur intention à Elveden, dans le Norfolk. Les tankistes sont complètement isolés du monde extérieur et les rares fermes des alentours ont été évacuées. Toutes les routes qui traversent la zone sont barrées. L'endroit est une copie exacte de la ligne de front en France. Ce « bac à sable » géant est soustrait aux regards des curieux par trois rangées d'arbres gardées par des sentinelles et des patrouilles de cavalerie. Personne ne peut entrer sans autorisation et les troupes stationnées à l'intérieur sont pratiquement prisonnières. Le survol de la zone est bien entendu interdit et tout contrevenant est directement pris sous des feux antiaériens. Des affiches sont placardées affirmant que l'endroit est utilisé pour tester des explosifs. Les rumeurs les plus folles circulent sur le camp, notamment que l'endroit est le point de départ d'un tunnel pour envahir l'Allemagne !

Swinton définit l'organisation provisoire de son unité. La nouvelle force est organisée en une brigade de trois bataillons. Chacun

composé de cinq compagnies de dix chars. La proposition sera modifiée ultérieurement par le Grand Quartier Général qui opte pour six compagnies désignées de A à F, contenant chacune quatre sections équipées de trois « Males » et de trois « Females ». Un vingt-cinquième engin est laissé en réserve dans chaque compagnie.

UNE MONTURE PLEINE DE DÉFAUTS

« Mother », le char qui a servi pour les démonstrations à Hatfield Park, arrive désarmé au camp d'Elveden le 4 juin 1916. Les modèles de production du type *Mark I* suivent à partir du 18 du même mois. Les hommes, qui s'entraînent depuis des semaines sans même savoir à quoi un « Tank » ressemble, ne sont pas déçus par leur monture bien que le bruit courait parmi eux que les machines étaient capables de sauter comme un kangourou ! Les *Mk. I* sont peints en sortie d'usine dans une livrée grise, celle déjà utilisée sur les navires. Ils arrivent au camp d'entraînement avec l'inscription en alphabet cyrillique : « avec soin pour Petrograd », ceci uniquement dans le but de dérouter les éventuels espions allemands ; tout est fait pour qu'ils en concluent que ces drôles de choses ne sont que des réservoirs à eau destinés aux Russes. Ces phrases sont directement effacées à la réception des engins et remplacées par un numéro d'immatriculation. La série des « Males » commence avec le nombre 701, tandis que les « Females » sont comptabilisées à partir du numéro 501. Là aussi, le but est de faire croire aux Allemands qui découvriraient le pot aux roses qu'une imposante armada est déjà prête à intervenir. Pour masquer l'imposante masse de l'engin et la soustraire le plus longtemps possible aux tirs de l'artillerie du *Kaiser*, le *General* Kiggel demande au *War Office* de fournir les services d'un spécialiste en camouflage. Le *Lieutenant-Colonel* Solomon du *Royal Engineer*, qui a déjà réalisé un remarquable travail de ce genre pour l'artillerie, arrive au camp d'Elveden en mai. Amenant plusieurs tonnes de peinture et des centaines de pinceaux, il se construit une sorte de studio dans une écurie. Commence alors son travail d'artiste. Il badigeonne les engins dans un rose bilieux souligné de généreuses tâches vertes, brunes et gris bleutées. Les équipages sont chargés de reproduire ce schéma sur tous les engins de l'unité, ce qui prend un temps énorme sur les temps consacrés aux entraînements. Il semble que le toit soit peint différemment afin de soustraire les engins à la vue des observateurs aériens. Si le résultat est élégant, il convient mieux à une situation correspondant à un couché de soleil sur la forêt de Sherwood qu'au champ de bataille de la Somme. Au point que ce schéma de camouflage sera d'ailleurs abandonné lors de l'hiver 1916 quand la boue des tranchées fera le travail par elle-même... Par la suite, les engins recevront une livrée d'une couleur ocre foncée.

Les formations des équipages commencent par une démonstration des capacités de l'engin et par des cours de pilotage. Les premiers modèles de série sont livrés sans les sabords. Swinton, pressé par le temps, n'attend pas que les chars soient complets. Aussi, les cours de pilotage commencent directement alors que de larges ouvertures béantes apparaissent dans les flancs dépourvus d'armement. Les chars sont utilisés tels quels en tous terrains. Cela va créer un problème inattendu. En effet, les structures dont le blindage est fin sont très flexibles. Privées de leurs sabords qui les rigidifient et soumises à des sollicitations mécaniques de torsion importantes lors des entraînements, elles vont être faussées et il sera très difficile de monter l'armement quand il arrivera en juillet. C'est à la masse que les parties latérales seront insérées dans leurs réceptacles. Cette souplesse de la structure va se révéler être l'une des principales

faiblesses de l'engin ; le blindage du bas de caisse n'est pas assez épais. Lorsque l'engin se meut sur de grosses aspérités de terrain, il se plie. Cela a pour effet désastreux de bloquer la transmission. Une autre cause d'arrêt intempestif provient du fait que les deux réservoirs de carburant d'une contenance de 103 litres sont situés à l'intérieur, vers l'avant de l'habitacle. L'essence arrive au carburateur par l'effet de la gravité. Si le char pique du nez, l'alimentation en carburant stoppe. Imaginez-vous un seul instant, dans un tel engin, sur un champ de bataille, celui-ci stoppant brutalement dans un profond trou d'obus faute de carburant ! Vous devrez alors commencer par manuellement pomper de l'essence avant de remplir le carburateur pour pouvoir peut-être redémarrer. Tout cela dans une atmosphère sombre et suffocante car le moteur est positionné dans l'habitacle. En fait, il se trouve à proximité immédiate de l'équipage, si bien qu'en marche, la température s'élève très rapidement à plus de 50°C en dépit d'un ventilateur chargé d'apporter de l'air pur. La dangereuse opération manuelle de remplissage du carburateur s'effectue dans les fumées de cordite mélangées aux gaz d'échappement et aux vapeurs d'essence tandis que les balles ennemies ricochent sur le blindage en provoquant parfois des étincelles et des éclats de métal incandescents ! Par la suite, le système sera grandement amélioré sur les versions Mk. IV. Les réservoirs seront situés à l'arrière et à l'extérieur et le carburateur sera alimenté par succion.

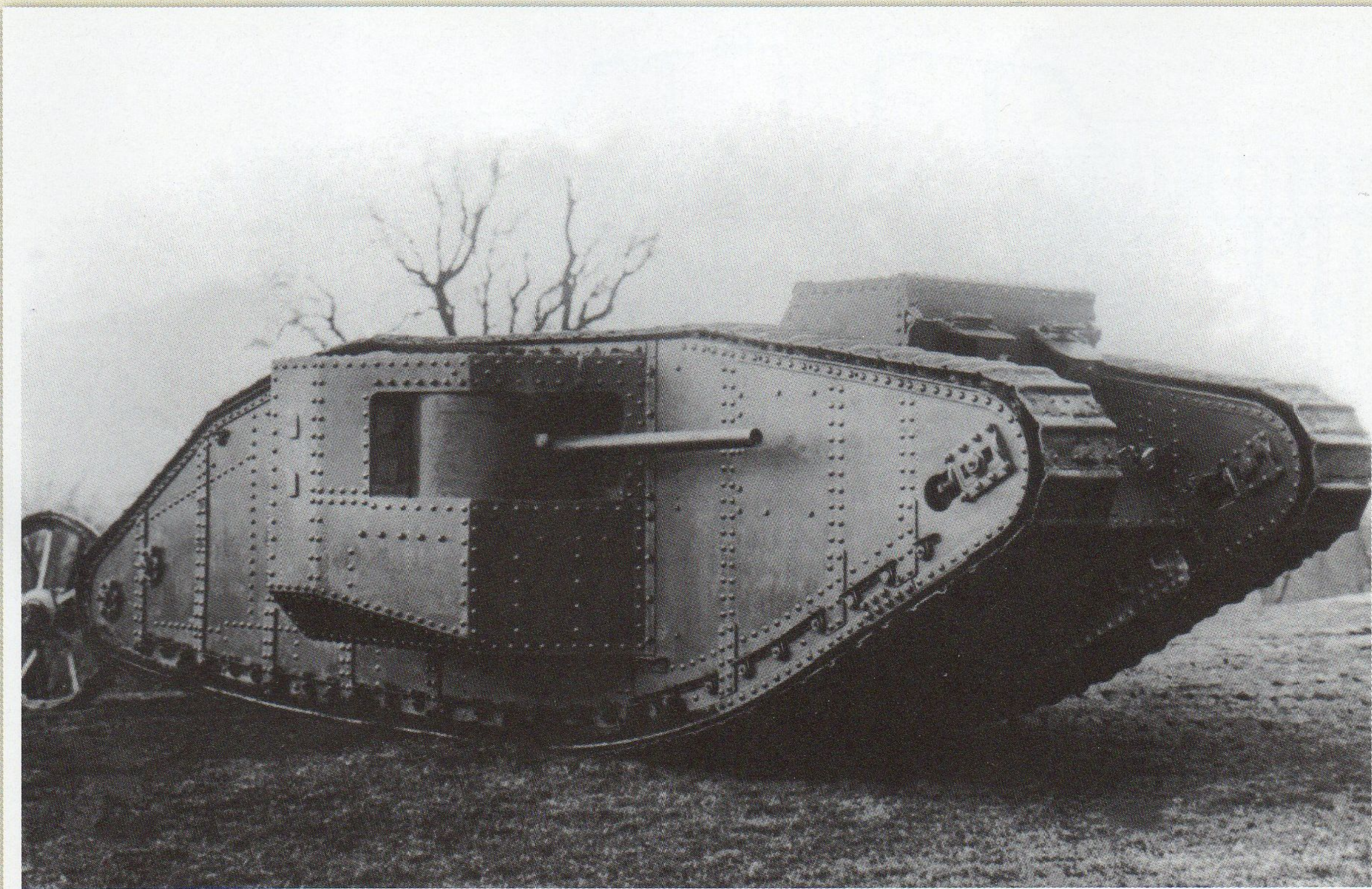
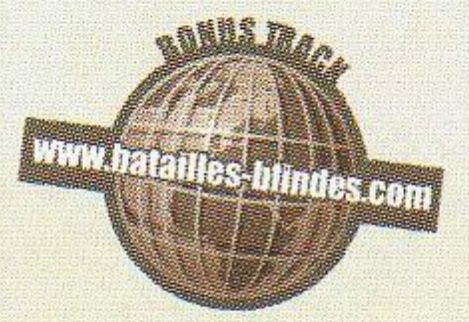
« Mother » est également extrêmement bruyante car elle est dépourvue de pot d'échappement, et seuls de petits déflecteurs triangulaires masquent une partie des flammes issues du moteur. Dans de telles conditions, lors d'attaques à l'aube, il n'était pas question de penser, ne serait-ce qu'un seul instant, à réaliser une approche furtive tant la pétarade des « Tanks » s'entendait à des lieues à la ronde.

À la vue de ces défauts de jeunesse, les engins sont, pour le moins, imparfaits. Version après version, ils seront en partie améliorés. Cependant, la forme révolutionnaire rhomboédrique et les chenilles enveloppantes, parfaitement adaptées à la guerre des tranchées, ne seront pas radicalement modifiées pendant toute la durée de la guerre. On retrouve l'influence de cette configuration sur la conception des chars d'infanterie britanniques jusqu'au début de la Seconde Guerre

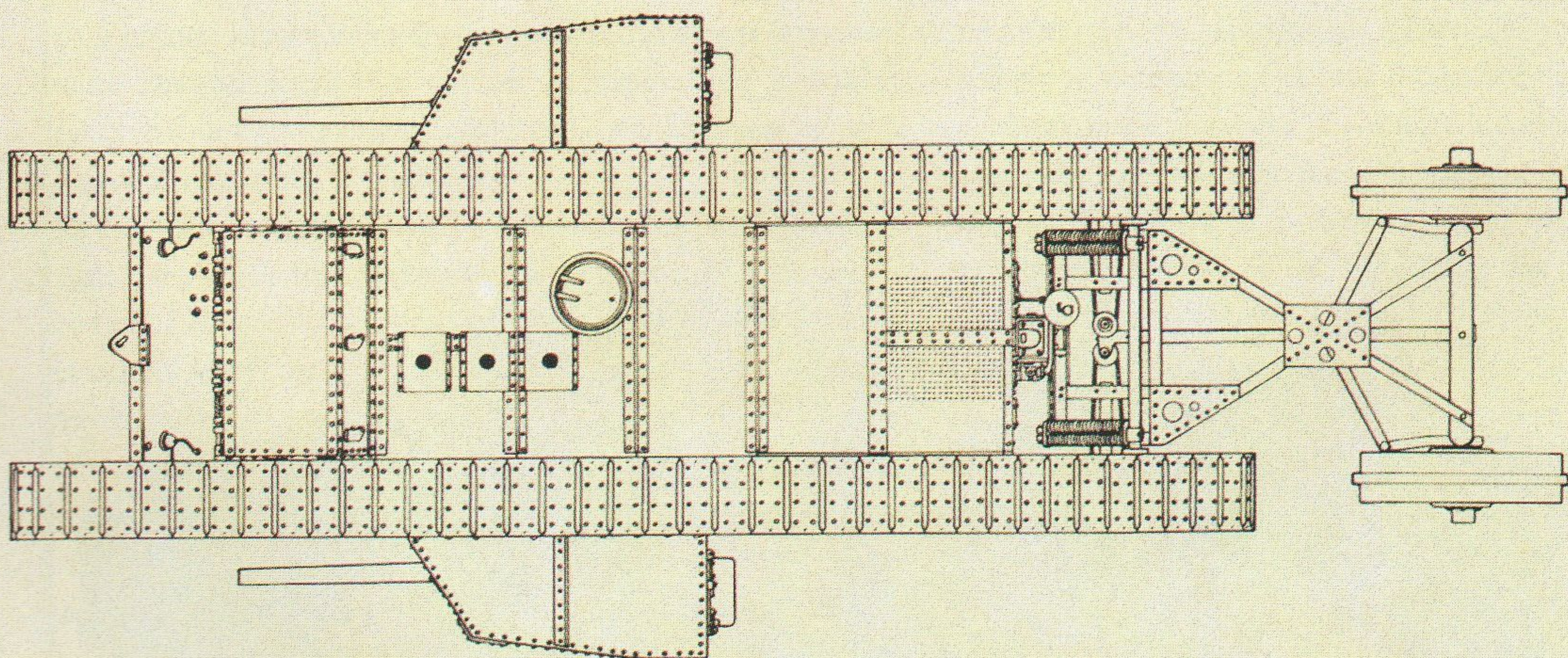
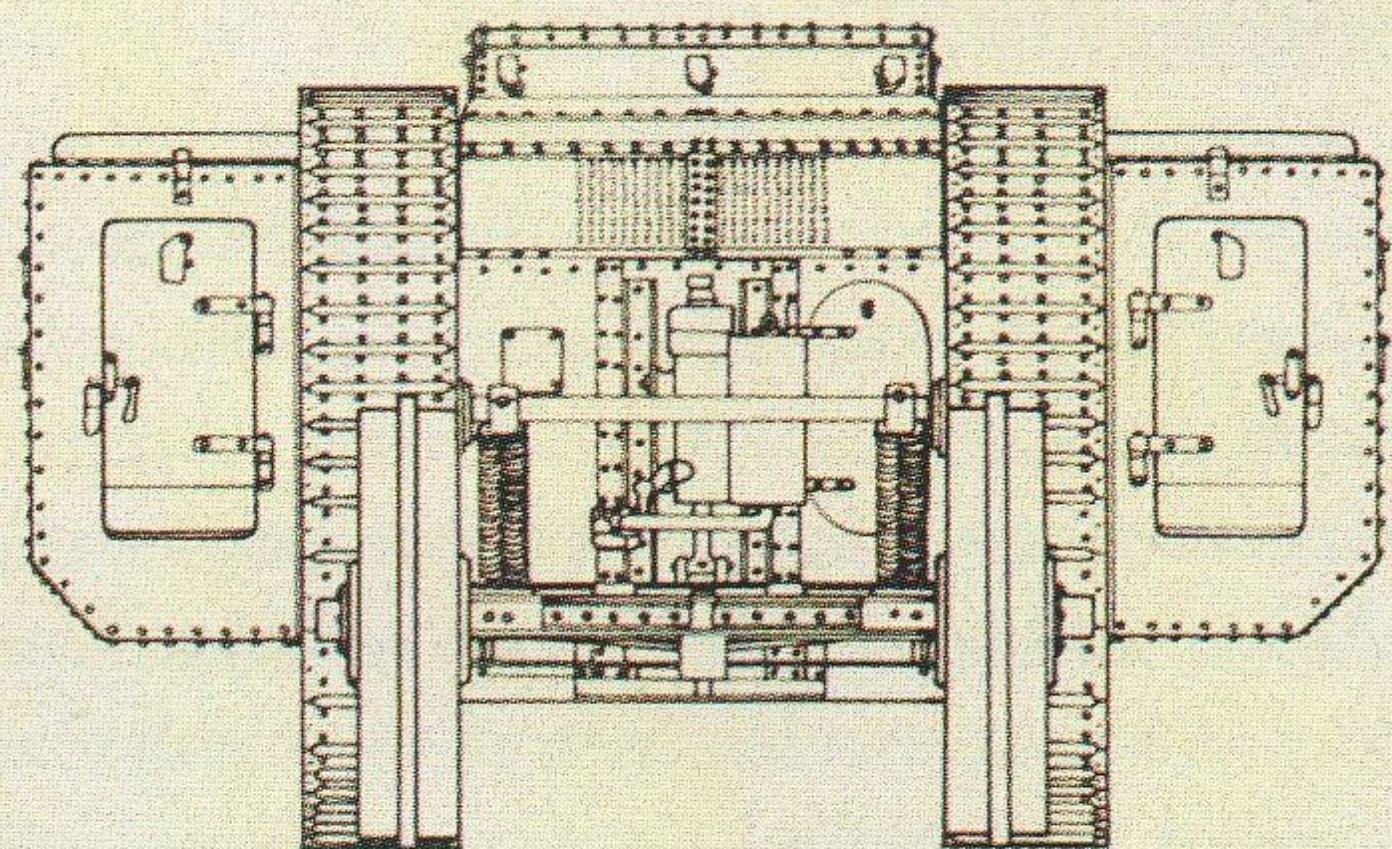
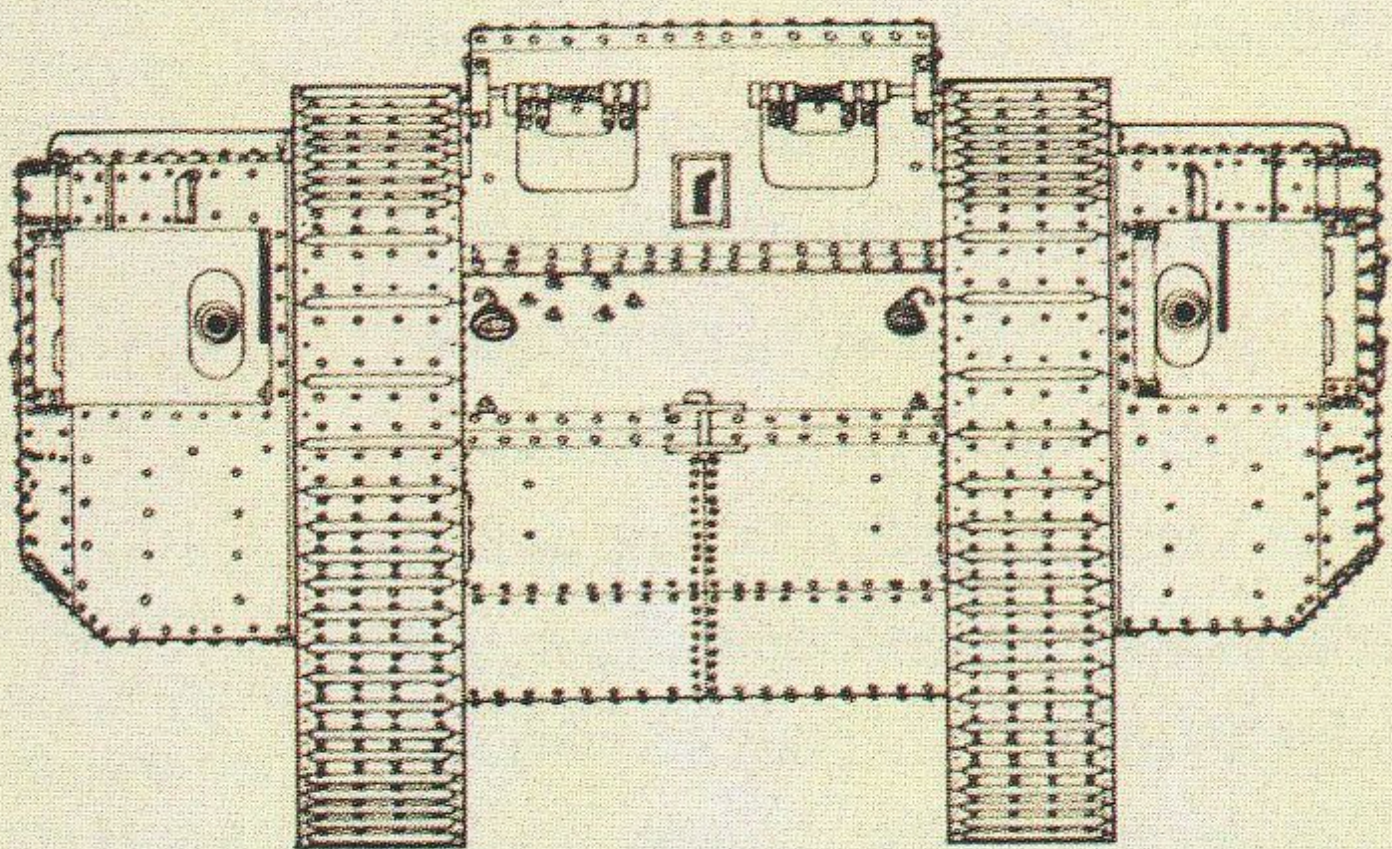
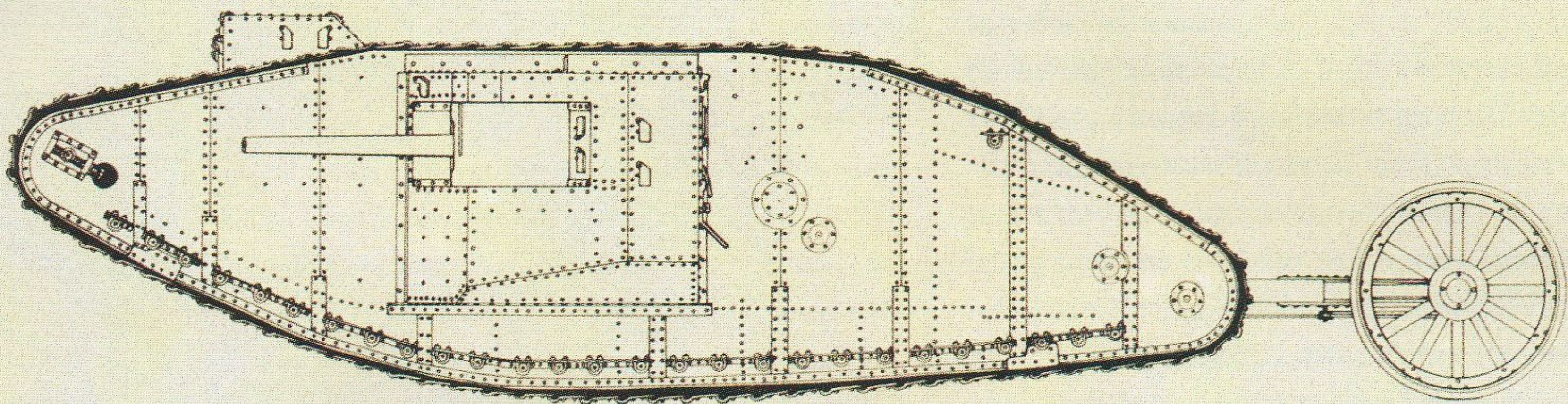
mondiale, l'exemple le plus frappant étant le A-20, précurseur et prototype du célèbre Churchill. Sur ce dernier, les chenilles sont grosso modo montées de la même façon que sur « Mother » !

LA FONCTION CRÉE L'ORGANE

L'invention du char d'assaut est la réponse logique et la plus appropriée à l'avènement de la mitrailleuse et du barbelé dans le cadre d'une guerre de masse. Qui est le père de l'invention ? La réponse à cette question pourrait faire l'objet à elle seule d'un article entier. Le concept se retrouve déjà dans les chars de l'antiquité et dans les dessins de Léonard de Vinci. Disons simplement que si les géniteurs sont multiples, l'accouchement n'a pu se faire que grâce à une poignée d'entrepreneurs enthousiastes et persévérants. Citons parmi ceux-ci Swinton qui a non seulement pu prévoir dès 1914 les dangers que représente la mitrailleuse pour le fantassin et qui, le premier, a proposé le seul remède vraiment efficace au problème en envisageant de blinder des tracteurs Holt. L'influence de Winston Churchill en tant que promoteur de l'idée par la création du « *Landship Committee* » n'est pas à négliger non plus, tandis que Tritton et Wilson seront les premiers ingénieurs à avoir finalisé l'idée. Elle est certes originale mais parfaitement adaptée à l'usage. Les Français avec leurs Saint-Chamond et le Schneider copient simplement le train de roulement du tracteur Holt. Les Allemands font de même avec leur A7V. La mobilité de ces engins laisse plus qu'à désirer et il faudra attendre le FT17 pour que le retard conceptuel français se transforme en une longueur d'avance par le génie combiné du général Estienne et de l'industriel Louis Renault. Pour ce qui est de l'utilisation sur le champ de bataille, c'est encore Swinton qui, bien avant Fuller et Guderian, dès 1916, a défini deux ingrédients essentiels pour une utilisation optimale du char. L'utilisation en masse d'une part et, d'autre part, la nécessité de disposer de moyens de communication pour réaliser et optimiser la coordination interarmes. Malheureusement pour les Britanniques, cette dernière fera cruellement défaut lors du premier engagement des « Tanks » à Flers, en 1916. ■



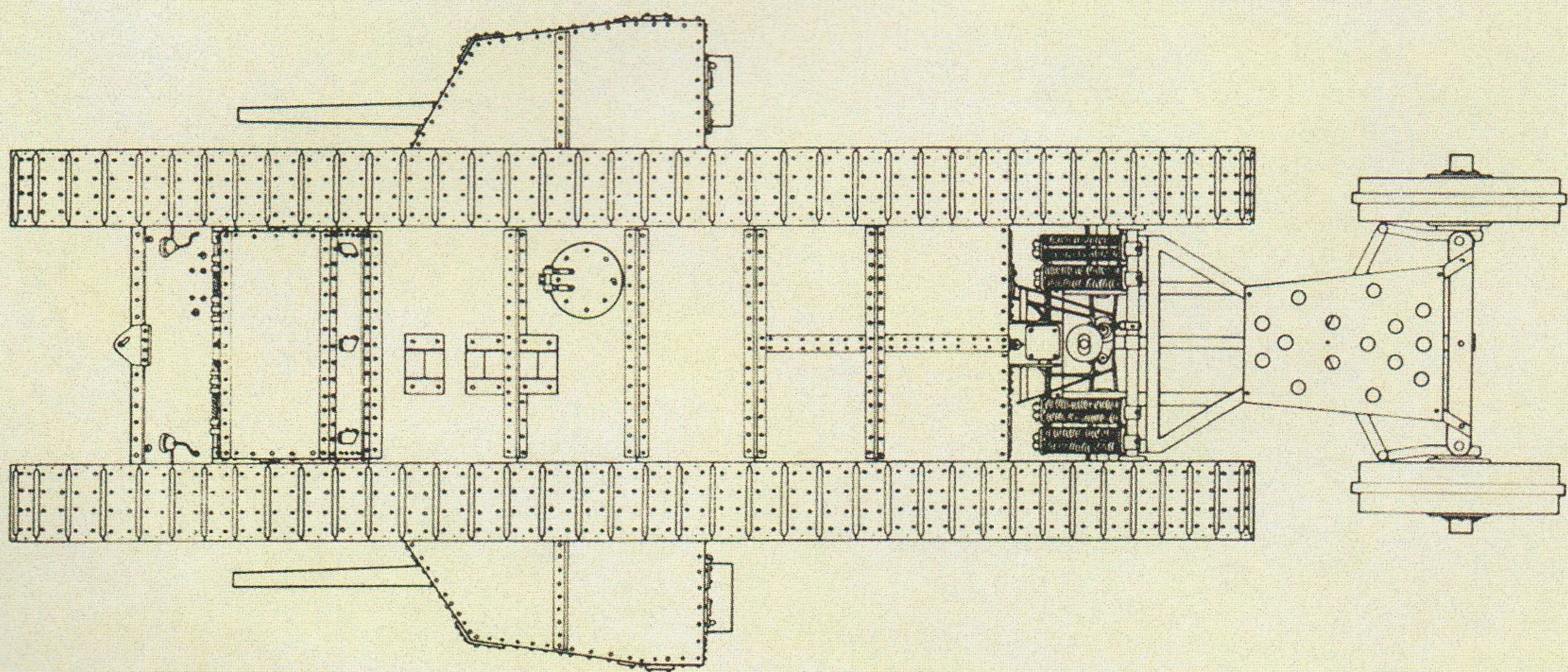
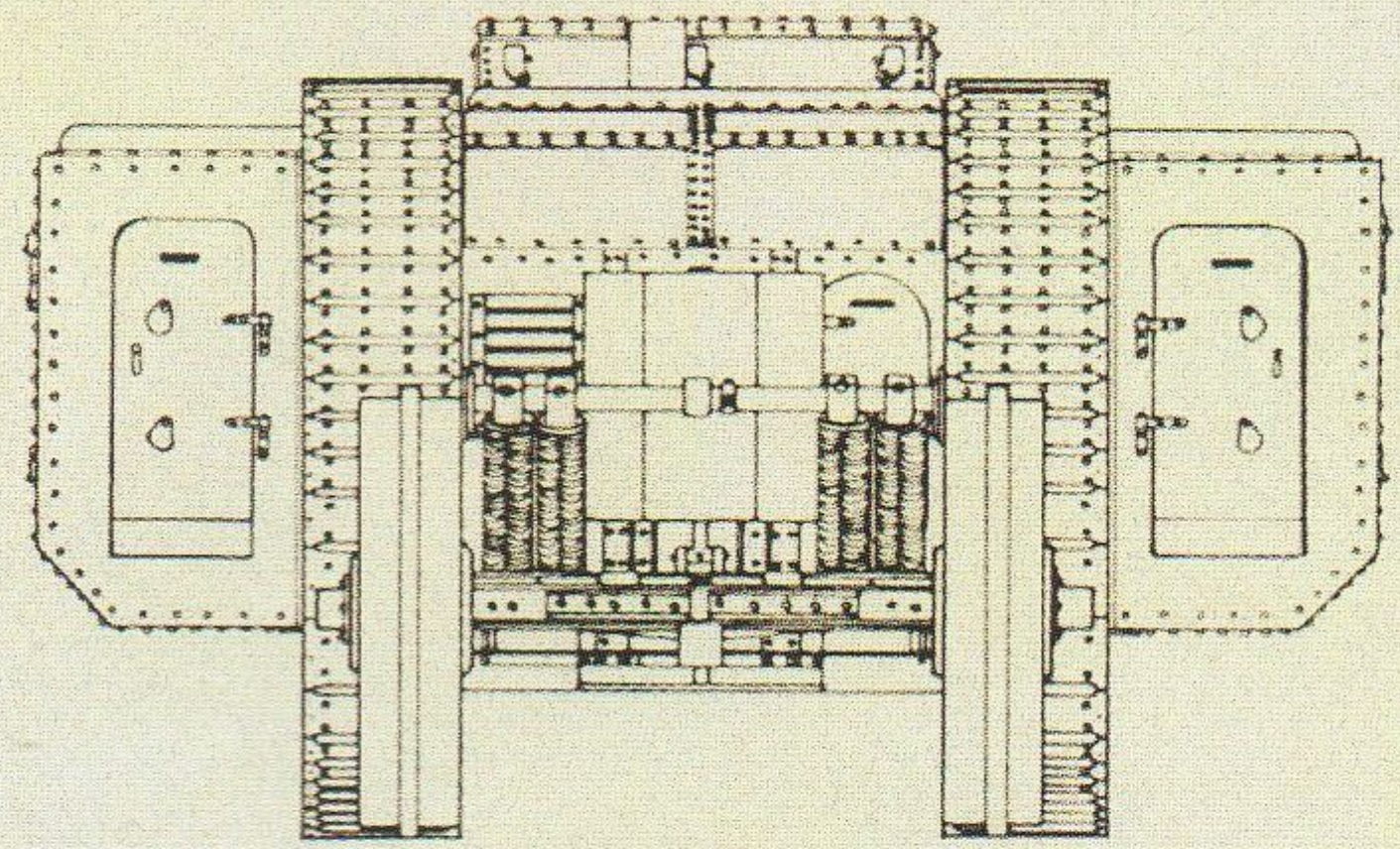
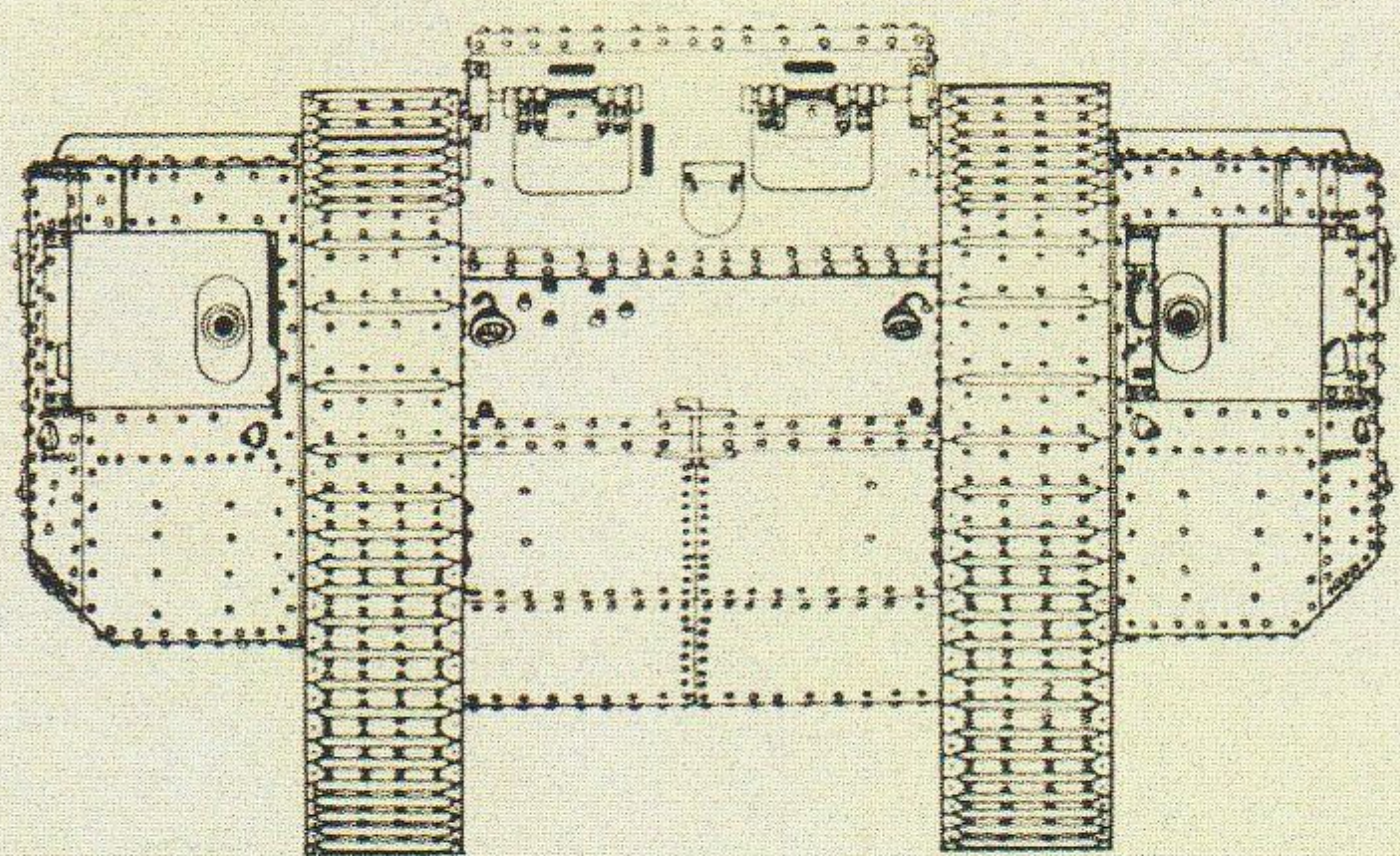
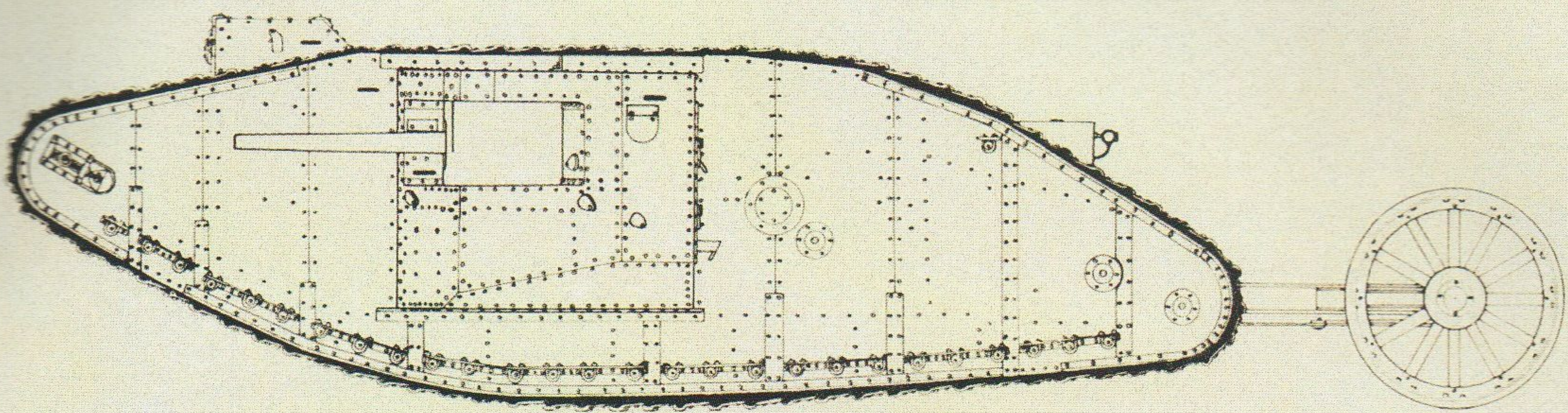
« Mother », la « mère » de tous les chars d'assaut telle que Tritton l'avait enfantée dans son esprit fertile. On la voit ici sur le terrain d'essais de Lincoln, en janvier 1916. La forme arrondie de la partie inférieure du train de roulement est clairement visible. Bovington Tank Museum



MOTHER

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

PLAN AU 1/72

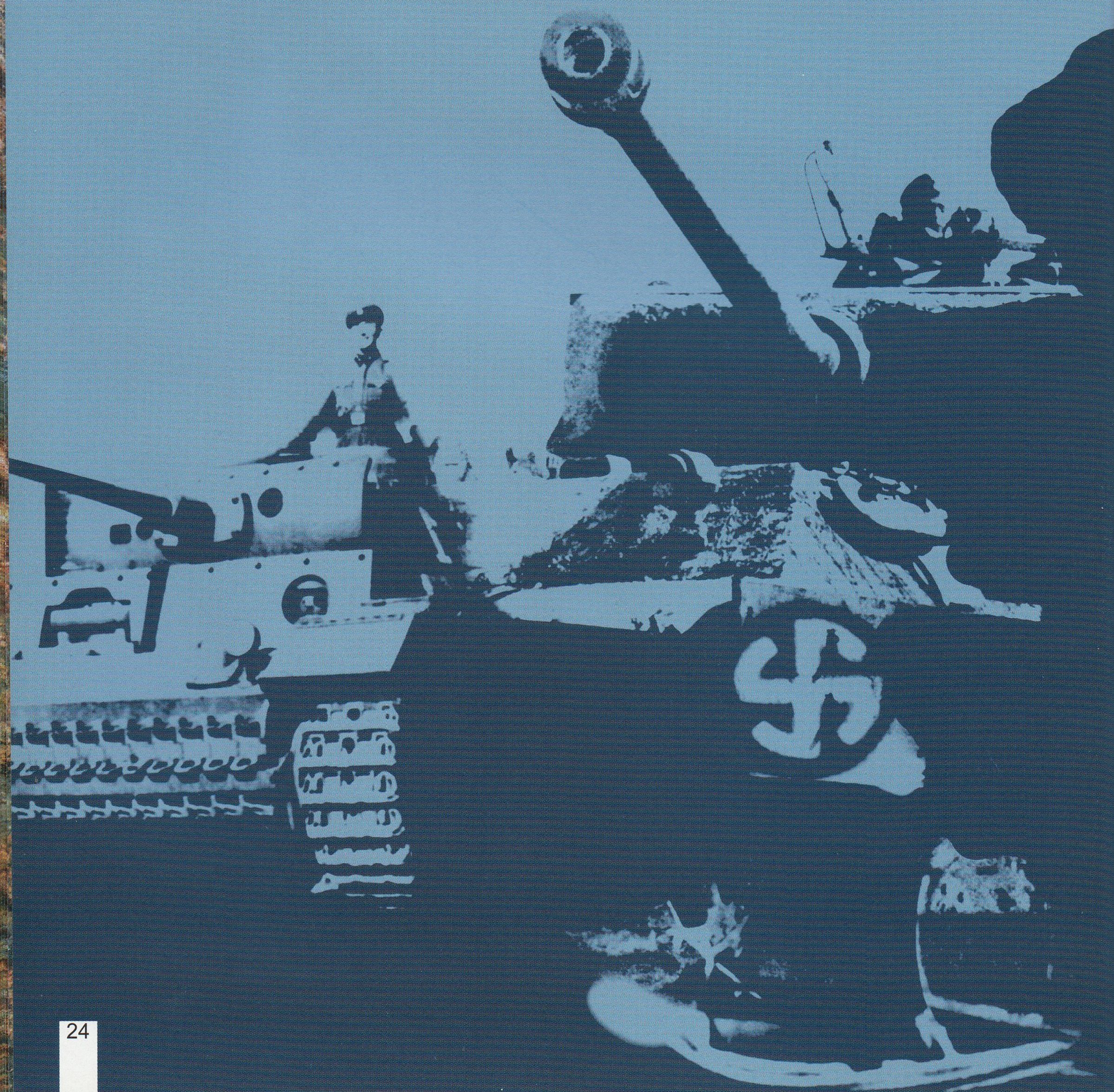


MK.I MALE

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

PLAN AU 1/72

Dans la seconde partie de son récit, Karl Jauss évoque les grands combats sur le front de l'est en 1944-45, en mettant particulièrement l'accent sur les difficultés de la *Wehrmacht* confrontée à la supériorité numérique totale de l'Armée rouge.





WIKING

SUITE & FIN

LA SAGA D'UN WIKINGER SUR L'OSTFRONT

Par Pierre Tiquet



Vue impressionnante de la "gueule" du 7,5cm d'un StuG III Ausf. G ; le Saukopf (le groin ou littéralement la tête de truie) de protection du tube, est décoré d'une mâchoire stylisée de requin ! Un motif que l'on retrouve assez souvent sur ce type de bouclier. Au cours de l'été 1944, les 1. et 4./SS-Panzer-Regiment 5 sont chacune équipée d'une dizaine de Sturmgeschütze. Coll. Anderson
Légende : Alain Verwicht

En février 1943, je suis officiellement versé à la II. Abteilung du SS-Panzer-Regiment 5 qui est en cours de formation en Allemagne. Après un long périple ferroviaire aboutissant aux portes du camp alsacien de Bitche, je suis enfin autorisé à rentrer à la maison pour trois semaines ; c'est inespéré ! À l'issue de cette permission, je reçois mon ordre de marche. Destination la Bavière, plus précisément le camp d'Altneuhaus. Sur place, je suis officiellement affecté à la 8. Kompanie où je retrouve mes camarades Birkle et Faast ainsi que le SS-Oberscharführer Scheel, un homme que j'avais connu au « Deutschland » en 1940. Notre Kommandeur est le SS-Hauptsturmführer Karl Nicolussi-Leck, un natif du Tyrol méridional. Notre contact avec les Bavaoises est sympathique, voire très agréable avec les jeunes Bavaoises ! Sur le front des renforts aussi, les choses vont bien. En effet, les nouvelles recrues ne cessent d'affluer. Dans le lot, il y a des compatriotes issus des minorités allemandes du Banat, des Carpates ou encore de Transylvanie, sans oublier les volontaires hollandais, flamands, danois, finlandais et même norvégiens. Jamais la « Wiking » n'avait si bien porté son nom de baptême. Pour ma part, je fais office de Zugführer avant de devenir instructeur des Panzertruppen. En vue d'aguerrir la « bleusaille » - nos gars ont tout à apprendre - nous ne disposons

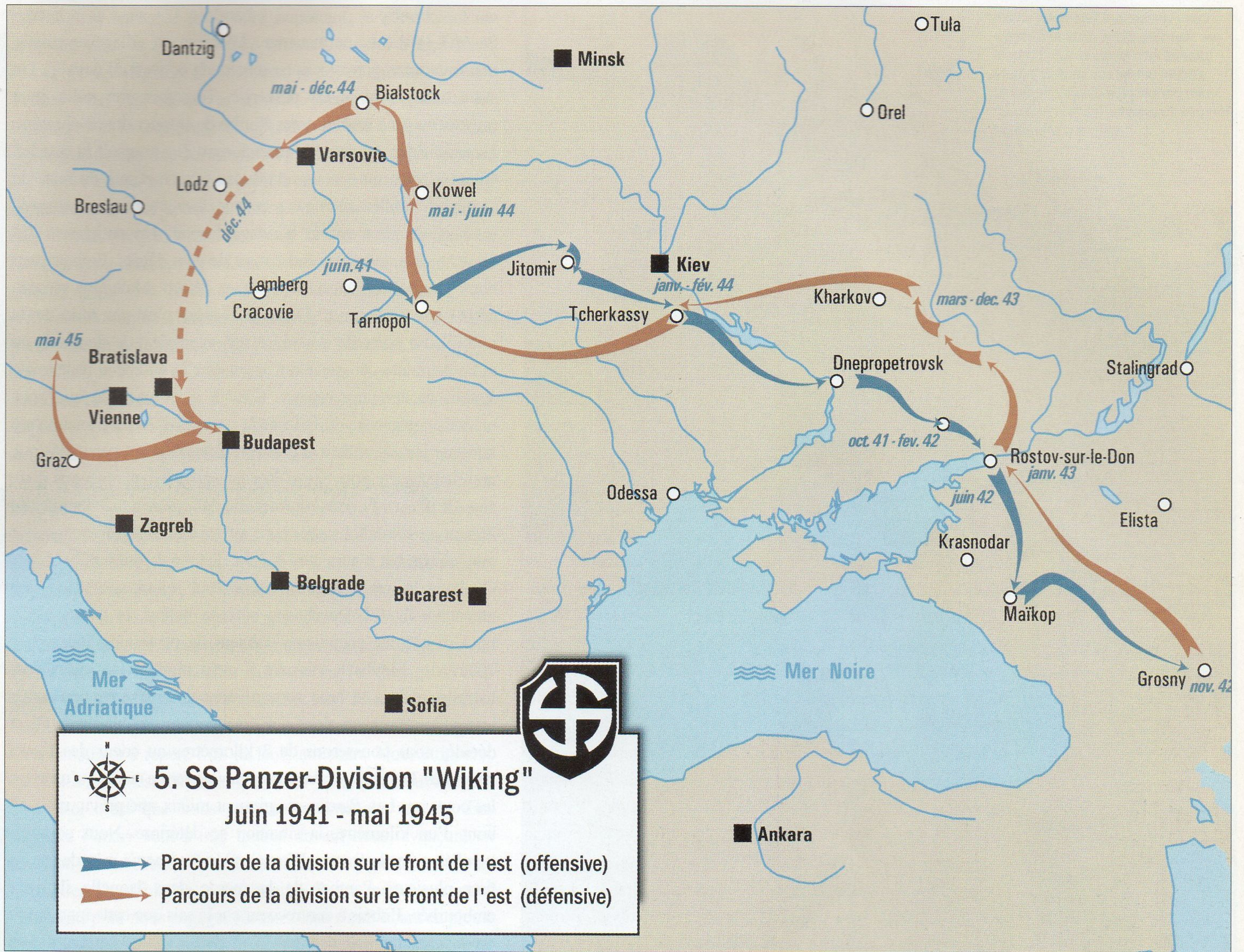
que de quelques Panzer III déclassés. Cours et exercices de conduite, de transmissions, de tirs canon, etc. s'enchaînent à un rythme soutenu. Cette période de ma vie de soldat m'apporte beaucoup de bonheur et de joie. Toutefois, de sombres nuages s'amoncellent au-dessus de notre patrie. L'Italie est à deux doigts de jeter l'éponge. En Afrique, nos troupes se sont rendues après un combat inégal. Nous savons tous désormais que l'heure de remonter au front ne tardera plus.

De fait, Il s'avère que notre analyse est la bonne. C'est ainsi que nous rejoignons la Croatie par voie ferrée. À Samobon près de Zagreb, faute de Panzer disponibles, nous recevons une poignée de blindés à roues. Nous héritons aussi d'armes italiennes ; elles appartenaient à une unité ayant déposé les armes. Moi-même, je suis doté d'un pistolet d'ordonnance qui, dès les premiers tirs, s'enrayera ; quelle joie ! Là-bas, notre mission consistait à faire la chasse aux « Rouges », autrement dit aux partisans de Tito, et à escorter des convois routiers. C'est aussi à cette époque que je suis promu au grade de SS-Oberscharführer. Au quotidien, notre situation est des plus pénibles car le ravitaillement arrive au compte-gouttes. Il nous faut donc acheter de quoi subsister auprès de la population. L'achat d'un « malheureux » cochon donnait systématiquement lieu à d'âpres négociations. Début décembre 1943, nous sommes expédiés à Grafenwöhr afin d'y prendre livraison de nos premiers Panther ; inutile de dire que nous étions vraiment ravis de quitter cette fichue Yougoslavie ! La formation technique sur nos nouvelles montures se fait à Erlangen. Au début, chaque Panzer-Kompanie n'a que deux chars mais, à la mi-janvier, la Panzer-Abteilung perçoit une trentaine de Panther. En février, nous sommes envoyés à Mailly-le-Camp, en France, pour y suivre un des cours de tactique. De l'Ostfront, en particulier du secteur de Tcherkassy, arrivent de bien mauvaises nouvelles. Nos troupes y sont encerclées par l'ennemi. Le 17 février 1944, grâce aux Wallons de Léon Degrelle, nos camarades parviennent à briser l'étau des « Bolchos ». Pendant ce temps, à Mailly-le-Camp, notre entraînement se poursuit avec notamment des exercices à l'échelon Kompanie. Nous voici fins prêts au combat !

LE KESSEL DE KOWEL

Le 23 mars, nous gagnons Cholm, en Pologne, où nous attend le reste de nos Panzer. Le moral de la troupe est excellent, la cohésion aussi. Mon Panther affiche le numéro 831 sur sa tourelle, autrement dit, il est désigné comme étant la machine du chef du 3. Zug de la 8. Panzer-Kompanie. Les véhicules sont parés en munitions, les armes réglées, surtout les optiques du canon de 7,5cm. Les radios sont testées. Ensuite, c'est la route puis le train vers Maciejow. Sachant que des partisans polonais armés par les « Popofs » opèrent dans le secteur, les convois routiers sont composés de deux blindés à roues ouvrant et fermant la marche à cinq Panther. Mon Zug est le deuxième à partir pour la gare de triage. Notre objectif n'est qu'à 50 kilomètres mais, au total, le trajet durera cinq heures car la prudence sera de mise. Chaque Zug fait l'objet d'un convoi séparé, partant à un intervalle régulier d'une heure et 30 minutes. Les équipages sont prêts à toute éventualité, grenades à manche et Maschinenpistole à portée de main. L'embarquement sur wagons se déroule sans encombre ni anicroche. Et je peux vous dire qu'il fallait être un sacré conducteur pour manœuvrer un

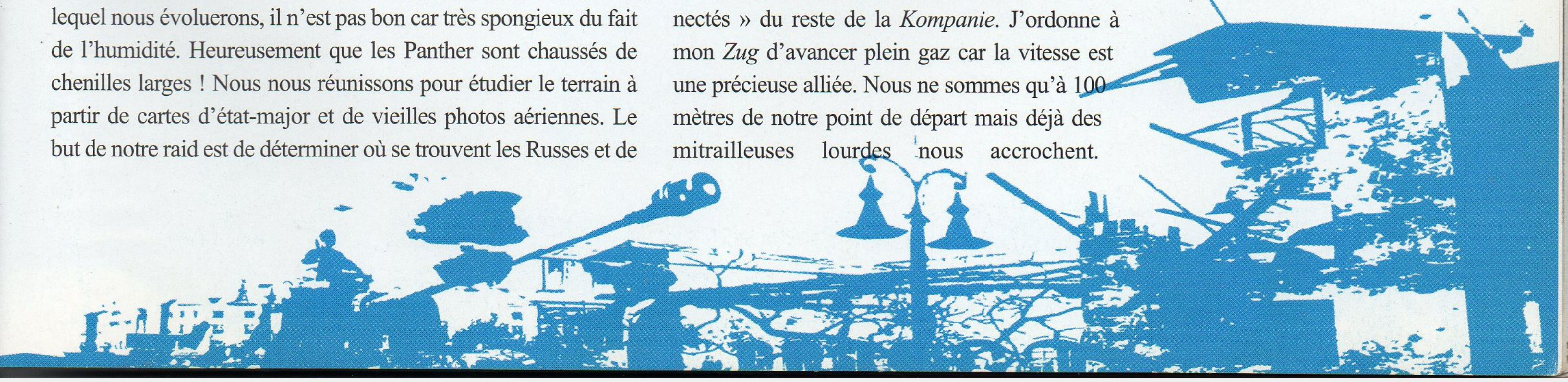




char de 45 tonnes sur un espace aussi restreint. Le long de la ligne de chemin de fer que nous empruntons, des carcasses de wagons et de locomotives jalonnent la voie. Au fur et à mesure que nous nous rapprochons de Maciejow, le ciel s'assombrit, virant même au rouge par endroits ; mauvais présage ? Une fois à destination, un aide de camp de notre *Kommandeur* - le *SS-Obergruppenführer* Herbert Gille - nous explique la situation. Ce n'est guère brillant. Nous sommes à 30 kilomètres de la ville de Kowel dont la garnison est encerclée par les Soviétiques. Aux dernières nouvelles, le *Kessel* ne ferait plus qu'environ 5 kilomètres de circonférence. La gare est certes encore entre nos mains, mais des centaines de blessés graves y attendent leur évacuation sanitaire. Chaque heure passant, il en meurt des dizaines dans d'atroces souffrances. Le 29 mars 1944, ma *Panther-Abteilung* est envoyée sur les arrières de la ligne de front afin de préparer une reconnaissance offensive vers la poche. Sur place, je suis frappé par l'extrême faiblesse de nos positions ; effectifs réduits et absence d'armes lourdes. Quant au terrain sur lequel nous évoluerons, il n'est pas bon car très spongieux du fait de l'humidité. Heureusement que les Panther sont chaussés de chenilles larges ! Nous nous réunissons pour étudier le terrain à partir de cartes d'état-major et de vieilles photos aériennes. Le but de notre raid est de déterminer où se trouvent les Russes et de

savoir de quels moyens ils disposent réellement. Combien sont-ils ? Où se trouvent-ils ? En quoi consistent leurs plans ? Beaucoup de questions auxquelles il va falloir trouver des réponses en risquant nos vies. Pour cette opération, mon *Zug* est placé sur l'aile droite de notre dispositif. Nous devons avancer plein nord jusqu'aux abords de Kosarny, un gros bourg dont j'aurai à m'emparer avec mes *Panzer*.

Douze heures pile, nous passons à l'attaque. Casqués et lourdement chargés, des *Panzer-Grenadiere* grimpent à bord ; d'aucuns sont affreusement jeunes, ce ne sont encore que des gamins. Leurs casques leur vont trop grand, mais qu'importe, ils sont déterminés à y aller. De mes feux, je protège la marche de la *Kompanie*. Nos explosifs musèlent plusieurs points de résistance ennemis. Les Panther font merveille, ce sont vraiment les rois du champ de bataille. Mais tout n'est pas facile pour autant ; dès le début du raid, mon opérateur-radio, dont c'est le baptême du feu et qui manque de sang-froid, éteint son poste par erreur. Il ne s'en aperçoit pas. Résultat, nous sommes « déconnectés » du reste de la *Kompanie*. J'ordonne à mon *Zug* d'avancer plein gaz car la vitesse est une précieuse alliée. Nous ne sommes qu'à 100 mètres de notre point de départ mais déjà des mitrailleuses lourdes nous accrochent.



Les *Panzer* sont livrés aux unités par tranches d'une dizaine d'exemplaires en moyenne. Les convois s'échelonnent sur plusieurs jours voire parfois plus d'un mois. Sur la tourelle du premier Panther veille un berger... allemand !



Superbe *Panzer III Ausf. L*, cliché réalisé en camp d'instruction sans doute courant 1942. La "Wiking" est alors une *Panzer-Grenadier-Division* et ne dispose donc que d'une *Panzer-Abteilung*. Elle perdra ses derniers *Panzer III* dans les batailles de Charkow et dans le chaudron de Tscherkassy.
Coll. Anderson
Légende : Alain Verwicht

Les *Grenadiere* sautent en marche et se déploient pour nous escorter. Ça tire de partout. Des balles crépitent sur notre blindage en faisant des sortes de couinements. Voici les premiers *Moujiks*. Certains se carapatent tandis que d'autres se battent avec courage. Il est vrai « qu'il faut en avoir » pour essayer de nous barrer la route ! Tourelle à six heures, nous réduisons un premier puis un second barrage antichar ennemi. J'oblique sur la gauche, le long d'un chemin étroit bordé de conifères. À une trentaine de mètres devant nous, nous découvrons un *Ratschbum*, une pièce antichar de 7,62cm ; ouf ! Nous sommes les plus rapides. Tout va vite, très vite même. L'équipage réagit promptement mais calmement. Grâce à de petites tapes sur ses épaules, je dirige mon canonnier tandis que, sans arrêt, le chargeur approvisionne la pièce avec des obus explosifs. En caisse, le radio

« bouffe » bande sur bande. Sa *MG-34* tire en permanence. Abordant un village en ruines, nous avançons précautionneusement, de couvert en couvert. Un autre antichar russe est pulvérisé. Toutefois, ma radio étant muette, nous ne recevons pas l'ordre de stopper donné par notre *Kommandeur*. Au lieu de s'arrêter, mon *Zug* poursuit sa marche. Quant à nous, nous nous retrouvons très en pointe du reste du dispositif. Subitement, nous recevons une sorte de grand coup de massue, en plein sur le blindage frontal. Un antichar a fait mouche sans toutefois nous causer de gros dégâts. Embossé sur notre gauche, ce canon est repéré et détruit. Malheureusement, notre 7,5cm s'enraye. Dans la foulée, c'est au tour de la mitrailleuse coaxiale de suivre son exemple ! Je demande au radio de rendre compte à la *Kompanie* afin qu'elle nous autorise à nous replier pour réparer. C'est à ce moment-là que nous prenons conscience du fait que le poste était éteint ; mieux vaut tard que jamais, même si derrière, « ils » étaient persuadés que notre silence ne pouvait qu'être funeste... Nous recevons deux obus de plus mais, sous la protection des quatre autres Panther du *Zug*, nous décrochons pour nous mettre en sûreté. En tout et pour tout, ce combat n'aura duré qu'une dizaine de minutes !

Quelques heures plus tard, la *Kompanie* rejoint une voie ferrée menant à Kowel. De chaque côté du ballast, le terrain est si boueux que les chenilles y laissent de profondes traces. Les 700cv des Maybach tournent à plein régime. De tourelle en tourelle, malgré le bruit assourdissant des moteurs, nous nous interpellons pour savoir ce que nous pouvons encore faire. C'est décidé, nous pousserons de 3 kilomètres au coeur des lignes ennemies. Deux *Zug* traverseront la voie ferrée tandis qu'un autre les couvrira. Les *Panzer* progressent mieux que prévu, mais au bout d'un kilomètre, la situation se détériore. Nous sommes « collés » par la frange. Mon chef de *Kompanie* m'ordonne de tirer plusieurs Panther de la merde dans laquelle ils sont embourbés. J'obéis à contrecœur car je sais que cette manœuvre est mécaniquement risquée. D'ailleurs, certains casseront leur boîte de vitesses dans cette affaire. La nuit tombe. Dans la soirée, seuls neuf Panther sont encore aptes au combat, les autres souffrent de soucis techniques plus ou moins graves. Nous apprenons aussi que, faute de renforts, les défenseurs de Kowel

ne tiendront plus longtemps.

Dès le lendemain, nous pousserons vers la ville et, avec l'aide de Dieu, nous réussirons ou bien nous disparaîtrons !



Kowel étant un nœud ferroviaire important, sa perte serait un coup dur pour la *Heeresgruppe Mitte*. L'ennemi a également besoin de la ville afin d'acheminer armes et munitions à ses troupes pour les offensives à venir. Peu après minuit, les *Bordführer* et les équipages des *Panzer* en état de marche sont convoqués de manière informelle au poste de commandement de la *Panzer-Abteilung*. On nous précise que les heures qui suivront seront cruciales. Le début de l'assaut est fixé à 4h00, en pleine nuit. Nous progresserons le long de la voie ferrée. La *Kampfgruppe* est organisée. Dans la colonne, chacun connaît sa place et sa mission. Je me trouve en cinquième position. Pour éviter de nous embourber, nous roulerons directement sur la voie ferrée, une chenille sur les rails, l'autre sur le ballast.

Peu avant 4h00, les moteurs sont démarrés. Les cliquetis des chenilles résonnent dans la nuit. Lentement, à l'instar d'un serpent d'acier, notre colonne s'ébranle, tous feux éteints. Avec un peu de chance, le Russe dort encore. Nous marchons à 10 km/h. L'intervalle entre chaque char est de 20 à 30 mètres. Les traverses de la voie ferrée donnent un rythme cadencé à notre marche. Les *Bordführer* sont aux tourelles. Leurs silhouettes se détachent en contre-jour dans le clair-obscur de l'aube naissante. Légèrement en retrait, les fantassins suivent. Après quelques kilomètres, nous apercevons un puis plusieurs éclairs à l'orée d'une forêt distante d'environ 600 mètres. Ce sont des coups de départ ennemis. Des étincelles jaillissent sur le blindage du char qui nous suit. Un obus vient de ricocher sur l'acier. Nos tourelles sont orientées à trois heures, là où se trouvent les Soviétiques. Mon canonnier a repéré l'un de leurs antichars. Nous stoppons. Feu ! La cible est détruite. Ça, c'est la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que nous sommes maintenant repérés. Les premiers *Panzer* sont à 300 mètres devant nous, avançant en direction d'une cabane de cheminots située à *grosso modo* un kilomètre. Une fois ce point atteint, il est prévu que nous obliquions pour nous engager sur une route s'enfonçant en pleine forêt. Soudain, un grand bruit nous fait tressaillir ! Au même moment, le char de tête disparaît dans un gros nuage de fumée. Une pluie de débris s'abat sur la colonne. Sa chenille droite vient de rouler sur une mine. Nous sommes arrêtés. Par mesure de sécurité, les tourelles pivotent en tous sens, comme pour fouiller la forêt à la recherche de zones suspectes. Plusieurs *Bordführer*, dont moi-même, sont descendus pour constater les dégâts ; ce n'est pas beau à voir. Nous repartons tandis que l'équipage du Panther immobilisé attend les mécanos. Le *SS-Unterscharführer* Hug, qui était en deuxième position, prend la tête de la *Kampfgruppe*. Il ne fait pas 10 mètres avant qu'une nouvelle explosion ne se fasse entendre. Lui aussi a sauté sur une mine. Décidemment, les salopards d'en face n'ont pas lésiné sur les moyens pour bloquer l'accès à Kowel ! Entre-temps, les gars du *SS-Panzer-Pionier-Batallion 5* nous rejoignent. Ils passent devant pour déminer. Bon an mal an, nous arrivons jusqu'à la cabane ferroviaire. Là se trouve un cheminot polonais. Il dit ne pas comprendre le moindre mot d'Allemand mais après quelques palabres, le *SS-Unterscharführer* Scheel parvient à lui faire marquer l'emplacement des mines soviétiques sur une carte. Nous repartons. C'est à notre tour d'ouvrir la voie. La forêt n'est pas épaisse. Au détour d'un repli du terrain, aux aguets, mon chargeur hurle : « À 20 mètres, 12 heures, fusil antichar ! » Du haut de la tourelle, je le vois également. Il fait face à notre 7,5cm. Drôle de rencontre, nez à nez, comme dans un film de *Cow-boys* au moment du duel final. Je donne une chance à ce gaillard en lui



Les premiers Panther de la nouvelle *Panzer-Division "Wiking"* sont engagés en avril 1944 pour dégager la garnison de Kowel ; la plupart sont des *Ausf. D* fin de production. Sur ce cliché, l'on notera la fixation des plaques de protection latérales (*Schürzen*) D'une épaisseur de 5mm, elles sont simplement vissées sur des fers plats. Coll. Tiquet
Légende : Alain Verwicht

Panther *Ausf. A* de la *II./SS-Panzer-Regiment 5* engagée en Pologne à l'hiver 1944-45. De l'été 1944 à la fin de la guerre, comme les autres unités blindées du *Reich*, la "Wiking" aura principalement pour mission de colmater les brèches sur les différents fronts. Coll. Tiquet

Après la bataille de Kowel, la "Wiking" est de nouveau retirée du front ; il faut en effet compléter ses effectifs. Plusieurs unités achèvent leur formation en Allemagne, comme les *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 5* et *SS-Abteilung 5*. Fin juin, la grande offensive d'été soviétique disloque la *Heeresgruppe Mitte* et force vers la Vistule. La "Wiking" est alors engagée en juillet et août 1944 dans la bataille de Varsovie. Sa *Panther-Abteilung* sera l'une des pièces maîtresses de la défense allemande. L'on identifie bien ici le camouflage caractéristique des *Panzer* de cette unité et un exemple de code tactique (634) des 5., 6., 7. et 8 *Panther-Kompanien* de la *II./SS-Panzer-Regiment 5*.
Coll. Tiquet
Légende : Alain Verwicht



faisant signe de s'écarter de notre route et de se rendre. Un éclair ! En guise de réponse, il vient de tirer. Sa grenade antichar heurte le mantelet de notre canon. Aucun dégât. Nous répliquons avec un obus explosif et, du valeureux soldat, il ne reste plus rien... J'ai eu de la chance car, s'il m'avait visé, son projectile m'aurait coupé en deux. Je suis pris d'un malaise. J'ai des sueurs froides. Il commence à neiger. Nous approchons de Kowel.

Au sortir de la forêt, sur notre droite, nous retrouvons la voie ferrée sur laquelle un wagon intact est parké. Ça ne me dit rien qui vaille. Parvenus à 200 mètres de cette voiture à bestiaux, j'ordonne qu'on l'arrose avec nos mitrailleuses avant de lui expédier un explosif. Des restes flamboyants de ce wagon s'extirpent quelques survivants, des « Popofs » qui partent en courant. Certains tombent sous nos balles. La neige tombe drue. Elle aura tôt fait de recouvrir nos victimes ensanglantées de son manteau blanc. Nous atteignons bientôt les premières lignes des assiégés. Je rends compte à mon *Kommandeur* qui suit avec le reste de la *Kampfgruppe*. Nous avons réussi ! En chemin, nous sommes demandés par des gens de la *Luftwaffe*. Il s'agit de sécuriser l'arrivée de planeurs chargés de ravitaillement. Ensuite, direction le quartier-général du *SS-Obergruppenführer* Gille. Là, le *SS-Obersturmbannführer* Schönfelder nous accueille en nous serrant la main. Arrive bientôt Herbert Gille en personne ; il semble heureux de nous voir. Les autres *Panther* arrivent. Nous nous positionnons près du poste de commandement. Avec la présence de nos « lourds », l'espoir est revenu au sein des assiégés dont, désormais, nous faisons partie. Dans un premier temps, il nous faut économiser l'essence et les munitions car la logistique est des plus réduites. En février, lorsque nous étions partis de Mailly-le-Camp, nous avions une dotation de 80 obus par char, moitié explosifs, moitié antichars. 50% ont déjà été utilisés pour notre percée.

Nous nous dirigeons vers le nord-ouest de la ville. De là, nous avons une bonne visibilité sur les positions russes. Nous faisons une reconnaissance à pied pour tâter le dispositif ennemi et voir

dans quelle mesure nous ne pourrions pas les désorganiser un peu. Cependant, lorsque nous passons aux actes à bord des *Panther*, nous sommes accueillis par un tir de barrage de gros calibre. Inutile d'insister. « Ivan » semble avoir des observateurs avancés pour le renseigner. Kowel est de nouveau encerclée par l'ennemi. En retrait, près de la voie de chemin de fer, les deux *Panther* déchenillés font office de vigiles ; faute de véhicules lourds, ils n'ont pu être réparés mais leurs équipages se sont portés volontaires pour monter la garde. Néanmoins, nos *Panzer-Grenadiere* n'ayant pas la capacité d'occuper le terrain faute d'effectifs suffisants, les Russes auront tout loisir de miner de nouveau ce secteur.

4 avril 1944, avec les six *Panther* survivants, nous organisons une percée vers le nord de la ville. Marécageux, le terrain est peu propice à l'emploi des chars. Logiquement, nous n'aurons donc pas à craindre l'intervention de T-34. En face, les Soviétiques ont construit des fortifications de campagne dépassant un mètre de haut. À 500 mètres de distance, près d'une zone boisée, nous remarquons des trous d'hommes. Les canons russes sont bien camouflés car nous ne les apercevons pas. À la jumelle, nous observons encore et encore le terrain. Il nous faudra forcer les défenses ennemies en progressant sur un axe large d'une quinzaine de mètres. Malheur au *Panzer* qui s'éloignera de cette « route » car il s'embourbera à coup sûr ! En colonne, sans possibilité de nous déployer, nous serons des proies de choix pour les antichars ; nous le savons tous. Étant au milieu de notre dispositif, mon champ de vision sera en partie obstrué par les chars qui me précéderont. Tant pis, il est temps d'y aller. Lorsque nous atteignons les premières tranchées russes, nous essayons un feu nourri. Touché de plein fouet, le *Panzer* de tête, celui de Scheel, se met à flamber brutalement. Les deux chars suivants reçoivent plusieurs obus. Scheel abandonne son engin. Ses vêtements sont en flammes. Il se roule dans la boue pour éteindre le feu mais il est atrocement brûlé et souffre le martyr. Un autre *Bordführer* a le visage en sang. Il a reçu des éclats d'obus. Il faut décrocher.



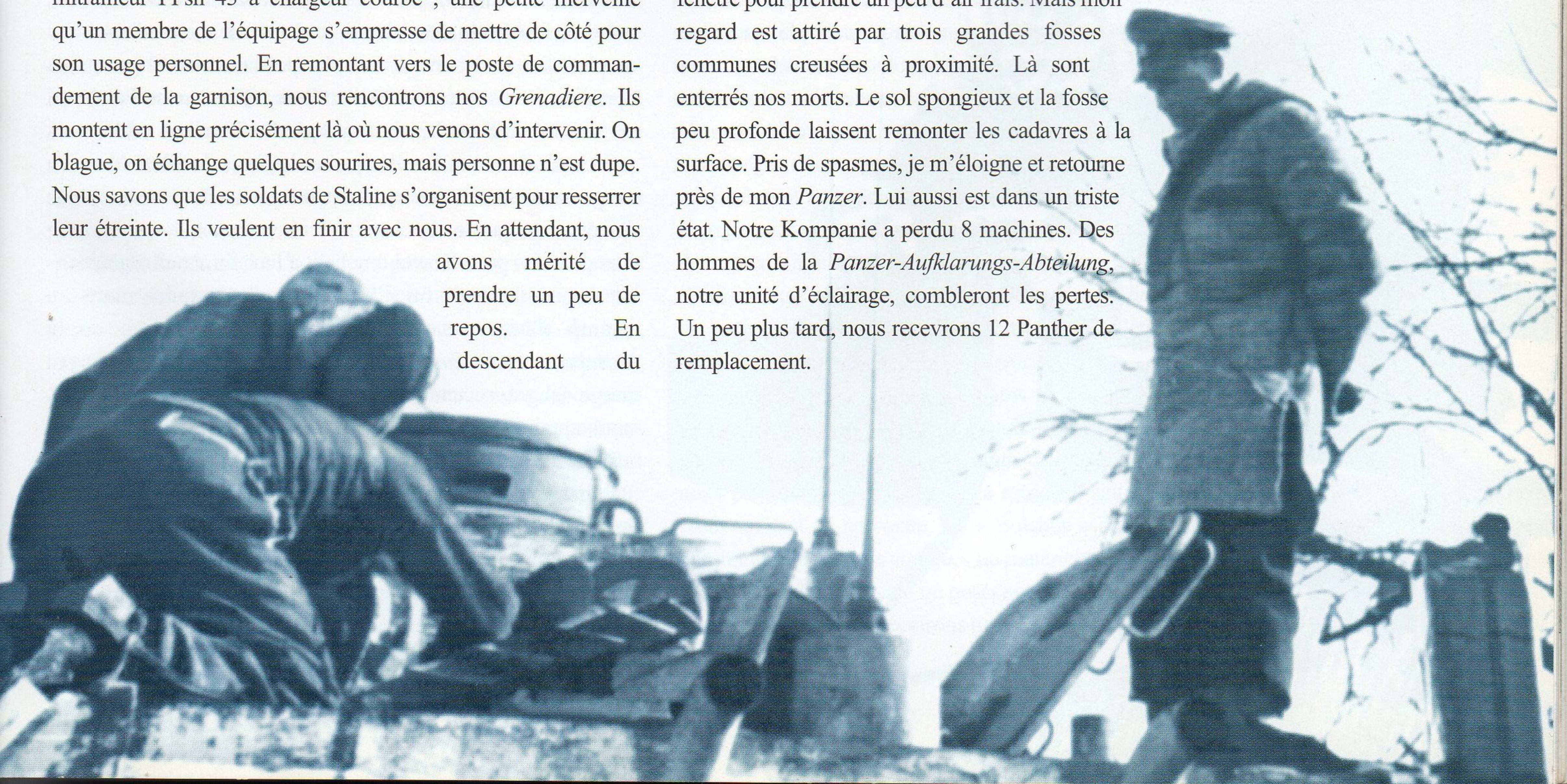
Panther Ausf. A de la 8. Panzer-Kompanie du régiment cuirassé de la "Wiking". On notera la disparité des effets portés par les cinq membres d'équipage ainsi que la chaise de route de l'effrayant canon de 7,5cm, la trappe de vision ouverte du pilote du Panther et, enfin, le dispositif monté sur le tourelleau permettant de mettre en batterie une MG-34 antiaérienne. Quant au camouflage de la machine, il est typique des "lourds" de la division. Coll. Tiquet

Couverts par des fumigènes, nous nous retirons, mais la partie n'est pas finie car l'ennemi s'est infiltré parmi nous. Pour éviter de nous « planter » dans la fange, j'ordonne à mon chauffeur de ne surtout pas quitter la route. Au détour d'une courbe d'environ 30 mètres, nous tombons sur des « Popofs ». À l'aide de cordes, ils tirent un « Ratschbum » qu'ils s'apprêtent à mettre en batterie entre deux maisons en ruines. Je pose mes mains sur les épaules de mon canonnier. D'instinct, il se raidit. Première pression, il pointe sa pièce vers la cible. Deuxième pression, plus intense, il fait feu. Le canon soviétique éclate en une myriade de morceaux qui volent dans les airs. Nous poursuivons notre marche. Nos MG-34 balaient le terrain. Encore un antichar. Il n'a pas le temps de nous ajuster. Nous poursuivons notre route en éliminant davantage de Russes. Nous faisons même des prisonniers. Ils grimpent sur notre Panther. L'un d'eux est armé d'un pistolet-mitrailleur PPsh 43 à chargeur courbe ; une petite merveille qu'un membre de l'équipage s'empresse de mettre de côté pour son usage personnel. En remontant vers le poste de commandement de la garnison, nous rencontrons nos Grenadiere. Ils montent en ligne précisément là où nous venons d'intervenir. On blague, on échange quelques sourires, mais personne n'est dupe. Nous savons que les soldats de Staline s'organisent pour resserrer leur étreinte. Ils veulent en finir avec nous. En attendant, nous avons mérité de prendre un peu de repos. En descendant du

Panther, par mégarde, l'un de mes gars fait sauter le cran de sûreté du PPsh 43 qui pend à la tourelle ; une rafale part accidentellement. Elle tue un SS-Unterscharführer dormant non loin de là. Nos chefs sont furieux.

5 avril. Alarme. Encore. Nous devons briser l'encerclement ennemi dans les alentours de la gare de triage. Lentement, l'étau se desserre. 10 avril, l'évacuation des blessés débute. Bien qu'étant signalés par des croix rouges, nos hôpitaux de campagne et dispensaires ont été les cibles des artilleurs et des aviateurs soviétiques. Je participe au tri des malheureux blessés. Nombreux seront ceux qui ne survivront pas. Ils sont couverts de pansements tâchés de pus et de sang. Ils geignent, délirent. D'aucuns réclament leur mère. Dieu, quelle horreur. Les odeurs sont insupportables. Je voudrais hurler tant leur souffrance est affreuse. Un infirmier me tire par le bras. Il me conduit à une fenêtre pour prendre un peu d'air frais. Mais mon regard est attiré par trois grandes fosses communes creusées à proximité. Là sont enterrés nos morts. Le sol spongieux et la fosse peu profonde laissent remonter les cadavres à la surface. Pris de spasmes, je m'éloigne et retourne près de mon Panther. Lui aussi est dans un triste état. Notre Kompanie a perdu 8 machines. Des hommes de la Panzer-Aufklarungs-Abteilung, notre unité d'éclairage, combleront les pertes. Un peu plus tard, nous recevrons 12 Panther de remplacement.

Intervention de l'équipage sur le compartiment moteur de ce Panther Ausf. D. Il s'agit de l'un des 6 Panzerbefehlswagen (véhicules blindés de commandement) dont dispose en théorie un Panzer-Regiment type 44 : trois au peloton de transmissions (Nachrichtenzug) de la Stabskompanie du Panzer-Regiment et trois au peloton de transmissions de la Stabskompanie de la Panther-Abteilung. L'on reconnaît l'antenne étoile (Sternantenne) du FuG 8 (Funkgerät : appareil radio) tout à l'arrière. La seconde antenne est celle du FuG 5. Coll. Tiquet
Légende : Alain Verwicht



Près de Kowel, nous reprenons nos exercices en tenant compte de l'expérience acquise lors des derniers combats et en les inculquant aux recrues. Nous sommes à 2 kilomètres du front. Lors de ces manœuvres, nous testons divers moyens de combat antichar, notamment la *Geballte Ladung* qui consiste à grouper autour de la tête d'une grenade à manche une série d'autres têtes afin d'en décupler la charge explosive. Le résultat est remarquable.

DERNIER BAROUD EN RUSSIE BLANCHE

26 avril, nous voilà engagés au sud de Kowel. Le terrain est toujours aussi mauvais et le *Pionier-Batallion* a fort à faire pour nettoyer le secteur des mines. Les russes en font un usage fréquent. Nous tenons nos lignes en retrait du fleuve ukrainien Turja-Pasika. Vers 17h00, mon *Zug* est envoyé sur une hauteur dominant la voie ferrée reliant Kowel à Lublin. Nouveau combat et nouvelle victoire. Les Soviétiques laissent de nombreux véhicules sur le terrain, dont quatre camions américains intacts et des pièces antichars. L'occasion faisant le larron, nous ramenons dans nos lignes les *Studebaker*. Ces véhicules viennent fort à propos pour combler nos pertes. Le 1^{er} avril, à 4h30, je remonte au feu pour soutenir une attaque d'infanterie. Opération de routine. Notre cordonnier, âgé de 43 ans, le « vieux » de l'unité, dont deux fils servent dans la *Kriegsmarine*, me demande de servir à mon bord comme chargeur ; il dit vouloir goûter à ce que ressentent les *Panzerschützen*. Pourquoi pas. J'accepte. Nous

avançons en faisant feu de toutes nos armes. Les Russes sont cloués au fond de leurs tranchées sous peine d'être criblés de plomb. Nous submergeons leurs positions mais les *Panzer-Grenadiere* ne suivent pas ! J'en rends compte à la *Panzer-Abteilung* en insistant sur le fait qu'isolés de l'infanterie, nous pourrions bien vite devenir des proies faciles pour les casseurs de chars ennemis. Ordre m'est toutefois donné de rester sur les positions conquises et de les sécuriser. Plus facile à dire qu'à faire car, autour de nous, les fusiliers soviétiques se font de plus en plus pressants. À ce moment, nous recevons des obus russes de 15,2cm. Au moins deux

batteries nous arrosent. Les impacts se rapprochent et je sais que des éclats pourraient endommager nos machines.

Nouvelle demande de repli. Nouveau refus catégorique. Avec un tel barrage d'artillerie, il est désormais certain que l'infanterie ne pourra pas nous rejoindre ; l'avantage de cette situation, c'est que l'infanterie russe aussi devra se terrer dans ses abris et qu'elle ne pourra donc pas s'en prendre à nous. Le *Panzer* de Forster, qui se tient en arrière et à droite de notre position, a déjà reçu deux impacts. Tentant de s'abriter, il défonce une isba. Ce faisant, il brise net l'une de ses chenilles. Le Panther est immobilisé. Mais, sous un tel déluge de feu, il n'est pas question de réparer. Vers 12h00, tous les engins sont plus ou moins touchés. Trois sont immobilisés mais peuvent encore faire feu. Dans les deux heures qui suivent, la situation ne s'améliore guère. Vers 14h30, mon char est touché dans l'arc avant. Le *Panzer* tremble comme s'il avait été frappé par un poing géant ! Le bruit est effroyable. Des étincelles jaillissent en tous sens. Une fumée jaunâtre envahit l'habitacle mais aucun incendie ne se déclare ; ouf ! Je fais le point, demandant à chacun comment il se porte. L'équipage est indemne. C'est un miracle. Malgré tout, nous ne sommes plus en état de combattre. En prime, la radio est fichue. À 15h00, je me faufile à l'extérieur afin d'entamer une course en zigzags sous les obus ennemis. Il s'agit de gagner le blindé le plus proche pour rendre compte par radio à la *Kompanie*. Un seul char est encore opérationnel, deux ont leur canon endommagé et quatre sont immobilisés. Mon chef m'indique que l'atelier de réparations interviendra à compter de 16h00, lorsque la pénombre envahira le champ de bataille. Reçu ! Moins de 30 minutes plus tard, un groupe de Stuka nous survole avant de faire taire à tout jamais ces maudits canons russes. Malgré la présence de quelques snipers, nous respirons enfin. Les gars de l'atelier arrivent et se mettent à l'œuvre. À 17h00, mon blindé peut enfin rouler. Devant prendre en remorque un Panther pour le ramener dans nos lignes, accompagné du « vieux » cordonnier, je descends du *Panzer* pour préparer des câbles d'acier. Une fois l'opération réalisée, nous remontons à bord. À ce moment précis, alors que le cordonnier prend son élan pour grimper sur la tourelle, un coup de feu claque. Le malheureux titube puis s'affale, le cou traversé par une balle tirée par un sniper. Tandis que je lui viens en aide et que je l'installe sur le capot moteur du char, une balle emporte le talon de ma botte. Inutile de jouer les héros stupidement, d'autant que notre camarade est mort ; aussi, je décide de me mettre à l'abri au plus vite. Les jours suivants, les positions russes sont prises après une intense préparation d'artillerie. Quant à mon Panther, il se voit souder une épaisse plaque de blindage additionnel provenant d'un blindé soviétique sur le glacis. Inutile de dire que ce genre d'améliorations n'était pas sans conséquences sur la santé mécanique de nos chars.

Les combats pour Kowel touchant à leur fin, nous organisons un rassemblement afin d'honorer nos camarades morts au champ d'honneur. À cette occasion, le fanion de la *Kompanie* est sorti pour la première fois ; c'est un drapeau rouge sang avec une panthère noire bondissante. À l'issue, nous apprenons que nous allons être envoyés près de Somir afin d'être mis en réserve. Là, nous recevons de nouveaux Panther ainsi que des personnels pour remplacer les morts et les blessés. Ils s'intègrent vite malgré leur jeune âge. Malheureusement, il n'y a pas assez de carburant pour aguerrir ces nouveaux venus. De toutes façons, le temps des « vacances » s'achève bien vite.

Fritz Hanke, "patron" des *Nachrichten* (transmetteurs) du *Panzer-Regiment* de la "Wiking", ici à la tourelle de son Panther.
Coll. Tiquet





Le 9 juin 1944, alors que sur radio Berlin nous écoutons les développements de l'invasion anglo-américaine en Normandie, nous rejoignons la gare de Maciejow où nous embarquons vers Lemberg. Nous resterons là-bas jusqu'au début du mois de juillet. C'est aussi durant cette période que nous sommes formés au maniement du *Panzerfaust*. C'est un engin redoutable pour les chars mais aussi pour le servant s'il n'observe pas strictement les consignes de sécurité ! Ainsi, nous eûmes à déplorer la perte d'un mécanicien qui, s'initiant à l'usage de cette arme, la fit accidentellement fonctionner alors que l'arrière du tube pointait encore vers son ventre. La flamme de poussée, évacuée vers l'arrière, lui fit un trou de la taille de la tête d'un enfant. Il mourut en une poignée de minutes, après avoir appelé sa mère et ses deux fils... Six juillet, l'offensive ennemie reprend. De nouveau, nous jouons aux « pompiers du Reich ». « Ivan » a concentré de l'artillerie lourde et des *Stalinorgel* pour écraser nos fantassins sous une pluie mortelle de feu et d'acier. Bientôt, les *Sturmovik* entrent dans la danse. L'état-major nous demande de tenir Maciejow où, d'ailleurs, nous devons ravitailler en carburant. Nous n'avons pas encore fini nos pleins lorsque des *Jabos* nous surprennent. Nous nous jetons sous nos blindés mais les hommes d'une unité d'artillerie hippomobile n'ont pas cette chance. En à peine dix minutes, il n'en reste plus rien. L'alerte aérienne s'achève à peine que, déjà, nous entendons des bruits de moteurs et des cliquetis de chenilles. Les chars attaquent. Nous embarquons dans nos machines, prêts à faire face. Bientôt, à 50 mètres à l'angle d'une bâtisse, apparaît un gros canon sans frein de

bouche. C'est assurément un Russe ! Notre 7,5cm est paré. Pour le moment, nous ne voyons de l'ennemi que son tube qui dépasse. Mon canonnier l'a dans son viseur mais il attend que le « Popof » se découvre un peu plus. C'est fait. L'ennemi vient de commettre une erreur qui d'ici une poignée de secondes lui sera fatale. Le coup part dans un grand fracas. Gagné ! L'automoteur soviétique est touché. Son moteur toussote avant de rendre l'âme. Des volutes de fumée s'élèvent dans le ciel ; un de moins ! Par radio, on nous demande de nous porter à environ 2 kilomètres vers l'est. Nous prenons position au sommet d'une colline depuis laquelle nous détruisons un T-34/85 à 1 500 mètres de distance. Un second subit le même sort ; en prime, nous capturons l'équipage. L'un de ces hommes servira comme *Hiwi* ou auxiliaire volontaire dans l'Armée allemande au sein de l'atelier de réparations. Les autres sont transférés à la *Feldgendarmarie*. À ce jour, notre *Panzer-Abteilung* revendique la destruction de 99 chars ennemis. À lui seul, le *SS-Unterscharführer* Grossrock de la 6. *Kompanie* en a réduit une trentaine à l'état d'épaves ! Pour cet exploit, il reçoit la *Ritterkreuz*.

Le 13 juillet, nous quittons Maciejow en train pour rejoindre le bourg d'Haynowka, près de Bialystok. La population civile y est relativement amicale et la nourriture abondante. Dans la nuit, nous partons pour Bialoweca. La route est sinueuse et étroite. Nous sachant en approche, les « Bolchos » ont abandonné de nombreuses charrettes chargées de matériels divers. J'aide mon chauffeur en lui indiquant où poser ses chenilles. Le craquement des obstacles que nous écrasons nous fait froid dans le dos car ces

En haut, à gauche :
Avant de débarquer les *Panzer* de leurs wagons plates-formes, les équipages procèdent à toutes les vérifications et interventions nécessaires. Les deux hommes au premier plan sont vêtus de l'ensemble combinaison à pois, effet livré à la plupart des équipages des unités blindées de la *Waffen-SS*.

En haut, à droite :
Panther de la « Wiking », hiver 1944-45. S'agit-il d'un « vieux » *Panzer* retapé et renvoyé en première ligne ? En réalité, non, cet engin est un *Ausf. A* avec une tourelle de D !

En bas, à droite :
Panther n°833 de la « Wiking » à Kowel, printemps 1944.

Toutes photos Coll. Tiquet



épaves pourraient bien être piégées avec des charges explosives. Le 18, jour de mes 22 ans, nous sommes confrontés à une attaque de l'infanterie russe. Partant de 4 kilomètres, ils avancent en trois vagues. Mon *Zug* a pour mission de couvrir le reste de l'*Abteilung*. Toutefois, nos tirs sont rares car il convient d'économiser les munitions ; essence, obus et pièces détachées se font très rares. C'est un souci permanent pour nous. L'assaut soviétique est promptement stoppé. Dans nos rangs, nous ne comptons qu'une seule victime, un *Oscha* tué d'une balle en pleine tête ; encore l'œuvre d'un maudit sniper. De retour au bivouac, je croise le « patron » du ravitaillement qui est à la recherche d'Ola Olin, un Finlandais volontaire pour servir au sein de la « *Wiking* ». Le chef veut lui offrir des caisses d'alcool pour son anniversaire. Aussitôt, je lui montre mon livret militaire pour lui prouver que c'est aussi le jour de ma naissance. S'engage alors une négociation dont je sors victorieux. Et me voilà de retour vers mes équipages avec une caisse en bois pleine de bouteilles de Vodka que je distribue à mes camarades. En temps de guerre, un rien peut vous rendre heureux.

Du 19 juillet au 31 août nous ne cessons d'être sur la brèche. Le temps pluvieux et le terrain boueux interdisent les vitesses élevées, ce qui nous rend plus vulnérables. Plusieurs de nos équipages tombent au combat. Les Russes sont aux portes de Varsovie. Quant à nous, nous sommes à 150 kilomètres à l'est de la capitale polonaise, autrement dit, en passe d'être encerclés. Au cours de ces combats, mon *Zug* détruit une douzaine de T-34 et consorts, sans oublier de nombreux « *Ratschbum* ». À lui seul, un *SS-Unterscharführer* s'offre 5 chars en une seule journée. Le soir-même, il recevra la Croix de Fer de première classe. Lors d'une autre opération, dans une zone sablonneuse donc potentiellement minée, du haut de ma tourelle, je guide mon chauffeur sur les traces de chenilles russes. Comme de coutume, j'observe de droite et de gauche. Nous nous approchons du fleuve Bug lorsque, soudain, nous sommes engagés par des antichars. Touché par plusieurs obus, un Panther s'enflamme. Les membres d'équipage giclent mais ils sont plusieurs à être gravement brûlés. L'ennemi est indécélable, bien planqué. Pour apprécier la situation, je décide de grimper dans un arbre. Jumelles rivées aux yeux, je parviens à repérer trois blindés

russes admirablement camouflés. Avec trois autres chefs de char, nous partons reconnaître le terrain à pied pour peaufiner notre manœuvre. Ça n'a pas été de la tarte mais nous sommes parvenus à les tourner et à les engager par le « cul ».

Toutefois, en face, les Soviétiques se renforcent. Toujours aux aguets, notre pointeur repère *in extremis* la gueule d'un antichar avant que celui-ci n'ait fait parler la poudre. L'expérience de nos hommes et la qualité de notre matériel pallient notre infériorité numérique, mais pour combien de temps encore ? La situation se dégrade. Nous devons décrocher en roulant le long de buissons épais. À 400 mètres sur la droite derrière des taillis se dessine un bois. Bien entendu, nous le savons infesté de Russes... Nos mitrailleuses balaient la forêt. L'ennemi réplique avec ses mortiers lourds. En début de soirée, nous nous déplaçons encore de 2 kilomètres. Nous sommes appelés partout où le Russe essaye d'enfoncer nos lignes. Le lendemain, je dois me porter vers le nord. Le paysage est effrayant. Les buissons sont aussi hauts que nos *Panzer*. Tandis que j'aborde une grande courbe, je reçois l'ordre d'obliquer sur ma gauche alors que les autres chars continuent tout droit. Je suis encore plus surpris lorsqu'à 50 mètres, derrière l'un de ces buissons géants, je devine la présence menaçante d'un T-34. Je crie au chauffeur de s'arrêter. J'appuie sur les épaules du canonnier tout en ordonnant au chargeur d'enfourner un obus antichar dans la culasse. Feu ! Pour le « Popof », pas de rémission possible car à cette distance notre projectile le percute entre la tourelle et la caisse. En quelque sorte, le voici proprement décapité. Lorsque nous le dépassons, je lui expédie un nouvel obus dans le compartiment moteur. Le char se met immédiatement à brûler. Mon radio me demande pourquoi lui avoir envoyé un second obus puisque ce T-34 était déjà neutralisé. Je lui réponds que ce sera toujours un châssis de moins que l'ennemi pourra récupérer et remettre en état car, malgré leur abondance, les Soviétiques faisaient feu de tout bois. Lorsque nous rallions nos camarades sur les positions assignées, nous recevons des tirs de blindés ennemis. Il

Été 1944 ; cette photographie nous permet grâce à sa lumière d'apprécier particulièrement le dessin de la *Zimmerit* (pâte antimagnétique) et la longue volée du "833", un *Ausf.D* de fin de production.
Coll. Tiquet
Légende : Alain Verwicht





Très belle vue d'un Panther *Ausf.A* ; le tube est verrouillé sur sa chaise de route, bouche munie de son manchon de protection. L'on remarque bien sûr les chenilles larges (*Osketten*), le petit fanion sur l'antenne à l'arrière (inhabituel, sauf en exercice) et toujours les peintures de guerre caractéristiques des Panther de la "Wiking". Nous sommes à l'Automne 1944... Coll. Tiquet
Légende : Alain Verwicht

doit s'agir de KV-I armés de 8,5cm. On ne les aperçoit même pas. Sans nos *Panzer-Grenadiere* pour nous escorter, impossible de s'aventurer plus loin. Avec mes quatre Panther, je passe la nuit sur place, en charge de la défense d'un front de 2 kilomètres de large !

Depuis quelques temps, nous entendons de nombreux bruits de combats dans le secteur de Cherechma. Au loin, les volutes de fumée s'élevant vers le ciel témoignent de l'âpreté et de la violence des combats qui se déroulent là-bas. Comme de juste, nous recevons l'ordre de marcher vers ce bourg. Avant d'arriver sur les lieux, nous devons traverser une forêt. À peine arrivés à l'orée du bois, nous recevons une grêle d'obus antichars. Mon Panther et celui de Carsten sont touchés plusieurs fois. Les dégâts sont lourds. Carsten et mon radio sont sévèrement blessés. Nous nous mettons à couvert pour les évacuer vers l'arrière. Mon char est si endommagé que je dois le laisser à l'atelier de réparations. Empruntant une autre monture, je remonte au feu. Après une heure de combats intenses, nous parvenons à forcer le passage vers Cherechma où nous rejoignons une *Kampfgruppe* encerclée du régiment *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 10 « Westland »* ; le désastre est évité de peu. Nos positions sur la rive occidentale du Bug sont de nouveau stabilisées. Le soir venu, nous prenons contact avec des éléments de reconnaissance de la 4. *Panzerarmee*. Ensuite, repli vers l'ouest, vers la Pologne.

À l'été 1944, telle était notre réalité sur l'*Ostfront*. Ces opérations de sécurisation nous mettaient les nerfs à rude épreuve car, sans cesse, nous étions confrontés à des quantités d'adversaires qui voulaient nous faire mordre la poussière. Malgré tout, nous devons rester calmes et surtout vigilants. Avec l'expérience, un bon *Bordführer* « reniflait » les endroits où l'ennemi s'était embusqué ; après, ce n'était qu'une question de rapidité et de réflexes.

TENIR EN POLOGNE !

Nous approchons bientôt de la grande ceinture de Varsovie. Nos fantassins n'ont de cesse de réclamer des appuis d'artillerie ou l'intervention des *Panzer* pour faire face aux attaques incessantes

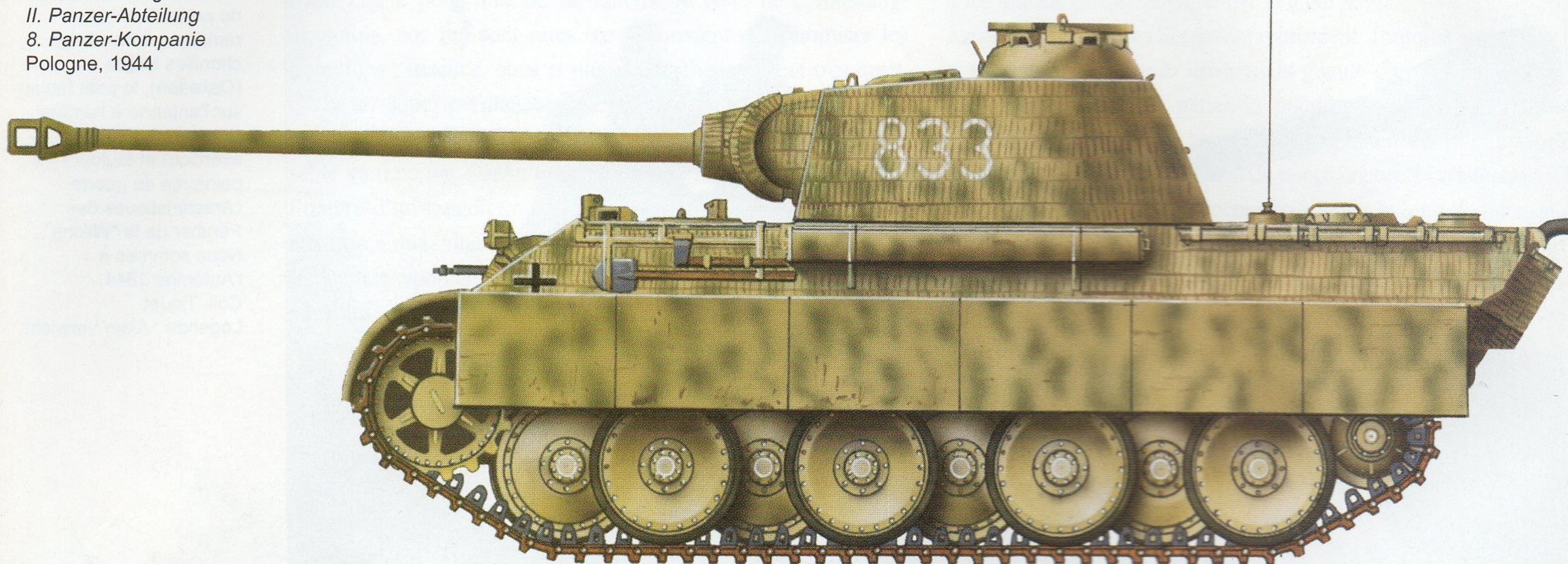
des Russes. Comme en Russie, nous jouons aux « pompiers », courant d'un point chaud du front à un autre afin de soutenir de notre mieux nos pauvres *Landser*.

Au poste de commandement de l'*Abteilung*, notre *Kommandeur*, Hans Flügel, nous confie que seul un véritable miracle pourrait encore retourner la situation. L'ennemi se renforce d'heure en heure tandis que nos forces déclinent impitoyablement. Flügel nous recommande de ne pas prendre de risques inutiles. Il ajoute que dorénavant, faute de pouvoir compter sur des ravitaillements réguliers, il conviendra de ne tirer que lorsque nous serons certains de faire mouche. Sur ce, j'hérite d'une nouvelle mission. Mon *Panzer* étant encore en révision, j'en touche un autre servi par un équipage que je ne connais pas. Rapidement, je me rends compte que si le char est en état de marche, son canon, lui, est hors-service. Super ! « *Tu files dans cette direction pendant 5 kilomètres, me dit Flügel, et tu nous appelles toutes les heures. Là-bas, l'infanterie réclame notre appui. Fonce !* » Je monte à bord de mon Panther « castré » et me dirige vers le nord, comme indiqué. Couverte d'arbres fruitiers, notamment des cerisiers, la région est superbe. Nous arrivons à la sortie d'un village où j'aperçois notre infanterie. Je me présente au chef de

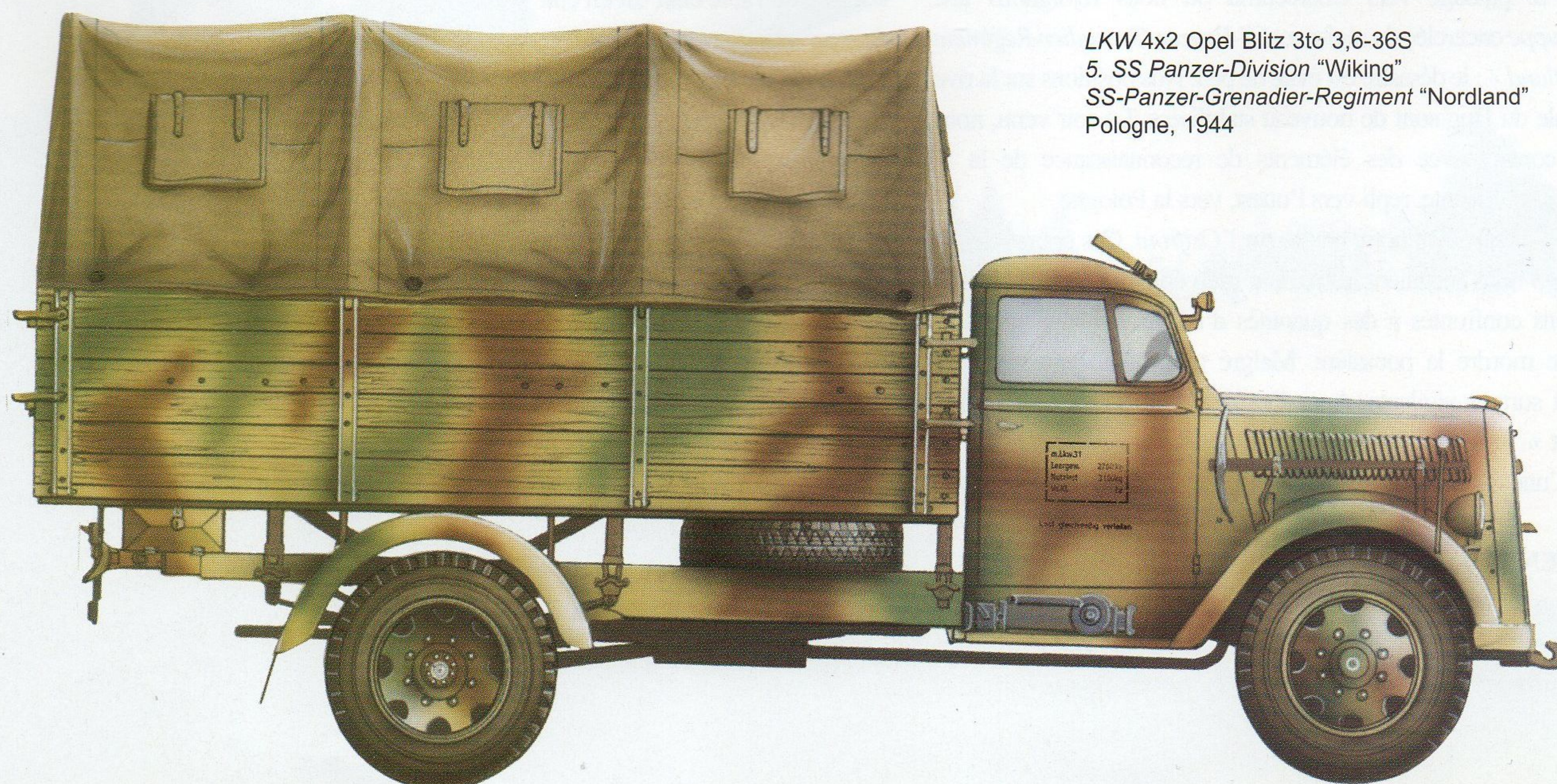
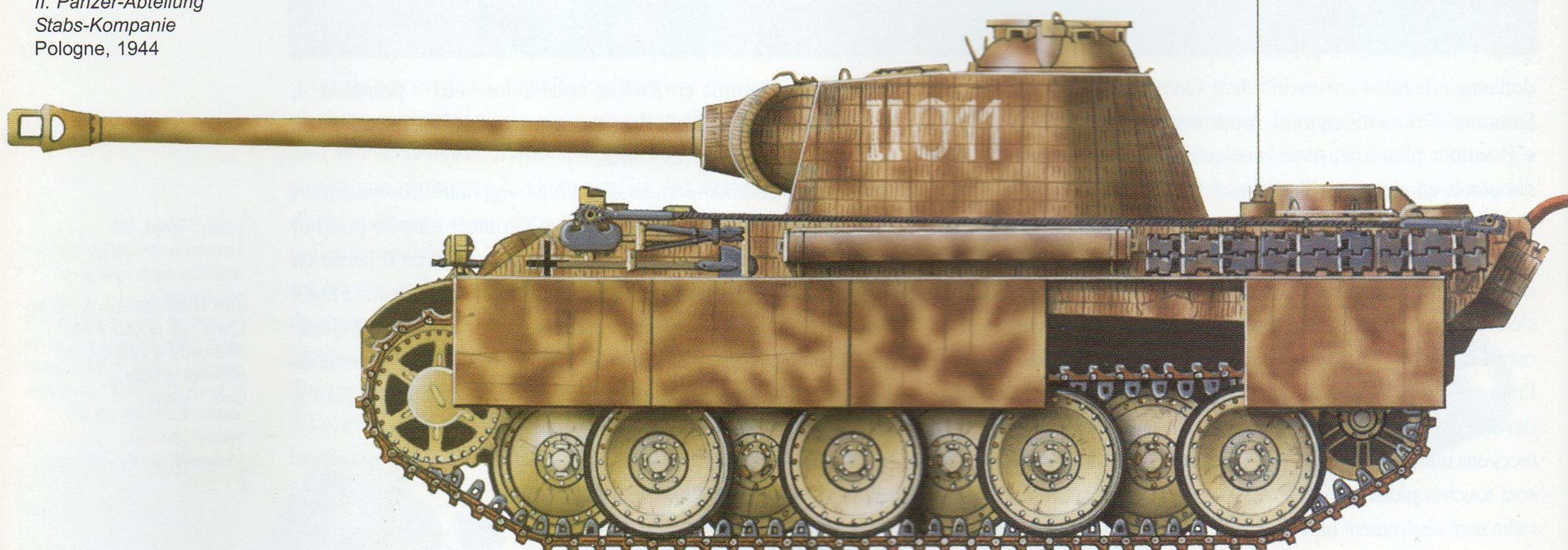
Karl Nicolussi-Leck, ici en *Ostuf*. Le cliché a été dédié à l'auteur du présent article. Coll. Tiquet



Panzerkampfwagen V Ausf. A Panther
5. SS Panzer-Division "Wiking"
SS-Panzer-Regiment 5
II. Panzer-Abteilung
8. Panzer-Kompanie
Pologne, 1944



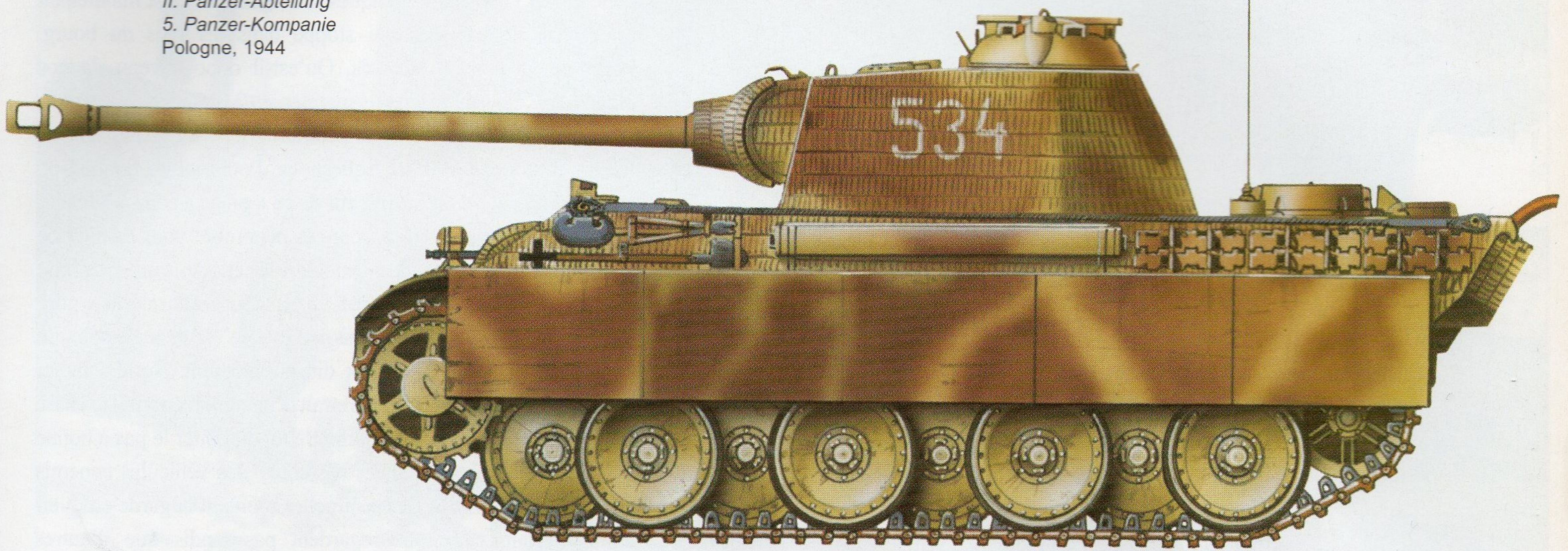
Panzerkampfwagen V Ausf. A Panther
5. SS Panzer-Division "Wiking"
SS-Panzer-Regiment 5
II. Panzer-Abteilung
Stabs-Kompanie
Pologne, 1944



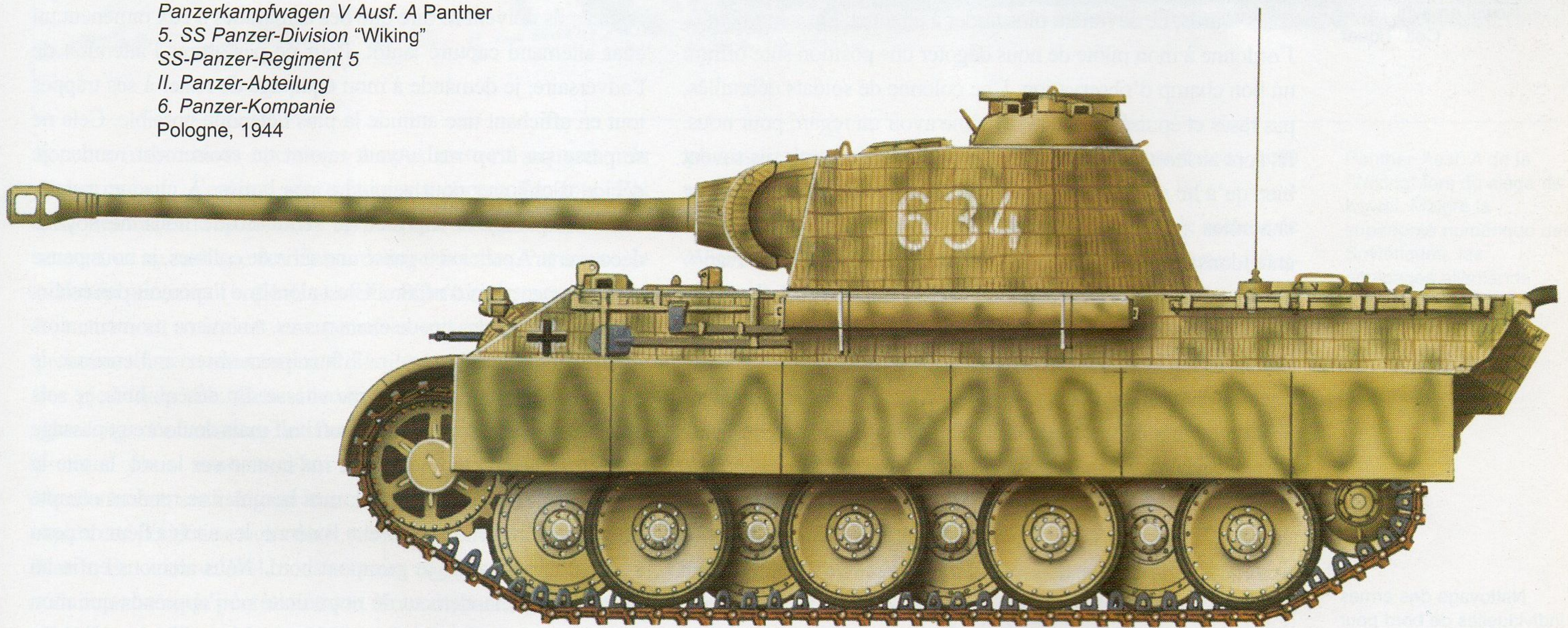
LKW 4x2 Opel Blitz 3to 3,6-36S
5. SS Panzer-Division "Wiking"
SS-Panzer-Grenadier-Regiment "Nordland"
Pologne, 1944



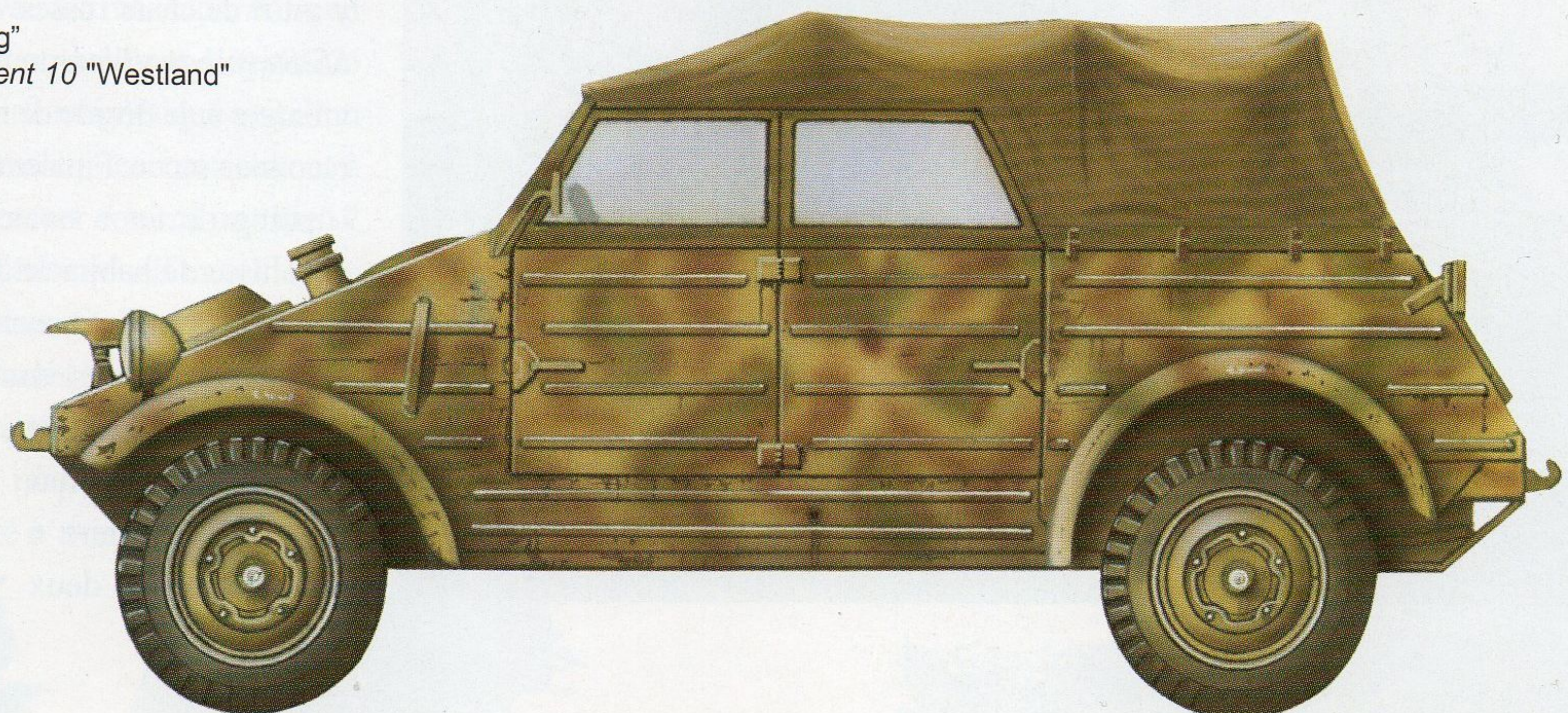
Panzerkampfwagen V Ausf. A Panther
5. SS Panzer-Division "Wiking"
SS-Panzer-Regiment 5
II. Panzer-Abteilung
5. Panzer-Kompanie
Pologne, 1944



Panzerkampfwagen V Ausf. A Panther
5. SS Panzer-Division "Wiking"
SS-Panzer-Regiment 5
II. Panzer-Abteilung
6. Panzer-Kompanie
Pologne, 1944



VW Typ 82 Kübelwagen
5. SS Panzer-Division "Wiking"
SS-Panzer-Grenadier-Regiment 10 "Westland"
Pologne, 1944





Karl Nicolussi-Leck et son équipage devant leur Panther. Ce cliché a été pris dans les faubourgs de Kowel en avril 1944. Coll. Tiquet

l'unité pour me mettre à sa disposition tout en lui précisant que mon canon de 7,5cm est fichu. Impassible, l'homme hoche la tête avant de me préciser que les Russes, appuyés par une dizaine de chars lourds, ne devraient plus tarder à attaquer. On verra bien... J'ordonne à mon pilote de nous dégoter une position sûre offrant un bon champ d'observation. Une colonne de soldats débraillés, pas rasés et épuisés passe sans même avoir un regard pour nous. Ils sont absents, pouilleux, perclus de fatigue. Et puis, ils savent bien qu'à lui seul un Panther ne stoppera pas les vagues d'assaut ennemies ; les malheureux. Tard dans l'après-midi, nous entendons tirs de mitrailleuses et coups de mortiers. « Ivan » attaque. Ça et là, je distingue des bruits de chars. Ce sont des diesels, donc des Russes. Deux heures plus tard, alors que je descends de mon char, je m'aperçois que de l'infanterie russe s'est infiltrée entre des maisons du village. Simultanément, la silhouette d'un blindé ennemi se découpe à l'horizon. Je remonte à bord. Le buste hors de sa tourelle, le tankiste ennemi observe le terrain à la jumelle. Faute de pouvoir lui régler son compte avec un obus, j'ordonne à mon canonnier de lui envoyer une salve avec notre mitrailleuse coaxiale. Le Russe recule pour se mettre à l'abri. Il ne nous a pas vus. Je cherche à joindre la *Panzer-Abteilung* sans succès. La situation s'aggrave. Des T-34 accompagnés de fantassins déferlent sur le village. Nos camarades nous demandent de l'aide en tirant des fusées éclairantes.

Nettoyage des armes individuelles de bord pour cet équipage d'un Panther de la "Wiking". Kowel, printemps 1944. Coll. Tiquet



Malheureusement, nous ne pouvons strictement rien faire. J'enrage d'avoir une si bonne position et d'être dans l'incapacité d'engager les « gros culs » d'en face. Après 20 minutes, le calme revient. Les tankistes soviétiques s'éloignent et c'est maintenant un convoi de camions qui stoppe dans les rues du bourg. Personne ne nous a détectés. Qu'est-il donc advenu de nos fantassins ? Où se trouvent-ils maintenant ? Pour notre part, nous sommes dans une situation inconfortable. Mon équipage est fébrile et se pose un tas de questions. Pourquoi ne bouge-t-on pas ? Comment allons nous sortir de ce « piège à cons » ? Je leur réponds que nous allons attendre la pénombre pour essayer de nous insérer dans le flot des véhicules soviétiques sans nous faire remarquer et que, le moment venu, nous bifurquerons pour regagner nos lignes. Le pari est osé mais c'est la seule solution pour nous en sortir ! Aussitôt dit, aussitôt fait. Notre Panther quitte sa tanière au ralenti. En retrait d'une grande route, je laisse passer un convoi de camions afin de lui emboîter le pas à bonne distance. C'est parti ! Sur les bas-côtés, des véhicules ennemis sont arrêtés tandis que des sentinelles montent la garde en dilettante. Certains ne nous regardent pas tandis que d'autres semblent plus soupçonneux mais personne ne cherche à nous arrêter ; ils doivent se dire que des camarades à eux ramènent un char allemand capturé tantôt. Pour ne pas attirer l'attention de l'adversaire, je demande à mon équipage de rester à ses trappes tout en affichant une attitude la plus détendue possible. Cela ne se passe pas trop mal. Ayant rejoint un croisement routier, je décide d'obliquer pour rejoindre nos lignes. À chaque instant, étant incapables de riposter, je redoute que nous ne soyons découverts. Après avoir passé une série de collines, je nous pense effectivement tirés d'affaire. C'est alors que j'aperçois des éclairs au loin. Ce sont des tirs de chars russes. Au même moment, alors que je suis penché en porte-à-faux pour observer l'ennemi, le char passe sur un cahot à pleine vitesse. En déséquilibre, je suis éjecté de mon tourelleau. Après un bref mais douloureux passage sur le capot moteur, je termine ma course sur le sol, la tête la première ! Fort heureusement, mes hommes se rendent compte de la situation et me récupèrent. Exténué, les nerfs à fleur de peau et le visage en sang, je grimpe à bord. Nous arrivons enfin au poste de commandement de notre unité où j'apprends que mon équipage habituel, celui du n°831, a péri la veille, à midi. Mes hommes étaient arrivés deux heures après mon départ. Un autre *Bordführer* les avait alors conduits au feu où ils furent tués. Attristé, je m'éloigne du campement pour éclater en sanglots. Deux jours plus tard, je suis appelé sous la tente du *Kommandeur*. Flügel est en pleine discussion avec le « patron » du « *Westland* » qui à l'époque était Hans Dorr. Entre les deux hommes, les échanges sur l'opportunité et l'heure d'une attaque sont violents. Incapable de répondre à nos questions – Combien y a-t-il de chars russes ? D'antichars ? Où se trouvent-ils ? – le *SS-Sturmabführer* tempête contre nous. Comme ça « tourne au vinaigre », je décide de me porter volontaire pour une mission de reconnaissance. Finalement, nous ne faisons pas 50 mètres qu'un « poing de fer » nous frappe ! De la fumée et des flammes envahissent l'habacle. La radio est fichue. Nous évacuons notre Panther lorsqu'un second impact survient. Il ne s'est passé que quelques secondes entre les deux coups, ce qui m'amène à penser que nous avons affaire à au moins deux



bouches à feu. Nous cherchons à nous mettre à couvert près d'une maison. J'enlève mes vêtements encore fumants. J'ai quelques traces de brûlures sur les bras et le visage mais, heureusement, ce ne sont que des blessures superficielles. Par contre, le pilote est gravement brûlé. Une vieille Polonaise se trouvant dans la maison et entendant nos gémissements nous prodigue les premiers soins en nous tartinant d'huile de tournesol et de farine des pieds à la tête. Cette anecdote fera le tour de la *Panzer-Abteilung*. Par chance, le *Panzer* n'est qu'endommagé. Le premier obus avait touché un réservoir d'huile qui, en s'enflammant, avait dégagé une chaleur de plus de 300°C !

Après ces péripéties, nous nous retrouvons entre la Vistule et la Narva. En octobre 1944, nous sommes engagés au combat pour réduire une tête de pont soviétique. Nous dépassons une colonne de chars pour en prendre la tête. Au loin, j'observe une vingtaine de blindés en mouvement. J'ai beau écarquiller les yeux, je ne parviens pas à savoir s'il s'agit des nôtres ou pas. C'est à ce moment que le pilote hurle dans l'*Intercom* que « notre moteur brûle », sa lampe de contrôle lui indiquant une surchauffe importante. Pourtant, nous roulons toujours ! En sortant la tête par le tourelleau, j'aperçois effectivement des flammes et de la fumée noire s'échappant du compartiment moteur. Une fois de plus, nous évacuons pour éviter de rôtir dans notre boîte de conserve. Après-coup, en travaillant sur le char avec les mécanos, nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il ne pouvait pas s'agir d'un problème mécanique mais soit d'une mine magnétique soit d'un cocktail Molotov lancé par un Russe. Aurai-je encore souvent à m'extraire de mon char pour éviter d'y crever comme un chien ? Les mois passaient et l'ombre de la défaite planait au-dessus de nos têtes ; nous le savions tous. Staline avait de plus en plus d'hommes et de blindés alors que nos renforts devenaient rares. D'un rapport de force de 1 à 3 au début du conflit nous en étions désormais à 1 contre 8. L'artillerie n'avait

plus assez de munitions pour appuyer les fantassins et nous, nous manquions cruellement d'essence.

Les jours suivants, nous remontons au carton dans le secteur de Wisliezow, un village apparaissant à peine sur nos cartes d'état-major. Pour nous « arranger le moral », on apprend que nous serons stationnés dans un cimetière ! Drôle d'idée ! Là-bas, nous rejoignons la *I. Panzer-Abteilung* du régiment. Nos 7,5cm *lang* leur apportent un certain réconfort moral car ils n'ont plus que des 5cm sur *Panzer III* et quelques *Panzer IV* à opposer aux T-34/85 et JS-2. En attendant l'arrivée des *Panzer-Grenadiere*, nous sécurisons les ruines d'une usine. Le front étant relativement calme, nous en profitons pour parfaire l'instruction de nouvelles recrues, ce qui, d'ailleurs, me donnera l'occasion de côtoyer des camarades de la *Panzer-Division* « *Hermann Göring* ». Quelques jours plus tard, peu avant le lever du soleil, un assaut soviétique se concrétise par une percée dans nos lignes. Au même moment, un déluge de feu et de fer s'abat sur nos positions et donc sur les vagues d'assaillants ; incroyable ! Les généraux ennemis n'hésitent même pas à bombarder leurs propres hommes. Heureusement pour nous, les effets sont plus démoralisants que meurtriers. Nos *Grenadiere* restent blottis au fond de leur trou de combat, encaissant sans broncher. Immédiatement, nous montons une contre-attaque pour aveugler la brèche. L'opération réussit mais nos pertes sont sensibles. Noël 1944 est fêté à l'arrière.

LE CRÉPUSCULE DES « WIKINGER »

Le 2 janvier 1945, au petit matin, nous embarquons à bord de plusieurs trains à destination de Budapest. Il

s'agira pour nous d'aider à rompre l'encerclement de la capitale hongroise où, entre autre, deux unités de la *Waffen-SS* se trouvent piégées, la 8. *SS-Kavallerie-Division*

Panther Ausf. A de la «Wiking» lors du siège de Kowel. Malgré la supériorité numérique des Soviétiques, les équipages allemands remporteront de nombreuses victoires. Coll. Tiquet





Remise de la *Ritterkreuz* à un sous-officier "Wikinger" par le Kommandeur de la division, Otto Gille. Ce cliché est doublement rare : D'une part, il a été pris à Kowel, en plein siège de la ville et, d'autre part, c'est l'une des rares photos existantes où l'on voit Gille en uniforme noir des *Panzertruppen* ! Les spécialistes apprécieront la bande de bras "Wikinger". Coll. Tiquet

« Florian Geyer » et la 22. *SS-Freiwilligen-Kavallerie-Division*. En chemin, un furoncle contracté au cou du fait des mauvaises conditions d'hygiène au front empire en me faisant un mal de chien. Il finit par éclater ; ma chemise est trempée par le pus qui s'en écoule. La douleur est insoutenable. Or, dans nos wagons à bestiaux, pas question de recevoir le moindre soin médical. J'attends donc la première halte pour changer de chemise et surtout trouver un infirmier qui, armé d'un canif, extirpe la vermine grouillant dans ma plaie. Ce n'est pas beau à voir et réellement douloureux à supporter !

À la dernière minute, alors que nous sommes rassemblés pour rompre l'encerclement de

Budapest, je suis envoyé à Raab pour y remplacer ponctuellement un sous-officier du *SS-Feldersatz-Batallion 5*. La situation empirant, je suis contraint de bientôt rejoindre le front, la « *Wiking* » ayant cruellement besoin d'hommes. Chemin faisant, me voici à bord de ma *Kübelwagen* près d'un aérodrome, dans la région de Stuhlweissenburg, à proximité du lac Balaton. Là, repérant la couleur du passepoil de mon uniforme et mon grade, un *Feldgendarme* m'intercepte et me demande de le suivre. Quelques minutes après, sans que l'on me demande mon avis, je suis « propulsé » *Bordführer* d'un Panther de la *Heer* sortant à peine d'un atelier de réparations ! Quelques échanges verbaux et un coup d'œil rapide sur une carte d'état-major me permettent de comprendre la nervosité de mes « hôtes ». Tout indique en effet que « Ivan » s'apprête à lancer une attaque dans le secteur ; évidemment, dans une telle hypothèse, il y aura fort à parier que les Frontoviki seront appuyés par des chars. Il y a effectivement urgence et la situation risque de rapidement devenir périlleuse. Une *Kampfgruppe* composée de fantassins, bien trop jeunes ou bien trop vieux, et de *Panzerschützen* privés de chars est organisée. Les positions sont hâtivement préparées. En accord avec l'officier supérieur commandant la zone, je demande aux servants des MG-42 de garder leur sang-froid et de n'entrer en action que lorsque la première vague ennemie sera parvenue à une centaine de mètres de nos lignes. Les Russes

passent à l'assaut. Les attaquants débouchent d'un bois situé à environ 600

mètres, sans appui de blindés, enfin, pour le moment... Bien trop nerveux, l'un de nos mitrailleurs passe outre les consignes reçues et ouvre le feu dès 250 mètres. Simultanément, à 1 100 mètres, apparaît un KV-85 surblindé. Il ne me faut pas moins de trois perforants pour parvenir à stopper ce « bestiau » caparaçonné. Exploitant à fond la puissance de feu du Panther, je me mets à disposition des *Grenadiere*. Toutefois, si l'attaque des « Bolchos » est courte, elle est surtout violente. Et, nous sommes bien vite obligés de décrocher, d'autant que les gros calibres de l'artillerie russe entrent dans la danse. Tandis que l'infanterie reflue sous un orage d'acier, je prends congé de mes camarades pour repartir vers le quartier général de la *Panzer-Abteilung* où je suis attendu. Sur place, faute de me battre pour cause de pénurie de *Panzer*, j'apprends que je dois filer à Győr pour participer à l'instruction de nouvelles recrues ; cette situation était incroyable ! Le *Reich* chancelait sur ses bases et des volontaires, allemands aussi bien qu'étrangers, cherchaient encore et toujours à nous rejoindre ! De quel courage, de quelle abnégation faisaient-ils preuve !

À la fin février 1945, pour éviter d'être confrontés à l'ennemi, l'unité de formation du *SS-Panzer-Regiment 5* est repliée vers le cœur du *Reich*. Dans un premier temps, on nous indique que nos deux trains nous conduiront à Magdeburg. Très vite, changement de cap et direction Sennelager. Et, de fait, c'est finalement dans les bourgs de Versmold, Warendorf et Harsewinkel que nous sommes expédiés. À proximité de notre bivouac, je suis ravi de retrouver mes camarades de la *I. Panzer-Abteilung*. Malheureusement, leurs effectifs ont fondu comme neige au soleil ; ils ne représentent plus que l'équivalent d'une grosse *Kompanie*. Et encore, quand ils ont assez de carburant pour mettre en route leurs *Panzer*... Au cours de la nuit de Pâques, nous sommes mis en alerte car des unités américaines s'apprêtaient à passer à l'attaque dans notre secteur. Les gens du *Volkssturm* préparent des barricades pour essayer de ralentir les chars tandis qu'effectivement, depuis les avant-postes, des sentinelles rendent compte de l'arrivée d'une cinquantaine de blindés escortés par de l'infanterie mécanisée. Pour notre part, impossible de combattre efficacement car nous n'avons pas de moyens lourds. Nous avons donc courbé le dos avant de retraiter vers la cité de Minden. À quelques kilomètres de la ville, dans les environs de Bückeburg, la chance semble nous sourire de nouveau puisque nous dénichons une usine de *Schützenpanzerwagen* armés de canons de 2cm. Hormis un vieux gardien armé d'une pétoire et d'un brassard surveillant quelques ouvriers étrangers, les lieux semblent déserts. Sans coup férir, nous décidons de « réquisitionner » une dizaine de semi-chenillés. Nous nous remettons en marche en direction de Hanovre où se trouve l'usine de la grande firme Hanomag. Là-bas, nous prenons possession de 7 Jagdpanther et d'un Bergepanther.

Le matin du 8 avril 1945, pour la première fois, nous sommes engagés au combat à bord de nos puissants *Jagdpanzer*. Cela se passe à l'ouest d'Hanovre. Alors que nous nous apprêtons à franchir un pont à peine suffisamment solide pour supporter le

Tandem de choc ! Un Panther de la 5. *Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 5* ouvre la marche à des SPW appartenant à une unité de *Panzer-Grenadiere*. Chars et infanterie mécanisée formeront l'ossature des divisions blindées allemandes jusqu'en mai 1945. Ici, tout indique que ce cliché a été pris lors d'un exercice (manchon de protection en tissu noir sur le 7,5cm du Panther ainsi que les courtes distances entre les différentes machines). Coll. Tiquet

poids de nos machines, un prisonnier de guerre français venant d'une ferme voisine m'interpelle dans un Allemand parfait : « *Monsieur, là-bas, il y a plein d'Américains. Ils vous attendent* ». Joignant le geste à la parole, il me montre du bras un endroit situé à moins de 300 mètres. À l'issue d'un conciliabule rapide entre chefs de char, notre *Kampfgruppe* gagne une position de tir depuis laquelle, tous ensemble, nous « ouvrons le bal ». Nous allumons prioritairement les blindés puis les semi-chenillé et, enfin, les camions et les jeeps. La surprise est totale et les *GI's* se débandent sans répliquer. Par la suite, nous apprendrons qu'il s'agissait d'un élément d'état-major divisionnaire. Pour nous contrer et sonder notre dispositif, quelques heures plus tard, après un tir de barrage d'artillerie aussi impressionnant qu'inefficace, les « *Amis* », comme nous les surnommions, décident d'expédier une compagnie blindée vers nos positions. C'est ainsi qu'une douzaine de Sherman se met à balayer le terrain de gauche à droite, ce dans l'espoir de nous repérer. Peine perdue car nous venons de décrocher de 2 500 mètres. Malheureusement pour nous, le Jagdpanther étant dépourvu de tourelle, nous perdons du temps pour gagner une position favorable. Ainsi, cinq chars américains sont déjà sortis de notre ligne de visée avant que nous ne puissions les engager. Le recul de l'imposant canon de 8,8cm occasionnant également de nouvelles mises au point avant chaque tir, impossible de faire feu à une cadence élevée. Malgré tout chaque coup porte ce qui, visuellement, se traduit par un impressionnant panache de fumée. Mais l'ennemi ne se laisse pas faire pour autant. Un perforant nous percute avant de rebondir sur notre blindage incliné. Ouf ! Plus de peur que de mal. Dans la foulée, deux obus au phosphore nous ratent de peu ! Décidément, il va falloir se débarrasser de cet importun ; ce qui est fait dans les minutes suivantes. Cependant, malgré ces succès défensifs, nous sentons tous que la fin est désormais toute proche.

Pour nous mettre en sécurité, quelques jours plus tard, nous faisons mouvement vers Godshorn. Au détour d'une route que nous arpentons à pied pour économiser le carburant de nos *Jagdpanzer* camouflés, nous tombons nez à nez avec des éclaireurs américains. L'un de mes camarades, le *SS-Untersturmführer* Bock, est immédiatement fait prisonnier. Quant à moi, j'ai à peine le temps de sauter dans un fossé et, sans me retourner, de m'enfoncer dans les taillis. J'ai beaucoup de chance de m'en tirer à si bon compte. Après une bonne marche, me voici de retour au sein de mon unité, enfin de ce qu'il en reste. Nous nous déplaçons jusqu'à Lehrte, résolu à nous battre jusqu'au bout. Matériels et moral sont encore bons. Toutefois, se battre jusqu'au bout ne signifie pas mourir stupidement...

Dans la région de Wathinger, nous refaisons les pleins de munitions et de carburant dans un dépôt très habilement caché à la vue des aviateurs ennemis, les gars du camouflage sont vraiment des artistes !

Nous avons même quelques jeeps et half-tracks américains. Nous faisons également de nombreux prisonniers mais, ne sachant qu'en faire,

nous les relâchons



rapidement après les avoir désarmés et dépouillés de leurs cigarettes !

Au cours de ces jours d'avril et de mai, nous sommes aussi frappés par l'état de notre patrie ; tout n'est que ruines. Par radio, on nous apprend que tout sera bientôt terminé... Aussi, plutôt que d'abandonner nos véhicules intacts à l'ennemi, nous décidons d'un commun accord de les laisser s'enfoncer dans un marécage voisin. Nous libérons nos derniers prisonniers. Certains partent sans se faire prier, d'autres restent quelques instants de plus pour nous regarder dire adieu à nos *Panzer*. Tour à tour, les Jagdpanther sont approchés des marais. Là, une vitesse enclenchée, ils avancent au ralenti jusqu'à quasiment disparaître dans la fange. Dans la pénombre de la nuit, nous nous faisons des adieux poignants. Les larmes aux yeux, les poings serrés, nous nous séparons, chacun redevenant alors maître de son destin. Pour ma part, après quelques jours d'errance, je me suis retrouvé dans un camp de prisonniers près de Darmstadt, le camp n°73. Du fait des brimades et de la maltraitance, nombre de mes camarades n'en sortiront pas vivants. ■

Insignes ? Difficile d'avoir mieux ! La plaque frontale de ce "vétérans", il s'agit en effet d'un *Sd.Kfz 251 Ausf. A* ou *B* à coque rivetée, nous présente, de part et d'autre de la croix nationale, à droite le symbole tactique : *Stab* d'une *Panzerkompanie* (une pour le *Panzer-Regiment* et une pour chacune des deux *Panzer-Abteilungen*) et à gauche, l'insigne divisionnaire de la "Wiking" : la roue solaire nordique.

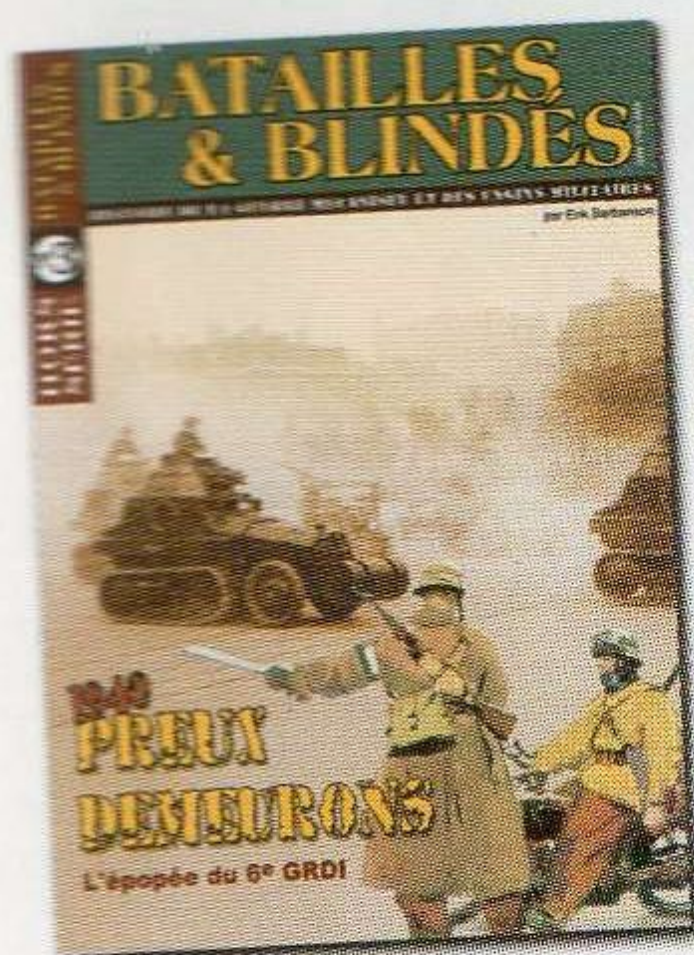
Coll. Tiquet
Légende : Alain Verwicht





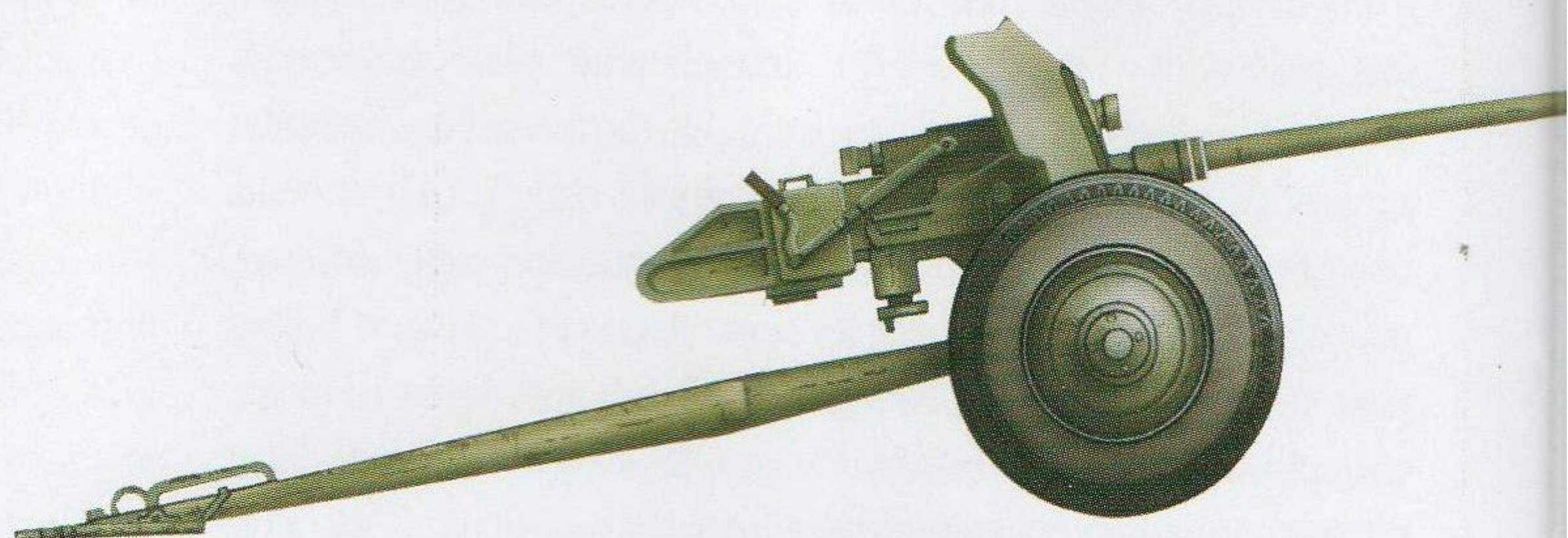
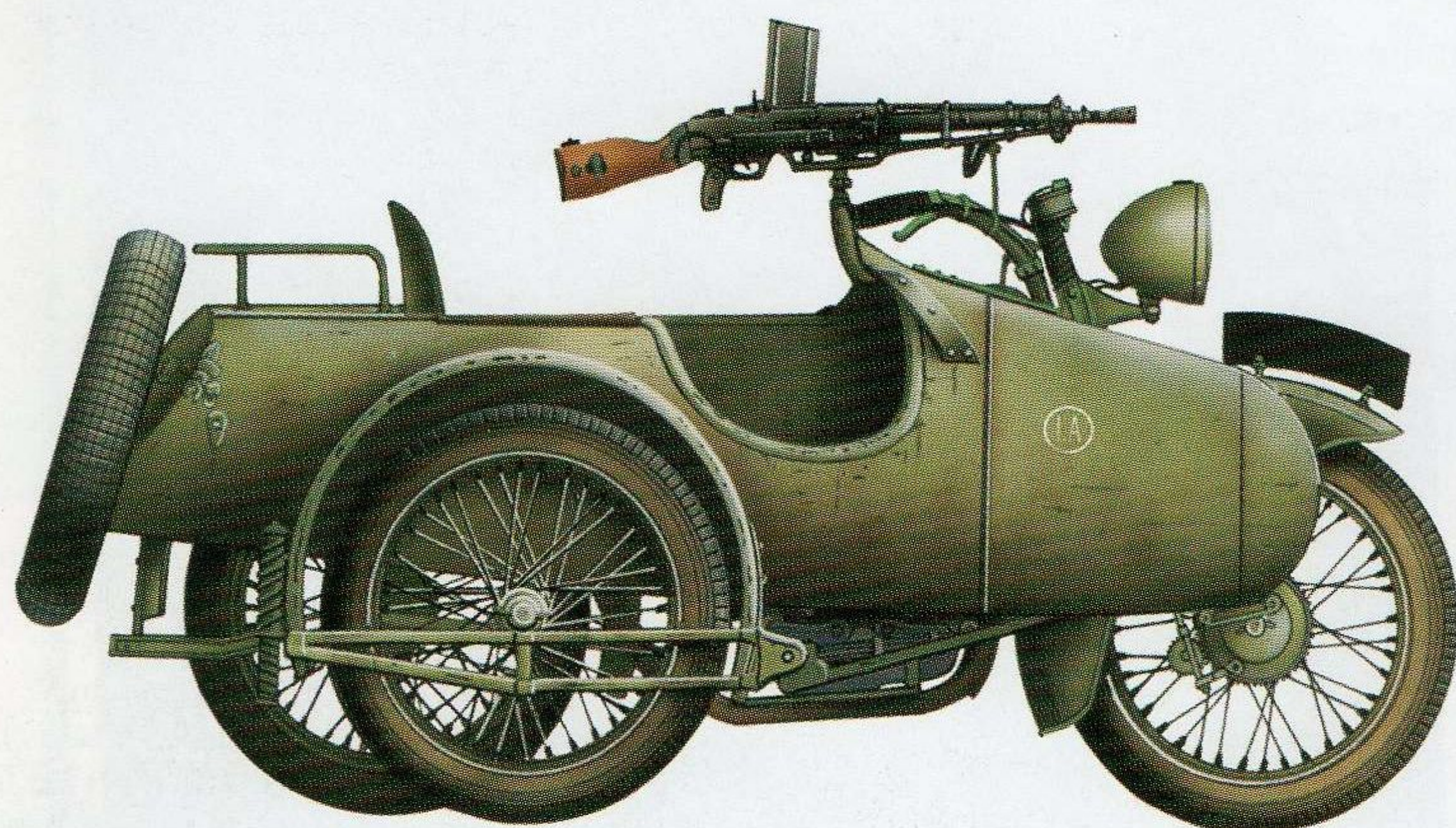
Preux demeurons

Attention, toutes les vues ne sont pas à la même échelle



Le 3^e Hors-Série de Batailles & Blindés consacré au 6^e GRDI, de sa création jusqu'à sa disparition à l'été 1940, est encore disponible auprès de notre service commercial. Voir notre bon de commande pour se le procurer ou bien nous contacter au 04 91 41 83 03 ou sur info@caraktere.com

Side-Car (avec FM 24/29) René Gillet Type G /
Panier Vanot
Engin d'instruction utilisé à Saumur

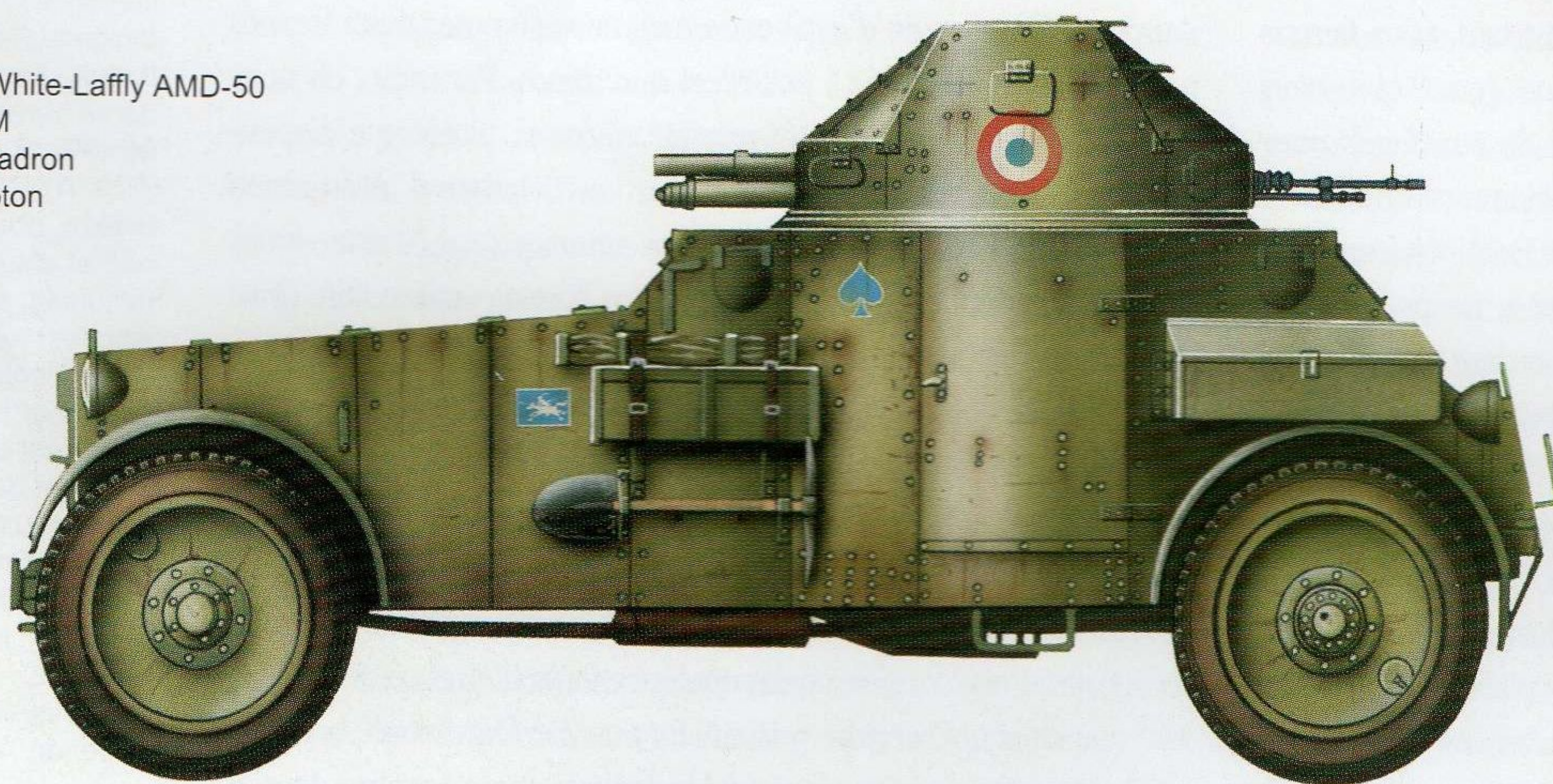


Canon antichar Hotchkiss 25mm
6^e GRDI
Stonne, mai 1940

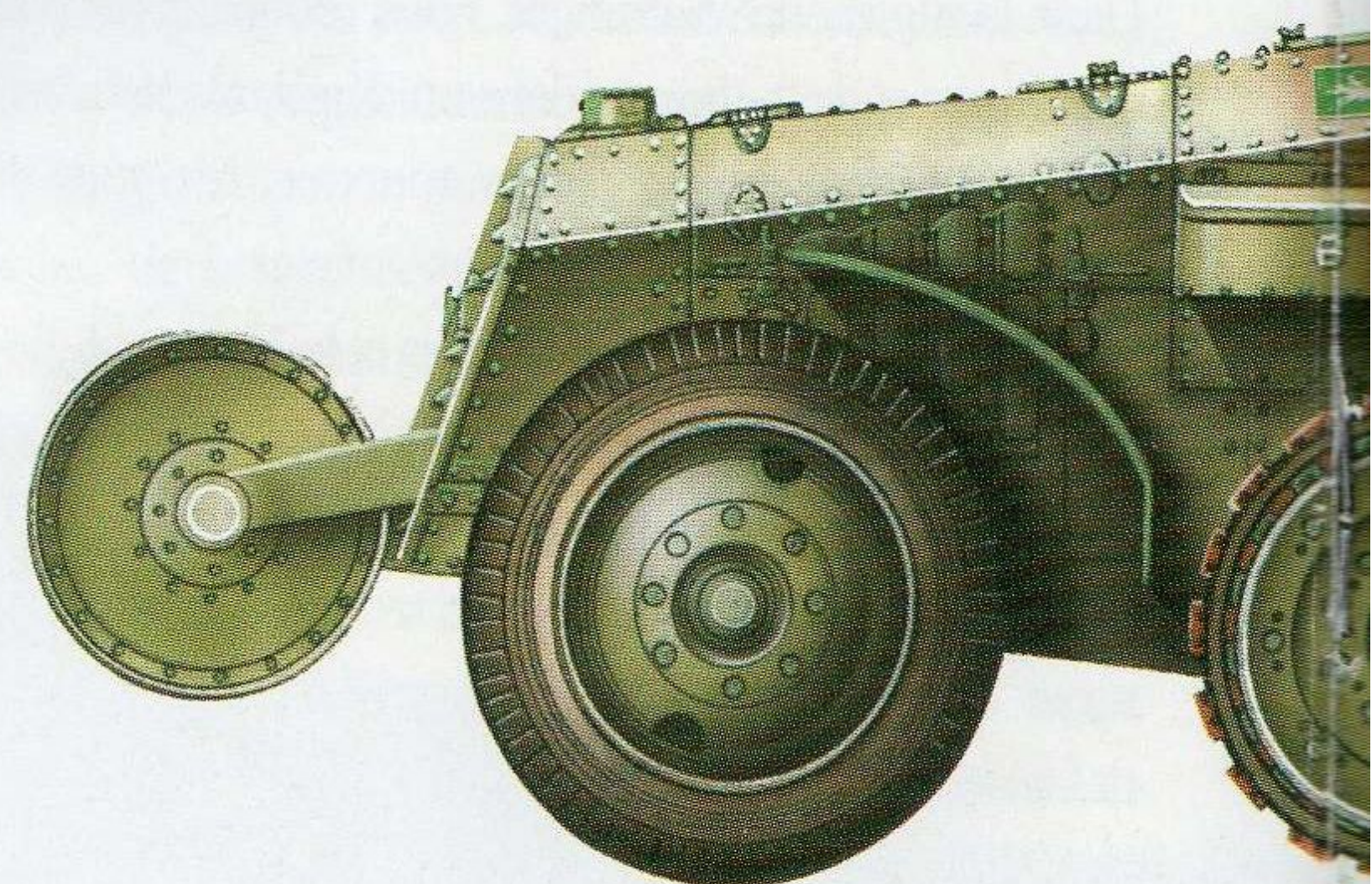
AMD Panhard 165/175 TOE
6^e GAM
1^{er} Escadron
Octobre 1935



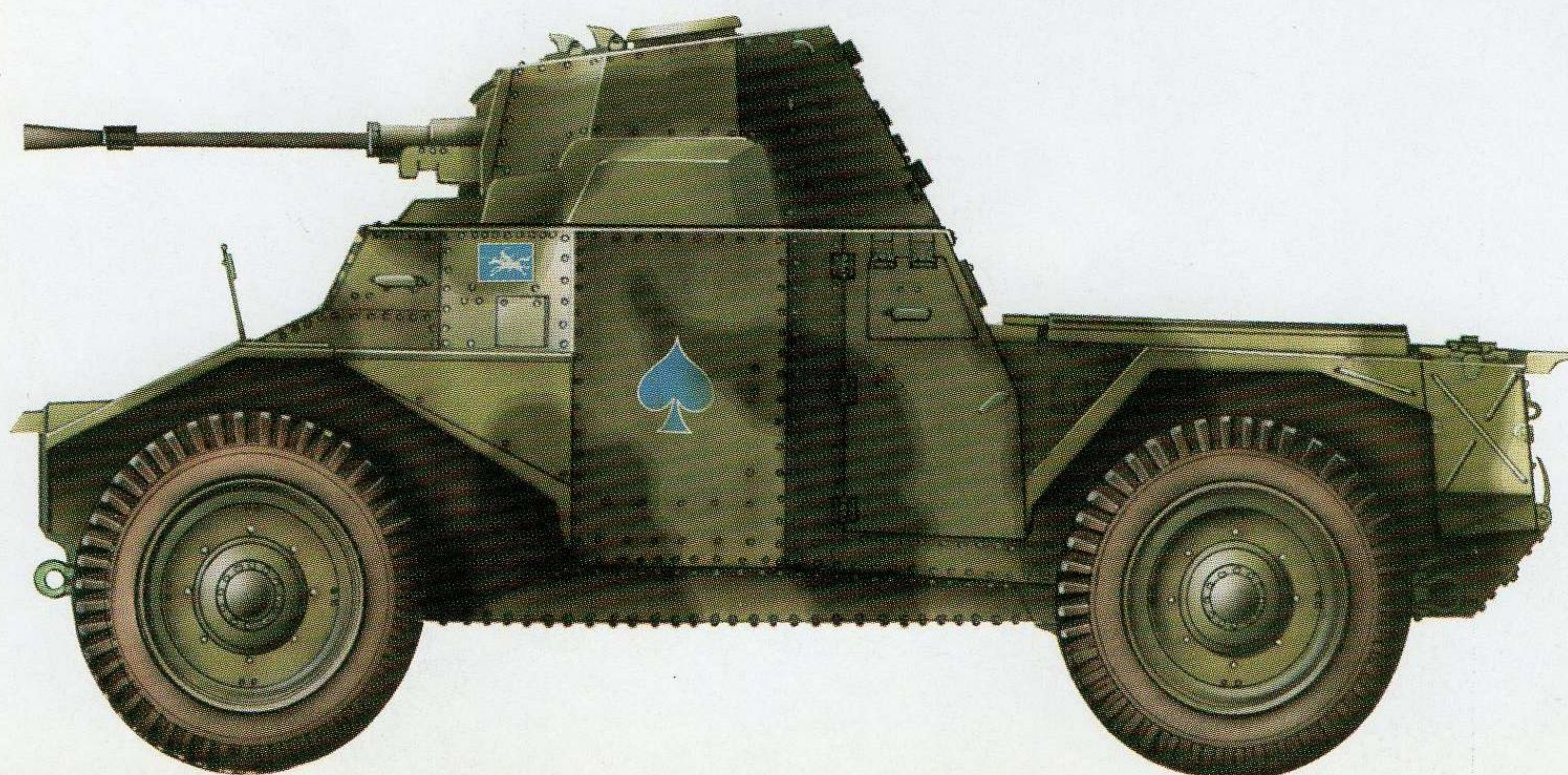
AMD White-Laffly AMD-50
6^e GAM
1^{er} Escadron
1^{er} Peloton

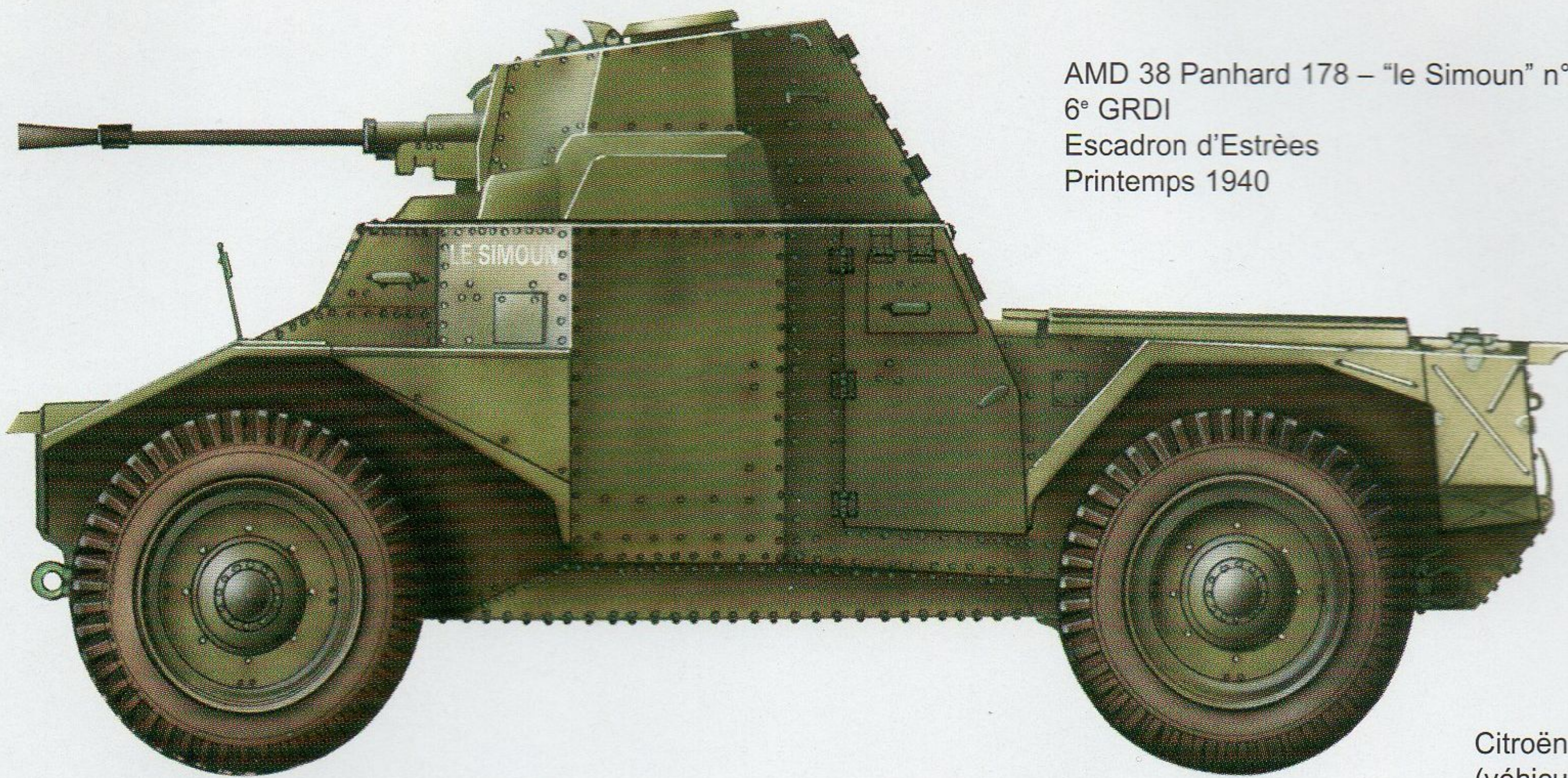


AMR P16 Schneider
6^e GRDI
3^e Escadron
3^e Peloton
Printemps 1940

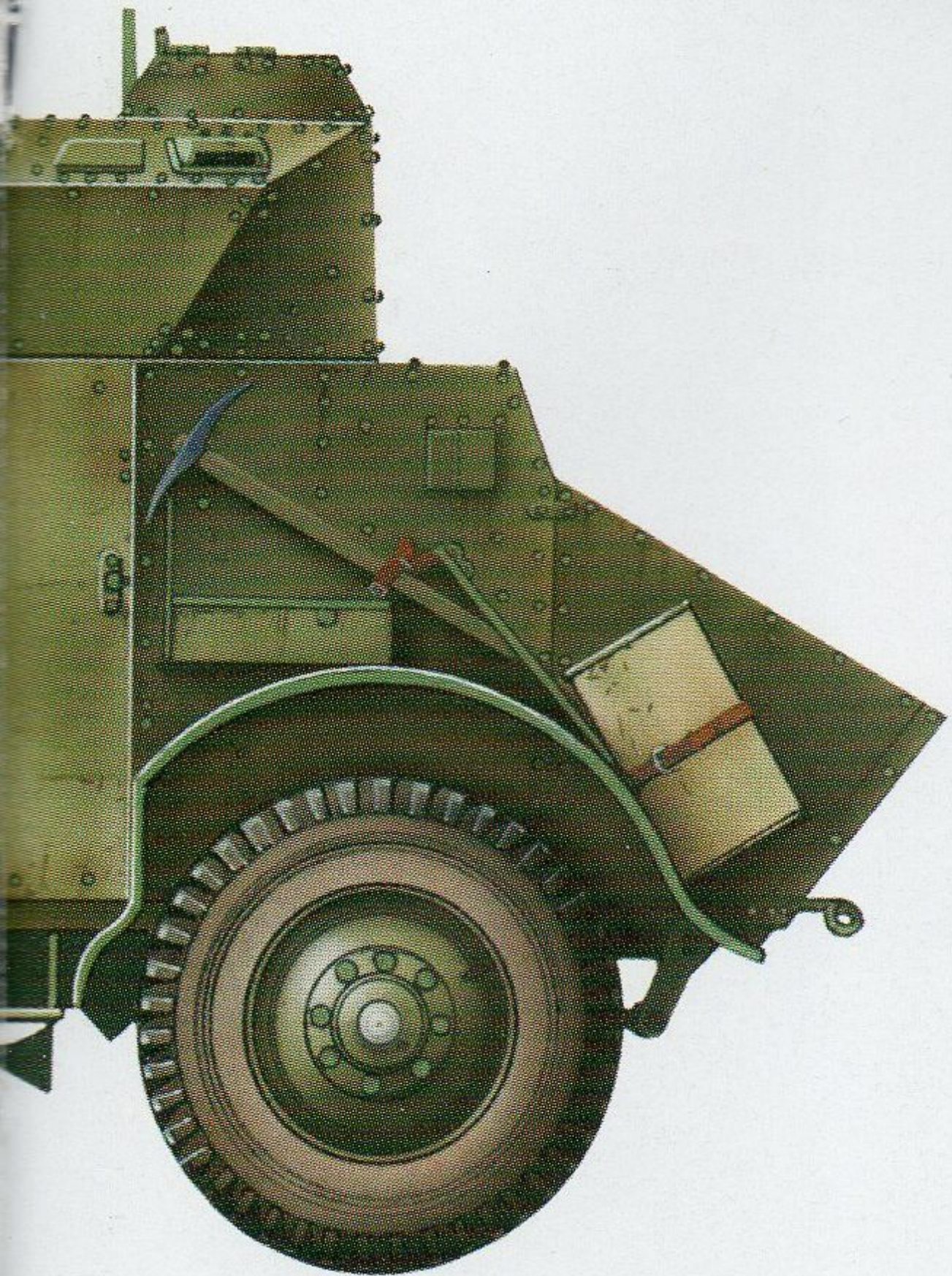


AMD 38 Panhard 178
6^e GRDI
1^{er} Escadron
1^{er} Peloton
Printemps 1940

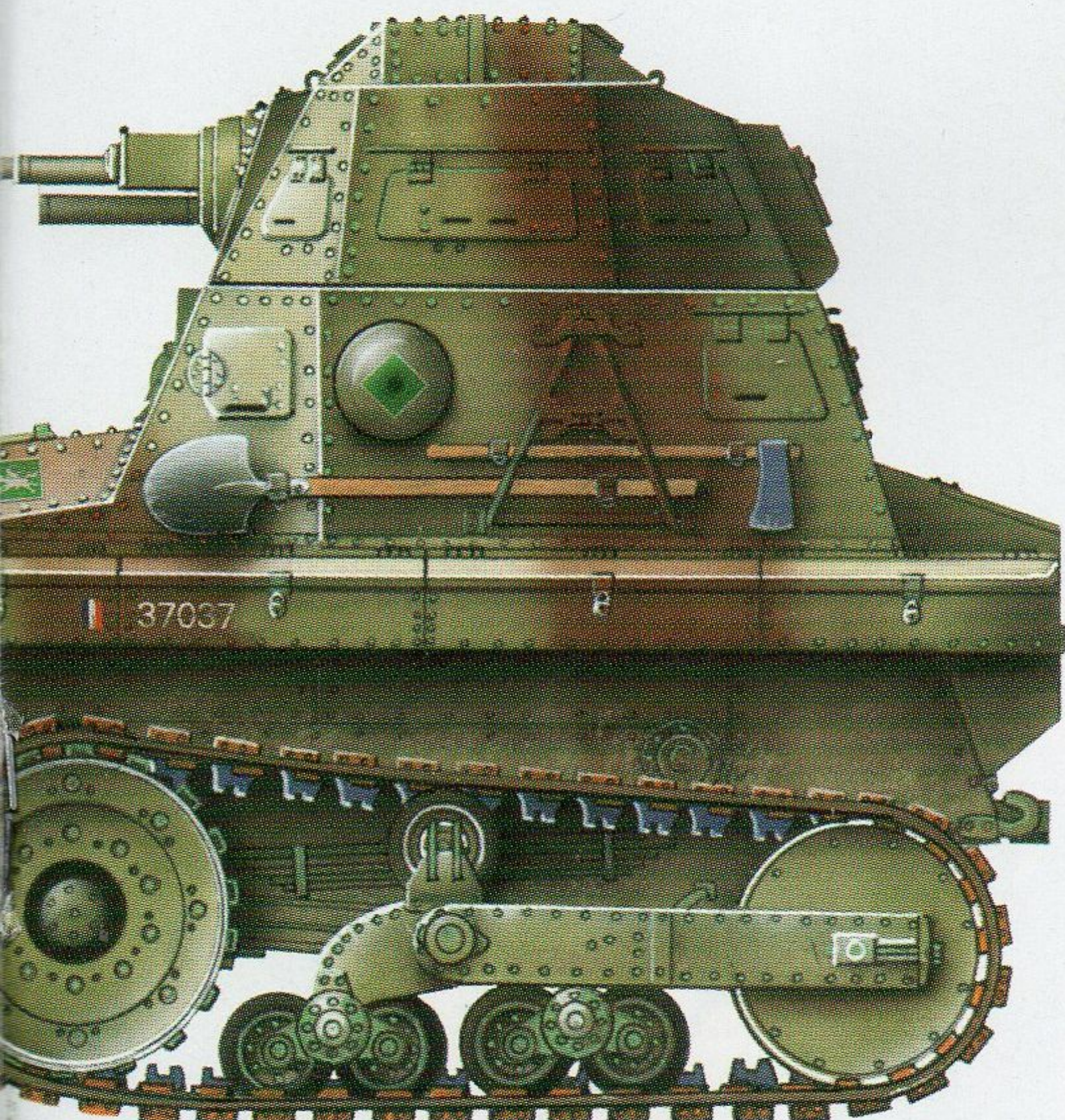
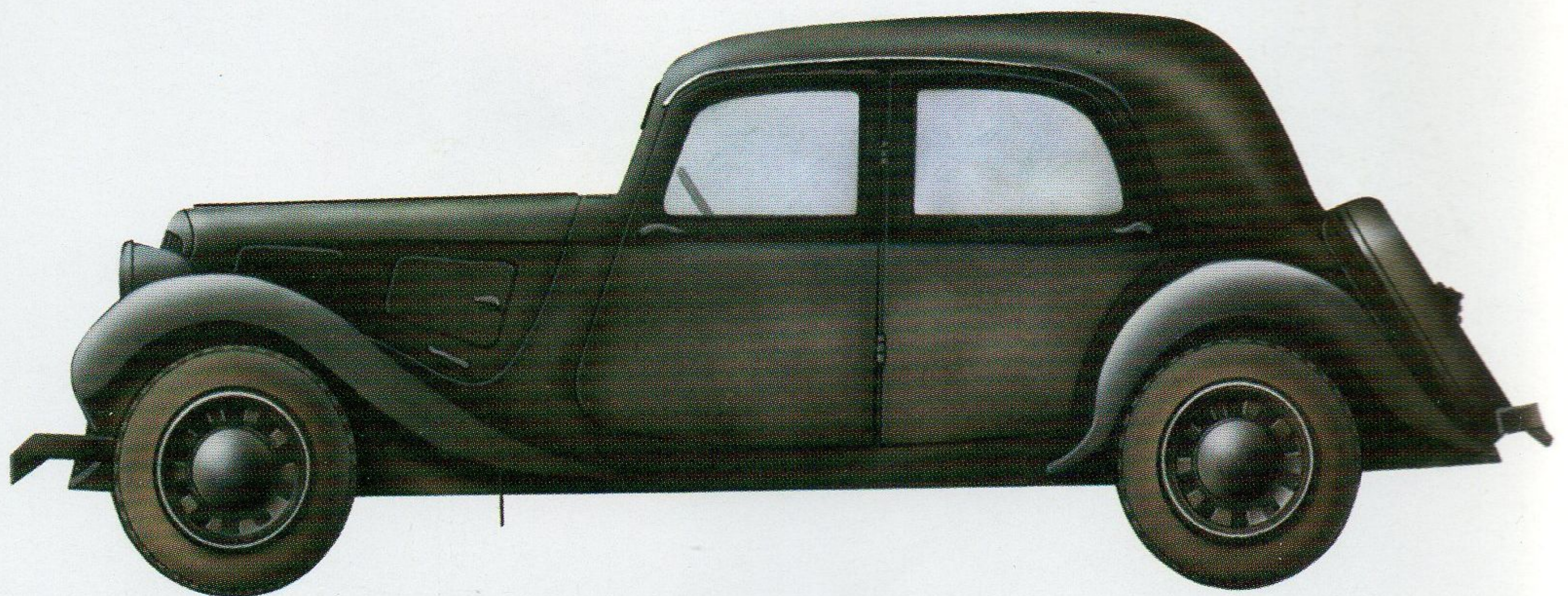




AMD 38 Panhard 178 – "le Simoun" n° M18031
6^e GRDI
Escadron d'Estrées
Printemps 1940



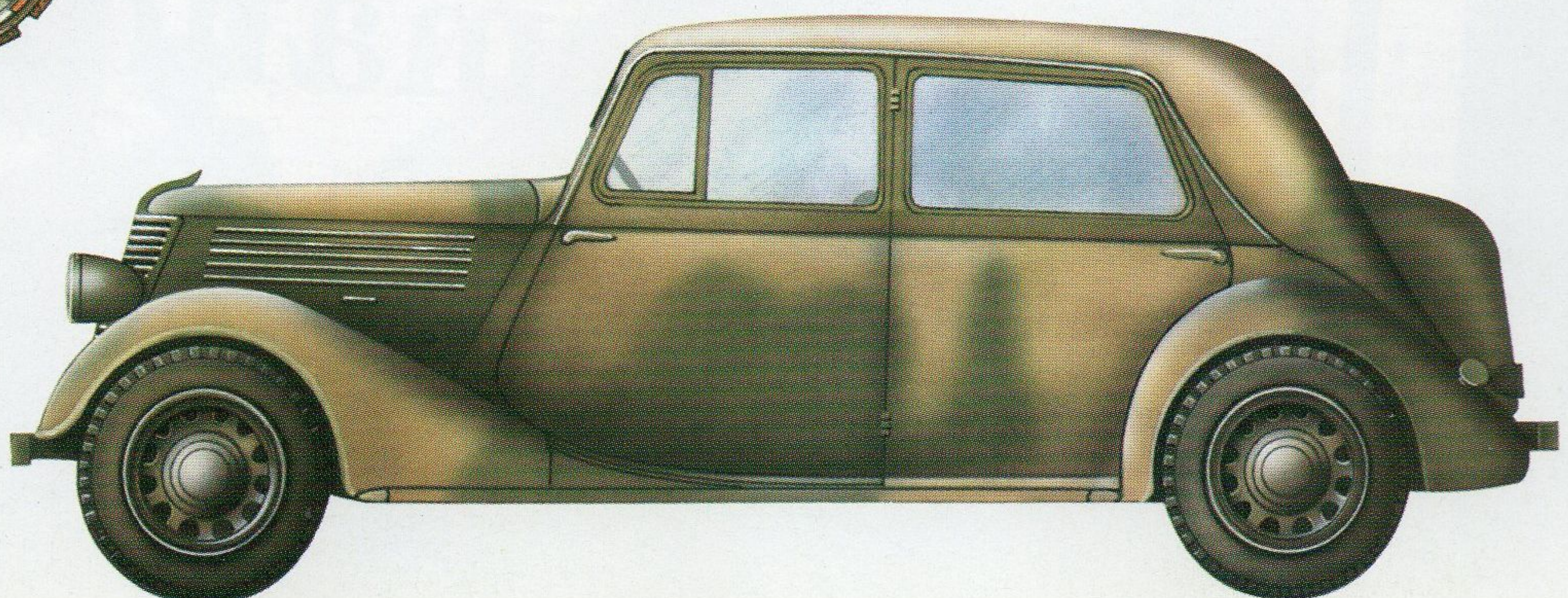
Citroën 11B Modèle 1938 Traction Avant
(véhicule de réquisition)
6^e GRDI
Printemps 1940



Renault Primaquat BDS2
(véhicule de réquisition)
6^e GRDI
Printemps 1940



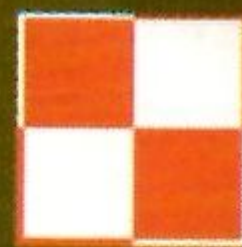
Side-Car René Gillet 1000 cm³ avec mitrailleuse
Hotchkiss Modèle 1914 (position antiaérienne)
6^e GRDI
5^e Escadron
Printemps 1940



A black and white portrait of a young man in a military uniform, looking directly at the camera. He is wearing a peaked cap with three buttons and a dark jacket. The background is a mottled grey.

Destins croisés en Normandie

Par Stéphane Delogu



Édouard a un peu plus de sept ans lorsqu'il quitte sa région natale de Poznanie. Le « père », lui, a déjà émigré en France pour y trouver du travail. Restée au pays, entourée de ses trois enfants, Madame Podyma décide de rejoindre son époux. C'est à l'école de Gouvix, dans le Calvados, qu'Édouard apprend ses premiers mots de Français. C'est là qu'il grandit, au milieu de nombreux autres Polonais venus chercher de quoi subsister en France. En juin 1940, alors qu'il n'a pas encore 18 ans, deux gendarmes viennent lui remettre un ordre de mobilisation. Tandis que la nation française sombre dans le chaos et que les divisions allemandes déferlent sur les campagnes, le jeune homme doit rejoindre le camp militaire de Coëtquidan, en Bretagne. « On m'avait affecté à la 3^e Division d'Infanterie polonaise. Je ne me suis pas posé de questions, je suis parti avec ma valise à la main. À cette époque, vous savez, on vous inculquait très jeune le sens du devoir. Mes parents n'auraient jamais admis que je refuse de partir, c'est donc ce que j'ai fait. Malgré le peu d'automobiles qui circulaient alors, j'ai réussi à rejoindre Caen en faisant de l'autostop. Ensuite, j'ai pris le train pour Rennes. Il était bondé. Les gens fuyaient la guerre, il ne restait plus une seule place de libre. Finalement, j'en ai déniché une dans un wagon à bagages surchargé. C'est ainsi que nous sommes arrivés jusqu'à Rennes, dernière étape avant Coëtquidan où étaient rassemblés des soldats polonais ; il y a eu d'autres endroits regroupant mes compatriotes comme les camps de Parthenay et d'Orange. Finalement, je ne suis resté que deux jours à Coëtquidan car les installations étaient trop petites. Là-bas, on m'a habillé d'une drôle de manière : j'ai reçu un pantalon réglementaire et un chandail au lieu de la capote française. Tout le monde était habillé à l'identique, sauf moi. C'est d'ailleurs dans cette tenue qu'un peu plus tard je suis arrivé jusqu'en Angleterre. Notre paquetage était le même que celui des Français à l'exception du casque Adrian sur lequel était fixé l'aigle national polonais. »

L'histoire de Nicolas Fank, quant à elle, se confond avec celle de l'Alsace-Lorraine, depuis toujours objet de toutes les

convoitises. « Pour comprendre mon histoire, il faut remonter à la guerre de 1870. À l'époque, ma ville natale, Ottange, en Moselle, était Allemande, ce jusqu'en 1918. Mon père était donc né Allemand, quelques temps avant que la victoire ne nous permette de regagner notre nationalité Française. En 1939, le destin a de nouveau frappé. Nous avons été évacués en Meurthe-et-Moselle, à Homécourt exactement. Ensuite, en décembre 1940, nous avons reçu l'autorisation de rentrer chez nous ; nous avons retrouvé notre maison mais elle était vide. C'était la première fois que je voyais pleurer un homme, et cet homme, c'était mon père ! La « drôle de guerre », comme on l'a surnommée à l'époque, n'a rien eu de drôle pour des millions de Français et encore moins pour nous, Alsaciens et Lorrains, qui avons connu une nouvelle annexion encore plus brutale que la précédente. C'est ainsi que j'ai été enrôlé de force dans la Wehrmacht en 1942. Le choix était très limité. Ou bien nous acceptions ou bien notre famille payait les conséquences de notre refus. « Malgré nous », nous n'avions le choix qu'entre deux maux et nous l'avons cruellement payé par la suite. Rarement il est fait état de nos souffrances physiques et morales. Nous étions restés fidèles à notre patrie, la France et la plupart d'entre nous n'avait pas vingt ans. J'ai donc rejoint une unité allemande, la mort dans l'âme. On m'a affecté au RAD, le travail obligatoire. C'était au mois de juillet 1942. J'ai commencé par participer à la construction de routes en Allemagne, à Bad-Schwalbach. Puis, en octobre, on m'a versé dans la Wehrmacht. Je me suis ainsi retrouvé à Brionne, dans l'Eure, où se reformait un régiment venant du front de l'est, le Panzer-Regiment 24. J'ai reçu une formation de télégraphiste avant de devenir membre d'équipage de char. » Mais, pour l'heure, les Panzer n'ont pas encore été perçus et le régiment de Nicolas est en pleine restructuration. Le Panzer-Regiment 24 est formé le 3 décembre 1941. Il est alors constitutif de la 24. Panzer-Division qui, en juin 1942, est envoyée sur l'Ostfront où elle combat sur le Don puis dans le secteur de Koursk. En juillet, la division participe à la marche vers Stalingrad où, en janvier 1943, elle est anéantie et avec elle le

Édouard Podyma photographié en Grande-Bretagne en 1940. Il porte la tenue du 14^e Lanciers polonais alors stationné en Écosse. Collection Podyma



◀ Le Panther 113 de la I/Pz-Rgt 24 a été détruit le 11 ou 12 août 1944, à Mortrée. Une dépanneuse lourde Ward La France tente de le dégager de la rue obstruée. L'opération se déroule sous le regard d'un groupe de civils venus au spectacle. US National Archives



► Cette photo a été prise sur le chemin conduisant à la côte n°262. À l'arrière-plan, on distingue le donjon de Chambois. Du fait de sa numérotation tactique, ce Panther ne peut pas appartenir à la I. Panzer-Abteilung du Panzer-Regiment 24 dont les chars arboraient de grands chiffres blancs. Collection Mathès



Panzer-Regiment 24. Récréé quelques mois plus tard, en France, la structure du régiment est alors limitée à deux Panzer-Abteilungen. Seuls les Panther de la I Abteilung du Panzer-Regiment 24 combattront en Normandie, à partir de la fin juillet, en étant rattachés à la 116. Panzer-Division. Nicolas Fank est affecté à la I. Kompanie commandée par le Leutnant der Reserve Heinz Wolter. « Après Brionne, on nous a envoyés à Épaignes puis à Laval. Finalement, nous nous sommes retrouvés début 1944 près du Tréport pour y garder des rampes de lancement de fusées V1. Mon chef de char, un Feldwebel, se nommait Moll ; il le restera jusqu'au 25 août 1944, date à laquelle j'ai pris congé de l'Armée allemande sans son accord. Je dois reconnaître que le Panther était un sacré bon char avec tout de même un gros défaut. Sa consommation d'essence était pantagruélique, de l'ordre de 200 litres d'essence aux 100 kilomètres ! C'est tout dire ! Notre unité tirant ses origines d'un régiment de cavalerie prussienne, de ce fait, nous ne portions pas les épaulettes roses des équipages de Panzer mais des jaunes. Notre commandant avait même le titre de chevalier. »

En 1943, de son côté, Édouard se trouve à l'abri, en Écosse, où il a déjà passé trois années rythmées par les gardes et les entraînements. Pour comprendre son aventure, revenons en juin 1940, sur les routes d'un pays livré à lui-même où le jeune Polonais est encore loin d'être tiré d'affaire :

« De Coëtquidan, j'ai rejoint Guer, Redon, Pontchâteau puis Saint-Nazaire, tout cela à pied et de nuit. Nous n'avions rien à boire ni à manger. Il est difficile d'imaginer ce que cela veut dire lorsque, de surcroît, on vous demande de faire des étapes de 40 kilomètres et ce d'une seule traite. En bordure de l'une des routes que nous suivions, je me souviens avoir aperçu une grande bassine d'eau. Je suis me jeté dessus avant d'être pris de haut-le-cœur car c'était de l'eau de lessive ! Nous n'avions ni armes ni bagages. L'Armée allemande n'étant jamais très loin, nous les avions aux trousses, nous nous étions allégés au maximum. J'étais mitrailleur mais j'avais jeté mon arme dans un fossé. Mon camarade en avait fait de même avec ses boîtes de munitions. Comble du comble, les chaussures neuves qui m'avaient été remises à Coëtquidan ne m'allaient pas du tout, aussi, je fus contraint de faire la route nu-pieds ; c'était une vraie débâcle ! D'ailleurs, entre Rennes et Redon, un officier nous avait rassemblés en nous expliquant la situation, à savoir que tout était fichu et que nous pouvions décider de notre destin, que nous étions libres de rentrer chez nous. Mais pour moi, pas question de rentrer pour finir dans un Stalag. Alors, nous avons continué notre marche en tentant sans succès d'embarquer à Saint-Nazaire ; il n'y avait plus de bateaux. Finalement, c'est au Croisic que nous avons pu monter à bord d'un torpilleur britannique. Nous étions le 20 juin 1940 et, depuis le 18, les Allemands étaient à Rennes. Nous avons eu chaud ! Le voyage vers l'Angleterre se déroula sans encombre, malgré la présence permanente des U-Boote. Le lendemain, nous étions à Plymouth ; la Croix Rouge nous

L'attaque du 20 août 1944 a été particulièrement meurtrière pour le régiment blindé polonais engagé sur le versant nord de la côte n°262. Le Sherman d'Édouard Podyma se trouve à l'arrière-plan ; il s'agit de la seconde machine en partant de la droite. Coll. mémorial de Montormel





accueillit avec une « cup of tea ». Dans un premier temps, je fus transféré au 14^e Lanciers stationné en Écosse. Dès que nous avons eu le droit de sortir, nous avons noué des contacts avec les Écossais, la barrière de la langue s'étant estompée avec le temps. Mais, bien sûr, c'est avec les Écossaises que nos relations étaient les meilleures ! C'est bien volontiers que certaines sont devenues nos marraines de guerre. » La menace Allemande planant sur le Royaume-Uni, les Polonais sont affectés à la défense des côtes orientales d'Écosse. Pour entretenir la motivation de la troupe – pauvrement équipée – les officiers n'hésitent pas à mentir en affirmant que des commandos allemands sont régulièrement expédiés sur les rivages de la Mer du Nord pour y commettre des sabotages. Les entraînements sont éreintants, d'autant qu'ils se déroulent souvent de nuit. Suit la perception des premiers chars, des Crusader. Mais c'est à bord d'un Sherman qu'Édouard Podyma débarquera en Normandie. Édouard ne combattra pas dans les rangs des Lanciers mais au sein de l'escadron de commandement de la 10^e Brigade de Cavalerie. Les hommes du général Maczek se caractérisent, outre par le nom de « Poland » brodé sur la manche de leur *Battle Dress*, par une épaulette noire. Édouard nous en explique la raison : « Les tankistes polonais de la campagne de 1939 étaient vêtus de grands manteaux de cuir noir, ce qui leur valait d'être appelés « Schwarz Brigade » par les Allemands. Pour nous, c'était une façon d'honorer nos compatriotes qui avaient combattu héroïquement. Par ailleurs, pour distinguer chacun de nos régiments, nous avions un système de pattes de col de couleurs différentes. Chacune de ces couleurs représentait un régiment précis. Ainsi, les pattes de col que je portais étaient noires avec un triangle orange. J'arborais également l'insigne métallique du 14^e Lanciers. »

Ainsi, les vies de garnison de Nicolas et d'Édouard se ressemblent beaucoup et pourraient se résumer, en plus de l'entraînement, à des gardes, des camarades plus ou moins proches et quelques contacts avec la population locale. Pour le jeune Mosellan, bien évidemment, la situation est plus ambiguë dans le sens où il porte contre son gré l'uniforme des *Panzertruppen*. Il participe ainsi à l'occupation de son propre pays. « À Épaigues, un jour où notre cuisinier avait préparé une sorte de pudding allemand, un garçonnet nous regardait manger avec un air envieux. Je lui ai demandé s'il voulait y goûter. Nous logions dans une école et l'institutrice qui se tenait sur le pas de la porte dit au gamin « N'y va pas, il va t'empoisonner ! ». Ce à quoi je répondis, en Français, « Mademoiselle, ai-je l'air d'un assassin ? » Elle se trouva alors fort confuse. Un autre jour, tandis que je m'étais rendu chez le quincaillier du village en compagnie d'un gars de mon peloton, un nommé Hans, une dame se trouvait dans le magasin. Interrogée sur ce qu'elle voulait, elle fit remarquer au vendeur que nous étions arrivés avant elle. La répartie du vendeur fut immédiate : « Ces cons-là peuvent attendre ». Je demandai alors à parler au patron, lequel est arrivé, penaud, en compagnie de son jeune vendeur. Je leur ai confié « Vous savez, il faut faire attention, votre garçon devrait se méfier, il ne peut pas savoir à qui il a affaire ! » Et comme un fait exprès, le jeune homme n'était autre que le frère de l'institutrice ! Entre août et septembre 1943, nous avons été transférés à Laval. C'est d'ailleurs de cette ville que je garde mes meilleurs souvenirs de soldat. Pour ma part, parlant Français, on m'avait chargé d'acheter la nourriture, ce qui m'ouvrait certains avantages dont celui d'être libre de mes



mouvements, de jour comme de nuit. Dans notre groupe, nous avions un vétéran, un ancien de Stalingrad. Nous l'appelions le « vieux Franz », malgré ses 32 ans. Il était Obergefreiter mais ses sautes d'humeur lui interdisaient de devenir sous-officier. Nous étions payés tous les dix jours et, à chaque fois, Franz filait droit à la cantine où il buvait jusqu'à ce qu'il n'ait plus un sou en poche ! Un soir, vers minuit, il est entré dans la chambrée en criant « fermez la lumière ! » Comme personne ne bronchait, il se fâcha et nous dit : « Je compte jusqu'à trois et je l'éteins à coups de fusil. » C'est ce qu'il fit, mais sans compter jusqu'à trois ! Le lendemain matin, nous avons appris, mortifiés, que la pièce du dessus vers laquelle Franz avait tiré était une réserve de munitions ! Nous avons eu chaud. Une autre fois, Franz nous avait invités à fêter sa promotion – ce qui lui arrivait souvent avant d'être dégradé tout aussi souvent – que nous avions arrosée comme il se doit. À tel point qu'ayant dépassé l'heure du couvre-feu, nous fûmes copieusement apostrophés par un « Kartoffel Offizier », ainsi surnommé parce que sa mission consistait à réquisitionner des vivres dans les fermes et les coopératives.

▲ 20 août 1944, secteur de la côte n°262. L'une des machines du 1^{er} Régiment blindé, un M4A4 ou Sherman V pour les Britanniques, a été détruite par un Panther. Le choc de l'impact a fait sortir la tourelle de son chemin de roulement !
Coll. mémorial de Montormel

▼ Non loin de la côte n°262, un Panther a été immobilisé par les artilleurs du 4^e Medium Tank canadien. Cette photo a été prise quelques jours après la fin des combats.
US National Archives





► 20 août 1944, Argentan est tombée entre les mains alliées. Des soldats américains goûtent à quelques instants de repos à proximité d'un Panther mis hors de combat. Il s'agit d'un char appartenant au Panzer-Regiment 33 de la 9. Panzer-Division. US National Archives
Conseil Régional de Basse Normandie

▼ Même char que sur la photo ci-dessus. Bloquant l'entrée de la rue de la Poterie, ce Panther tirait à vue sur les unités d'assaut américaines. En fond, L'église Saint-Germain n'a pas été épargnée par les tirs de l'artillerie alliée !
Collection Mathès



Nous avons eu droit à quelques réprimandes, en particulier sur notre tenue un peu négligée. Ces remontrances n'ayant pas plu au « vieux Franz », à notre stupeur, il saisit l'officier par les pieds et le jeta sans autre forme de procès dans la Mayenne ! Le lendemain, une enquête fut ouverte, mais elle ne déboucha sur rien. Le coupable s'en était bien tiré, l'officier aussi du reste, hormis sa casquette qui doit toujours se trouver au fond de la rivière. Une autre fois encore, Franz et moi montions une garde de nuit. En vieux soldat, il s'était assis contre un arbre pour s'endormir. J'en fis autant. À notre réveil, nos fusils avaient disparu, le Leutnant était passé par là ! J'en fus quitte pour une bonne remontrance. Quant au « vieux Franz », il fut dégradé une fois encore ! »

Au cours de l'année 1943, la I Abteilung du Panzer-Regiment 24 perçoit des Panther flambant neufs. Nicolas se souvient : « L'Oberstleutnant von Trotha qui revenait de Mailly nous a informés que le camp avait été bombardé et qu'on avait dénombré 228 morts et plusieurs centaines de blessés. L'état-major de notre Abteilung avait recensé neuf morts et de nombreux véhicules détruits. Plusieurs unités se trouvaient là pour être équipées de Panther. Ce raid aérien aurait pu avoir des conséquences bien plus graves si le commandant du camp n'avait pas fait déménager la plupart des troupes à l'instruction. Après quelques jours, nos chars avaient été mis sur des wagons plats

pour être convoyés au nord de Rouen. Arrivés en gare de Châlons-sur-Marne, la locomotive s'était détachée du train et nous étions restés au milieu de la gare de triage où d'autres convois stationnaient aussi sans motrice ; c'était un coup du réseau de résistance « Rail » car les « forteresses volantes » américaines ne tardèrent pas à survoler la zone pour y déverser leurs bombes. De garde, je me suis jeté sous un wagon et, après quelques minutes d'un vacarme assourdissant, ce fut le retour au calme. Les blessés furent conduits à l'hôpital de Châlons. C'est là que j'ai donné mon sang par transfusion directe, assis sur une chaise, à côté du lit d'un blessé grave qui, d'ailleurs, n'a pas survécu. »

En 1944, le rapport des forces penche nettement en faveur des Alliés. L'opération « Torch » en Afrique du Nord, le match nul de Kursk et la défaite de Stalingrad à l'est, l'opération « Husky » en Sicile puis la campagne d'Italie sont autant d'événements qui contraignent les forces de l'Axe à rester sur la défensive. Pour Berlin, il faut tenir en Russie et en Europe orientale, tenir aussi sur les côtes françaises où le débarquement est attendu. Le « mur de l'Atlantique », supposé protéger les territoires occupés de l'invasion anglo-américaine, n'est pas aussi efficace qu'Hitler le prétend ; de nombreux blockhaus restent à construire, le potentiel théorique en pièce d'artillerie est loin d'être atteint et les unités de défense côtière sont trop étirées pour pouvoir endiguer un assaut de grande envergure, en Normandie tout au moins. Et c'est justement là que les Alliés ont choisi de mener la première phase de l'opération « Overlord ». Le 6 juin 1944, ou plus exactement au cours de la nuit précédente, le débarquement débute. Malgré les efforts de Rommel pour rejeter Britanniques et Américains à la mer, les têtes de pont sont consolidées à la mi-juin. Les GI's s'emparent de Cherbourg à la fin du mois tandis qu'autour de Caen, les Britanniques et les Canadiens



attirent et fixent le gros des troupes mobiles allemandes. Malgré le renfort de plusieurs divisions, dont des unités cuirassées des *Waffen-SS*, et une extraordinaire combativité, les *Grenadiere* lâchent prise à Saint-Lô et à Caen. La plupart des nœuds routiers de Basse-Normandie changent de main. À la fin juillet, la situation empire encore pour une *Wehrmacht* à bout de souffle. Patton perce vers Avranches avant d'entamer la libération d'une grande partie de la Bretagne. Le 1^{er} août 1944, Édouard Podyma débarque en France à bord de son Sherman. Certes la situation au front invite à un certain optimisme mais il convient de constater que les Allemands s'accrochent à leurs positions. Édouard va bientôt connaître son baptême du feu.

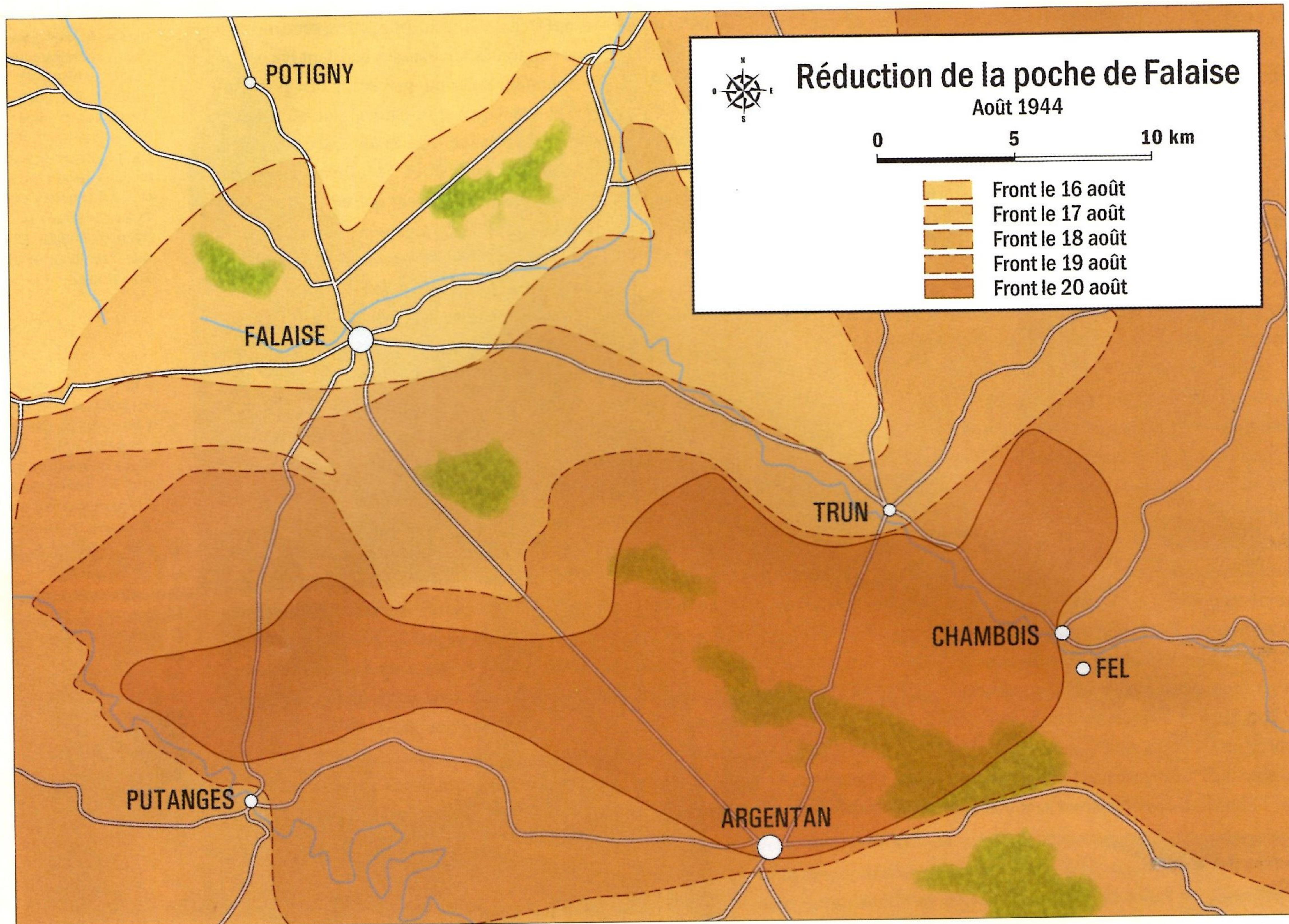
« Nous avons débarqué près de Courseulles-sur-Mer. C'est dans les environs de ce bourg que nous avons campé en attendant d'être engagés. Nous avons été intégrés au 2nd Corps canadien du Lieutenant-General Guy Simonds. D'ailleurs, notre équipage avait comme observateur d'artillerie un officier canadien, Pierre Sévigny. C'était un homme clairvoyant, dynamique, qui inspirait la confiance. Ensemble, nous irons jusqu'à Montormel-Coudehard où, après trois jours de violents combats prendra fin la bataille de Normandie. Dans la nuit du 6 au 7 août 1944, nous avons quitté notre cantonnement de Bayeux, nous déplaçant tous feux éteints pour des raisons de discrétion. Nous avons même interdiction de fumer ».

« Totalize » et « Tractable » sont pour « Ike » Eisenhower deux opérations décisives. Le principal objectif est d'organiser la percée du 2nd Corps canadien vers Falaise. Elles dureront du 8 au 17 août ; si ces offensives sont concluantes, les Alliés feront

un bond en avant d'une quarantaine de kilomètres, prenant ainsi dans la nasse le gros des forces allemandes résistant encore en Normandie. Guy Simonds, reconnu par ses pairs pour ses qualités de stratège et son esprit d'initiative, sait qu'il devra pousser le plus rapidement possible vers le sud. Face aux unités canadiennes, renforcées par les 49th et 51th Divisions britanniques, les Allemands ne peuvent opposer que ce qu'il subsiste de la 12. *SS-Panzer-Division* « *Hitlerjugend* » ; unité à laquelle s'ajoutent les restes des 85. et 89. *Infanterie-Divisionen*, quelques éléments de la 21. *Panzer-Division* positionnés dans la périphérie de Falaise ainsi que les débris d'une *Panzer-Abteilung* de la 9. *SS-Panzer-Division* « *Hohenstaufen* ». Pour sa part, la division polonaise de Maczek doit progresser le long de l'axe Caucourt-Jort avant de finir sa course au nord-est de Falaise. Dans la plaine caennaise, Édouard découvre un paysage de désolation. « En roulant à vitesse réduite sur la route départementale, je remarque des croix de bois ou parfois une simple butte de terre en guise de repère. Un peu plus loin, nous croisons le corps d'un soldat allemand dont les bottes sortent de terre. Elles n'ont pas été recouvertes, faute de temps. Au milieu de ces sépultures, des chars calcinés et des matériels disloqués jonchent la terre défoncée par les bombes et les obus. La vision des ces champs de blé brûlés nous donne des frissons et nous nous demandons ce que sera notre baptême du feu ! Hormis quelques FFI, nous ne voyons pas de civils. Caen a été rasée et la totalité ou presque de ses habitants a été évacuée après les premiers bombardements. Nous avons l'appui des canons de l'artillerie lourde canadienne dont les coups de départ

▼ À Trun, des hommes de la B Company des *Sutherland and Argylls Highlanders of Canada* (15th *Scottish Division*) venant de Saint-Lambert-sur-Dives convoient des prisonniers à bord d'un véhicule léger allemand capturé. Archives Nationales du Canada Conseil Régional de Basse Normandie

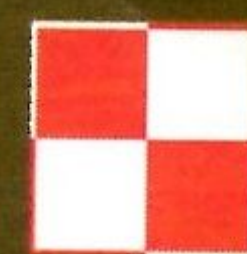




font un bruit assourdissant, à tel point que la terre en tremble ! Notre division subit des pertes, en particulier le 2^e régiment blindé du lieutenant-colonel Koszutski et, à un degré moindre, le 24^e Lanciers. Néanmoins, même si elles sont importantes, nos pertes sont sans commune mesure avec celles infligées à l'ennemi. La situation tourne nettement à notre avantage et, pour la première fois, nous voyons des soldats allemands en fuite. Le 9 août, la bataille fait rage dans la plaine de Caen, nous apprenons la mort de l'un des héros ennemis, Michael Wittmann. L'officier SS est tombé avec son équipage sur les terres de Cintheaux. La violence du choc fut telle que la tourelle de son Tiger a été arrachée et projetée avec ce qui restait de l'équipage à plusieurs mètres de la caisse du Panzer ». Célèbre pour ses exploits sur le front de l'est où il détruisit plus d'une centaine de chars soviétiques, Wittmann est l'un des combattants mythiques de la Seconde Guerre mondiale. Affecté à la « Leibstandarte » en 1937 après avoir combattu à bord d'un Sturmgeschütz, il prend le commandement d'un Tiger en 1943. Il enchaîne victoire sur victoire au point que sa notoriété dépasse rapidement les limites de son propre camp. En 1944, il devient Kommandeur de la 2./ schwere SS-Panzer-Abteilung 101, compagnie qu'il conduira au combat en Normandie. L'homme entre définitivement dans la légende pour son action exceptionnelle à Villers-Bocage où il stoppe la progression d'une colonne de la 7th Armoured Division. Les conditions dans lesquelles son Tiger a été détruit le 8 août 1944 sont encore aujourd'hui très incertaines : cinq Sherman britanniques, dont un Firefly du 1st Northamptonshire Yeomanry Regiment,

l'auraient engagé et touché à plusieurs reprises, provoquant l'explosion des munitions stockées à bord du char lourd. Une autre version évoque les effets dévastateurs d'une ou de plusieurs roquettes de chasseur-bombardier Typhoon. Enterrés en bordure de la nationale n°158, les dépouilles de Wittmann et de son équipage seront transférées près de quarante ans plus tard au cimetière allemand de la Cambe.

Mais laissons poursuivre Édouard Podyma : « Le destin a voulu que je passe à Gouvix, devant la maison de mes parents. Il ne m'était pas possible de m'arrêter. D'ailleurs, de toute évidence, il n'y avait personne dans le village. J'ai appris que ma famille s'était réfugiée dans le Maine-et-Loire. Montgomery ayant finalement décidé de faire la jonction avec les Américains non plus à Argentan mais à Chambois, nous avons contourné Falaise par le nord-est, en direction de Jort, à 6 kilomètres au sud de Saint-Pierre-sur-Dives, et Vandoeuve. » Malgré la défense tenace des soldats allemands qui opèrent en Kampfgruppen, Falaise tombe dans l'escarcelle alliée le 17 août, les Canadiens du South Saskatchewan et des Fusiliers Mont Royal étant les premiers à entrer dans la ville de Guillaume le Conquérant. L'épilogue de la campagne de Normandie peut maintenant débuter. La prise de Falaise a été facilitée par l'opération « Lüttich », contre-offensive allemande visant à couper le Cotentin pour isoler en Bretagne les divisions de Patton, dans le sens où elle a ponctionné les restes des divisions de Panzer présentes en Normandie à l'exception de la 12. SS-Panzer-Division « Hitlerjugend ». Ainsi, la percée planifiée par les Allemands s'est non seulement soldée par un



échec mais, conséquence plus grave, « Lüttich » a dégarni les défenses du secteur de Falaise. À ce stade de la bataille, ce ne sont pas moins de six Corps d'Armée alliés qui poussent vers le sud, entre Falaise et Mortain, tandis que les 7th et 15th US Corps pivotent pour marcher en direction de Tinchebray et Falaise. Autrement dit, les 7. Armee et 5. Panzerarmee sont tout bonnement en train d'être encerclées ! En dehors de toute considération stratégique, pour les troupes allemandes cherchant à échapper au carnage, il convient désormais de retraiter vers la Seine en perçant plein nord, ce au risque d'une destruction totale ; mais n'est-il pas préférable de tenter sa chance plutôt que de mourir sur place d'une manière quasi-certaine ? La lassitude, le découragement et parfois la panique saisissent certaines unités de la Wehrmacht matraquées jour et nuit par l'artillerie et les chasseurs-bombardiers ennemis. La poche de Falaise commence à ressembler à un charnier à ciel ouvert où l'horreur la dispute à la mort. Le 17 août, le Generalfeldmarschall Günther von Kluge est limogé par Hitler ; il se suicidera dès le lendemain. Désormais, sur le front Normand, plus rien ne va pour le Reich.

Pour sa part, Nicolas a été engagé quelques jours plus tôt avec la 116. Panzer-Division dans la contre-attaque de Mortain, opération « Lüttich » à laquelle participent également les restes de la « Leibstandarte » et de la « Das Reich » ainsi que des éléments de la 2. Panzer-Division et une Kampfgruppe de la 17. SS-Panzergranadier-Division « Götz von Berlichingen ». « Il a souvent été affirmé que la 116. Panzer n'a pas bougé lors de cette opération. C'est en partie vrai, mais seulement en partie car, en ce qui nous concerne, croyez-moi, personne n'a hésité à nous engager au feu ! Les combats les plus acharnés ont eu lieu à Sourdeval. Je m'en souviens parfaitement, j'y étais. Nous avons décroché le 12 août pour nous battre dans Argentan, la ville en ruines étant alors investie par un groupement tactique de la 2^e Division Blindée de Leclerc. » La



défense d'Argentan est une action retardatrice mobilisant la II./ Panzer-Regiment 33 et la I./ Panzer-Regiment 24, deux Abteilungen équipées de Panther. Concernant l'unité de Nicolas, il serait plus exact de parler d'une Kampfgruppe car pas moins de 50% des personnels ont déjà été rayés des contrôles à ce moment de la bataille. Quant aux Panther, il n'en reste que douze en état de marche. D'ailleurs, Nicolas vit des moments difficiles dans la cité dévastée. « Je me souviens que notre Panzer a été pris en chasse par deux Sherman mais, heureusement, nous avons réussi à leur échapper. L'un de ces deux blindés était commandé par Harry Layre. Figurez-vous que 53 ans après tout ça, nous nous sommes retrouvés. En comparant nos histoires, Harry n'a plus eu aucun doute : c'était bien mon Panther qu'il avait pris en chasse ! » Pendant deux jours, les « lourds » allemands vont s'accrocher à Argentan pilonnée par l'artillerie de la 5th Armored Division, après que l'ordre ait été donné à Leclerc de retirer ses Spahis de la sous-préfecture. Dans le même temps, les troupes de la 90th Infantry

▲ Le gué de Moissy délimite l'entrée du « couloir de la mort ». Cet enchevêtrement d'épaves allemandes témoigne de l'importance stratégique des lieux. Ces engins ont été détruits tandis qu'ils cherchaient à se frayer un passage jusqu'à Vimoutiers. Collection Mathès

▼ À Chambois, un Sd.Kfz 251 ambulance allemand (ayant appartenu à la 2. Panzer-Division comme en témoigne l'insigne sur la porte arrière) tombé entre les mains des GI's évacue des blessés vers un hôpital de campagne. US National Archives Conseil Régional de Basse Normandie





▲ Belle vue du détachement blindé à côté duquel Édouard Podyma se trouvait au matin du 20 août. Au premier plan, on reconnaît un Sherman Firefly qui fut l'un des premiers blindés à avoir été détruits lors de la bataille. Coll. mémorial de Montormel

▲ Un groupe de soldats américains de la 90th Infantry Division pose devant le Panther 212 de la I./Panzer-Regiment 24. Nous sommes à l'entrée du bourg de Fel, le 20 août 1944. US National Archives Conseil Régional de Basse Normandie

Division concentrent leurs efforts sur le bourg Saint-Léonard qui commande les accès de Chambois. La *Kampfgruppe* « Scholz » au sein de laquelle Nicolas Fank combat, ou tout au moins ce qu'il en reste, est envoyée sur place pour barrer la nationale n°24B. C'est à proximité de cet axe routier, en forêt de Gouffern, que le Panther de Nicolas peut enfin refaire ses pleins de carburant et de munitions. Le 18, la poche est en train de se refermer. Il convient donc de sauver ce qui peut encore l'être en rejoignant le gué de Moissy pour tenter, via le « couloir de la mort », de dépasser la côte n°262.

Depuis le 19 août, la côte n°262, c'est très précisément là où se trouvent Édouard Podyma et ses camarades. La colline domine la poche de Chambois. Pour les Alliés, c'est donc un observatoire idéal tandis que, pour les Allemands, c'est un passage obligé vers la liberté et la survie. Retrouvons Édouard. « Pour atteindre le sommet de la côte n°262, nous devons passer par un chemin étroit et quasiment impraticable puis traverser un petit bois. Malheureusement, l'infanterie ennemie y est solidement retranchée car cette colline, que tout le monde convoite, est essentielle aux Allemands pour leur retraite. Les hommes du Bataillon des

Chasseurs de Podhale, des vétérans de Norvège qui nous accompagnent, quittent nos blindés et se dispersent dans les sous-bois. Après quelques heures, nous occupons les hauteurs de Coudehard-Montormel. Vers 15h00, le long de la route allant de Chambois à Vimoutiers ainsi que sur les voies adjacentes, nous observons d'interminables colonnes ennemies. Elles constituent des cibles exceptionnelles, d'autant que, dans leur fuite, elles ne prêtent même pas attention à nos blindés et à nos fantassins installés sur la face nord de la colline. Le commandant Stefanowicz, chef de corps du 1^{er} Régiment Blindé, place immédiatement nos engins en position de tir alors que, dans le même temps, le capitaine Sévigny distribue ses consignes au 4th Medium Tank canadien qui vient de nous rejoindre. Un déluge de feu et de fer s'abat sur l'adversaire pris de panique. Les hommes abandonnent leurs véhicules et cherchent un abri providentiel, en vain. Les cadavres d'hommes et de chevaux jonchent les routes. Bientôt, une épaisse fumée enveloppe la vallée. Nous ne pouvons nous emparer du versant sud de la côte n°262 en raison de la nuit qui tombe et de l'encombrement des routes. Nous passons donc la nuit sur « Maczuga », ou « masse d'arme », telle que notre colline est désormais surnommée par le général Maczek. Vers 17h00 ce 19 août, nous sommes renforcés par le 2^e Régiment Blindé du lieutenant-colonel Kozutski et le 8^e Bataillon de Chasseurs. Une heure plus tard, le 9^e Bataillon de Chasseurs rallie nos positions. Nos effectifs atteignent maintenant deux régiments blindés, trois bataillons d'infanterie et un groupe antichar, ce qui porte le total de nos troupes à environ 2 000 hommes et 87 engins blindés. Dans la nuit, nous faisons face à l'attaque d'éléments des 2. et 9. SS-Panzer-Divisionen arrivant du nord-est de Vimoutiers pour prêter main forte aux unités venant d'Argentan et de la forêt de Gouffern. Notre situation s'aggrave brutalement. Nous sommes assaillis de toutes parts. Autre source d'inquiétude, la 4th Armoured Division canadienne supposée faire sa jonction avec nous



Ordre de bataille allié en août 1944



1st US Army
Brigadier-General C. Hodges



5th US Corps



2nd Inf. Div. « Indian Head »



7th US Corps



1st Inf. Div. « Big Red One »



3rd Arm. Div. « Spearhead »



4th Inf. Div. « Ivy »



9th Inf. Div.



30th Inf. Div. « Old Hickory »



19th US Corps



2nd Arm. Div. « Hell on Wheels »



28th Inf. Div. « Keystone »



29th Inf. Div. « Blue and Grey »



3rd US Army
Brigadier-General G. S. Patton



8th US Corps



4th Arm. Div.



6th Arm. Div.



8th Inf. Div. « Golden Arrow »



83th Inf. Div. « Thunderbolt »



15th US Corps



5th Arm. Div.



2e Division Blindée



79th Inf. Div. « Lorraine Cross »



90th Inf. Div. « Tough Ombres »



20th US Corps



7th Arm. Div.



5th Inf. Div. « Red Diamond »



35th Inf. Div. « Santa Fe »



80th Inf. Div. « Blue Ridge »



2nd British Army
Lieutenant-General M. Dempsey



8th British Corps



Guards Arm. Div.



11th Arm. Div.



4th Arm. Brigade



3rd Inf. Div.



15th Inf. « Scottish » Div



12th British Corps



53th Inf. « Welch » Div.



59th Inf. « Stoddordshire » Div.



34th Army Tank Brigade



30th British Corps



7th Arm. Div. « The Desert Rats »



8th Arm. Brigade



43th Inf. « Wessex » Div.



50th Inf. « Northumbrian » Div.



56th Inf. Brigade
(50th Inf. « Northumbrian » Div.)



1st Canadian Army
Lieutenant-General H.D.G. Crerar



1st Canadian Corps



Brigade « Piron »



Brigade « Princesse Irène »



49th Inf. « West Riding » Div.



51th Inf. « Highland » Div.



1st Special Service Brigade
et 4th Special Service



6th Airborne « Pegasus » Div.



33rd Arm. Brigade



31st Army Tank Brigade



1st Polish Arm. Div.



2nd Canadian Arm. Brigade



4th Canadian Arm. Brigade



2nd Canadian Corps



2nd Canadian Inf. Div.



3rd Canadian Inf. Div.



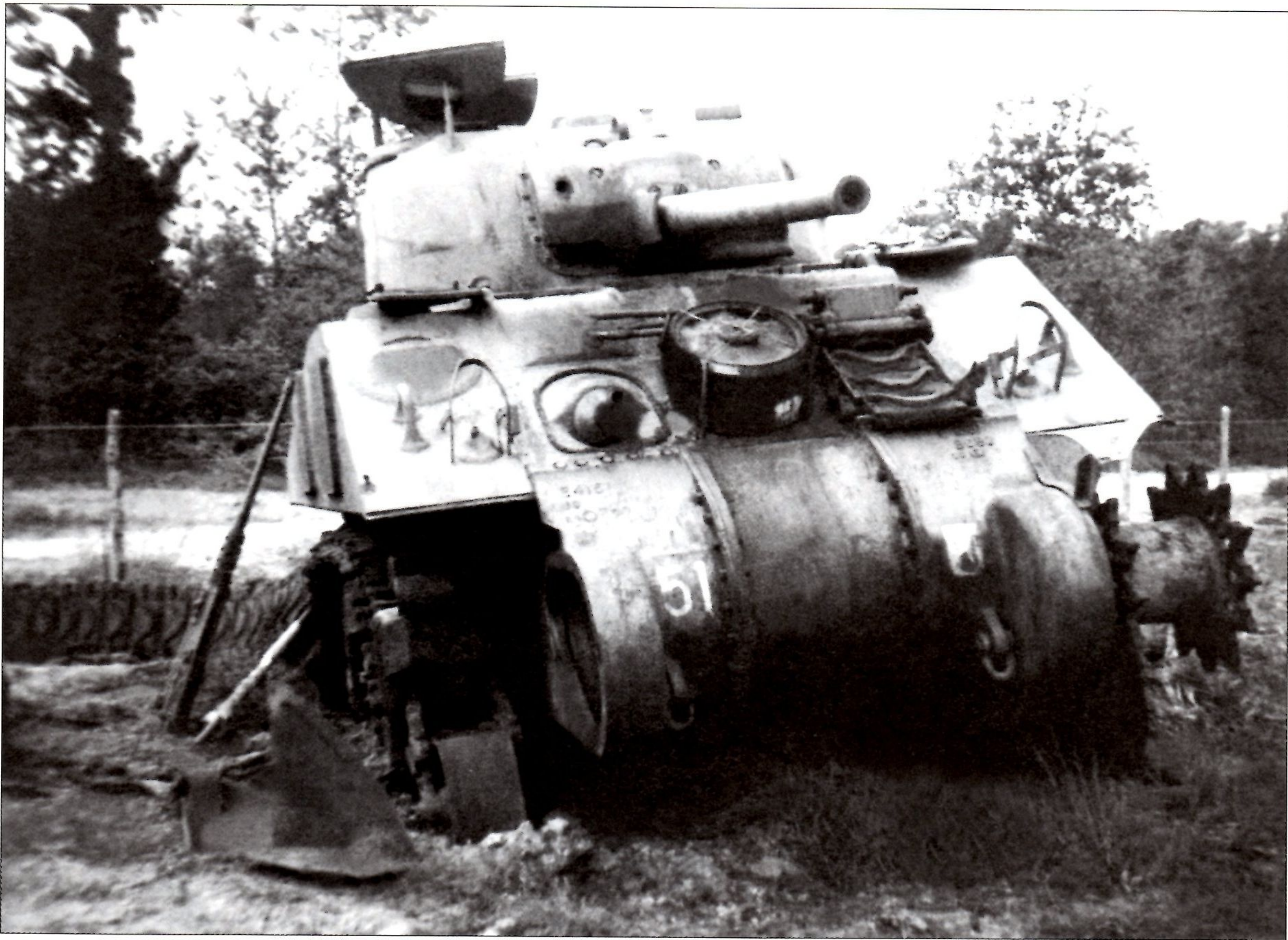
n'est pas là car elle a été stoppée par des Waffen-SS de la « Hohenstaufen ».

Encerclés sur « Maczuga », nous n'avons donc de secours à attendre de personne. La nuit est épouvantable. Les Panzergrenadiere attaquent à plusieurs endroits à la foi. L'infanterie est à court de munitions et c'est ainsi que plusieurs assauts allemands sont contenus à grand peine à la baïonnette. Je comprends pourquoi on avait distribué des grenades à tout le monde, y compris aux équipages de chars... Au cours de la nuit, nous devons contenir un nouvel assaut, celui des parachutistes de Meindl. Une brèche dans notre dispositif est d'ailleurs ouverte par les Fallschirmjäger et des soldats de la 353. Infanterie-Division. En revanche, nous tenons toujours le manoir de Boisjos malgré le pilonnage allemand. Le 20, le combat diminue d'intensité, les hommes sont épuisés. Malgré une nuit blanche, nous reprenons nos positions, harassés de fatigue. » Depuis le 19 août, la jonction a été faite entre les Américains et les Polonais à Chambois. La poche est désormais fermée et seule la côte n°262 permet encore aux Allemands de s'extirper du « chaudron » de Falaise. C'est pour cette raison que la colline sur laquelle le caporal-chef Podyma se trouve est tant convoitée. En ce dimanche matin, Édouard va passer très près de la mort : « Faute de jouir d'une bonne visibilité, le capitaine Sévigny a décidé de quitter le char avec son post-radio pour aller en contrebas de la colline et observer les mouvements ennemis. Tout est calme. Mais quelques secondes plus tard, un déluge de feu s'abat sur nous. Des chars allemands – je crois qu'il s'agissait de Panther – parfaitement camouflés ouvrent le feu simultanément. L'effet de surprise est total ! Nous n'avons pas le temps de réagir. Déjà, des Sherman prennent feu et se disloquent tandis que des blessés se traînent sur le sol. Notre plateau est jonché de ferrailles et d'épaves brûlantes. Les Allemands savaient ce qu'ils faisaient. Ils nous observaient depuis un long moment déjà, car tous les chars détruits étaient des Firefly, les seuls à pouvoir rivaliser avec leurs lourds. Ce matin-là, je n'ai eu la vie sauve que parce que

notre char était équipé d'un canon de 75mm...Ma réaction est immédiate, je ne réfléchis pas. J'enclenche la marche arrière et recule aussi vite que possible. Au diable les trous d'obus et le terrain accidenté, pour la première fois depuis mon arrivée en Normandie, j'ai réellement peur. Un obus de 88 projette une gerbe de terre à l'avant de notre char, ils nous ont ratés ! Miraculeusement, je parviens à atteindre un petit bois. Face à nous, un peu plus loin, le capitaine Sévigny sorti d'on ne sait où progresse à pied sous les balles et les obus. Ils nous croyaient morts. Il parvient à nous rejoindre à couvert. Nous avons perdu six chars en quelques minutes. Mais, détail important, nos deux Sherman radio sont encore intacts. Dans le cas contraire, plus aucun ordre n'aurait pu être donné au Medium Tank canadien et « Maczuga » aurait été perdue ! Toutefois, notre situation vire au drame car, ayant avancé jusque dans nos lignes, des équipes de casseurs de chars armés de Panzerfauste font des ravages dans les rangs du 2^e Régiment Blindé. Dans l'après-midi du 20, le major Stefanowicz est blessé. Le capitaine Sévigny est désigné pour prendre le commandement du régiment, ce qu'il accepte malgré le fait qu'il n'ait aucune expérience dans ce domaine. Notre périmètre se rétrécit de plus en plus. Pressurés par l'ennemi, nous sommes convaincus qu'il faudra se faire tuer sur place. C'est ça où se rendre aux Waffen-SS. Or, pour nous, Polonais, le résultat final sera exactement le même ! Nous nous accrochons coûte que coûte à « Maczuga ». En fin d'après-midi, nous cessons le feu quelques instants pour laisser passer une colonne de prisonniers devancés par un véhicule portant un drapeau à croix rouge. Meindl peut nous remercier ! En fin de soirée, nous subissons un nouvel assaut au cours duquel nous faisons de nouveaux prisonniers. À la tombée de la nuit, nous sommes environ 120 à encore être aptes au combat sur un effectif de 2 000 hommes au départ. Nous tenons toujours la n°262, mais pour combien de temps encore ? Puis, alors que nous n'attendions plus rien, le miracle se produit le 21 août : des renforts canadiens arrivent

▼ Après la contre-attaque de Mortain, un soldat de la 30^e Infantry Division « Old Hickory » pose fièrement devant un Sd.Kfz 251 détruit lors des combats. US National Archives
Conseil Régional de Basse Normandie





◀ Les chars alliés installés sur la côte n°262 n'ont pas fait le poids face aux « lourds » allemands. Sur cette photo, on distingue un Sherman V (M4A4) appartenant au 1^{er} Régiment blindé du major Stefanowicz. L'insigne de la 1^{re} Division Blindée polonaise est visible en bas à droite du glacis. Coll. mémorial de Montormel

enfin à la Cour du Bosq. La jonction tant attendue avec ce qui reste de notre groupement se réalise, nous sommes sauvés ! Nous n'avons pas été ravitaillés depuis trois jours, nous avons des centaines de blessés, dont certains ont succombé, mais nous ressentons une grande joie malgré notre fatigue. Dans l'après-midi, nous quittons « Maczuga », cette terrible côte 262, qui restera l'une des plus grandes tueries de la bataille de Normandie. »

Pour sa part, Nicolas Fank tente de sauver sa vie en quittant la poche de Falaise. Rejoignons-le dans la soirée du 20 août, lorsqu'il aborde le village de Coudehard où une vision d'apocalypse se dévoile à ses yeux : « Partout, un amoncellement de matériels, des cadavres de soldats et de chevaux, ce jusqu'au village de Coudehard. Péniblement, nous parvenons jusqu'au gué de Moissy, l'un des rares passages pour sortir de cet enfer. Brusquement, un officier SS, l'arme au poing, s'avance vers notre char en nous intimant l'ordre d'avancer jusqu'à la carcasse d'un bus qui barre un chemin. Près de la Cour du Bosc, un autre officier des Waffen-SS nous ordonne de nous mettre en position derrière une haie. Nous étions le 21 août et il devait être 3h00 lorsque notre Bordführer, le Feldwebel Moll, nous dit : « Allez, j'en ai plein le nez, on dégage ». Nous avons fait demi-tour pour rejoindre la route de Vimoutiers avant de filer vers Le Sap. Aussi incroyable que cela puisse paraître, mon Panzer fut le dernier à sortir de la poche de Chambois ! Arrivés au Sap, nous sommes tombés en panne sèche. Il ne nous restait plus que 20 litres de jus, à peine de quoi faire démarrer notre gros moteur Maybach ! Nous nous sommes alors réfugiés dans un hangar en bois, à la ferme de Monsieur Bourgault. Accompagné du Feldwebel et d'un autre membre d'équipage, je suis allé à pieds vers Orbec, à la recherche d'essence. Nous sommes repartis du Sap dans la nuit du 23 au 24. En chemin, nous avons croisé une dizaine de Waffen-SS. Sales et déguenillés, ils soutenaient un officier supérieur blessé au visage.

Cet officier n'était autre que Paul « Papa » Hausser, Kommandeur de la 7. Armée ! Pour moi, la guerre a pris fin le 25 août 1944 lorsque j'ai déserté après avoir trouvé des vêtements civils. Entre-temps, étant parvenus à trouver un peu d'essence, nous avons pu faire quitter le Sap à notre Panther. De nouveau à sec à Boisrobert, en Seine-Maritime, nous avons abandonné notre machine entre une église et une sorte de petit manoir. Il y est resté pendant plusieurs années, faisant le bonheur des gamins du village ! »

Nicolas Fank a repris sa vie, celle qu'il avait avant que le III. Reich ne prenne son destin à contre-pied. Il lui restait cependant à affronter le regard de ses compatriotes qui, longtemps après-guerre, considéreront à tort les « malgré-nous » comme des volontaires. Édouard Podyma est retourné vivre en Normandie après avoir suivi « sa » division polonaise jusqu'en Allemagne ; le retour à Varsovie n'étant, de son propre aveu, « qu'une illusion ». Les héros de Maczek étaient devenus des parias. ■

▼ Panther de la I. Panzer-Abteilung / Panzer-Regiment 24. Cette photo a été prise à proximité d'Argentan. On notera la tourelle orientée à 90 degrés ainsi que les trappes ouvertes du capot moteur, ce qui laisse supposer que ce Panzer a été victime d'une avarie mécanique ayant entraîné son abandon. Collection Mathès



PAR ANTOINE MISNER
(AVEC L'AIDE DE JEAN-PIERRE VALANTIN)

BI BIS, VARIATIONS SUR UN THÈME

**MARQUAGES
TACTIQUES**



MARQUAGES BASIQUES

Le numéro d'immatriculation, le nom et les drapeaux ou cocardes sont systématiquement apposés sur tous les chars. En principe, ils ne varient pas (sauf changement de nom ou de règle). Les autres indications, elles, sont variables car souvent fonction du moment.

Noméros d'immatriculation

La numérotation des chars B1bis débute au 201. Rappelons que les B1 utilisaient une série allant de 100 à 135. Les premiers B1bis ont été numérotés à compter du 136 puis, très rapidement, ont adopté la numérotation à partir de 200. La production a été répartie entre plusieurs constructeurs ayant obtenu des lots de fabrication. De ce fait, la numérotation n'est pas continue, en particulier pour les dernières tranches de production. Le numéro est apposé sur l'entretoise avant, sous le canon de 75, sur la porte latérale et, parfois mais rarement, en petits caractères sur le côté gauche ou droit du panneau arrière. Son graphisme varie d'un constructeur à l'autre.

Drapeaux et cocardes

La première marque de nationalité consiste en l'apposition de drapeaux tricolores au-dessous du nom. Suivant le constructeur, taille et position peuvent varier. Ces drapeaux sont situés sur le glacis et le côté droit de la tourelle, parfois sur le panneau arrière. Les chars produits par Schneider portent une petite cocarde sur la tourelle à la place du drapeau. Une cocarde d'identification aérienne est peinte sur la trappe supérieure. Début 1940, des cocardes apparaissent sur certains chars. Leur usage se généralise dès le début de la campagne. Elles sont positionnées sur le glacis, les flancs et parfois sur les côtés et l'arrière de la tourelle. Elles sont peintes en unités. De ce fait, leur taille, leur emplacement et leurs teintes varient, d'autant que la peinture était soit achetée, soit réquisitionnée dans le commerce.

Noms

Les noms de baptême des chars sont définis par la Direction des Fabrications de l'Armement. Que ce soit pour les noms des engins neufs ou pour le changement de noms déjà attribués, ils

étaient soumis pour accord au Bureau Technique de la Direction de l'Infanterie. Pour les chars attribués en complément, le chef de bataillon soumettait à la division l'approbation des noms proposés ; certains chars produits dans les dernières semaines de la campagne n'ont pas été baptisés. Le nom est inscrit sur le glacis avant et le côté droit de la tourelle. Certains chars comme ceux du 37^e BCC portent également leur nom sur le côté gauche de la tourelle.

Le nom est réglementairement écrit en caractères bâtons, sa hauteur étant d'environ 10 à 12 centimètres. Le graphisme et la position pouvaient varier considérablement. La lettre initiale est souvent plus grande. Sur certains engins, le nom est écrit en biais et/ou en lettres fantaisie. Il semblerait que ces lettrages n'aient pas été appliqués en usine mais dans les Parc d'Engins Blindés lors de la perception des matériels.

Plusieurs chars portaient le même nom, créant ainsi des confusions. D'autres ont changé de nom. Au 49^e BCC, pour une raison encore ignorée, un certain nombre de chars a été rebaptisé. Au 37^e BCC, précédemment équipé de chars B1, les B1bis reprenaient le même nom suivi du suffixe II. Au cours du mois de juin, de nombreux engins ont été mis en ligne sans nom. Dans certains cas, le nom avait été attribué mais l'urgence de la situation n'avait pas permis de l'apposer. Dans un cas au moins, un char disposant d'un nom réglementaire a été baptisé d'un autre nom par son équipage.

L'absence de tout repère d'identification sur le côté gauche du char est un grave handicap au point que, encore aujourd'hui, des files entières de B1bis restent anonymes faute d'indications. À noter que certains des derniers chars produits portent leur nom sur le côté gauche de la caisse et sur la porte d'entrée latérale.



MARQUAGES TACTIQUES

En théorie, les marquages permettent d'identifier le bataillon et la place du char dans l'unité. En pratique, de nombreux facteurs bouleversent ce bel ordonnancement. De nombreux engins faisant l'objet de mutations conservaient une partie de leurs marques antérieures auxquelles se surajoutaient parfois les marquages de l'unité d'accueil ! En cours de campagne, des chars de remplacement étaient intégrés tandis que certaines unités étaient regroupées ou

TYPE	N°	THÈME	UNITÉS
B1	101 à 113	Villes et provinces françaises	37 ^e BCC
B1	114 à 135	Provinces françaises	37 ^e BCC
B1 bis	201 à 235	Pays de l'Empire, villes et régions françaises	8 ^e et 15 ^e BCC
B1 bis	236 à 270	Navires de la Marine française	8 ^e et 15 ^e BCC
B1 bis	271 à 305	Villes de l'Empire	28 ^e et 37 ^e BCC
B1 bis	306 à 345	Rivières et fleuves français	28 ^e , 37 ^e , 41 ^e , 47 ^e et 49 ^e BCC / 347 ^e CACC
B1 bis	346 à 375	Vins et cépages	28 ^e , 41 ^e , 46 ^e , 47 ^e et 49 ^e BCC
B1 bis	376 à 410	Victoires de 1914 - 1918	8 ^e , 37 ^e , 41 ^e , 46 ^e , 47 ^e et 49 ^e BCC
B1 bis	411 à 445	Chefs de guerre et grands hommes	46 ^e et 47 ^e BCC
B1 bis	446 à 480	Victoires et hommes du 1 ^{er} Empire	
B1 bis	481 et plus	Noms divers	

(Toujours dans les mêmes thèmes, mais sans continuité. Beaucoup de chars ne sont pas baptisés.)

réorganisées en compagnies de marche. Le 28° BCC a ainsi été entièrement reconstitué. En pratique, les marquages tactiques diffèrent sensiblement d'une unité à l'autre. À noter que le marquage tactique est parfois placé sur ou dans une figure géométrique.

Le marquage par AS

Il est destiné à situer la position du char au sein de l'unité. Il est basé sur un système de symboles de cartes à jouer et de couleurs. Ce marquage reprend celui en usage pendant la Première Guerre mondiale. Son origine n'est pas connue mais il est probable que le terme « d'As » fasse référence aux initiales de l'Artillerie Spéciale (AS), ancêtre de l'Arme blindée. La couleur indique la

	1° SECTION	2° SECTION	3° SECTION	SECTION D'ÉCHELON
1° COMPAGNIE				
2° COMPAGNIE (BLANC OU NOIR)				
3° COMPAGNIE				

compagnie, le symbole précise la section.

Le marquage par figure géométrique

Lui aussi hérité de l'Artillerie Spéciale, il est plus simple que le système de l'As et, en principe, définit le niveau hiérarchique supérieur. Faisant partiellement double emploi avec l'As, les deux systèmes ne sont théoriquement pas employés simultanément.

- Cercle : 1° Compagnie
- Carré : 2° Compagnie
- Triangle : 3° Compagnie

Il s'agit normalement de grandes formes évidées tracées sur la tourelle comme par exemple sur le « Nancy II » ou le « Nivernais II ».

L'indicatif radio

L'indicatif radio est représenté par une lettre de grande dimension

1° DCR : PC Avant PC Arrière	4A 4Z	28° BCC : PC Avant PC Arrière	2D 2V	37° BCC : PC Avant PC Arrière	3D 3V
1° demi-brigade : PC Avant PC Arrière	4B 4Y	1° compagnie 1° section 2° section 3° section	2A D E F	1° compagnie 1° section 2° section 3° section	3A M N O
		2° compagnie 1° section 2° section 3° section	2B G H I	2° compagnie 1° section 2° section 3° section	3B P R S
		3° compagnie 1° section 2° section 3° section	2C J K L	3° compagnie 1° section 2° section 3° section	3C T U Y

peinte sur le flanc du char (parfois aussi sur la tourelle). La position, la taille et le graphisme des indicatifs radio sont variables. Certaines lettres sont écrites en caractères grecs (exemple : « Papeete » ou « Duguesclin »), d'autres en caractères latins avec ou sans empattements. À la 1° DCR, la répartition des indicatifs a été faite au niveau divisionnaire. Toutefois, des divergences apparaissent entre les deux bataillons de chars lourds. Au 28° BCC, l'indicatif radio se situe sur les flancs et le panneau arrière des engins. Dans les sections, les chars subordonnés portent un point en avant ou en arrière du code. Au 37° BCC, l'indicatif radio est peint sur la tourelle, les flancs et le panneau arrière.

MARQUAGES PERSONNELS & PARTICULIERS

Les marquages personnels restent généralement très discrets. Les annotations les plus courantes consistent en des surnoms ou encore des mentions humoristiques. Elles sont souvent sur le glacié du char ou le capot pilote. Des dessins tels que des salamandres stylisées ou bien des insignes apparaissent aussi parfois. Certains chars portent des carrés blancs sur le panneau arrière. Il est probable qu'il s'agisse de repères destinés à faciliter la conduite nocturne. Dans une logique similaire, trois machines – l'« Indochine », le « Brest » et le « Maroc » – portent aussi une bordure blanche sur l'extérieur des garde-boue.

MARQUAGES DES GRANDES UNITES

Les Divisions cuirassées de réserve (DCR) se sont dotées d'un système d'identification propre. Leur formation tardive n'a pas facilité leur organisation, la priorité étant de regrouper les divers composants dans l'urgence. Il est à noter qu'aucune division cuirassée n'a eu la possibilité d'effectuer de manœuvres au niveau divisionnaire. Pour les chars de la 4° DCR par exemple, certaines unités ont directement rejoint sur le champ de bataille ! La liste publiée ci-dessous ne répertorie que les marques tactiques particulières. Ces marquages sont peints en blanc, les graphismes sont très variables, parfois très soignés, parfois peints grossièrement. Élaborés et précis, ces systèmes de marquage vont voir leur ordonnancement perturbé par les mutations des chars d'un bataillon à l'autre ou, simplement, au sein d'une même unité.

1° Division Cuirassée de Réserve

Les chars de la 1° DCR sont à peu près les seuls à présenter des marquages uniformisés à l'échelon divisionnaire. À noter que le char n°452 « Verdun II », monture personnelle du général Bruneau, porte deux étoiles au-dessus de son nom de baptême. Ils résultent de l'instruction du général Bruneau en date du 16 février 1940 : « Les chars portent, peints en blanc sur leur tourelle, leur face arrière et sur leurs faces latérales en avant du barbotin, l'indicatif des postes radio qui leur seront affectés. Dispositions de détail fixées par les commandants des demi-brigades intéressées. »

Le 28° BCC

- 1° Compagnie : Indicatif radio en lettre précédée ou suivie d'un point sur la tourelle. Exemple : « Tananarive ». As sur la tourelle.





◀ et ▼ B1bis Verdun II – n° 452
1^{re} Division Cuirassée de Réserve
37^e Bataillon de Chars de Combat
Mai 1940

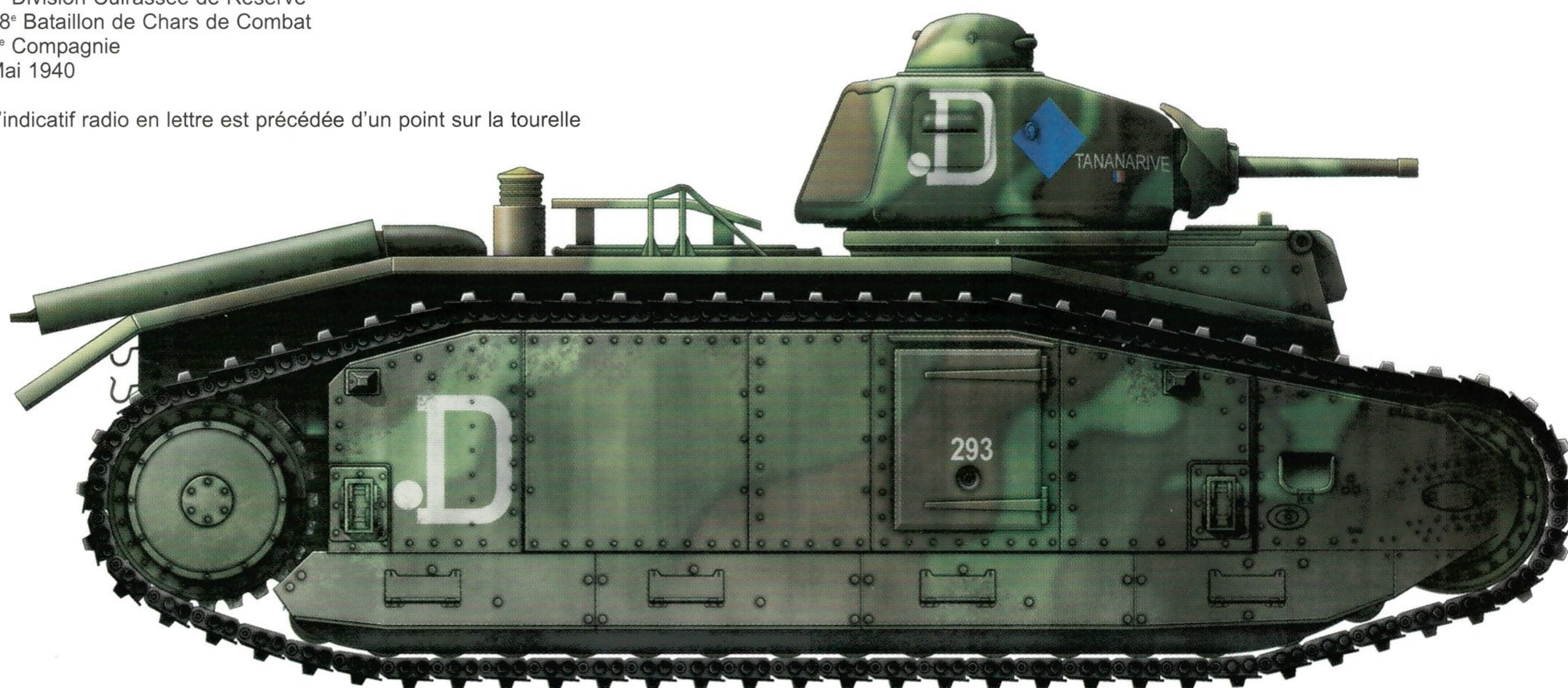
Le Verdun II remplace le char B1 du même nom. Les étoiles sont la marque du général de brigade Bruneau, chef de la 1^{re} demi-brigade lourde. Commandé par le fils du général, le Verdun II se replie sous la pression allemande avant d'être rattrapé par la 7. Panzer-Division et d'être mis hors de combat à Soire-le-Château, le 16 mai au soir.

Souvent indiqué comme étant gris, en réalité il portait un camouflage trois tons délimité par des cernes. La photo permet de voir que le soufflet à la base de l'antenne était en caoutchouc naturel !
Coll. Hugo Jäger



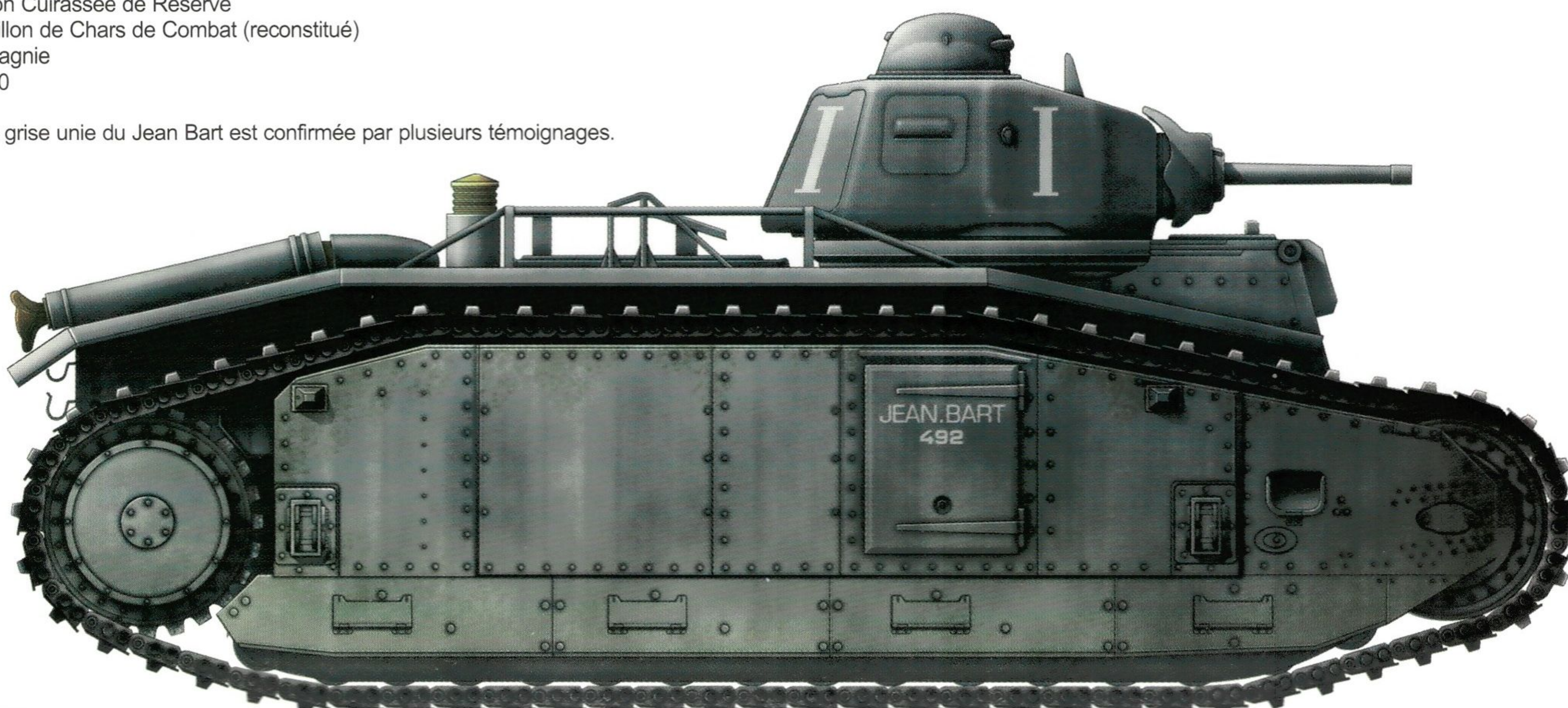
► B1bis Tananarive – n° 293
1^{re} Division Cuirassée de Réserve
28^e Bataillon de Chars de Combat
1^{re} Compagnie
Mai 1940

L'indicatif radio en lettre est précédée d'un point sur la tourelle



► B1bis Jean Bart – n° 492
1^{re} Division Cuirassée de Réserve
28^e Bataillon de Chars de Combat (reconstitué)
2^e Compagnie
Juin 1940

La teinte grise unie du Jean Bart est confirmée par plusieurs témoignages.



B1 BIS, VARIATIONS SUR UN THÈME



▲ Le 448 Nancy II montre bien les marquages redondants du 37^e BCC. Ce char de la 3^e compagnie s'identifie par le cercle peint à l'arrière de sa tourelle contenant un as de carreau rouge invisible sur la photo.

Ceci démontre l'utilité du cercle, bien plus visible que l'as à une certaine distance.

La lettre X désigne la 3^e section de la 3^e compagnie du 37^e BCC.
Coll. A. Misner

Exemple : « Basse Terre ».

- 2^e Compagnie : Indicatif radio en lettre précédée ou suivie d'un point sur la tourelle. Exemple : « Vouvray ».

- 3^e Compagnie : Indicatif radio en lettre précédée ou suivie d'un point sur la tourelle, répercuté à l'arrière de chaque côté.

Le 28^e BCC reconstitué

Le bataillon est reconstitué le 25 mai 1940 avec des matériels neufs. Les marquages en lettres reprennent les mêmes dispositions mais les As disparaissent. En plus du drapeau accompagnant le nom de baptême des engins, deux autres drapeaux tricolores de grandes dimensions sont peints sur le glacis avant parties supérieure et inférieure. L'indicatif radio est parfois encadré. Sur certains chars, le nom est peint juste au-dessus de la pointe avant du glacis, sous le grand drapeau tricolore. Les chars apparaissant d'une teinte unie (gris souris ?) portent leur nom de baptême sur les flancs et non plus sur la tourelle ; cependant, on voit aussi des machines peintes en camouflage trois tons avec cernes. Sur le côté droit, le nom est peint sur la porte. Il s'agit peut-être d'une particularité d'un constructeur (FCM ?) car des engins portant des numéros supérieurs sont marqués de manière classique.

37^e BCC

Le 37^e BCC porte des marquages uniformes et complexes. Il est vrai que ce bataillon, précédemment doté de chars B1, a eu le temps de peaufiner son système de marquage. On trouve une

lettre code sur les flancs, sur la tourelle et sur le panneau arrière des machines. Sur la tourelle, ce code est complété par un As dans un motif évidé : carré pour la 1^e Compagnie, triangle inversé pour la 2^e et cercle pour la 3^e. L'As indique la section et sa couleur identifie la compagnie. Dans ce cas, le marquage est doublé d'un symbole géométrique sans doute pour une meilleure lisibilité. Le nom du char est porté des deux côtés de la tourelle. Rappelons que c'était une disposition en usage sur les B1. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà indiqué, certains noms reprennent ceux de chars B1 antérieurement affectés à ce bataillon. Ils sont suivis du chiffre II.

2^e Division Cuirassée de Réserve

La 2^e DCR est composée de la 2^e demi-brigade de chars lourds B1bis du lieutenant-colonel Roche réunissant le 8^e BCC (commandant Girier) et le 15^e BCC (commandant Bourgin) ; au total, l'unité aligne 69 chars. Plusieurs engins des deux bataillons ont permuté, conservant la plupart du temps tout ou partie de leurs marquages initiaux. Au 10 mai, l'unité créée le 15 janvier 1940 est cantonnée dans les environs de Châlons-sur-Marne autour du camp de la Haute-Moivre.

8^e BCC

1939 : La tourelle porte une lettre code parfois accompagnée d'un symbole géométrique (carré ou rond blanc).

1940 : Plus de marquage visible en mai.

Les marquages du 8^e BCC sont réduits au minimum. De plus, la permutation de plusieurs engins provenant du 15^e BCC ayant conservé leurs marques rend vaine toute tentative de classement.

15^e BCC

En 1939, un indicatif radio en chiffre est apposé sur la tourelle. Sur les flancs, on peut observer un As de grande dimension, sur fond blanc, parfois aussi sur le panneau arrière. Le fond blanc peut être carré (2^e compagnie) ou triangulaire (3^e compagnie). Ces marquages disparaissent avant le début de la campagne de mai 1940. Une Croix de Lorraine bleue bordée de blanc apparaît sur la tourelle de plusieurs chars. En 1940, les As sont remplacés sur la tourelle, masquant souvent la Croix de Lorraine. Les indicatifs radio en lettre ou chiffre sont sur les flancs ; les positions varient et parfois les indicatifs sont peints plusieurs fois. Des divergences existent d'une compagnie à l'autre, mais les marques sont relativement homogènes au sein de chaque compagnie. Les chars des commandants de compagnie se distinguent par un As de trèfle.

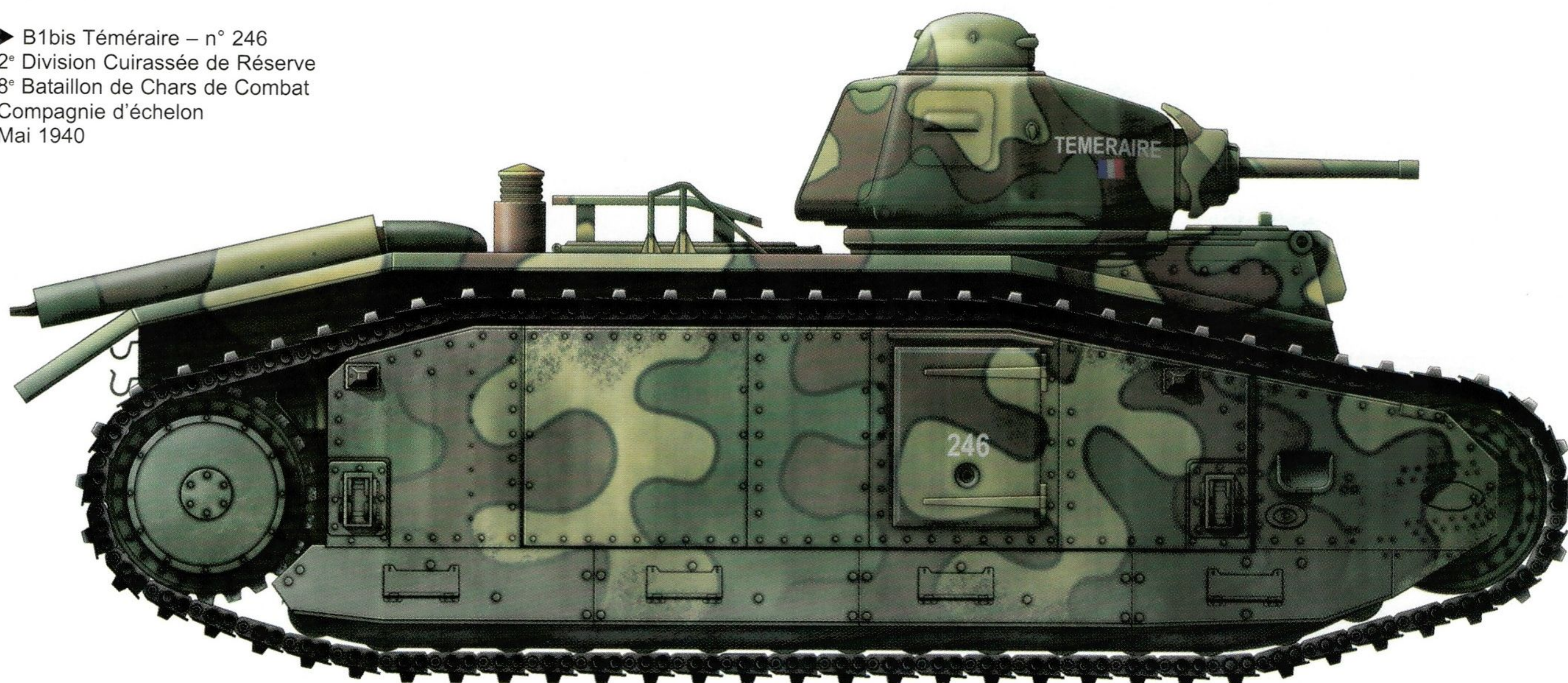
Le système de marquage est théoriquement cohérent mais, en pratique, son application est très inégale. Les permutations d'engins achèvent de rendre totalement illusoire toute identification.

◀ Le 265 Mistral porte un as de trèfle rouge (commandant de la 3^e compagnie) et l'indicatif radio D (marquage porté initialement au 8^e BCC). L'inscription *Schrott* apposée par les Allemands signifie « ferraille », 568 étant le numéro de l'épave. Le 17 mai 1940, en compagnie du Tunisie, le Mistral participe à un raid sur Landrecies afin d'y contrer les avant-gardes d'une Panzer-Division. Les deux B1bis passent la nuit à Ors. Le 18 mai, le combat débute vers 10h00. Le Mistral et le Tunisie se postent pour tenir la route de Pommereuil et contenir les Allemands qui contournent le village par le nord. Dans la matinée du 19, le Mistral est pris à partie à l'entrée du Catelet par des Allemands embusqués. Touché, le char s'affaisse après qu'on ait entendu une forte explosion.

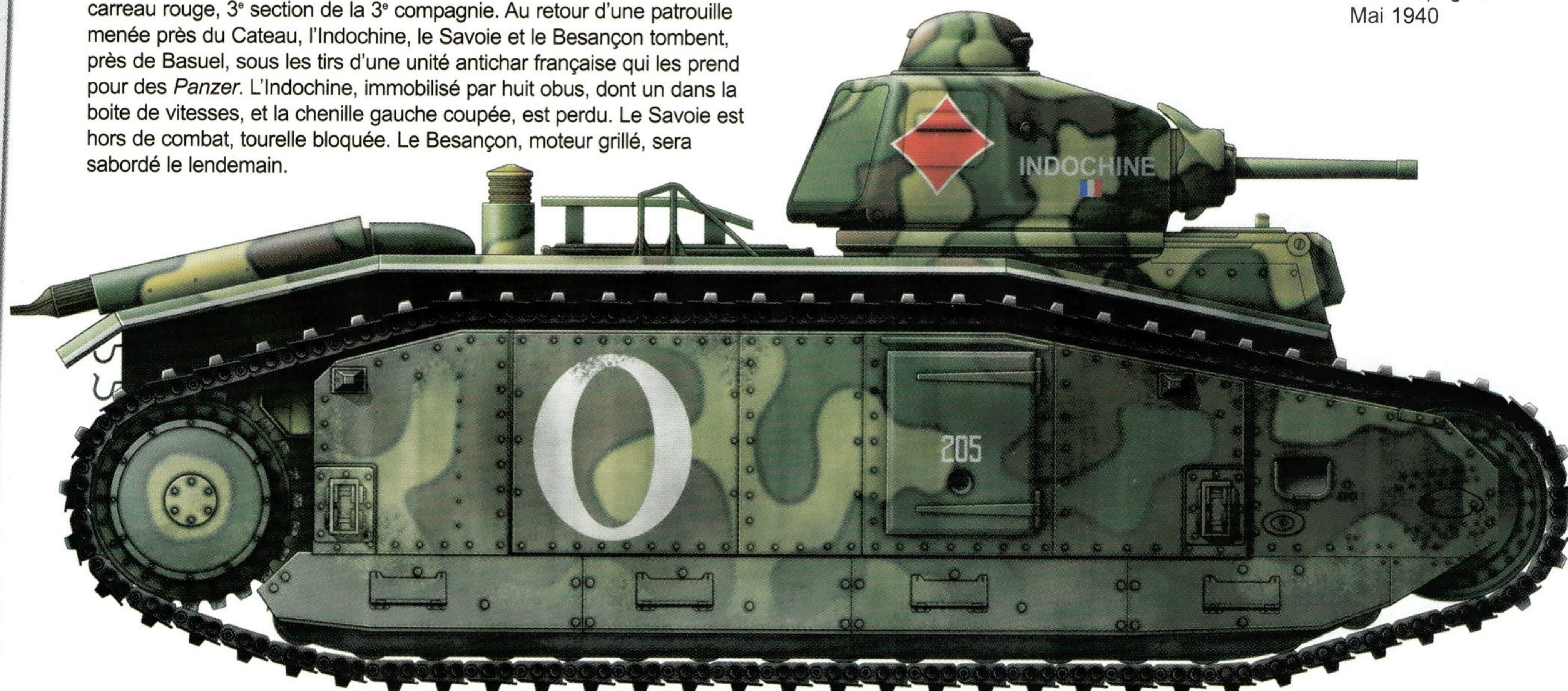
Coll. A. Misner



► B1bis Téméraire – n° 246
2^e Division Cuirassée de Réserve
8^e Bataillon de Chars de Combat
Compagnie d'échelon
Mai 1940



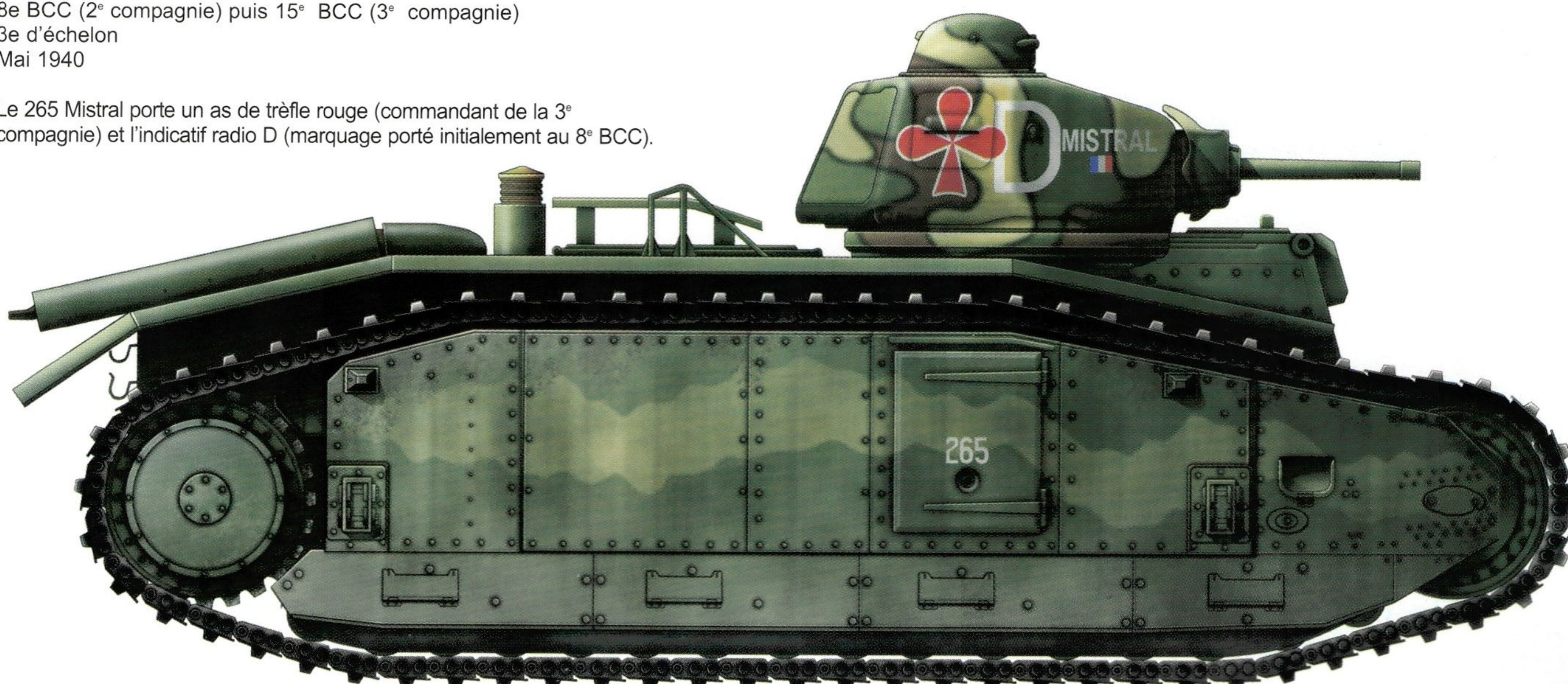
▼ Le 205 Indochine porte des marquages peu courants. Des carrés blancs sur le panneau arrière, complétés par une bordure blanche sur les garde-boues, dispositif devant faciliter la conduite de nuit. Sur les flancs, un grand O désigne l'indicatif radio. La tourelle porte l'as de carreau rouge, 3^e section de la 3^e compagnie. Au retour d'une patrouille menée près du Cateau, l'Indochine, le Savoie et le Besançon tombent, près de Basuel, sous les tirs d'une unité antichar française qui les prend pour des *Panzer*. L'Indochine, immobilisé par huit obus, dont un dans la boîte de vitesses, et la chenille gauche coupée, est perdu. Le Savoie est hors de combat, tourelle bloquée. Le Besançon, moteur grillé, sera sabordé le lendemain.



◄ B1bis Indochine – n° 205
2^e Division Cuirassée de Réserve
15^e Bataillon de Chars de Combat
3^e Compagnie
Mai 1940

► B1bis Mistral – n° 265
2^e Division Cuirassée de Réserve
8^e BCC (2^e compagnie) puis 15^e BCC (3^e compagnie)
3^e d'échelon
Mai 1940

Le 265 Mistral porte un as de trèfle rouge (commandant de la 3^e compagnie) et l'indicatif radio D (marquage porté initialement au 8^e BCC).



B1 BIS, VARIATIONS SUR UN THÈME



3^e Division Cuirassée de Réserve

La 3^e DCR, créée le 6 avril 1940, est commandée par le général Brocard. Sa brigade lourde réunit les 41^e et 49^e BCC.

41^e BCC (novembre 1939)

Le 41^e BCC se caractérise par la présence d'une bande sinusoïdale bleue peinte sur les côtés de la tourelle.

- 1^e compagnie : Bande sinueuse resserrée
- 2^e compagnie : Bande sinueuse étalée avec bordure
- 3^e compagnie : Bande sinueuse étalée sans bordure

Une petite figure géométrique pleine – rond, carré ou triangle – précise la section. Un système d'identification est peint sur les deux faces arrière de la tourelle. Il consiste en un ensemble de trois surfaces trapézoïdales. Deux panneaux sombres de couleur inconnue encadrant une surface blanche sur laquelle est peinte une grande lettre désignant la compagnie : A pour la 1^e compagnie, I pour la 2^e compagnie (parfois en négatif) et O pour la 3^e compagnie. Les sections et le positionnement du char dans la section sont définis par des figures géométriques placées dans les surfaces sombres de part et d'autres de la lettre de compagnie. 1^e section : disque, 2^e section : carré, 3^e section : triangle. La présence d'une, deux ou trois figures détermine la position du char dans la section. La lecture de ces informations n'était possible qu'en se plaçant à l'arrière et dans l'axe du char (porte de tourelle fermée).

Très précis, ce système sera cependant rendu caduque du fait des permutations des chars au sein des bataillons ; d'où une certaine confusion pour identifier après-coup les engins. La disposition des marquages n'est pas strictement identique sur tous les chars et l'emplacement des panneaux peut légèrement varier.

49^e BCC

Plusieurs types de camouflages sont observables et les marquages ne sont pas uniformément appliqués.

Les tourelles portent un camouflage particulier mais appliqué de diverses manières :

- La partie haute de la tourelle est peinte d'un ton clair par-dessus le camouflage de base. Cette zone ne couvre pas tout le dessus de la tourelle.
- La tourelle porte une bande horizontale qui apparaît tantôt claire, tantôt foncée.

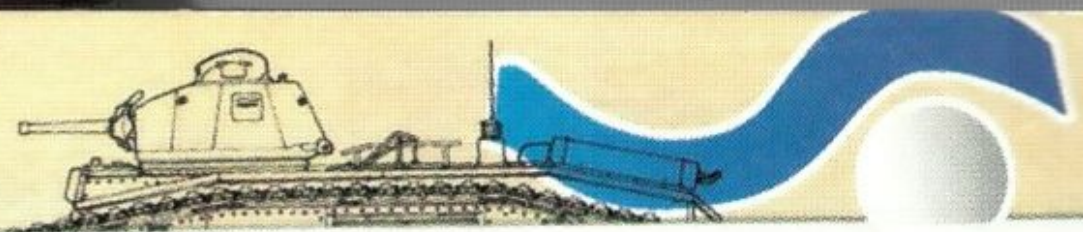
Les marquages tactiques utilisés sont les As. Leur taille et emplacement varient. Certains sont accompagnés d'un point. Il est possible que ces dispositions soient liées aux subdivisions de l'unité et la place de chaque engin. Mais, soit par manque de temps, soit à la suite de permutations, la comparaison avec l'organigramme du bataillon ne permet plus aucune conclusion valide.

◀ Photos de haut en bas

❶ 41^e BCC, 1^e compagnie : Bande sinueuse serrée, ici le Beaune appartenant à la 3^e section.
Coll. A. Misner

❷ 41^e BCC, 2^e compagnie : Bande sinueuse étalée avec bordure, ici l'Aisne de la 2^e section.
Coll. A. Misner

❸ 41^e BCC, 3^e compagnie : Bande sinueuse étalée, ici le Muscadet de la 3^e section.
Coll. A. Misner



MARQUAGE IDENTIFIÉ
MARQUAGE SUPPOSÉ



1^e SECTION



2^e SECTION



3^e SECTION

1^e COMPAGNIE



EURE



LOT



VOLNAY



BEAUNE



VAUQUOIS



TARN



PINARD

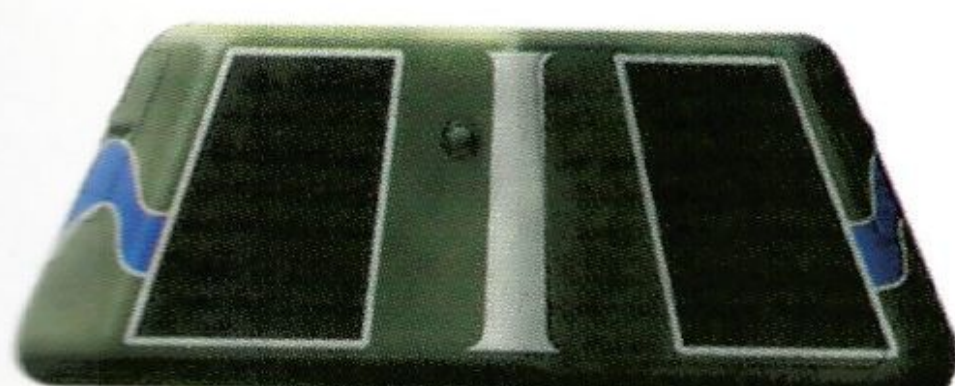


SAMBRE



VOUGEOT

2^e COMPAGNIE



CHATEAUNEUF-DU-PAPE



DURANCE



AISNE



DROME



FLEURIE



CORBIERES



PINARD

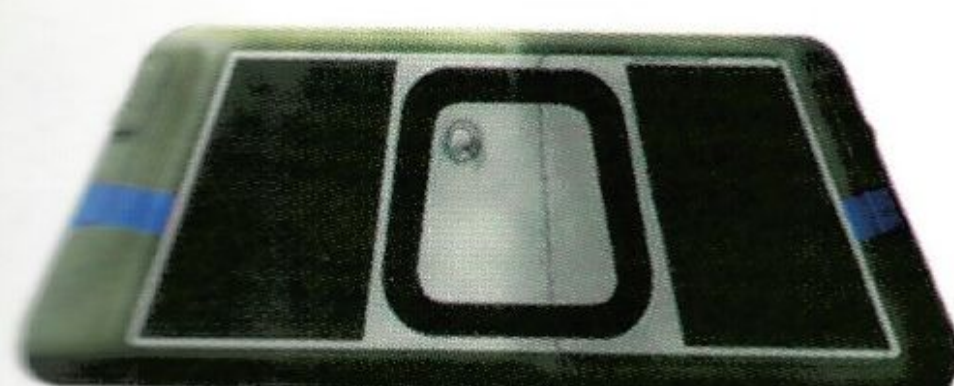


YONNE

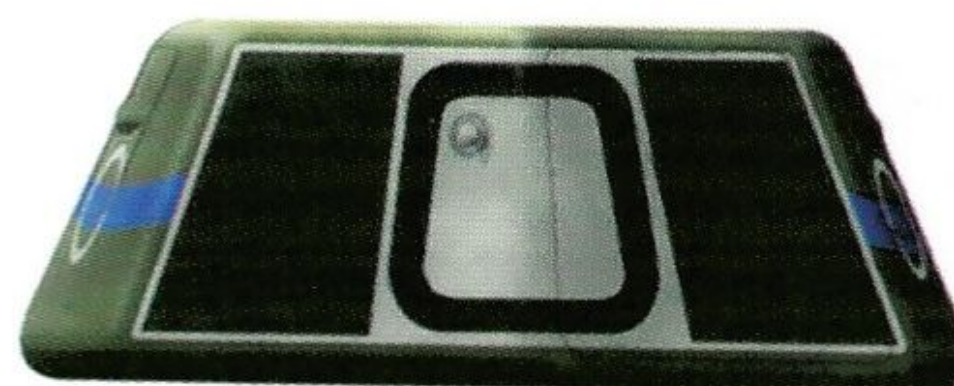


VILLERS-MARMERY

3^e COMPAGNIE



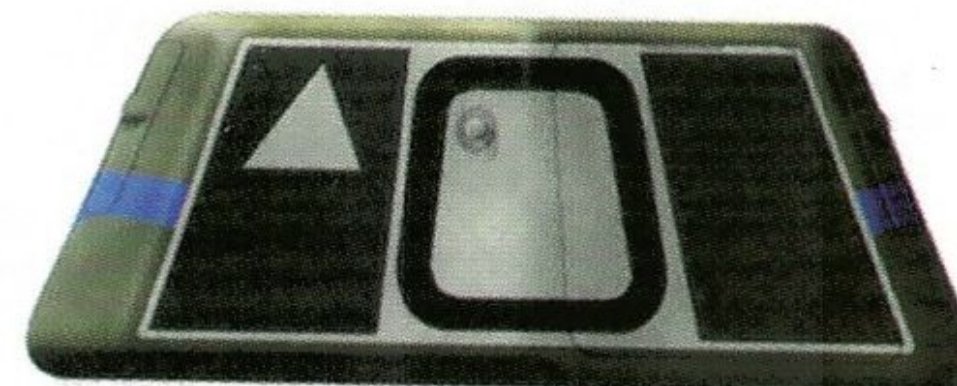
SOMME



MEURTHE



BARSAC



MUSCADET



MEURSAULT



VERTUS



DOUBS



TREPAIL



MOSELLE



CHARENTE

B1 BIS, VARIATIONS SUR UN THÈME



▲ L'Ulm porte l'indicatif radio R sur les flancs ainsi que sur la tourelle.
Coll. A. Misner

4^e Division Cuirassée de Réserve

Constituée le 15 mai 1940, la 4^e DCR est commandée par le général de Gaulle jusqu'au 6 juin puis par le colonel Chaudemont, (6 et 7 juin) et le général de la Font.

46^e BCC

Pas de marquages particuliers.

47^e BCC

Certains chars portent sur les flancs un indicatif radio en lettre de grande dimension. Le code se retrouve aussi en dimension plus petite sur la tourelle. Pour d'autres, un numéro est peint sur les trois faces de la tourelle.

Les CACC

▼ Le n° 544 ne porte pas de nom
Coll. A. Misner

Les compagnies autonomes de chars de combat (CACC) sont constituées de chars neufs ou sortant de réparation. Hormis la



352^e, elles n'ont pas porté de marquages particuliers, les chars récupérés conservant généralement leurs marques d'origine. On y trouve aussi des chars B1 modernisés dont l'armement de tourelle a été changé (47 SA 35 en remplacement du 47 SA 34). L'état mécanique pitoyable de ces derniers ne leur a bien souvent même pas permis de rejoindre le front. À Abbeville, la 347^e CACC ne peut aligner que 3 chars sur un effectif théorique de 13 machines.

En ce qui concerne les engins de la 352^e CACC, les tourelles portent sur trois faces un triangle blanc dans lequel est peinte une cocarde, suivi d'un numéro d'ordre allant de 0 à 9. Tous les chars de la compagnie sont soigneusement peints suivant le même schéma.

CONCLUSION

L'Armée française a développé plusieurs systèmes de marquages qui se voulaient cohérents au niveau divisionnaire. Toutefois les nombreuses modifications intervenues dans un laps de temps très court n'ont pas permis de rectifier et d'uniformiser les engins au sein d'un bataillon. Cette situation est devenue anarchique dès le début de la campagne qui a rapidement vu les effectifs des bataillons fondre et les chars réaffectés en fonction des nécessités pour finalement se voir regroupés en unités de marche.

Cette étude n'est certainement pas définitive car de nombreuses incertitudes demeurent mais elle permet de faire le point des connaissances. En l'absence d'archives officielles, seules les photos et les témoignages permettent d'avoir quelques certitudes. Il n'en reste pas moins que les B1bis sont des engins particulièrement hauts en couleurs tant sur le plan des marquages que celui des camouflages. Pour une grande majorité de ces blindés, les marquages sont individualisés, permettant ainsi d'en suivre le parcours et le destin souvent funeste.

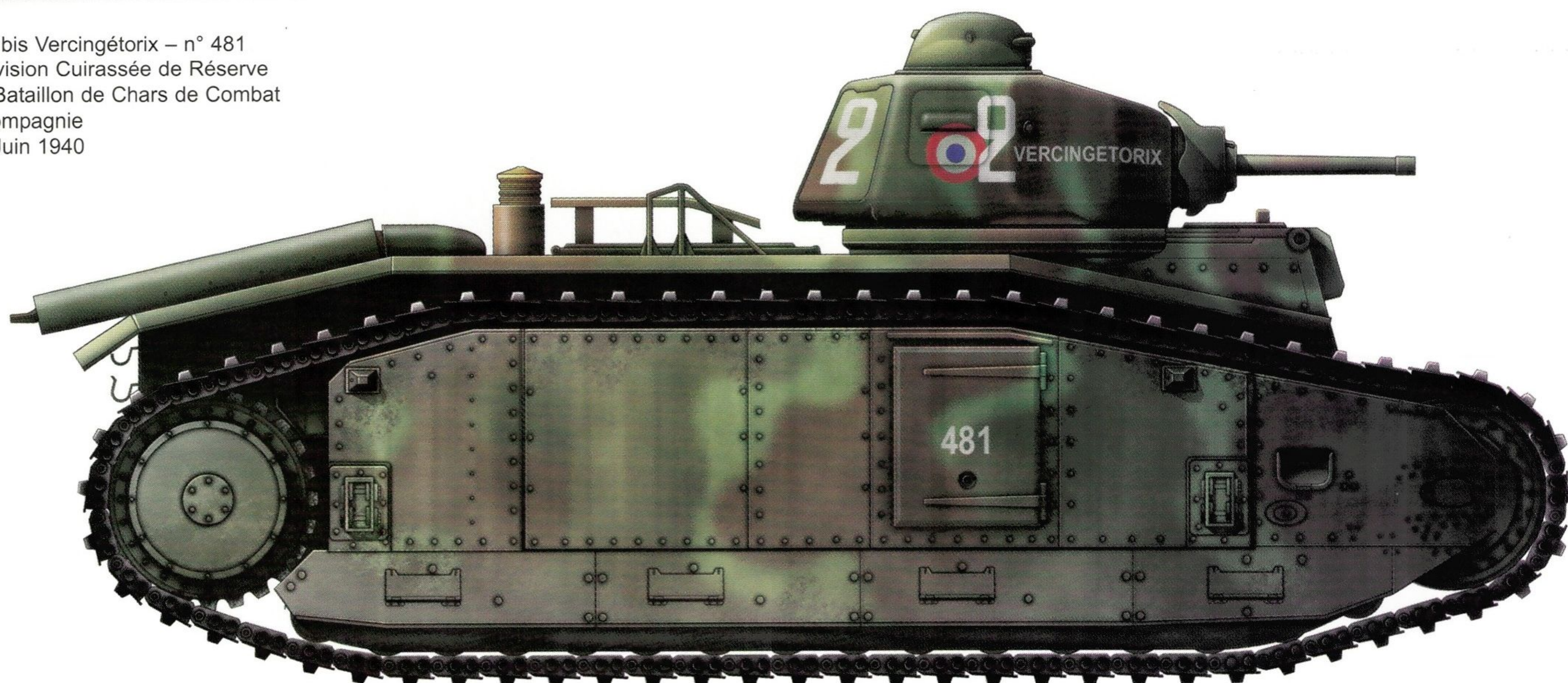
La lecture de l'article de Jean-Pierre Valantin sur les variantes physiques des chars B et les constatations faites en matière de camouflages et de marquages montrent que l'uniformité n'était pas la règle de base pour cet engin. Pour une production totale d'à peine 400 exemplaires, le B1bis cumule sans doute tous les records en termes de diversité, ce sans même aborder la question des chars de prise et autres dérivés. ■

Page de droite

► **Photo de gauche** : B1bis n° 394 Pauillac. Cette vue permet d'observer le contour du marquage particulier du 49^e BCC sur le haut de la tourelle. Une zone autour du tourelleau reste en camouflage de base et peut varier d'un char à l'autre.
Coll. A. Misner

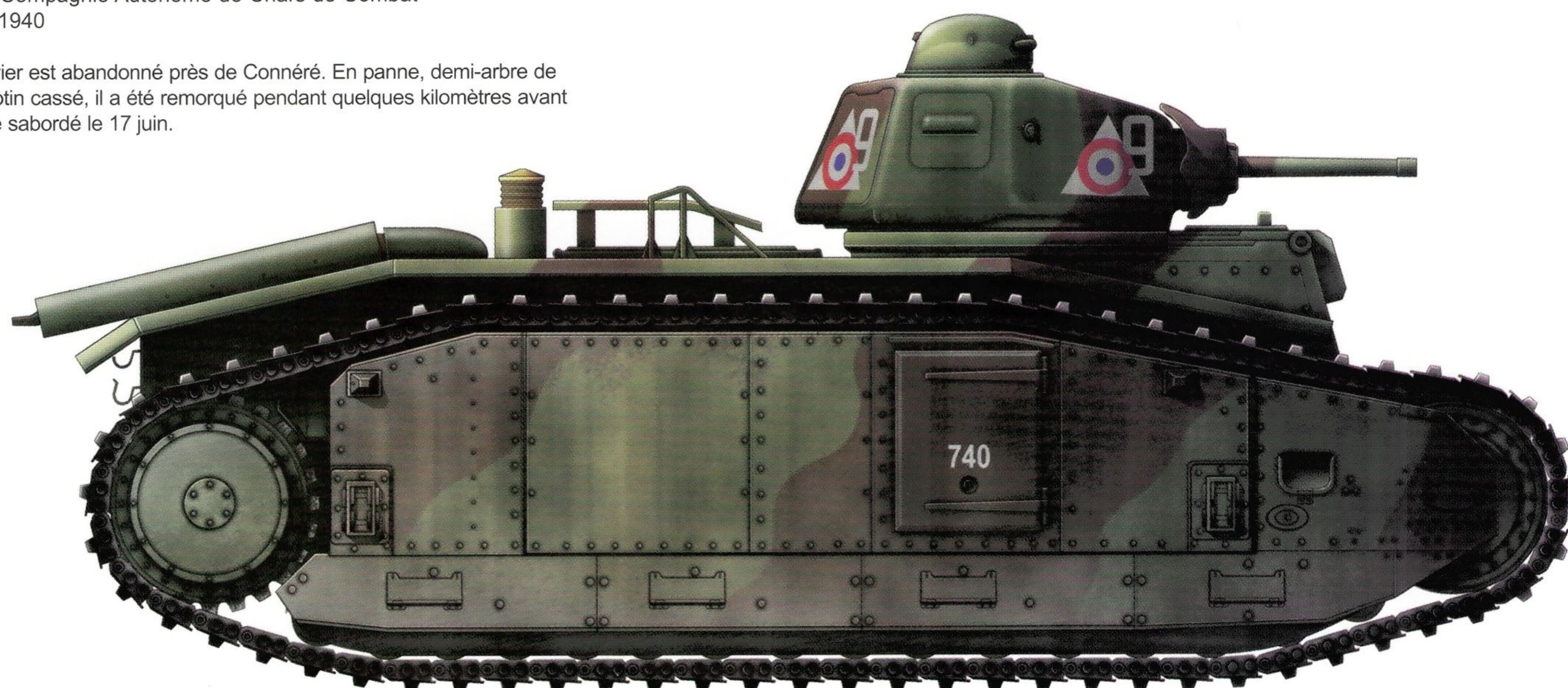
► **Photo de droite** : 49^e BCC : Les marquages tactiques utilisés sont les as dont la taille et l'emplacement varient. Certains sont accompagnés d'un point. Il est possible que ces dispositions soient liées théoriquement aux subdivisions de l'unité et la place de chaque engin. Mais soit par manque de temps, soit à la suite de permutation survenues entre-temps, la comparaison avec l'organigramme du bataillon ne permet plus aucune conclusion valide.
Coll. A. Misner

► B1bis Vercingétorix – n° 481
4^e Division Cuirassée de Réserve
46^e Bataillon de Chars de Combat
3^e Compagnie
Mai-Juin 1940

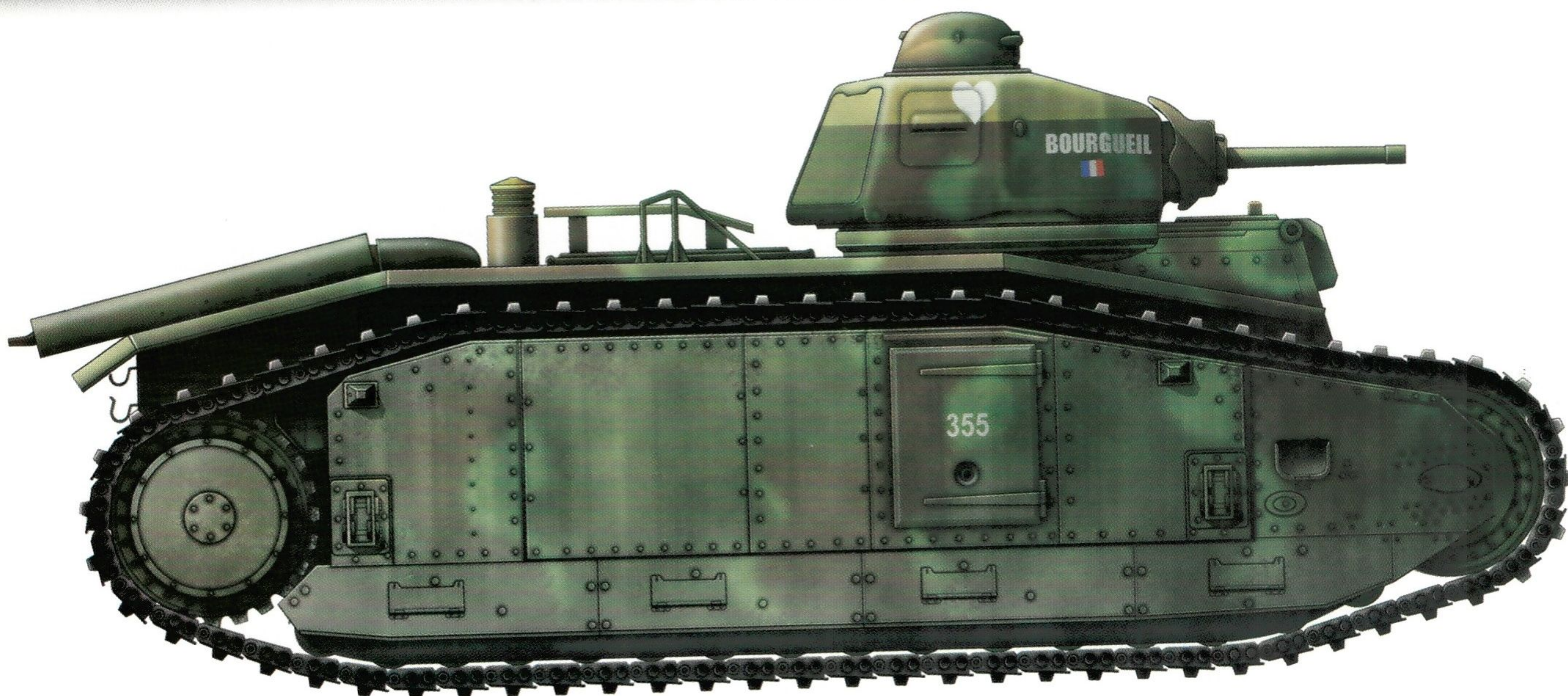


► B1bis Olivier – n° 740
352^e Compagnie Autonome de Chars de Combat
Juin 1940

L'Olivier est abandonné près de Connéré. En panne, demi-arbre de barbotin cassé, il a été remorqué pendant quelques kilomètres avant d'être sabordé le 17 juin.



B1 BIS, VARIATIONS SUR UN THÈME



▲ B1bis Bourgueil – n° 355
1^{re} Division Cuirassée de Réserve
28^e Bataillon de Chars de Combat
1^{re} Compagnie

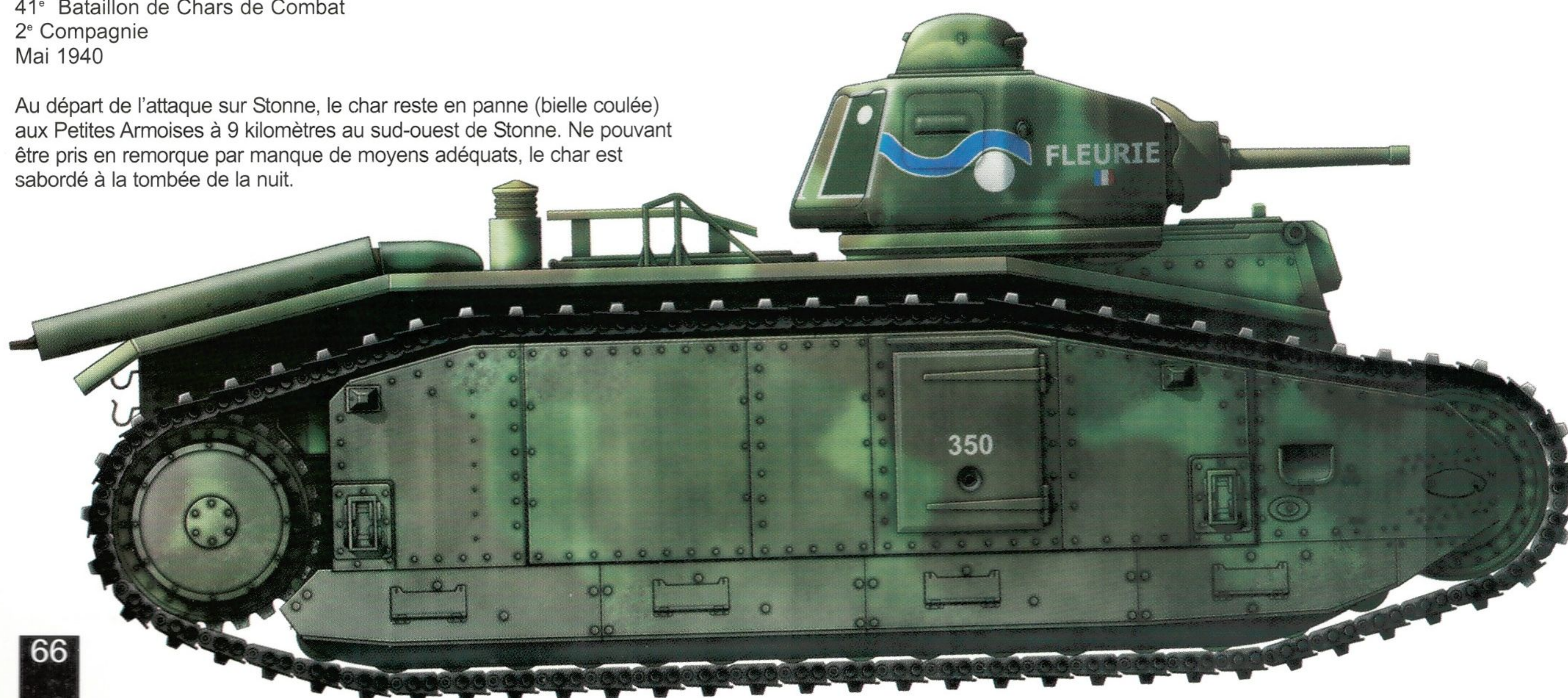
Mai 1940
Char du 41^e BCC versé au 28^e (le 10 mai 1940). Rescapé des combats de Belgique, le Bourgueil regagnera la France. Le 16 mai, à la recherche du PC de la 1^{re} DCR, près d'Avesnes, le blindé est détruit par erreur sous les coups de 25mm d'une AMR française.



▼ B1bis Mercurey – n° 347
3^e Division Cuirassée de Réserve
49^e Bataillon de Chars de Combat
Mai 1940

▲ B1bis Fleurie – n° 350
3^e Division Cuirassée de Réserve
41^e Bataillon de Chars de Combat
2^e Compagnie
Mai 1940

Au départ de l'attaque sur Stonne, le char reste en panne (bielle coulée) aux Petites Armoises à 9 kilomètres au sud-ouest de Stonne. Ne pouvant être pris en remorque par manque de moyens adéquats, le char est sabordé à la tombée de la nuit.



EDITIONS DU BARBOTIN

DES COLLECTIONS UNIQUES DE MONOGRAPHIES

Format 17,5 cm X 24,5 cm - Couverture pelliculée - Dos carré cousu collé
Plus de soixante dix photos d'archives et de détails - Nombreux profils couleurs
Edition bilingue Français / Anglais

Chaque volume retrace l'histoire complète et détaillée d'un véhicule. De sa conception aux combats, Les ordres de batailles, toutes les différentes versions, les pays utilisateurs, marquages, camouflages, etc...

TRACKSTORY

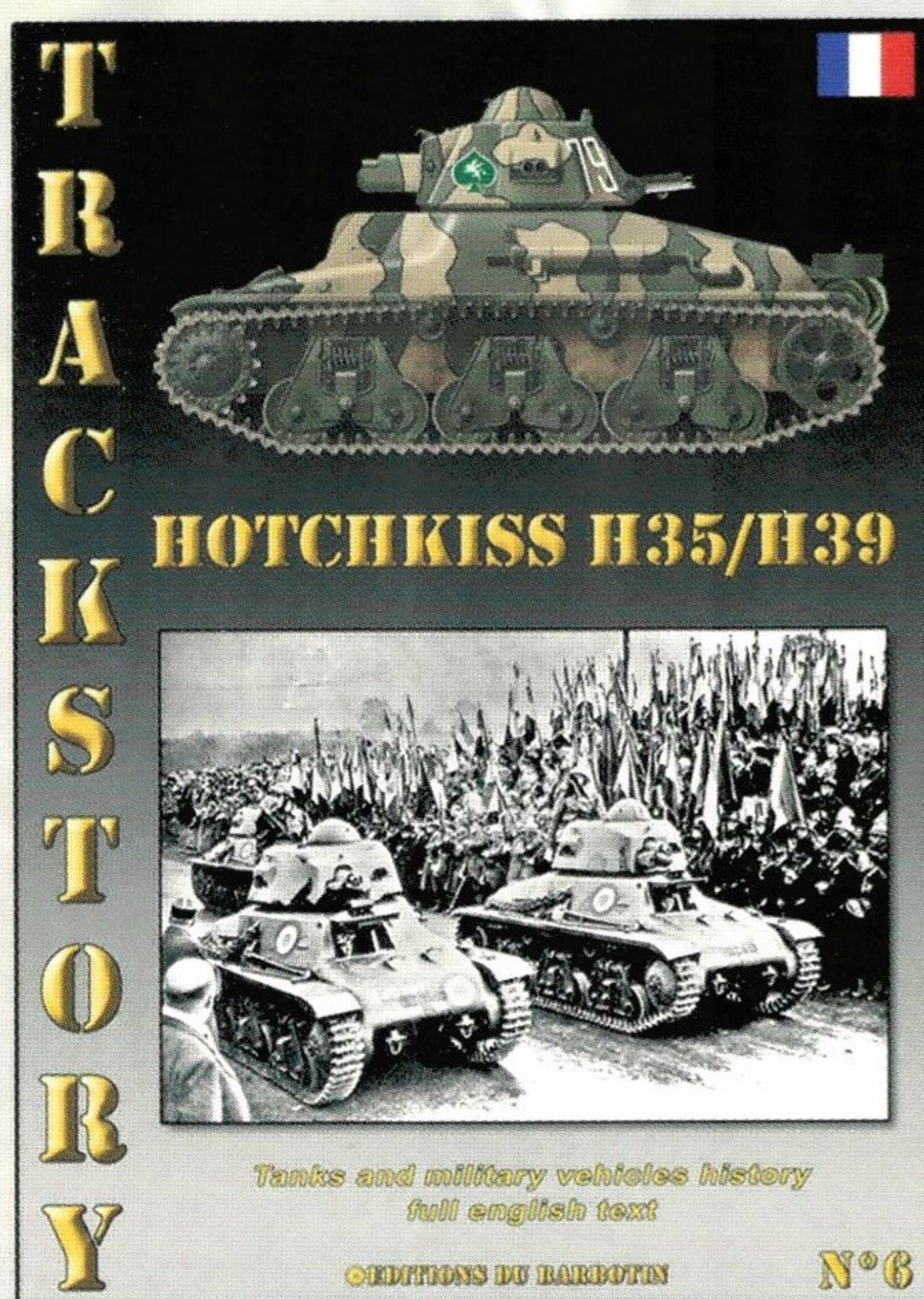
Les blindés français de 1940

CENTURYTRACKS

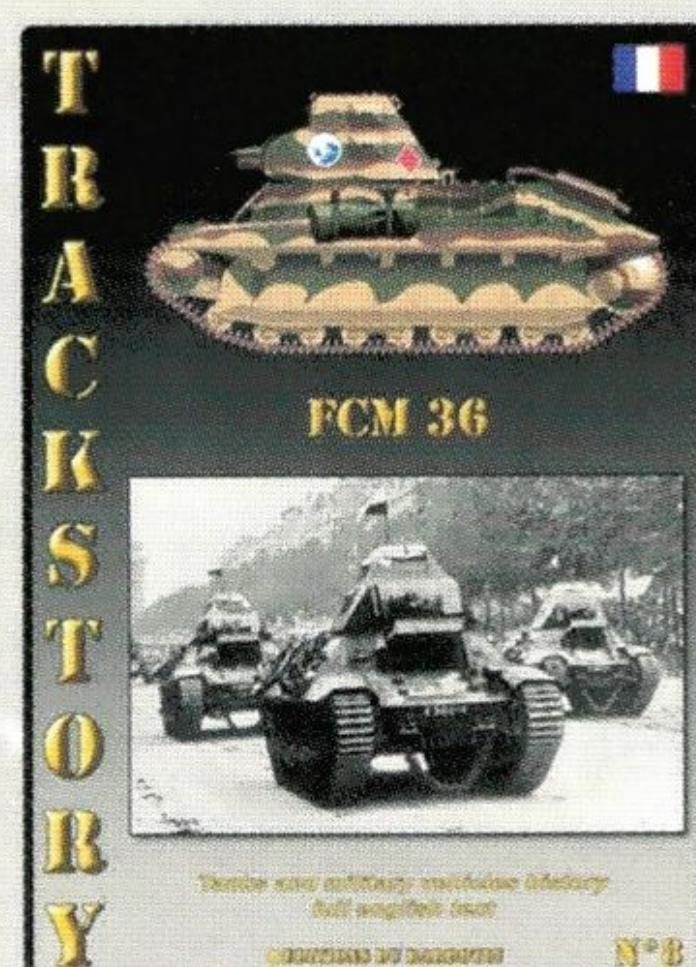
100 ans de chars et véhicules militaires

Il est paru !

n°6 : Hotchkiss H35/H39
64 pages, 12 pages couleurs



n° 3 : Chars B1-B1 bis
n°4 : Renault R35/R40
n° 5 : Juin 40

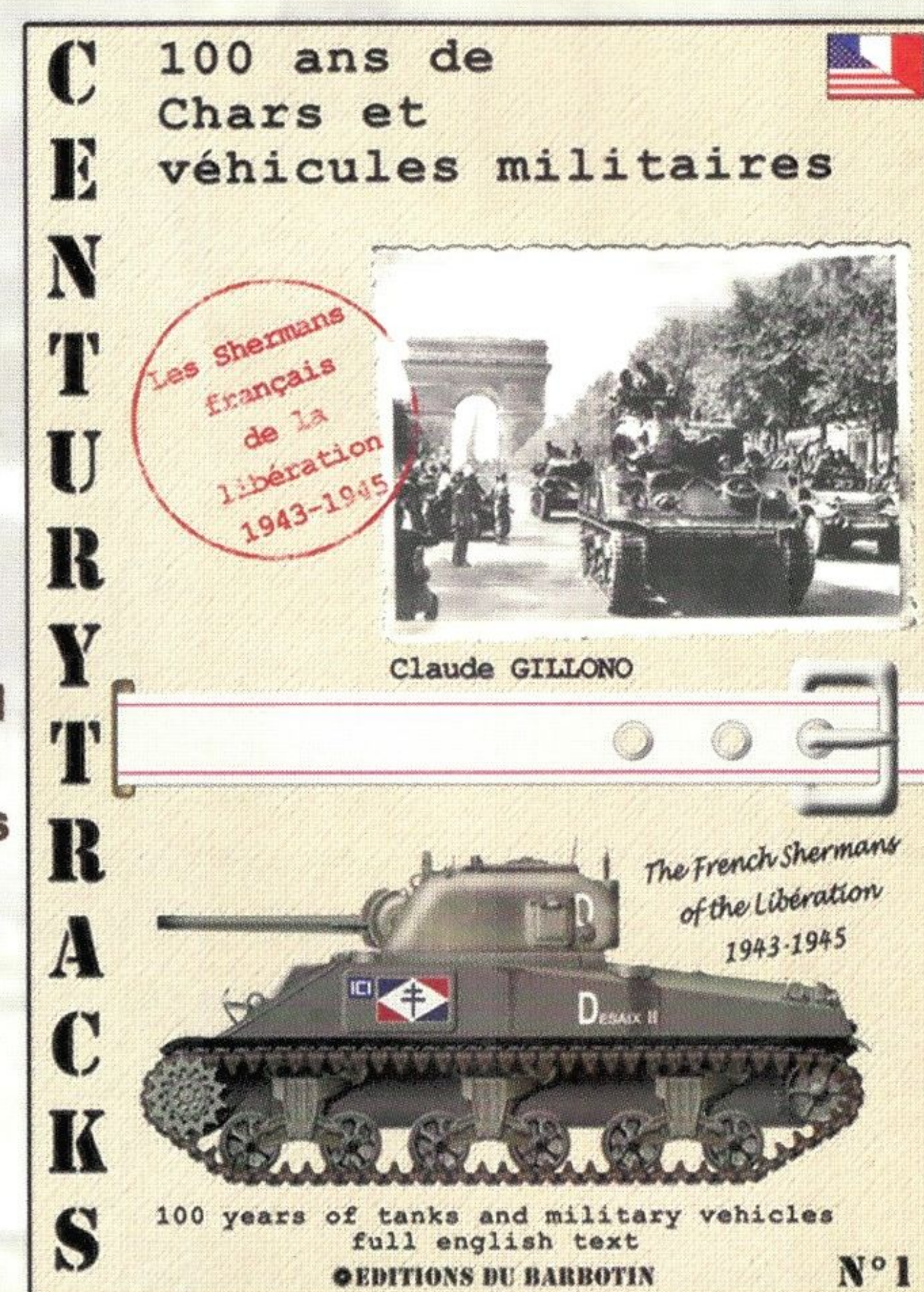


Prochaine parution

4ème trimestre 2006
CENTURYTRACKS n° 1
1943-1945
Les Shermans Français

1er trimestre 2007
n° 7 :
FCM 36

Nouvelle collection !
Chars et véhicules militaires du monde
avec la qualité des Trackstory



Complete and detailed history of a vehicle - Markings and camouflages, etc...

Size 17,5 cm X 24,5 cm - Full bilingual - edition More than 70 archives and details photos - Colour profiles

Bon de souscription / Subscription form

Trackstory n°3 - Chars B1/B1bis

.... exemplaire(s) à 14,50 € + frais de port - Total

Trackstory n°4 - Renault R35/R40

.... exemplaire(s) à 14,50 € + frais de port - Total

Trackstory n°5 - Les blindés de Juin 40

.... exemplaire(s) à 14,50 € + frais de port - Total

Trackstory n°6 - Hotchkiss H35/H39

.... exemplaire(s) à 14,50 € + frais de port - Total

*Centurytracks n°1, Les Sherman français

.... exemplaire(s) à 14,50 € + frais de port - Total

*Centurytracks n° 1, Sherman Français parution 4ème trimestre 2006, n° 8 FCM 36 parution février 2007

* Frais de port 3,00 € pour la France, CEE 4,00 € par numéro commandé (others countries, please contact us).

Pour 3 n° commandés : frais de port 7,00 € (France) 9,00 € (CEE) / 4 n° fdp 9,00 € (France), 11,00 € (CEE) / 5 n° fdp 11,00 € (France), 15,00 € (CEE)

Nom / Name :

Prénom / First name :

n°, rue / Street, number :

Code Postal :

Ville/City :

Pays / Country :

Email :

Téléphone / Phone :

Je joins mon règlement / Payment by :

France uniquement : Chèque bancaire Chèque postal Mandat postal VISA Eurocard Mastercard

Autres pays /Others country : VISA Eurocard Mastercard uniquement / only

Numéro de carte/ credit card number :

Expire le /Expiry date :

Code de sécurité (3 derniers chiffres au dos de la carte) :

Nom du porteur /credit card holder's name :

Date et signature :

Editions du Barbotin - 25, rue des Jardins - 91160 BALLAINVILLIERS - France

Email : ed.barbotin@wanadoo.fr - website : <http://perso.wanadoo.fr/minitracks> - (33) 01-69-01-62-40



Par Alain Verwicht

DUO DE PREDATEURS

Le *Panzer V* Panther, conçu et réalisé pour s'opposer au remarquable T-34 soviétique, ne fut toutefois construit et livré aux unités qu'en nombre relativement limité ; moins de 6 000 exemplaires. Plusieurs *Panzer-Divisionen* n'en furent même jamais équipées. Le second front, à l'ouest, absorba une partie des *Panther-Abteilungen* laborieusement organisées et instruites. À une production quantitativement modeste, nous n'insistons jamais assez sur ce point, s'ajouta une dispersion des unités. Moins coûteux mais redoutablement efficace, le canon d'assaut, ou *Sturmgeschütz*, pallia souvent avec succès le déficit de *Panzer* lourds. Analyse.



Rappelons que les premiers tableaux théoriques d'effectifs de guerre (*K.St.N*) des unités de Panther prévoient 8 exemplaires, dont 2 *Befehlspanzerwagen*, pour la *Stabskompanie* et 22 exemplaires pour chaque *Kompanie*. En théorie toujours, une *Panzer-Abteilung* comprend quatre *Panzer-Kompanien*, soit un total pour une *Panther-Abteilung* de 96 Panther. En avril 1944, nouvelles dotations : trois *Befehlspanzerwagen* pour le *Stabs-Panzer-Regiment*, 8 exemplaires dont 3 *Befehlspanzerwagen* pour la *Stabs-Panzer-Abteilung* et 17 exemplaires pour chacune des *Panzer-Kompanien*, soit un total de 79 Panther.

SUR LE FRONT DE L'EST

Bien que n'ayant pas bénéficié d'un temps de mise au point suffisant, d'équipages parfaitement instruits, entraînés, et contre l'avis enfin de plusieurs experts de l'Arme blindée, les premiers Panther sont engagés dans l'opération « Zitadelle » en Juillet 1943 : 98 Panther pour la *Panzer-Abteilung 51* (ex *II. / Panzer-Regiment 33* de la *9. Panzer-Division*) et 98 pour la *Panzer-Abteilung 52* (ex *I. / Panzer-Regiment 15* de la *11. Panzer-Division*) qui, tactiquement rattachées au *Panzer-Regiment « Grossdeutschland »*, forment la *gepanzerzte Gruppe Decker* (*Oberst Karl Decker*), soit 196 exemplaires. Premiers engagements donc qui permettent aux équipages et à leurs *Kommandeure* de tirer les leçons qui entraîneront très vite les améliorations techniques indispensables et l'adoption des tactiques d'emploi. Quelques semaines voire quelques jours de combats sont en effet bien plus profitables que des mois d'études et de mise au point. Par contre, si les *SS-Panzer-Grenadier-Divisionen « Leibstandarte-SS-Adolf Hitler »* et « *Das Reich* » reçoivent fin juin 1943 respectivement 40 et 16 Panther, puis fin juillet et début août, 31 et 55 nouveaux exemplaires, ils ne sont pas engagés dans « Zitadelle » mais en septembre pour la seconde et en novembre pour la première qui rétrocéda tous ses Panther pour être équipée de nouveaux modèles A à partir de la fin octobre. Nous allons d'ailleurs retrouver cette situation, livraisons échelonnées des matériels, formation des équipages, acheminement des unités – les camps d'instruction et de manœuvre sont en Allemagne et en France – « détournement » vers des secteurs par trop en péril, etc., pour toutes les *Panther-Abteilungen* qui vont être créées fin 1943 et courant 1944 ; il serait sans doute fastidieux pour le lecteur d'en énumérer la liste. Prenons plutôt quelques exemples.

En premier lieu, rappelons les grandes batailles sur le Dniepr et pour l'Ukraine au cours de l'automne 1943 et de l'hiver 1943-1944. Batailles souvent passées sous silence, sans doute sont-elles trop ardues à détailler pour les historiens, mais dans lesquelles furent engagés d'importants effectifs, principalement les *Panzer-Armeeoberkommandos 1* et *4* et les *Armeeoberkommandos 6* et *8* qui comptèrent une vingtaine de divisions blindées et motorisées, dont seule la *Panzer-Grenadier-Division « Grossdeutschland »* disposant toujours d'une soixantaine de Panther de la *Panzer-Abteilung 51* qui sera dissoute en janvier 1944 pour former à nouveau la *II. / 33*. Pour les autres, si l'on se réfère aux états de situation sur le terrain, par exemple à la date du 1er novembre 1943, un exemplaire est opérationnel et 12 sont en atelier à la *23. Panzer-Division*, 46 exemplaires en atelier pour la « *Das Reich* », 10 exemplaires sont opérationnels et 56 en atelier à la *11. Panzer-Division*. Quant à la *1. Panzer-Division* rappelée de Grèce fin novembre, elle retrouve sur le front ses Panther livrés fin octobre et directement convoyés d'Allemagne. L'état de situation daté du 1er décembre 1943 indique 27 exemplaires opérationnels et 14 en atelier sur les 78 exemplaires théoriquement livrés. Mais, et c'est très important de le signaler à ce stade de notre étude, ce sont les « super-lourds », les antichars automoteurs Ferdinand du *Panzerjäger-*

Regiment 656 de l'*Oberstleutnant Ernst Freiherr von Jungenfeld* qui écrasèrent toutes les attaques des unités blindées d'élite soviétiques au cours des terribles combats pour les têtes de pont de *Zaporoshje* et *Nikopol*, en octobre et novembre 1943, sur la rive gauche du Dniepr. Têtes de pont qui permirent de stabiliser le front et à de nombreuses unités d'infanterie de battre en retraite vers l'ouest. Rappelons que la conception et l'engagement dans « Zitadelle » du « Ferdinand » avait été sévèrement critiqué ; c'est d'ailleurs toujours le cas au travers d'études contemporaines. Or, ce type d'automoteur, armé du redoutable *8,8cm Pak 43 L/71*, était bien au contraire un excellent palliatif au déficit de *Panzer* lourds. Il faut toutefois citer la *16. Panzer-Grenadier-Division* du *Generalleutnant Gerhard Graf von Schwerin*, qui fut le noyau dur de la *Gruppe Schwerin*, à l'aile gauche de la tête de pont de *Zaporoshje*, bien que pauvrement équipée de quelques *Panzer* – 6 *StuG*, 9 *Panzer III lang*, 6 *Panzer IV lang* et 6 *Marder* opérationnels au 1er novembre – et la *24. Panzer-Division* du *Generalmajor Maximilian Reichsfreiherr von Edelsheim*, seule réserve blindée dans la tête de pont de *Nikopol* et qui disposait, toujours au 1er novembre, de 32 *StuG*, 6 *Flammpanzer III* et 35 *Panzer IV lang* pour seconder les Ferdinand face aux 600 blindés du 4e Front d'Ukraine. Encore avons-nous limité notre remarque à ces deux têtes de pont. Les troupes allemandes cédèrent bien évidemment mais parvinrent à faire passer sur la rive droite du Dniepr toutes leurs troupes et leurs matériels encore opérationnels, y compris les Ferdinand, sur plusieurs ponts, barges, dont une de 500 tonnes, et pontons.

L'on peut donc observer que, fin 1943-début 1944, la grande majorité des unités blindées allemandes dispose encore de *Panzer III lang 5cm L / 60*, principalement de *Panzer IV lang 7,5cm L / 48* mais aussi de *Sturmgeschütze* ; pour ces derniers jusqu'à la fin du conflit... De plus, avant même de pouvoir équiper chaque *Panzer-Division*, il faut bien entendu remplacer en partie les Panther détruits ou abandonnés. Rappelons également que les structures de commandement et de soutien logistique de ces nouvelles formations blindées ne sont pas légères. Il ne suffit pas en effet de produire de nouveaux armements pour

▼ Photo souvenir.
Blanc hivernal pour ce
« Gustav », pantalons
molletonnés pour l'équipage.
Sous cet angle, le Panther
reste impressionnant, surtout
la largeur du roulement,
mais relativement haut.
Comme souvent, les parois
de la *Turm* (la tourelle) sont
renforcées de sections de
chaînes (pardon, de
chenilles pour les incondi-
tionnels de la terminologie
technique française.
Coll. Privée





► Détails toujours mais rarement observés : ce *StuG* est toujours équipé d'une *Ostkette* sur son train de roulement gauche (les *Ostketten* sont des patins rallongés par des crampons ; elles assurent une meilleure tenue sur les terrains enneigés et boueux. Ce mot signifie littéralement : chaînes. Mais pour rouler avec ces chaînes élargies tout en conservant les *Schürzen* (rappelons-le, très utiles contre les munitions perforantes), il fallait plier celles-ci... C'est fait (ces tôles ont une épaisseur de 5mm). Par la suite, pour éviter ce fastidieux bricolage, l'on adopta un ingénieux système qui écartait les plaques en les inclinant légèrement vers le haut.

Coll. Anderson



qu'ils soient aussitôt opérationnels ; il est également nécessaire de former, outre les équipages, les états-majors (*die Stäbe*) et les équipes de maintenance ainsi que d'organiser les circuits d'approvisionnement en munitions, pièces détachées, carburants et lubrifiants. Les états de situation mensuels (*die Zustandberichte*) nous livrent les demandes répétées et interminables en spécialistes – armuriers, électriciens, mécaniciens, etc. – et en matériels – groupes électrogènes, postes de soudure, équipements de levage, véhicules ateliers, etc. Ainsi, certaines *Panther-Abteilungen* à peine jugées opérationnelles ne rejoignent pas leurs unités d'origine mais les secteurs du front réclamant des moyens lourds. La *I. / Panzer-Regiment 26* par exemple ne suit pas la *26. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Smilo Freiherr von Lüttwitz engagée en Italie dès juillet 1943 mais est temporairement affectée à la *25. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Adolf von Scheel, en septembre et octobre, puis rejoint la *Panzer-Grenadier-Division* « *Grossdeutschland* » en mars 1944. Il n'est d'ailleurs pas toujours aisé de connaître tous les déplacements de ces unités, une grande partie de leurs archives ayant été détruites ou étant encore inaccessibles aux chercheurs. Pour être complet, précisons que ce sont les Panther de la *I. / 4* qui rejoindront en février 1944 la *26. Panzer-Division* en Italie, seule *Panther-Abteilung* engagée sur ce front qui ne se prêtait guère aux grands mouvements d'unités blindées...

Fin mars 1944, début avril, trois *Panzer-Divisionen* sont engagées dans la bataille de Kowel, mais seuls les Panther de la *5. SS-Panzer-Division* « *Wiking* » – *II. / SS-Panzer-Regiment 5* aux ordres du *SS-Sturmbannführer* Otto Paetsch – peuvent être directement convoyés depuis Mailly-le-Camp, dans l'Aube. Ils constituent le fer de lance de l'attaque allemande. Quant aux *4. et 5. Panzer-Divisionen*, elles ne reçoivent leurs premiers Panther que début mai. Ils ne rejoignent le front que fin juin pour la *4. Panzer-Division* (*Oberst* Clemens Betzel) alors affectée au *Kavallerie-Korps* du *Generalleutnant* Gustav Harteneck. L'une des rares unités mobiles alors constituées pour s'opposer aux masses soviétiques lancées dans l'opération « *Bagration* » et visant à détruire la *Heeresgruppe Mitte*. Début juillet pour la *5. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Karl Decker rattachée à la *Gruppe von Saucken*

(*Generalleutnant* Dietrich von Saucken) hâtivement formée pour « étoffer » la *3. Panzer-Armee* (*Generaloberst* Georg-Hans Reinhardt) qui n'a de *Panzer* que le nom. D'ailleurs, à la veille de « *Bagration* », la *Heeresgruppe Mitte* ne dispose que de la seule *20. Panzer-Division* (*Generalleutnant* Mortimer von Kessel) équipée d'une cinquantaine de *Panzer IV lang.*... L'on relèvera donc qu'un an après la mise en service du Panther, il y a moins d'une dizaine de *Panther-Abteilungen* engagées sur le front de l'est. Or, à l'ouest, les forces alliées ont ouvert le « second front ».

SUR LE FRONT DE L'OUEST

L'on a beaucoup écrit, souvent n'importe quoi, quant aux *Panzer-Divisionen* stationnées en France à la veille de l'invasion. Qu'en est-il en réalité ?

Aucune des trois *SS-Panzer-Divisionen* présentes en France ne dispose d'une *Panther-Abteilung* complète : 38 Panther pour la « *Leibstandarte* », 37 pour la « *Das Reich* » et 50 pour la « *Hitlerjugend* ». Quant au *II. SS-Panzerkorps* rappelé de Russie et engagé fin juin, il n'en compte que 34, ceux de la *I. / SS-Panzer-Regiment 9* « *Hohenstaufen* ». Les *Panzer-Divisionen* de la *Heer* sont par contre correctement équipées : 70 Panther pour la *2. Panzer-Division* et 89 pour la *Panzer-Lehr-Division*. Rappelons tout de même que cette dernière, présentée par les propagandes des deux bords comme l'élite de l'Armée allemande en Normandie, alors que seuls ses cadres ont l'expérience du feu, dispose de la *I. / Panzer-Regiment 6* appartenant à la *3. Panzer-Division* ; d'ailleurs, toujours le 5 juin 1944, tous ses Panther sont en route vers l'est, le dernier convoi ferroviaire étant alors à Paris. Tous les trains font demi-tour... De même pour la *116. Panzer-Division* engagée fin juillet : ses 70 Panther appartiennent à la *I. / Panzer-Regiment 24* de la *24. Panzer-Division*. Quant à la *9. Panzer-Division*, sa trentaine de Panther ne rejoint le secteur de Falaise que début août.

Il est maintenant important d'examiner dans le détail le nombre et le type de *Panzer* qui équipent plusieurs de ces unités. Nous avons mentionné le *Generalkommando II. SS-Panzerkorps*. Ses deux grandes

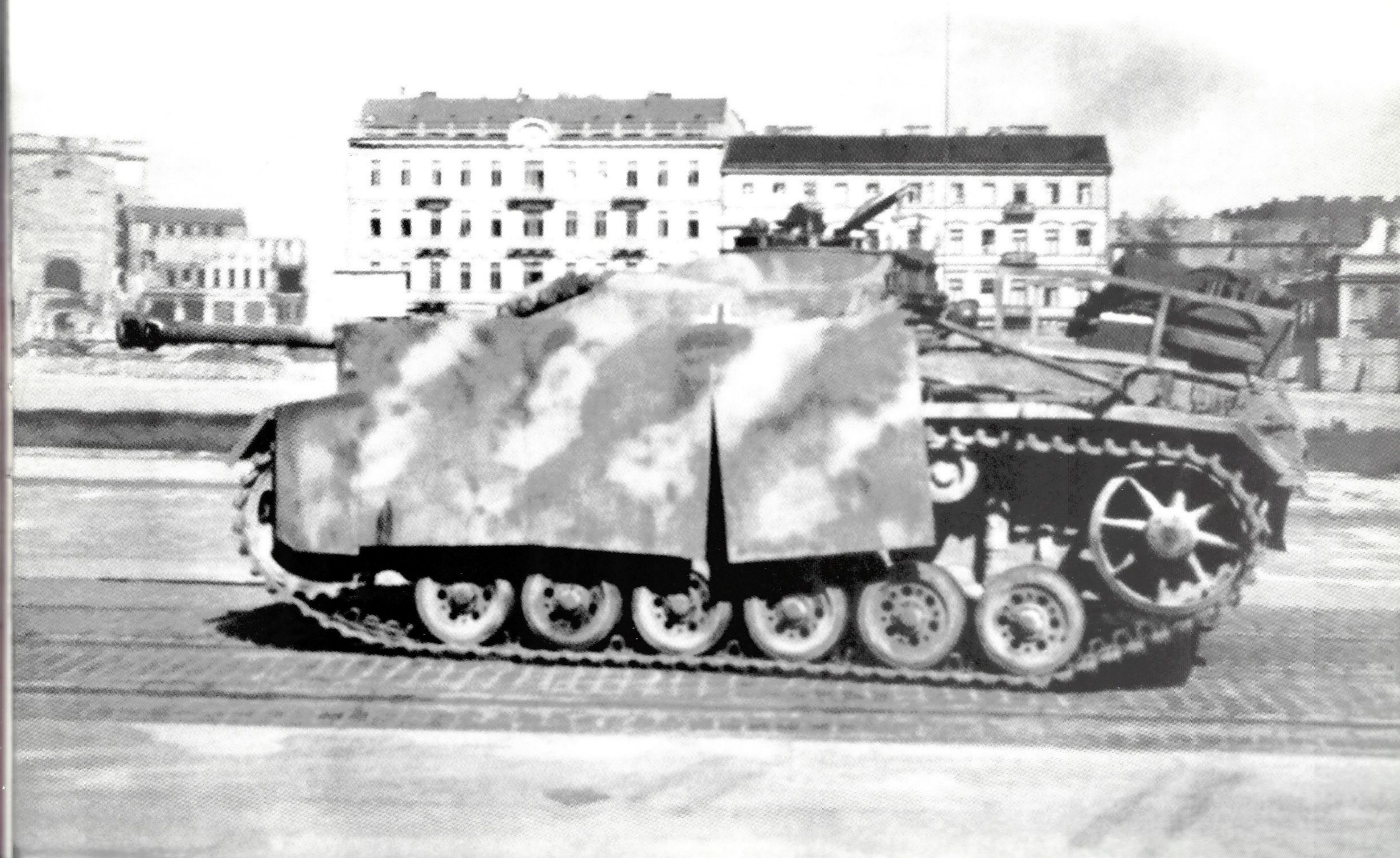
formations, les *SS-Panzer-Divisionen* « *Hohenstaufen* » et « *Frundsberg* », sont à l'origine des *Panzer-Grenadier-Divisionen* organisées en France en 1943, et perçoivent donc quelques *Sturmgeschütze* versés au sein des *SS-Sturmgeschütz-Abteilungen* 9 et 10. Devenues *Panzer-Divisionen* en octobre 1943, leurs *Panzer-Regimenter* reçoivent leurs premiers *Panzer IV lang*, trop peu cependant pour équiper quatre compagnies de combat. Les *StuG* viennent compléter les effectifs. Ainsi, les *SS-Panzer-Regimenter* 9 et 10 disposent chacun d'une *Panzer-Abteilung* composée de deux compagnies armées de *Panzer IV lang* et de deux compagnies de *StuG*. Voici exactement les matériels dont disposent ces deux unités à la date du 1^{er} juin 1944 : *SS-Panzer-Regiment* 9 « *Hohenstaufen* » : 2 *Bergepanzer* Panther, 3 *Befehlspanzer* Panther, 31 Panther dont 27 sont opérationnels, 40 *StuG* dont 38 sont opérationnels, 6 *Panzer III* dont 4 sont opérationnels et 46 *Panzer IV lang* dont 41 sont opérationnels. *SS-Panzer-Regiment* 10 « *Frundsberg* » : 35 *StuG* dont 34 sont opérationnels, 3 *Panzer III* et 33 *Panzer IV lang* dont 32 sont opérationnels. Rappelons qu'après avoir participé aux contre-offensives allemandes en Galicie courant avril, le *II. SS-Panzerkorps* est placé en réserve d'armée puis, le 11 juin, reçoit l'ordre de retour sur le front ouest. C'est au cours de son regroupement vers le secteur britannique du front de Normandie que la « *Hohenstaufen* » récupère ses Panther venant de Mailly-le-Camp. Le 24 juin, à l'ouest de Caen, les unités de la 2nd *British Army* sont engagées dans l'opération « *Epsom* ». Suivons la « *Hohenstaufen* ». Ses premières unités contre-attaquent le 28 juin en fin de matinée. Tous les mouvements allemands sont pris sous le feu incessant de l'artillerie britannique – plus de 700 pièces sur l'ensemble du secteur d'attaque, trois bâtiments lourds et un *Monitor* de la *Royal Navy* – et de l'aviation d'assaut – 15 *Squadrons*. Après trois jours de très violents combats, une formidable poussée de 9 kilomètres, l'offensive britannique est stoppée. Un premier rapport du *SS-Panzer-Regiment* 9

daté du 4 juillet indique le nombre de *Panzer* encore opérationnels : 20 *StuG*, 12 *Panzer IV* et 35 Panther. Un second rapport daté du 6 juillet précise le nombre et les types de blindés ennemis détruits :

- Pour les *StuG* : 32 Churchill et 16 Sherman, soit 48 chars.
- Pour les *Panzer IV* : 5 Churchill et 8 Sherman, soit 13 chars.
- Pour les Panther : 4 Churchill et 2 Sherman, soit 6 chars.

Deux conclusions s'imposent. Les Panther sont engagés dans des actions offensives relativement courtes et localisées. Les *StuG* et *Panzer IV*, matériels éprouvés, certainement beaucoup mieux adaptés au bocage normand que les lourds Panther, participent à toutes les attaques et, principalement les *StuG*, aux actions défensives. Plus légers, plus compacts avec leur silhouette plus basse, et armés du même calibre que les *Panzer* destinés par définition à l'offensive, les *StuG* démontrent par ce seul exemple leur supériorité sur ce type de terrain, face à des matériels classés moyens ; rappelons que les forces blindées américaines et britanniques ne disposent pas de char classé lourd. L'on pourrait même étendre ce comparatif au Tiger dont les unités engagées en Normandie subirent de lourdes pertes sans pouvoir exprimer la pleine mesure de leurs matériels et principalement de la portée des 8,8cm *KwK L/56* et *KwK 43 L/71*. Certains équipages de *StuG* peuvent revendiquer des scores aussi élevés que les meilleurs équipages de Tiger. Deux exemples seulement, l'*Oberleutnant* Franz Ludwig, *Kommandeur* de la 2. / *StuG-Abteilung* 1346 (sur le front de l'Orne, il détruit 16 blindés britanniques au cours d'un seul engagement avant d'être tué le 14 août et le *Leutnant* Heinz Deutsch, *Zugführer* à la 3. / *Fallschirm-StuG-Brigade* XII sur les fronts de Saint-Lô, Falaise, etc. Opération « *Goodwood* », 18 juillet 1944. L'élite des unités blindées britanniques est lancée dans une puissante offensive à l'est de Caen précédée d'un bombardement aérien massif et de l'appui de 700 pièces d'artillerie. Or, cette offensive est bloquée avec de lourdes pertes dès les premières heures, non par une « muraille de 8,8 *Flak* » ou les

▼ Photographié dans les rues de Prague, ce « vieux guerrier » nous présente un camouflage très soigné ; l'équipage a préféré retirer les *Schürzen* arrières pour les replacer à l'avant. Logique... C'est ce type de « détail » qui permettait au combattant de survivre aux violents engagements avec les blindés et antichars soviétiques, tous d'excellente qualité mais pas toujours servis par des équipages correctement formés et conduits par des chefs expérimentés. Coll. Kadari





► Ce *StuG Ausf. G* dernière version a été abandonné en assez bon état. Sans doute une panne mécanique ; l'on remarque bien sûr le *Saukopf* (tête de truie), pièce bouclier profilée du 7,5cm *StuK 40 L/48*, et toujours, la silhouette basse et compacte de ce *Panzer* techniquement très réussi. Celui-ci sert pour l'heure de trophée à quelques soldats soviétiques dont l'un a même récupéré une *MG-34*.
Coll. Kadari



« Panther » de la « *Leibstandarte* » mais par les automoteurs hybrides – canons allemands sur châssis français Hotchkiss – de la *StuG-Abteilung 200* du Major Alfred Becker et une vingtaine de 8,8 *Pak 43* de la *Panzerjäger-Abteilung 200* et de l'*Artillerie-Pak-Abteilung 1039*. Les *Panzer* ont été pris sous le bombardement aérien et quelques-uns seulement interviennent l'après-midi. Quant aux premiers Panther de la « *Leibstandarte* », ils n'arrivent qu'après 18h00...

Poussons notre analyse. Ce n'est pas notre habitude de réécrire l'histoire, mais nous prétendons que, lors des combats de Villers-Bocage, le 13 juin 1944, Michael Wittmann aurait obtenu quasiment le même succès à bord d'un *StuG*. Coup d'œil tactique, audace, combat de face et à courte distance, les blindés britanniques auraient été aussi sûrement surpris et détruits. Par contre, dans les combats qui suivirent, la 1. / *SS-schwere Panzer-Abteilung 101* perdit 6 de ses précieux Tiger ; en effet, si côté allié les blindés perdus sont très rapidement remplacés, côté allemand, seul le matériel endommagé et récupéré peut être remis en service. Les matériels neufs n'arrivent qu'au compte-gouttes. Enfin, l'on constate que les deux unités de Tiger II, les 1. / *SS-schwere Panzer-Abteilung 101* et 3. / *schwere Panzer-Abteilung 503*, engagées contre la tête de pont de Mantes-la-Jolie fin août n'ont eu que peu de poids – sans mauvais calembour – sur l'issue des combats. Martelées par l'artillerie et l'aviation d'assaut, les lignes allemandes n'ont résisté une semaine que grâce à la pugnacité des *Jäger* de la *Feld-Division 18 (L)* et des *Grenadiere* de la 49. (*bodenständige*) *Infanterie-Division*, toutes deux rapidement convoyées depuis leurs positions côtières du Pas de Calais et de la Somme pour bloquer cette première percée américaine sur la rive droite de la Seine. Ici encore, une vingtaine de Tiger II sont irrémédiablement perdus.

Soyons clairs : bien évidemment, le Haut-Commandement allemand ne pouvait « trier » ses unités, voire les désorganiser, pour n'engager à l'ouest que des *Panzer IV* et des *StuG* et diriger sur le front de l'est tous les Panther et Tiger où ils étaient plus à leur place. Mais force est de constater qu'à l'est, justement, compte tenu le plus souvent de l'étendue des champs de bataille mais également des tactiques encore assez peu manœuvrières de leurs adversaires, les *Panzer* parviennent à reprendre temporairement l'initiative chaque fois que sont engagées une ou

plusieurs *Panther-Abteilungen* : Kowel avec la II. / *SS-Panzer-Regiment 5*, bien que dans ce cas le terrain ne s'y prêtait absolument pas, Targul-Frumos avec les I. / *Panzer-Regiment 24* et I. / *Panzer-Regiment 26*, Radzymin-Okuniew avec les II. / *SS-Panzer-Regiment 5* et I. / *Panzer-Regiment 27*... Par contre, fin août, en partie faute de *Panzer* lourds, la 6. Armee ne peut éviter un nouveau désastre en Bessarabie. À la veille de l'offensive soviétique du 20, la *Heeresgruppe Südukraine* ne peut compter que sur la seule 13. *Panzer-Division* ; comme presque une moitié des *Panzer-Divisionen* de la Heer, celle-ci ne dispose pas encore de sa *Panther-Abteilung* et n'aligne qu'une quarantaine de *Panzer IV* et une vingtaine d'automoteurs *Pak*. Ce sont 120 *StuG* environ, appartenant à plusieurs *StuG-Brigaden*, qui disparaissent dans la bataille face à 1 400 blindés soviétiques ! Si la propagande allemande n'a pas retenu alors les noms de quelques *Kommandeure* de ces unités de l'Artillerie d'assaut, rarissimes également sont les textes dans lesquels l'on pourrait les retrouver aujourd'hui : citons seulement l'*Hauptmann* Rolf Brede, *Kommandeur* de la *StuG-Brigade 236* et l'*Hauptmann* Hermann Schulte-Strathaus, *Kommandeur* de la *StuG-Brigade 911*, tous deux portés disparus. Comment maintenant ne pas évoquer l'engagement prématuré en Lorraine de quatre *Panzer-Brigaden* au cours des contre-offensives allemandes de septembre 1944. Ces nouvelles unités préfiguraient l'organisation d'une *Panzer-Division* type 1945 ; chacune devait donc disposer d'une *Panzer-Abteilung* composée de deux *Kompanien* armées de *Panzer IV* et deux *Kompanien* armées de *Panzer V*. Reprenons les chiffres...

- *Panzer-Brigade 106* : 36 Panther et 11 *Jagdpanzer IV*.

- *Panzer-Brigade 112* : 36 Panther et 29 *Panzer IV*.

- *Panzer-Brigade 111* : 45 Panther et 29 *Panzer IV*.

- *Panzer-Brigade 113* : 45 Panther et 29 *Panzer IV*.

Ici encore, les Panther de la *Panzer-Brigade 112* appartiennent à la I. / *Panzer-Regiment 29* et devaient donc rejoindre la 12. *Panzer-Division* sur le front de l'est ; ceux de la *Panzer-Brigade 111* appartiennent à la I. / *Panzer-Regiment 16* et ceux de la 113. *Panzer-Brigade* à la I. / *Panzer-Regiment 130* ; comme nous l'avons vu précédemment, ces deux unités devaient rallier respectivement la 116. *Panzer-Division* et la



Panzer-Lehr-Division, toutes deux n'ayant pu sauver de la bataille de Normandie que quelques milliers d'hommes et une poignée de *Panzer*. La *106. Panzer-Brigade*, engagée le 8 septembre près de Thionville, est bloquée après une percée d'une vingtaine de kilomètres, contre-attaquée et écrasée par l'artillerie. Elle perd 29 *Panzer* au cours de cette seule journée et doit battre en retraite sur ses lignes de départ. Le 13, alors qu'elle roulait vers Mirecourt afin de venir épauler des éléments de la *16. Infanterie-Division*, la *112. Panzer-Brigade* est stoppée à Dompierre par le Groupement Tactique de Langlade de la 2^e Division Blindée française où elle perd 30 *Panzer*, dont 20 détruits par l'aviation américaine. Du 18 au 22 septembre, les *Panzer-Brigaden 111* et *113* sont engagées sur Lunéville. Si elles obtiennent quelques succès en étant épaulées par de solides *Kampfgruppen* de la *15. Panzer-Grenadier-Division* et de la *21. Panzer-Division* (qui ne disposent que d'une trentaine d'automoteurs), elles s'épuisent cependant dans une suite de violents combats contre plusieurs unités blindées américaines toujours soutenues par de nombreux groupes d'artillerie et une aviation omniprésente. Le 23, dernier assaut de la *113. Panzer-Brigade* sur Juvelize, très rapidement brisé ; au cours de ces combats, la *Brigade* perd une quinzaine de blindés ainsi que son *Kommandeur*, l'*Oberst* Heinrich-Walter Bronsart von Schellendorf, descendant d'une très ancienne lignée de militaires prussiens. Il est à noter que les seuls succès offensifs et défensifs obtenus pendant ces combats en Lorraine sont ceux d'unités aguerries : la *11. Panzer-Division*, pourtant très diminuée et qui vient de couvrir la retraite de l'ensemble de l'*Armeeoberkommando 19* le long des vallées du Rhône et de la Saône, les 3. et 15. *Panzer-Grenadier-Divisionen*, rappelées d'Italie, également très affaiblies mais toujours très combatives. Les *Panzer-Brigaden 111*, *112* et *113* sont dissoutes à l'issue de ces combats et réparties dans diverses unités. La *Panzer-Brigade 111* à la *15. Panzer-Grenadier-Division* puis la *11. Panzer-Division* ; la *Panzer-Abteilung 2111* reprend le numéro *II. / Panzer-Regiment 29* et rejoint la *25. Panzer-Division* en décembre. Les quelques éléments encore opérationnels, dont une vingtaine de *Panzer* de la *Panzer-Brigade 112*, sont intégrés à la

21. Panzer-Division également présente en Lorraine mais qui ne disposait d'aucun *Panzer* depuis l'issue de la bataille de Normandie... Enfin, la *Panzer-Brigade 113* est d'abord intégrée à la *11. Panzer-Division*, puis la *15. Panzer-Grenadier-Division* selon une sorte « d'échange » avec la *111* ; la *Panzer-Abteilung 2113* reprend le numéro *II. / Panzer-Regiment 10* et rejoint la *8. Panzer-Division* en décembre 1944. Parfait exemple donc d'unités qui, bien que dotées d'excellents matériels, ont été engagées à la hâte, la formation de leurs équipages et des recrues étant inachevée ; les photographies montrent beaucoup de gamins casqués et lourdement chargés. Bien que l'Allemagne soit laminée par une campagne de bombardements aériens dévastateurs, l'industrie de guerre parvient à produire une majeure partie des quotas mensuels prévus. Encore faut-il que les recrues reçoivent une formation élémentaire, bien que la plupart rejoignent des unités de combat aguerries dans lesquelles les jeunes apprennent très vite aux côtés des Anciens où tombent aussitôt. Le Haut-Commandement allemand, nous l'avons écrit plus haut, ne peut désorganiser ses meilleures formations ; pour faire face à une situation de plus en plus difficile, les unités sont engagées aussitôt reconstituées, avant de recourir, dans les dernières semaines du conflit, à des solutions désespérées comme ce fut toujours le cas dans l'Histoire pour toutes les armées aux abois... Comme, par exemple, la création de « divisions » aux effectifs presque dérisoires mais auxquelles l'on donne les noms de guerriers de l'histoire militaire prussienne ou des villes et provinces où elles sont hâtivement organisées...

DANS LES ARDENNES

Ce n'est pas encore le cas pour les unités engagées dans la dernière contre-offensive à l'ouest, l'opération « *Wacht am Rhein* », pompeusement baptisée dans l'histoire officielle américaine « *Offensive von Rundstedt* ». L'Armée allemande va utiliser dans cette nouvelle attaque dans le massif ardennais une grande partie des formations défaits en Normandie, plus ou moins réorganisées et équipées, mais qui ont conservé une partie de leurs cadres, dont certains se battent depuis le

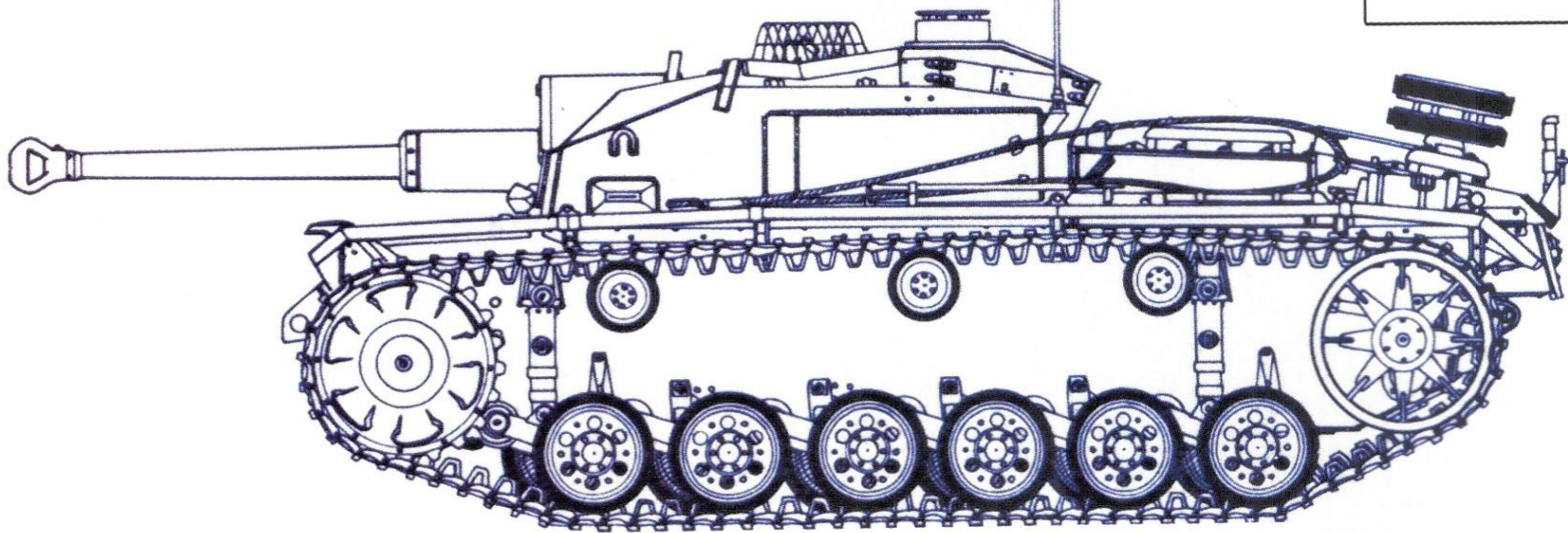
▼ Ce cliché permet de visualiser l'un des atouts du *Sturmgeschütz* : sa silhouette basse, seulement 2,15 mètres (ce qui permet d'affirmer que le soldat à droite est un grand gaillard...). Depuis les derniers modèles *F/8*, tous les blindages frontaux d'une épaisseur de 50 mm reçoivent des plaques additionnelles de 30mm qui sont d'abord boulonnées, comme ici, puis soudées. Il est courant de voir les deux types de blindage sur les automoteurs d'une même unité.
Coll. Kadari





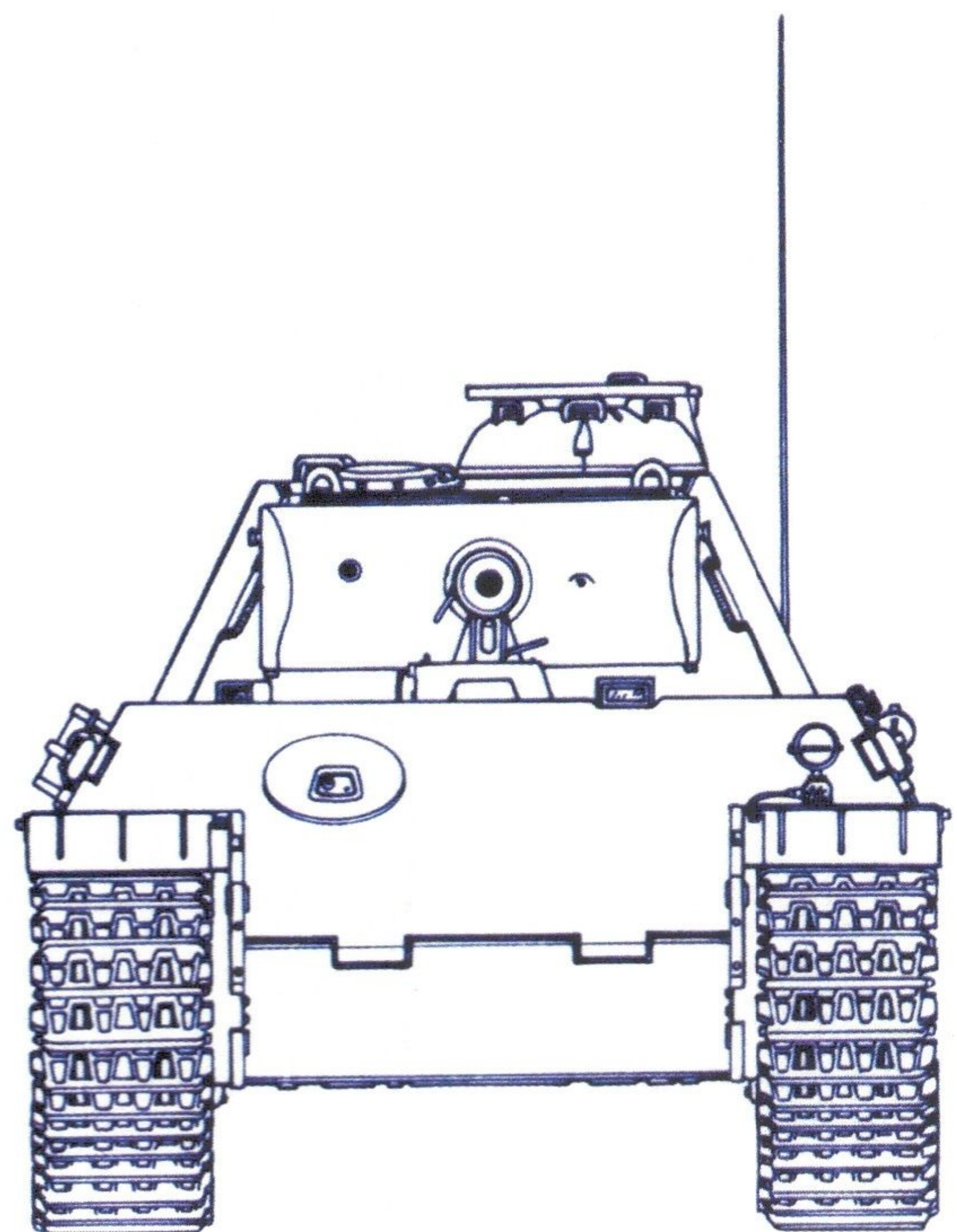
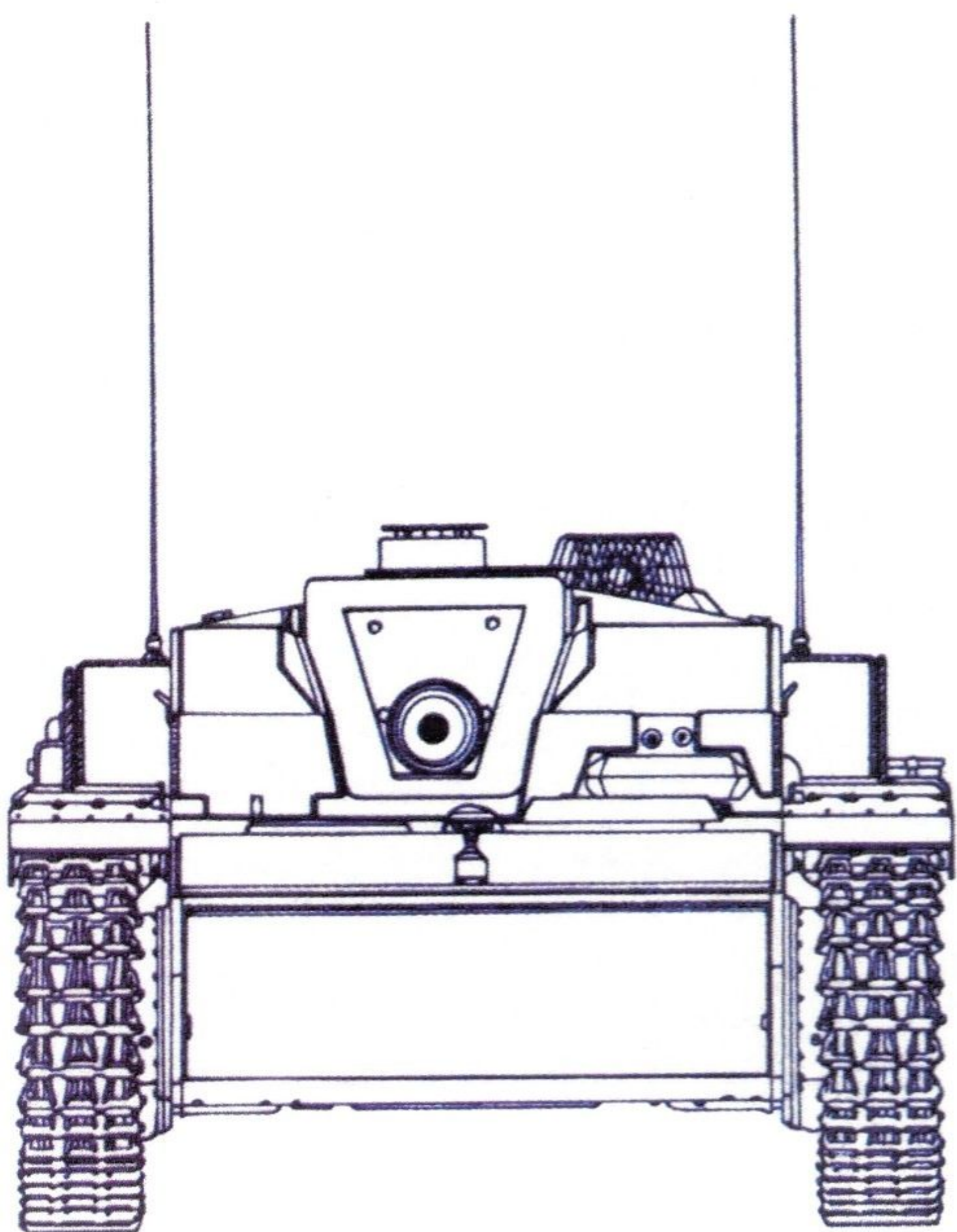
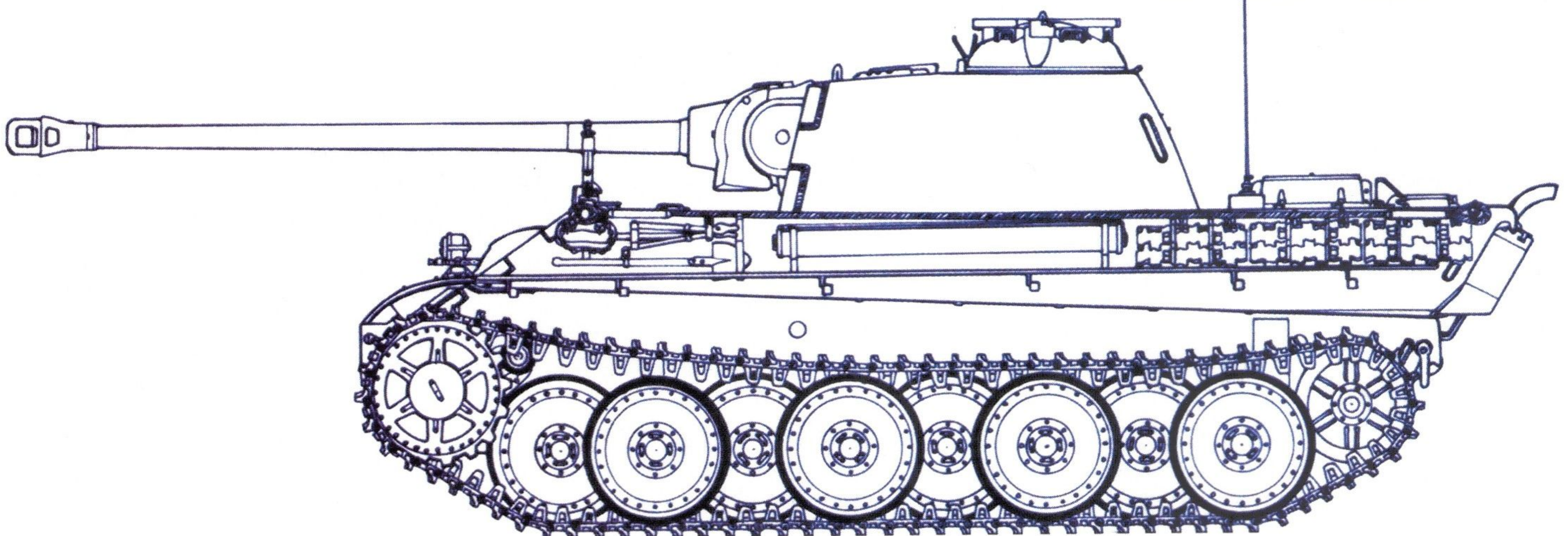
STUG III AUSF. F8

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006

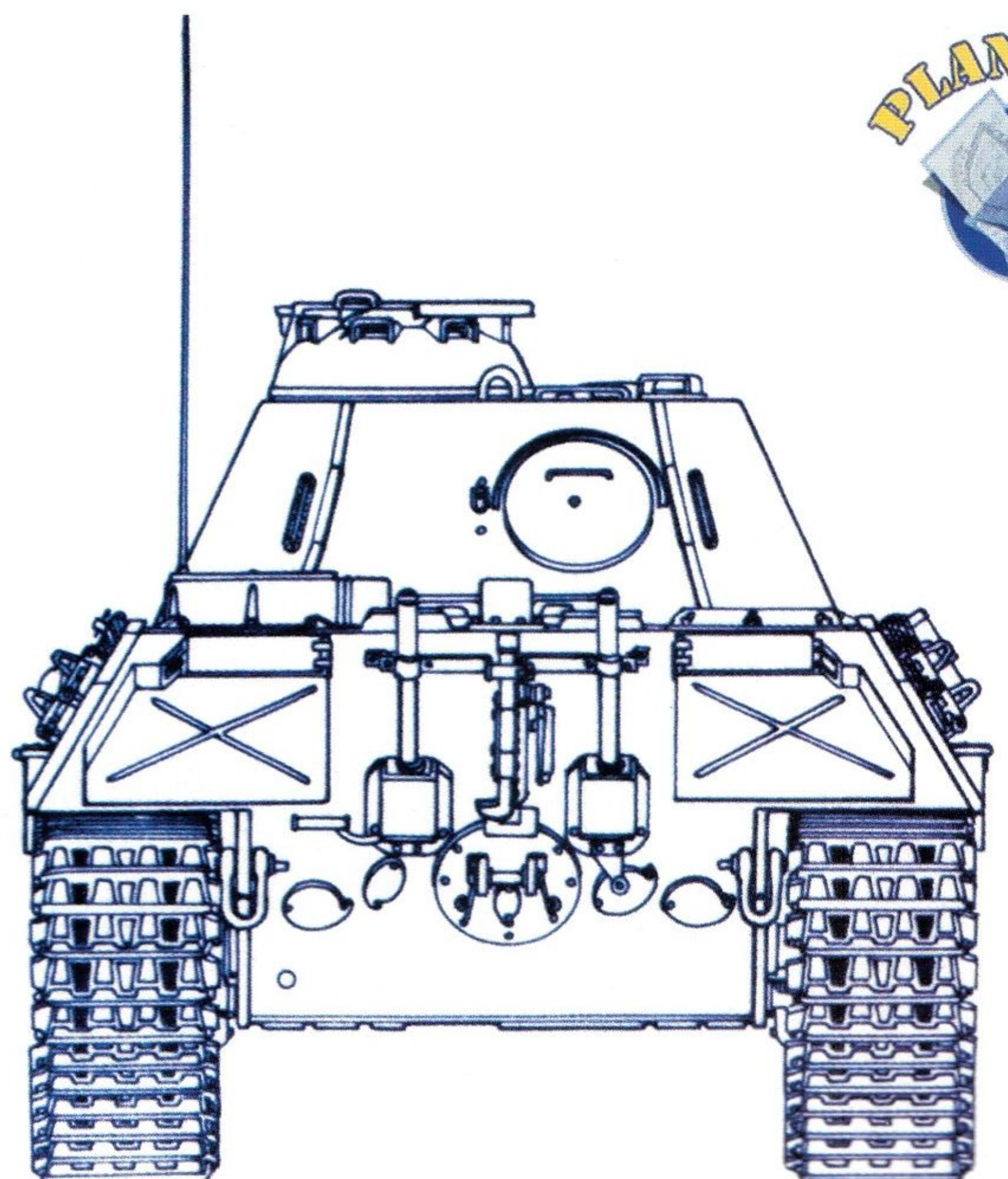
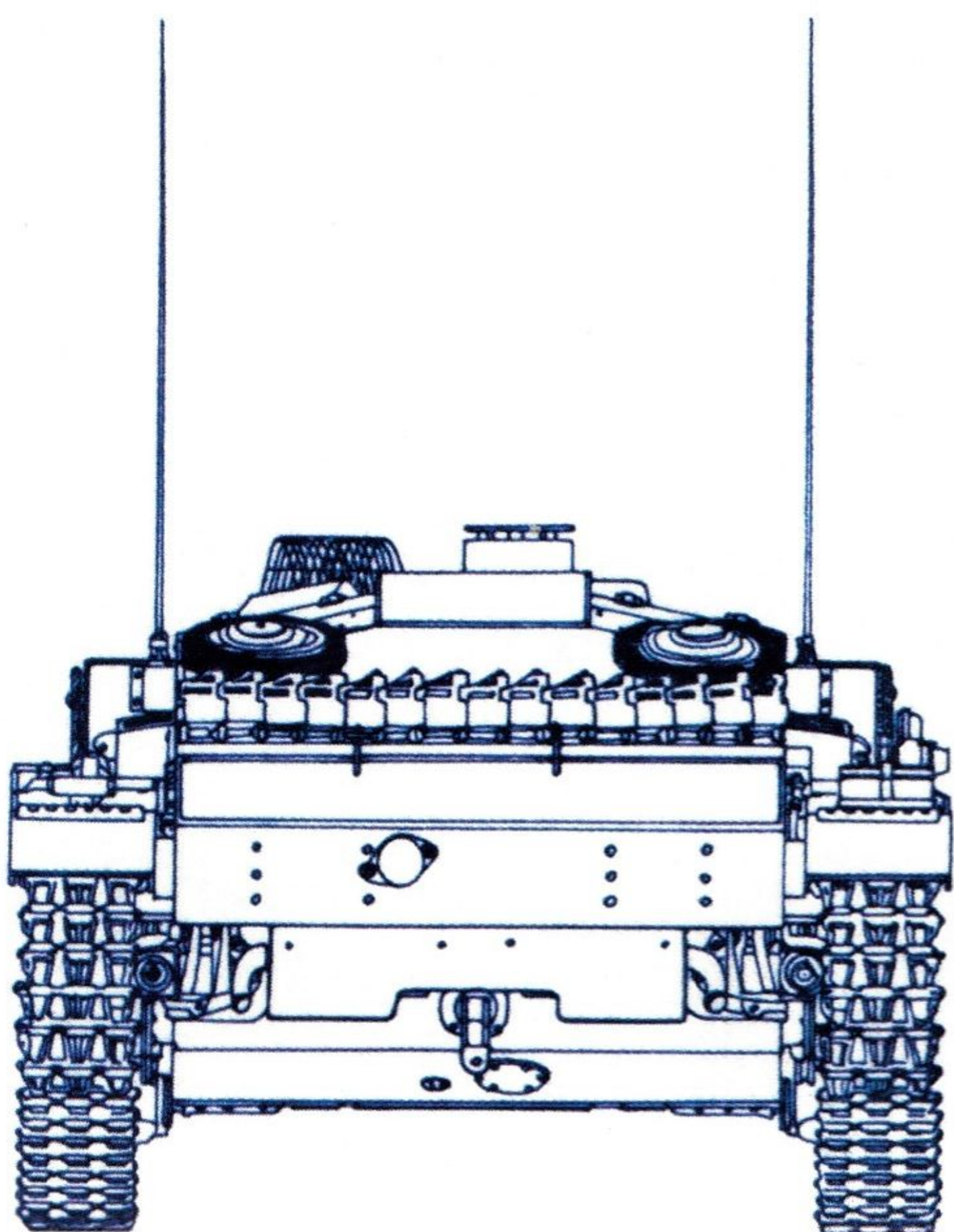
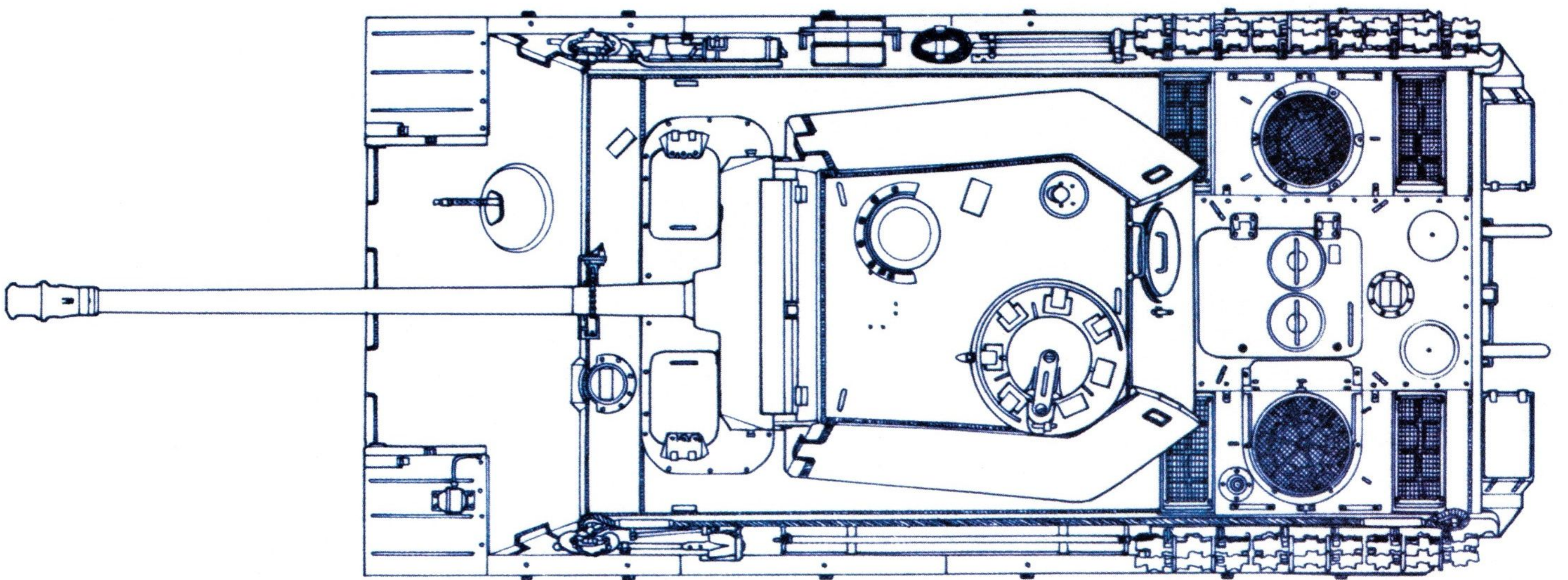
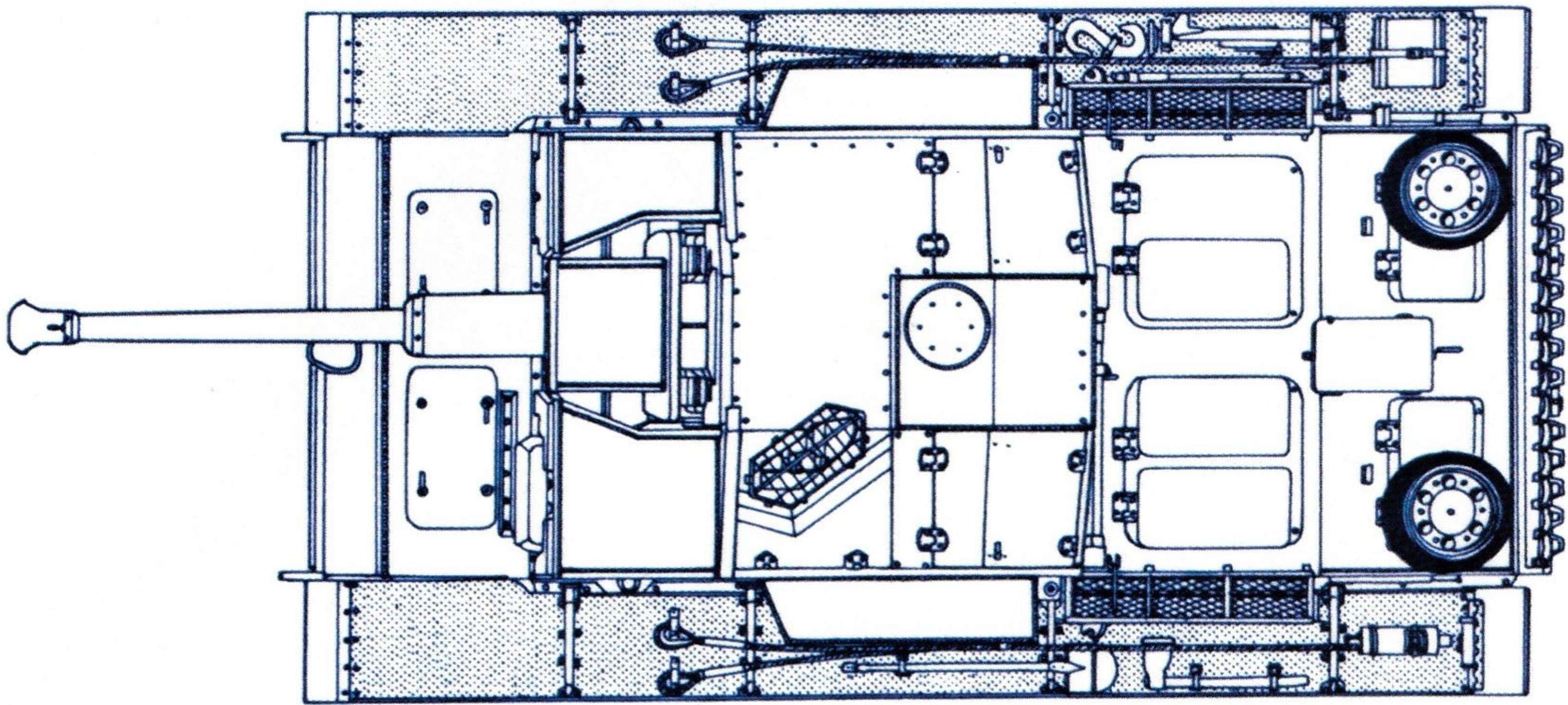


PANZER V AUSF. G

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2006



Duo de prédateurs



PLANS AU 1/48



début de cette guerre et quelques *Kommandeure*, depuis le début de la précédente (!), et de leurs combattants. Tout a été écrit sur cette opération, sauf l'essentiel, c'est à dire les dotations réelles des unités de *Panzer* engagées... De nouveau, nous allons limiter notre propos aux seuls *Panzer-Regimenter* et *StuG-Brigaden*. Ce qui devrait tout de même rétablir une part de la réalité historique de ces événements déjà bien malmenés par ailleurs et par la caricature hollywoodienne !

Deux *Panzer-Armeen* et une *Armee* constituent les forces d'attaque. La 6. *Panzer-Armee* (*SS-Oberst-Gruppenführer und Generaloberst der Waffen-SS* Josef Dietrich) au nord, avec quatre *SS-Panzer-Divisionen*, une *Fallschirmjäger-Division* et trois *Volks-Grenadier-Divisionen*. La 5. *Panzer-Armee* (*General der Panzertruppen* Hasso von Manteuffel) au centre, avec trois *Panzer-Divisionen* et quatre *Volks-Grenadier-Divisionen*. Au sud, enfin, en protection de l'aile gauche de l'offensive, la 7. *Armee* (*General der Panzertruppen* Erich Brandenberger) avec une *Fallschirmjäger-Division* et trois *Volks-Grenadier-Divisionen*. Bien que l'on ne dispose pas des états de situation détaillés de toutes les unités engagées pour cause d'archives détruites ou encore interdites à la diffusion, l'on constate bien sûr qu'aucune *Panzer-Division* n'a pu être entièrement équipée et armée. De plus, la grande majorité des combattants sont de jeunes recrues...

La 6. (*SS*) *Panzer-Armee* : En fonction de leurs missions et surtout de leurs moyens, toutes les unités engagées ont d'ailleurs réparti leurs forces en plusieurs groupements d'assaut, le plus connu étant bien sûr la *gepanzerte Gruppe* Peiper du *SS-Obersturnführer* Joachim Peiper. Le *SS-Panzer-Regiment 1* ne dispose que de 38 Panther et 37 *Panzer IV*, soit les effectifs d'une *Panzer-Abteilung*. La *I. (gem.) / SS-Panzer-Regiment 1* (*gem.* pour *gemischte* ou mixte en français) compte donc, outre la *Stabskompanie*, les 1. et 2. *Panzer-Kompanien* équipées chacune de 17 Panther et les 6. et 7. *Panzer-Kompanien* équipées chacune de 17 *Panzer IV*. La *Kampfgruppe* est renforcée par les 45 Tiger II de la *SS-schwere Panzer-Abteilung 501* du *SS-Obersturnführer* Heinz von Westernhagen. Mais ces lourds *Panzer*, surtout beaucoup trop voraces en carburant, ne sont absolument pas adaptés à la mission confiée à Joachim Peiper qui n'a d'autre choix que de les placer à l'arrière-garde de son groupement d'attaque, la

pointe étant formée d'un *Zug* (peloton) de la 6. *Kompanie* (5 *Panzer IV*), un *Halbzug* (demi peloton) de la 1. *Kompanie* (2 ou 3 Panther) et d'une *Gruppe* de la 9. (*Pi.*) / *SS-Panzer-Regiment 1* ; le *Regiment* disposant d'une *gepanzerte Pionier-Kompanie*. Le tout aux ordres du *SS-Obersturnführer* Werner Sternebeck. Contrairement donc à « l'épopée hollywoodienne » et à la plupart des nombreux récits publiés sur l'attaque de Joachim Peiper, les Tiger II n'eurent qu'un rôle passif, voire uniquement défensif, fortins (peu) mobiles dont la place était plutôt face aux formidables blindés soviétiques type Josef Staline et autres...

Les 2. *SS-Panzer-Division* « *Das Reich* » et 9. *SS-Panzer-Division* « *Hohenstaufen* » ont reçu chacune 58 Panther, 30 *Panzer IV* et 28 *Sturmgeschütze*. Ces derniers venant une fois encore combler les rangs car rappelons que la dotation théorique d'un *Panzer-Regiment* est de 73 Panther et 98 *Panzer IV*... Enfin, la 12. *SS-Panzer-Division* « *Hitlerjugend* » est sans doute la plus pauvrement équipée avec 22 Panther et 39 *Panzer IV*, auxquels l'on ajoute les redoutables automoteurs antichars de la *schwere Heeres-Panzerjäger-Abteilung 560*, soit 9 *Jagdpanther* et 18 *Jagdpanzer IV* ; il n'est pas rare qu'une unité de la *Heer* soit temporairement rattachée à une formation de la *Waffen-SS*.

La 5. *Panzer-Armee* : Disloquée une première fois en Normandie, excepté bien sûr la toute première, créée pour quelques semaines en Tunisie, et très affaiblie après la bataille de Lorraine, la 5. *Panzer-Armee* regroupe pourtant des unités encore solides dont le principal atout sont ses cadres, pour beaucoup ayant une grande expérience du feu. De fait, la plupart des *Kommandeure* sont des officiers d'exception. La 2. *Panzer-Division* dispose de 64 Panther et 28 *Panzer IV*. C'est, tant sur le plan qualitatif que quantitatif, la meilleure unité engagée dans cette contre-offensive. La 116. *Panzer-Division*, plus « pauvre », n'aligne que 31 Panther – 20 nouveaux exemplaires rejoindront le 18 décembre – et 35 *Panzer IV*. La *Panzer-Lehr-Division*, quasiment anéantie dans le secteur de Saint-Lô en août, en partie réorganisée en octobre, est de nouveau engagée fin novembre en Sarre, jusqu'au 4 décembre. À la veille de « *Wacht am Rhein* », elle ne peut engager que 23 Panther et 30 *Panzer IV*. Pour durcir ces maigres effectifs, deux

► Document exceptionnel !

Tout est réuni sur cette superbe photographie ! Observons les bonnets fourrés soviétiques que se sont appropriés deux des membres de l'équipage...

La protection latérale, surtout sur l'avant, est renforcée de chaque côté par une paire de galets de roulement et, bien visibles ici sur la droite du *StuG*, deux plaques additionnelles (*Schürzen* « bricolées ») théoriquement destinées à atténuer les tirs des munitions perforantes.

Enfin, les *Grenadiere*, également chaudement vêtus. Comme nous le verrons dans la seconde partie de notre étude, les *Heeres-Sturmartillerie-Brigaden* (en théorie 45 *StuG* et *StuH*) réorganisées en 1944 comptaient trois

Gefechts-Batterien (batteries de combat) et une *Begleit-Grenadier-Batterie* (batterie d'infanterie d'accompagnement). Tandem aussi efficace que l'ossature première des *Panzer-Divisionen*, *Panzer* et *Schützen* (fusiliers motorisés) puis *Panzergranadiere*. Tandem rodé également dans les *Panzer-Grenadier-Divisionen* et une partie des *Infanterie-Divisionen* ; ce qui explique certains remarquables succès défensifs sur tous les fronts, y compris en France et en

Italie.

Coll. Anderson





unités sont rattachées à la *Division* : la *Panzerjäger-Abteilung* 559 qui reçoit 8 *Jagdpanther* et 16 *Jagdpanzer IV* les 17 et 18 décembre – ces machines ne participeront donc pas à la phase offensive et ne seront engagées que quelques jours plus tard sur des opérations locales et défensives – et la *Heeres-Sturmartillerie-Brigade* 243 (c'est, théoriquement, la nouvelle désignation de la plupart des *StuG-Brigaden*) équipée de 19 *Sturmgeschütze III* et de 12 *Sturmhaubitzen*, la version 10,5cm *StuH. 42 L/28*. Ces automoteurs sont affectés à la *Kampfgruppe* 901 aux ordres de l'*Oberst* Paul Freiherr von Hauser, *Kommandeur* du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment* 901. Enfin, la 5. *Panzer-Armee* dispose de la *Sturmgeschütz-Brigade* 244, également équipée de 19 *Sturmgeschütze* et de 12 *Sturmhaubitzen*. Pour être complet, rappelons que chaque *Panzer-Division* dispose d'une *Panzerjäger-Abteilung* équipée de *Jagdpanzer IV* et chaque *Volks-Grenadier-Division* de quelques *StuG* ou *Jagdpanzer* (38t).

Plusieurs unités, dont la 9. *Panzer-Division*, seront engagées pour appuyer une offensive déjà enlisée, privée d'approvisionnements, puis peu avant le retrait des divisions dirigées vers la Hongrie... De nombreux *Panzer* furent détruits par l'artillerie, l'aviation ou, à court de carburant, abandonnés et sabotés par leurs équipages ; par exemple, tous les matériels encore opérationnels de la *gepanzerzte Gruppe* Peiper à la Gleize.

Ce qu'il faut retenir : Si la plupart des textes et versions officielles de la bataille des Ardennes nous proposent encore quantité de *Panzer-Divisionen*, nous n'avons pas le nombre de *Panzer* engagés dans les premiers jours de l'offensive ; ces premiers jours qui, comme dans toute offensive, sont décisifs. Bien qu'ici les unités d'assaut allemandes ne pouvaient espérer atteindre leurs objectifs et encore moins les tenir... Récapitulatif donc : 750 *Panzer* environ y compris les *Heerestruppen* (unités d'Armée ; formations indépendantes temporairement rattachées

à une *Armee*, un *Armeekorps* ou une *Division*) ; 7 *Panzer-Divisionen* devraient théoriquement aligner 1 420 *Panzer* ; 1 550 (environ) si l'on ajoute les *Heerestruppen*... En conclusion, c'est l'équivalent de quatre *Panzer-Divisionen* qui attaquent au matin du 16 décembre 1944. De plus, il est intéressant de noter que les unités qui s'enfoncèrent le plus loin dans le dispositif américain appartenaient aux 2. *Panzer-Division* et *Panzer-Lehr-Division*. Les récits historiques (oublions définitivement les farces hollywoodiennes) n'ont pourtant guère retenu les numéros de ces unités et les noms de leurs *Kommandeure* : le *Major* Ernst von Cochenhausen, l'*Hauptmann* Friedrich Holtmeier (2. *Panzer-Division*), l'*Oberstleutnant* Joachim Ritter von Poschinger, le *Major* Gerd von Born-Fallois (*Panzer-Lehr-Division*).

Les quatre *SS-Panzer-Divisionen*, bien évidemment très affaiblies après un mois de combats sont donc reconduites en Allemagne, hâtivement réorganisées et armées de quelques contingents de matériels neufs et convoyées aussitôt vers la Hongrie. Elles doivent venir renforcer la *Heeresgruppe Süd* qui tente de dégager Budapest et de retarder le franchissement du Danube par les masses mécanisées soviétiques.

L'Opération *Südwind* du 17 au 21 février 1945 a pour objectif de réduire la tête de pont de Gran, au nord-ouest de Budapest ; ce sera l'un des tout derniers succès des *Panzer*, toujours secondés par de solides formations d'infanterie pourtant malmenées depuis des mois. Ici, la 44. *Reichs-Grenadier-Division*, la 46. *Infanterie-Division*, la 211. *Volks-Grenadier-Division*. Récemment réorganisé, le *Panzerkorps* « *Feldherrnhalle* », qui ne regroupe en réalité que la poignée de *Panzer* de l'ex-*Panzer-Brigade* 109 et une vingtaine de *Tiger II* de la *schwere Panzer-Abteilung* 503, sera appuyé par les *SS-Panzer-Divisionen* « *Leibstandarte* » et « *Hitlerjugend* » qui peuvent engager respectivement 35 et 44

▲ Été 1944 ; une colonne blindée, *Panther Ausf. G* en tête suivi d'un obusier automoteur *Hummel*, roule entre deux files de carrioles attelées. Si les *Panzer* disposent bien évidemment d'unités motorisées pour assurer leurs approvisionnements, ceux de l'immense majorité des *Infanterie-Divisionen* et de l'ensemble du front restent tributaires du cheval, comme depuis plusieurs siècles...
Coll. Kadari



notre attention et sera proposée aux lecteurs dans une future étude, chiffres et faits à l'appui.

CONCLUSION

Chiffres qui ont sans doute alourdi ce texte. Indispensables pourtant. Trop de récits dits historiques se limitent à des généralités qui banalisent les événements. C'est plus facile à lire. L'on se répète d'un ouvrage à l'autre, personne ne faisant l'effort de vérifier les « sources », si tant est qu'elles aient été déjà utilisées... De même souhaitons-nous avoir attiré l'attention des passionnés sur l'obligation de revenir (aussi) à des analyses détaillées ; elles permettent ensuite une réflexion sur l'évolution des matériels, nécessitée par d'impitoyables réalités et non le résultat de « caprices de dictateurs coupés de toute réalité ». Un exemple : le Maus ou le E-100 étaient de bons projets, réponses appropriées aux masses blindées et mécanisées de l'Armée soviétique. Durant la guerre froide, tous les antagonistes développeront et produiront divers types de chars lourds sur-blindés et armés de pièces de très gros calibres aux performances impressionnantes. Un concept qui d'ailleurs est toujours d'actualité. Le Panther était donc une réponse au remarquable T-34, le *StuG*, un *Panzer* moins coûteux et plus approprié à une armée contrainte à la défensive. Les armées soviétiques utilisèrent également un nombre considérable de canons d'assaut qui équipèrent ensuite bien des armées « populaires », souvent avec succès. Enfin, les remarquables séries de véhicules blindés allemands huit roues dont les premiers furent conçus avant guerre, puis déclinés en plusieurs versions, parfaitement adaptées aux opérations tout terrain (la série 234 par exemple) ont été largement copiées et nombre d'armées aujourd'hui disposent de « roues-canon ». ■

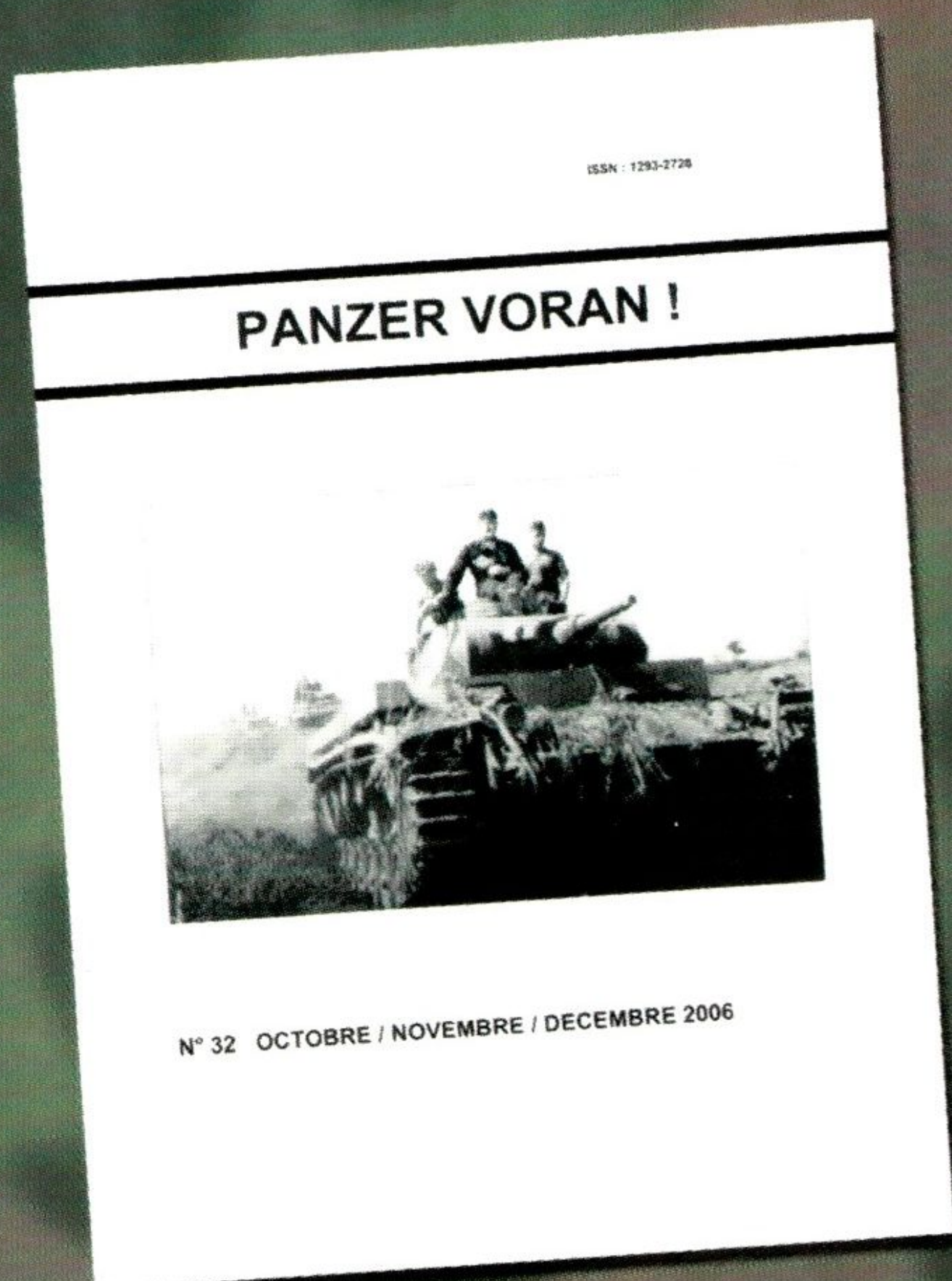
▼ Avec les premiers *StuG III Ausf. F* puis *F/8* livrés à partir de fin 1942, l'artillerie d'assaut (*die Sturmartillerie*) dispose désormais d'un automoteur à canon long, le *7,5 cm lang Sturmkanone 40 L/43* ; quant aux *Panzer-Divisionen*, elles reçoivent les premiers *Panzer IV Ausf. F2* également armés du *7,5 cm lang Kampfwagenkanone 40 L/43*. Jusqu'ici support pour l'infanterie, le *StuG* devient une arme offensive, un automoteur antichar rapide, robuste, et, nous l'avons largement souligné, bien plus qu'un complément aux unités de *Panzer*. Élément capital même des batailles titanesques engagées sur le front de l'est.
Coll. Kadari

▲ Un de trop (vu, celui au centre et à l'arrière...) ! Cinq hommes en effet composent l'équipage d'un « Panther », mais poser sur une pareille « bête » ne se refuse pas. Ce modèle G présente un camouflage intéressant : teintes très diluées et bariolage assez inhabituel. Quant au pilote, il est coiffé d'une vieille *Feldmütze* (modèle 1942) ou d'une sorte de bonnet ; bien plus pratique en effet lorsqu'il manœuvre son « 45 tonnes » au travers du périscope rotatif (*Fahrerfernrohr*).
Coll. Privée

Panther, 30 et 35 *Panzer IV* ; quant aux « recrues fanatisées », ce sont des personnels de la *Luftwaffe* qui ne dispose plus que d'un nombre restreint d'appareils et de la *Kriegsmarine* qui ne compte plus que sur ses *U-Boote*... et des pompiers ! Auxquels s'ajoutent la vingtaine de *Sturmgeschütze* et *Sturmhaubitzen* de la *Heeres-Sturmartillerie-Brigade 239* qui se distingueront d'ailleurs en dispersant les regroupements blindés soviétiques sur la rive gauche du Danube. Suivra quelques jours plus tard, à partir du 6 mars, l'opération « *Frühlingserwachen* », l'offensive de la 6. (SS) *Panzer-Armee* entre *Stuhlweissenburg* et la *Platten-See* (le lac Balaton). Une fois encore, les récits de ces combats ne précisent pas les effectifs réellement engagés par les unités allemandes. De même, cette ultime contre-offensive est présentée comme un sursaut dérisoire, inutile... Elle mérite donc toute



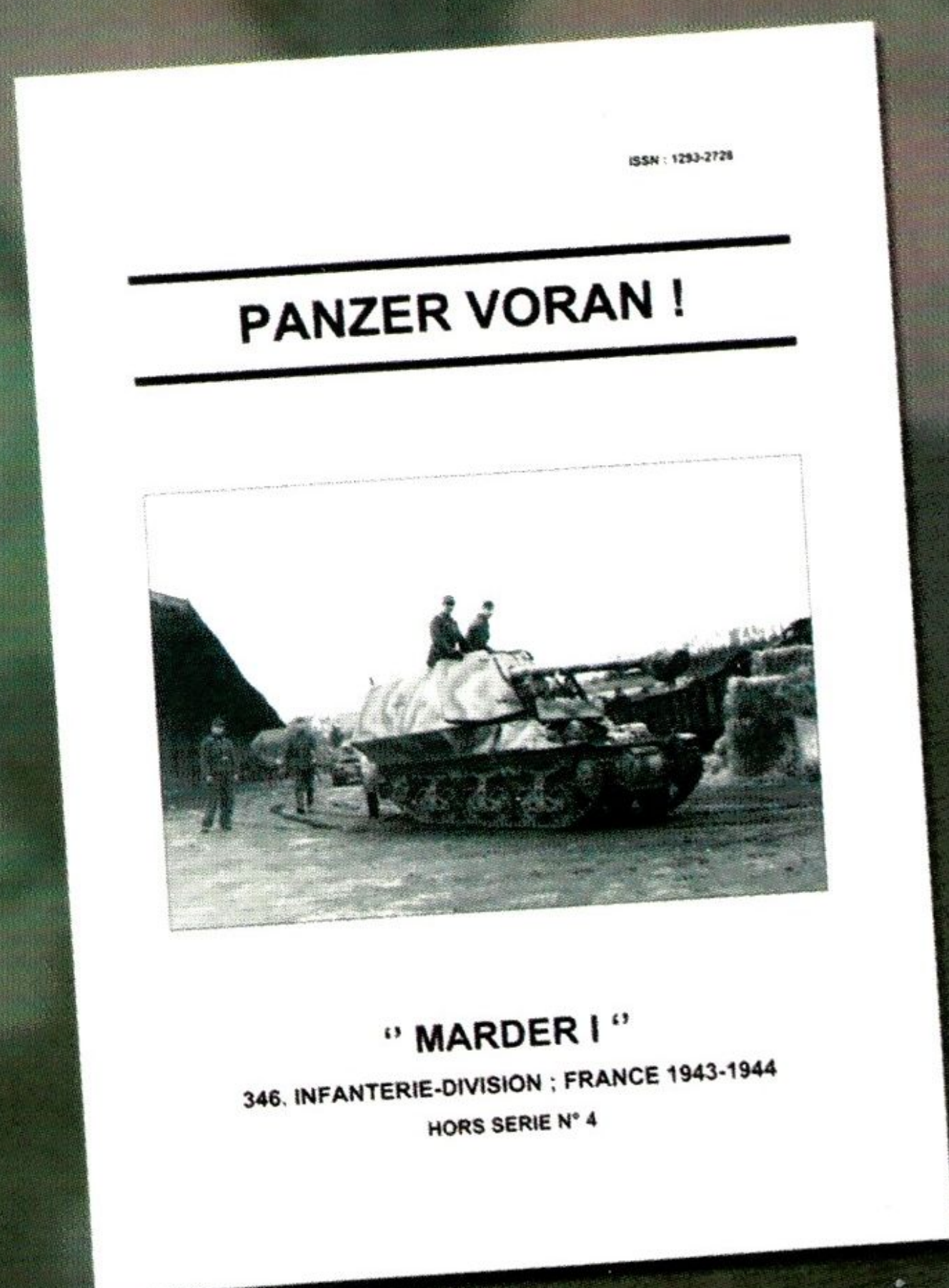
PANZER VORAN !



Au sommaire du nouveau Panzer Voran ! (n°32) : (Disponible !)

Etude des unités de l'Oberbefehlshaber West ;
France, Juin-Décembre 1944 (suite) : La 331. Infanterie-Division
Eisenbahn-Flak-Artillerie ; Flak-Brigade 1 (France, Juillet 1944)
La Panzer-Armeeoberkommando 4 ; " Fall Blau " , Juin 1942 (suite)
La 11. Panzer-Division.
La 82. Infanterie-Division.
La 24. Panzer-Division.

Et toujours les rubriques : Le courrier des lecteurs. Les corrigés.



Au sommaire du nouveau Panzer Voran ! Hors série n°4 (Disponible !)

Panzer Voran ! Hors série n°4 est consacré à la
"Marder I .346. Infanterie-Division" ; France 1943-1944

BON DE COMMANDE

Je commande les numéros cochés ci-dessous de "Panzer Voran !"

Chaque numéro de "Panzer Voran !" est vendu franco de port : 14,70€ (France) - 15,70€ (Europe)

Chaque numéro de "Panzer Voran ! PK. Collection" n°1 et n°2 est vendu franco de port : 13,20€ (France) - 14,20€ (Europe)

Le numéro de "Panzer Voran ! Hors série" n°4 est vendu franco de port : 24,00€ (France) - 25,00€ (Europe)

☐ "Panzer Voran !" n°29

☐ "Panzer Voran ! PK. Collection" n°1

☐ "Panzer Voran !" n°30

☐ "Panzer Voran ! PK. Collection" n°2

☐ "Panzer Voran !" n°31

☐ "Panzer Voran ! Hors série" n°4

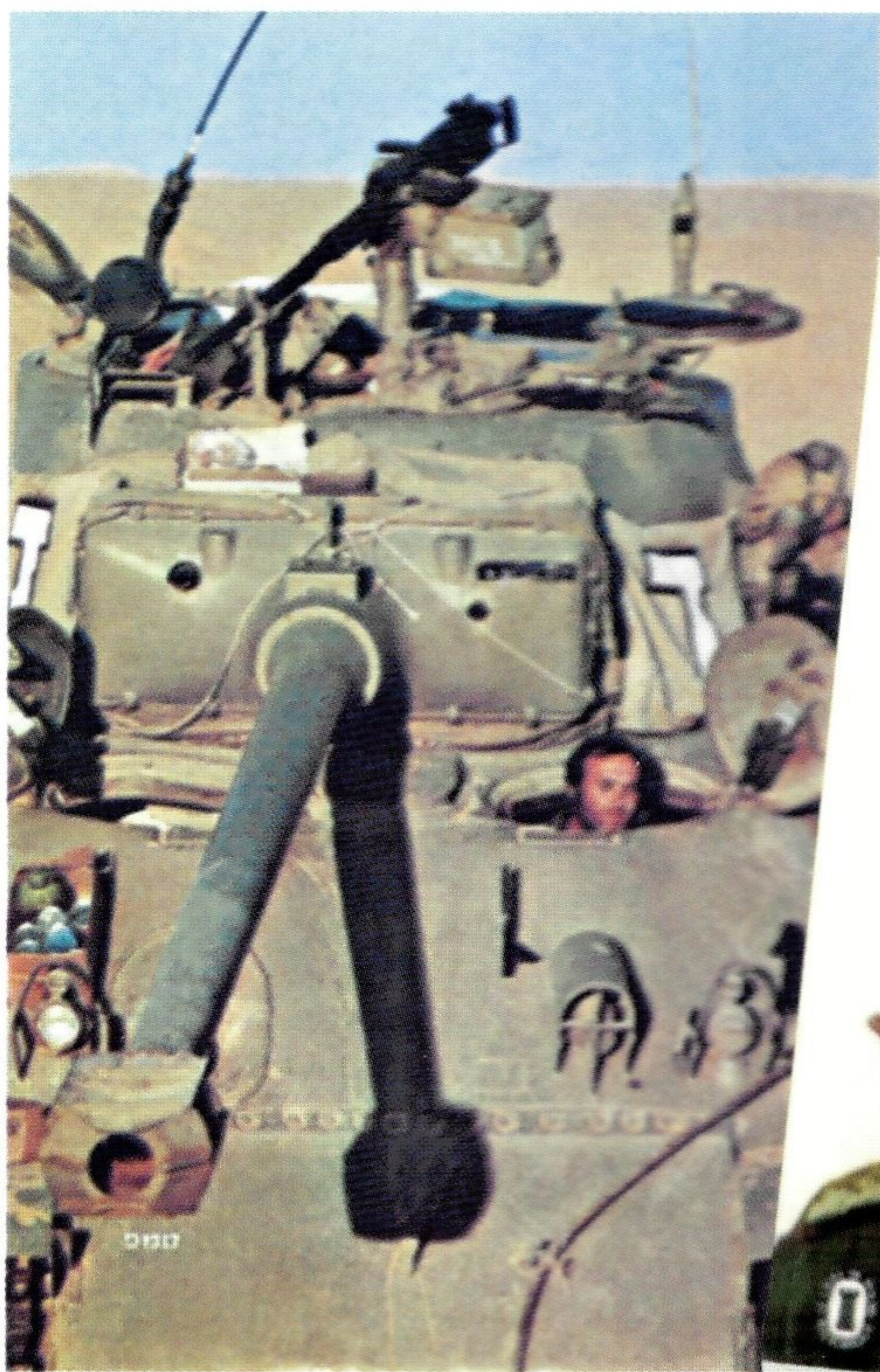
☐ "Panzer Voran !" n°32

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Bon de commande à renvoyer avec votre règlement par chèque ou mandat postal à :
Alain Verwicht - 132 route de Bonnut - 64300 Saint-Bas - France

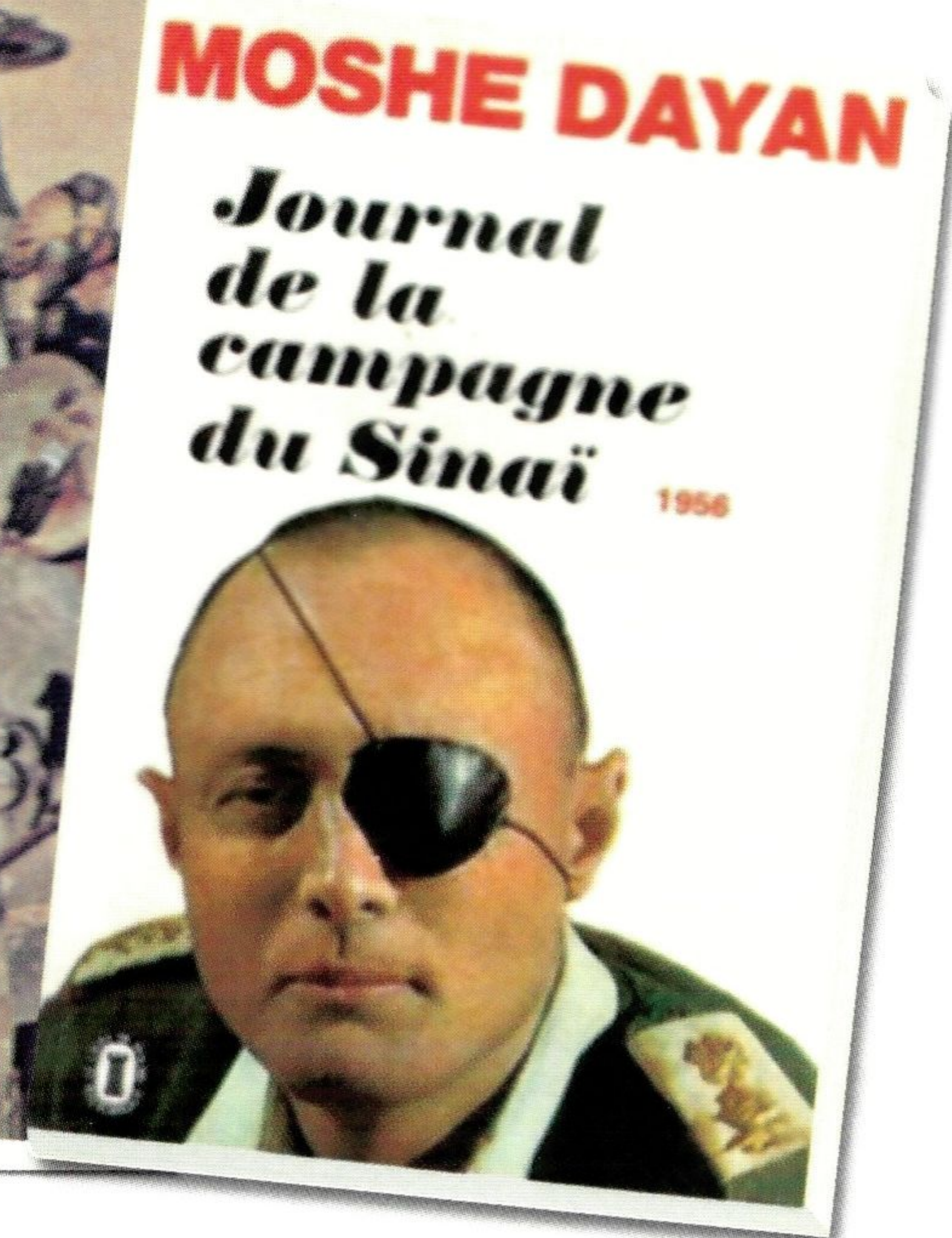


Moshe Dayan

Journal de la campagne du Sinaï

Collection "Livre de poche"

Fayard, 1973



Afin de célébrer le cinquantenaire de l'affaire de Suez, nous avons souhaité présenter un livre traitant des opérations qui permirent à *Tsahal* de conquérir la bande de Gaza et le Sinaï en une poignée de jours seulement. Cet ouvrage, c'est le « *journal de la campagne du Sinaï* » de Moshé Dayan, personnage haut en couleur et dont la carrière fut particulièrement bien remplie puisqu'il sera ultérieurement ministre de la défense. Rappelons qu'en 1956, Dayan était le chef d'état-major de l'Armée israélienne.

Le « *journal de la campagne du Sinaï* » a retenu notre attention pour différentes raisons. Tout d'abord, c'est l'un des seuls livres en français portant sur ces opérations pourtant si riches en terme d'enseignements militaires. Ensuite, parce que ce conflit israélo-arabe se caractérise par un certain déséquilibre technologique. Si les Israéliens alignent des matériels anciens, dont certains ont été modernisés, on pense notamment aux Sherman, Super-Sherman, Mustang et autres Mosquito, les forces arabes, elles, sont équipées de matériels soviétiques récents. Autre point intéressant, les Hébreux sont soutenus par Paris qui, *de facto*, se retrouvera confrontée à l'hostilité des deux superpuissances. Enfin, les

but de guerre juifs sont similaires à ceux d'opérations récentes dans le sens où les opérations de 1956 ont pour objectif de mettre un terme au harcèlement des paramilitaires palestiniens de Gaza et de Jordanie, soutenus par les Égyptiens et les Jordaniens, et de lever l'embargo décrété par Nasser contre le port d'Eilat situé dans le golfe d'Aqaba. Il s'agit d'une attaque préventive. À ce propos, Moshé Dayan indique que la concomitance entre l'offensive israélienne et l'expédition franco-britannique de Suez n'était pas voulue et qu'aucune coordination réelle n'exista entre ces opérations, Londres s'opposant même avec fermeté à l'attaque israélienne ; un point de vue parmi d'autres...

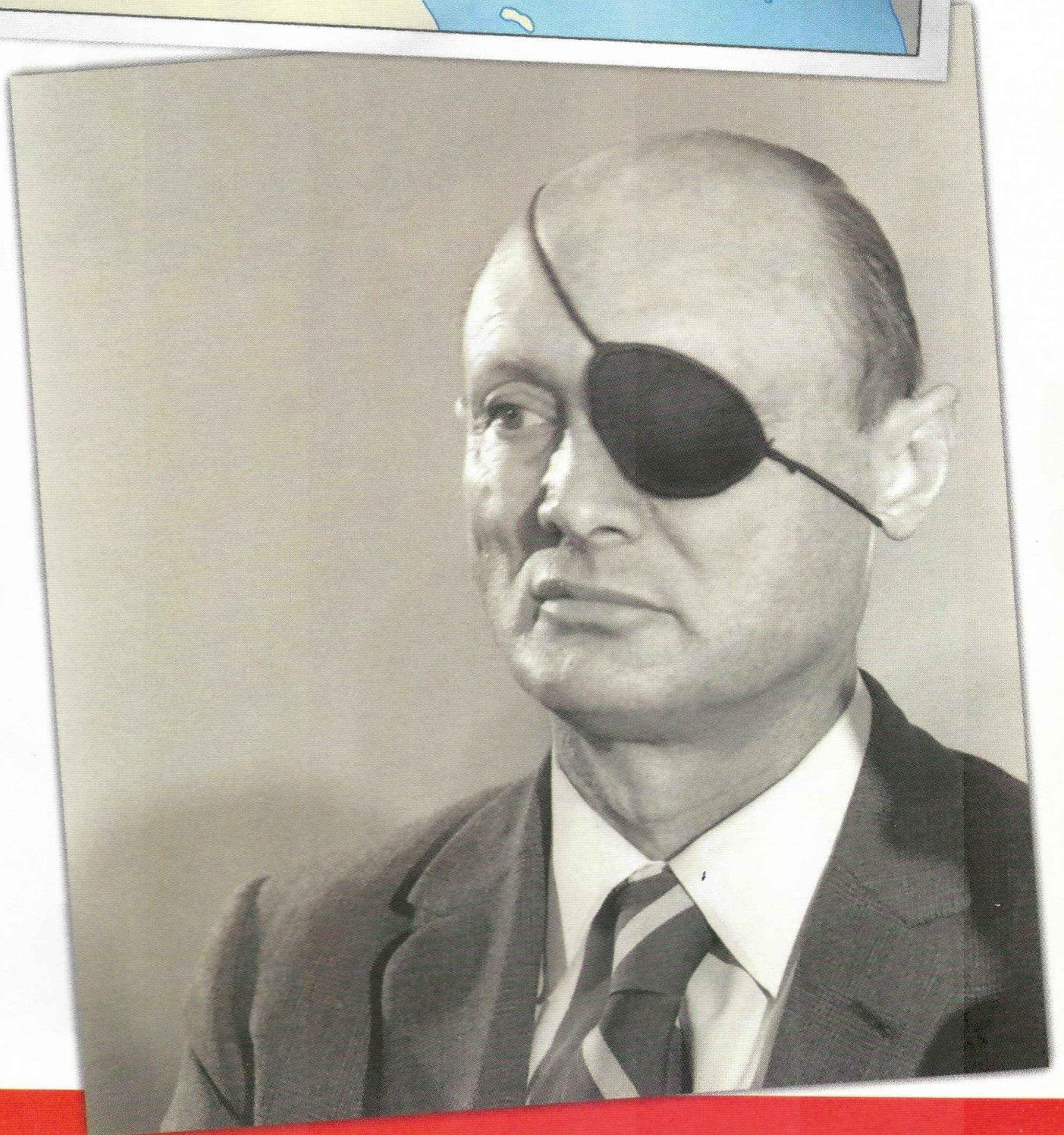
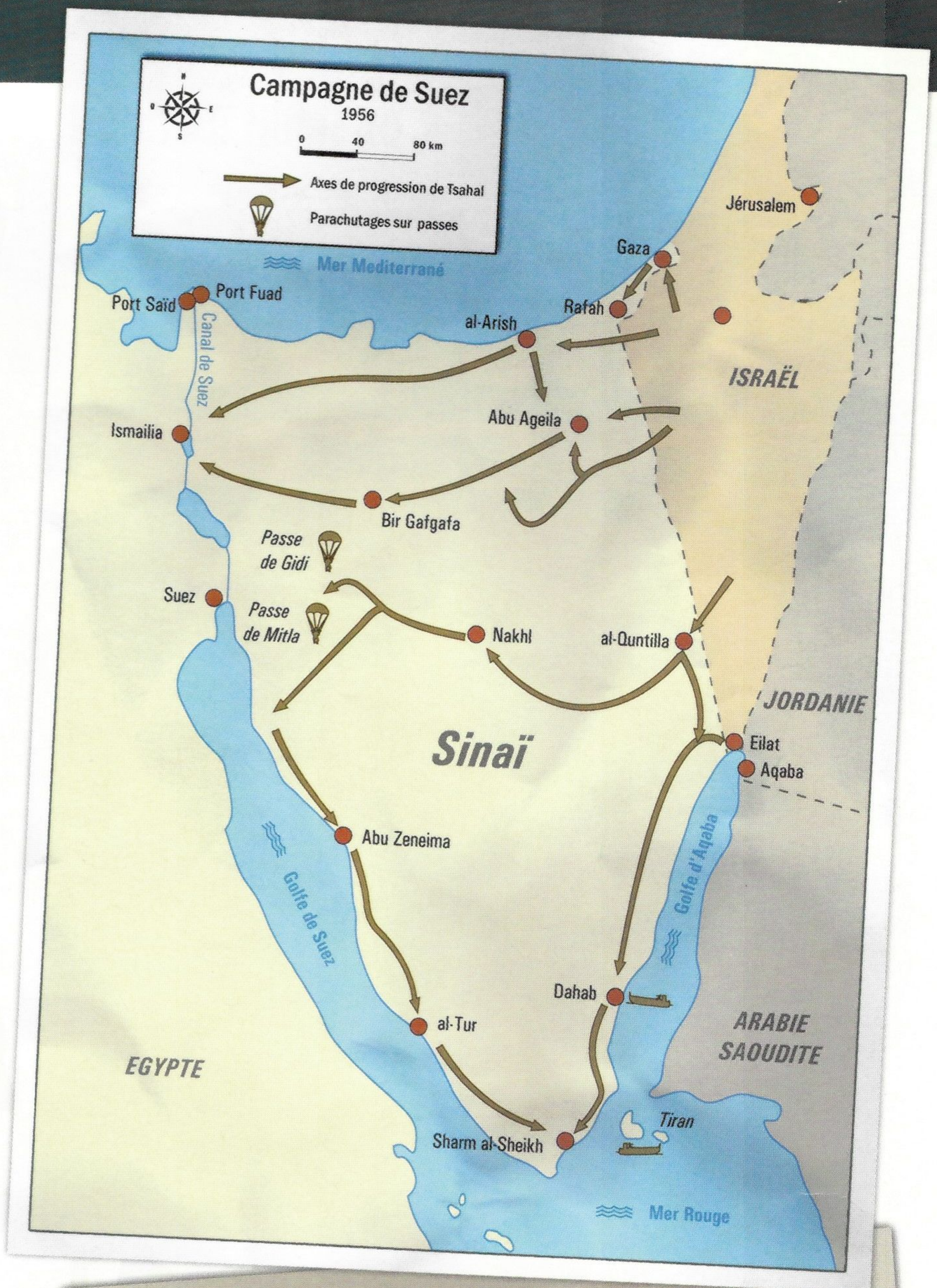
Après avoir détaillé le contexte de l'époque, dont les attaques des milices palestiniennes systématiquement suivies de représailles israéliennes, Moshé Dayan décrit avec minutie la conception du plan de bataille en approfondissant les impératifs liés aux considérations politico-diplomatiques. Le général détaille encore le déroulement des opérations qui débutèrent dans la nuit du 29 au 30 octobre 1956 par le largage d'un bataillon de parachutistes pour prendre le contrôle de la passe de Mitla, point stratégique permettant d'isoler les Égyptiens basés dans le Sinaï. Viennent ensuite la prise de contrôle des avant-postes ennemis et le

ralliement avec les paras. La deuxième étape du plan prévoyait une poussée au centre du dispositif adverse de manière à l'enfoncer et à couper le Sinaï en deux. Cette manœuvre réalisée par des unités mécanisées donnera lieu à des accrochages entre des Sherman et AMX-13 israéliens et des automoteurs Archers égyptiens ; les T-34/85 et les SU-100 ne se montreront pas, au grand dam des tankistes de *Tsahal*. Engagée dès l'aube du 30 octobre, cette opération ne s'achève que le 2 novembre, certaines unités arabes résistant avec acharnement. Au même moment, et toujours selon le plan établi, intervient la prise de Rafah qui permet d'isoler la bande de Gaza de l'Égypte. C'est dans ces opérations menées du 31 octobre au 2 novembre que les Israéliens engageront des Super-Sherman secrètement livrés par la France quelques semaines auparavant. La conquête de la bande de Gaza, le 3 novembre, et de la cité côtière de Sharm-el-Sheikh, le 5, seront les derniers actes d'une campagne interrompue par la pression conjointe du Kremlin et de la Maison Blanche. Toutefois, les buts de guerre fixés par Ben Gourion, alors premier ministre israélien, auront été atteints. C'est ainsi que le soutien de Nasser aux attaques anti-israéliennes cessera et que le blocus du port d'Eilat sera levé. Au passage, on notera dans cet ouvrage, qui n'est malheureusement pas exempt d'une certaine propagande, que le plan de bataille de 1956 sera intégralement repris par *Tsahal*, une décennie plus tard, lors de la campagne de 1967. La conquête du Sinaï sera alors réalisée via les mêmes axes, selon les mêmes étapes et avec le même succès ! Preuve supplémentaire que l'Histoire se répète souvent.

L'analyse de l'ouvrage de Moshé Dayan montre que le visage des opérations de l'époque n'est pas très différent de celui de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Matériellement parlant, la technologie des systèmes d'armes n'a pas encore l'importance qu'elle a aujourd'hui. Nous avons là un exemple de « *Blitzkrieg* » convainquant même s'il convient de préciser que les troupes égyptiennes furent principalement mobilisées pour contrer l'attaque franco-anglaise du canal de Suez. En outre, l'auteur offre une analyse pertinente des problématiques politiques et opérationnelles qui durent être prises en

compte et des réponses données par les planificateurs de l'état-major puis par les officiers chargés d'appliquer les ordres sur le terrain. Dayan pointe un certain nombre d'erreurs, souvent coûteuses, et de nombreuses imperfections qui cependant ne furent en rien décisives quant à l'issue de la campagne grâce à la préparation des unités. Le général insiste sur l'importance d'une analyse exhaustive et en profondeur de la situation lors de la préparation d'une opération militaire et sur l'entraînement des soldats et des officiers qui doit systématiquement être poussé au plus haut niveau. C'est à ce prix que les déséquilibres qualitatifs et numériques ont pu être compensés. Ces fondamentaux mettant l'homme au cœur de la doctrine militaire font aujourd'hui encore toute la différence dans les performances des forces armées. Il est bon de s'en souvenir, surtout lorsque d'aucuns sont tentés de tout miser sur une supériorité technologique parfois versatile mais toujours très onéreuse. L'exemple américain est à ce titre éloquent.

Cependant, ces considérations, pouvant paraître évidentes au lecteur, ne constituent pas le seul intérêt de ce livre qui est rédigé comme le journal intime d'un chef d'état-major. En le lisant, on se retrouve placé au centre des problématiques et des préoccupations d'un état-major. À ce niveau de responsabilités, les considérations opérationnelles cèdent souvent le pas aux impératifs politiques. Cet ouvrage se place au cœur de l'axiome de Clausewitz selon lequel la guerre n'est que la continuation de l'action politique par d'autres moyens. Dans son texte, au travers de ses questionnements et de ses décisions, Moshé Dayan démontre que l'une des clés de la victoire demeure la prise en compte de la dimension politique. Dominer son ennemi et le vaincre sur le champ de bataille ne sert à rien si les aspects politiques et médiatiques sont négligés ; dans ce registre, l'exemple français en Algérie est à méditer. Et il n'y a pas de meilleurs exemples que cette campagne qui vit *Tsahal* atteindre la totalité de ses objectifs dans des délais suffisamment brefs pour que la pression diplomatique et médiatique internationale ne prive Israël de sa victoire. C'est ce qui fit de ce pays l'unique véritable vainqueur de la campagne de 1956.



LIGNE DE FRONT N°2

1900-2000 : UN SIÈCLE DE GUERRE TERRESTRE : ANALYSE, DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES



N°2 LA CAMPAGNE DE SICILE
ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

NOUVEAU

DANS LE NUMERO 2

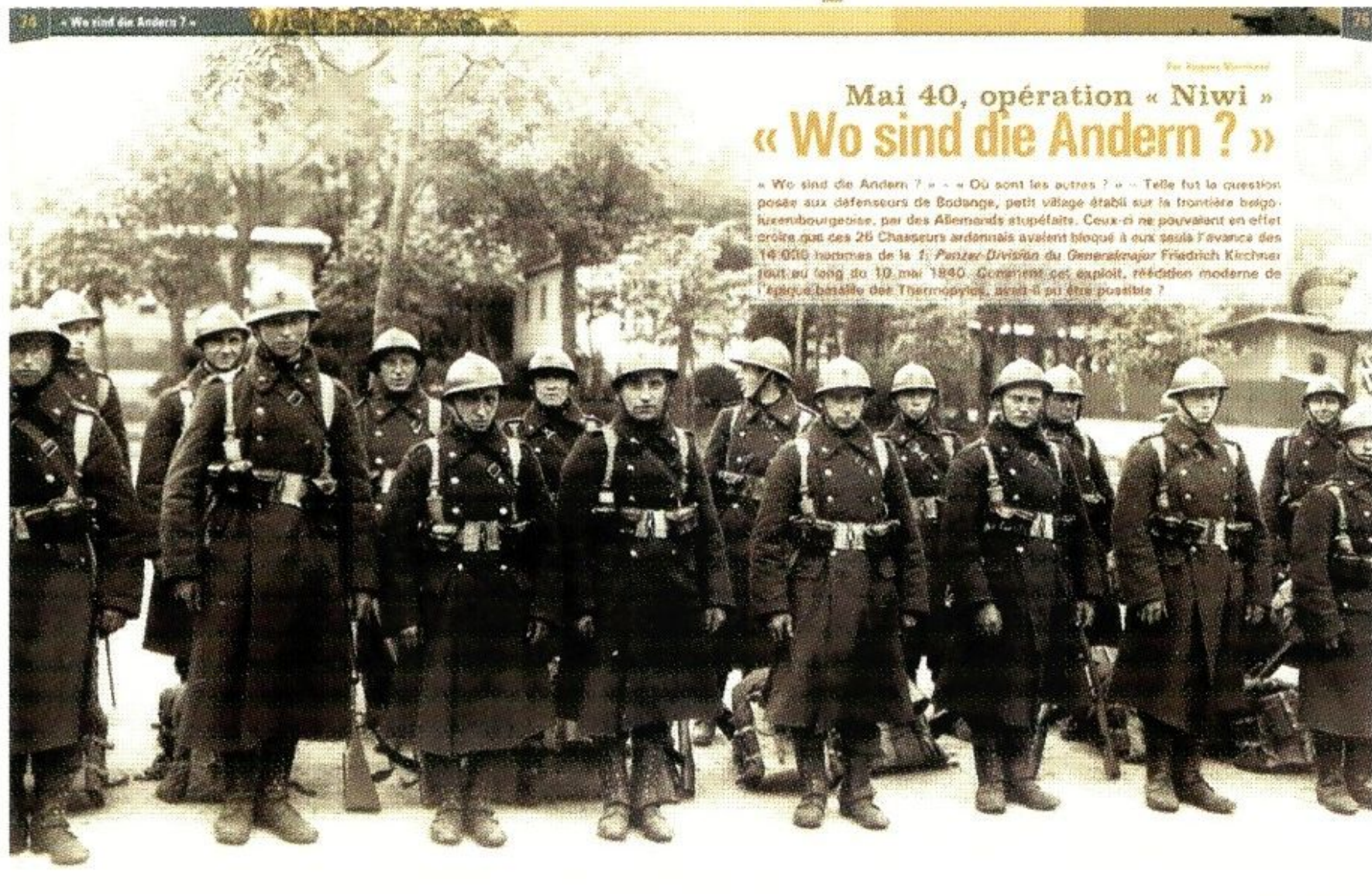
Dossier : campagne de Sicile. 1943



Les 77 jours de KHE SANH



Mai 40, opération «Niwi»



LE MAGAZINE DES OPÉRATIONS MILITAIRES DU XX^e SIÈCLE

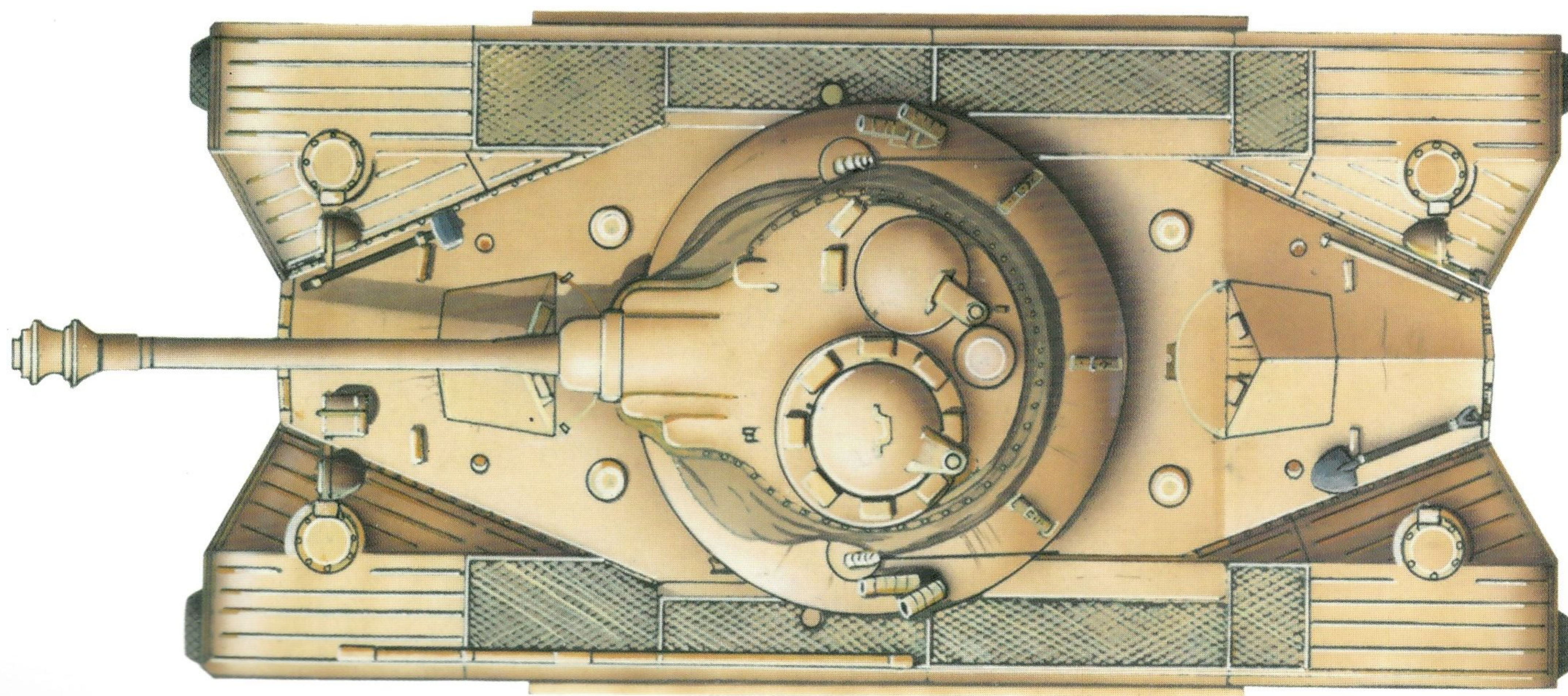
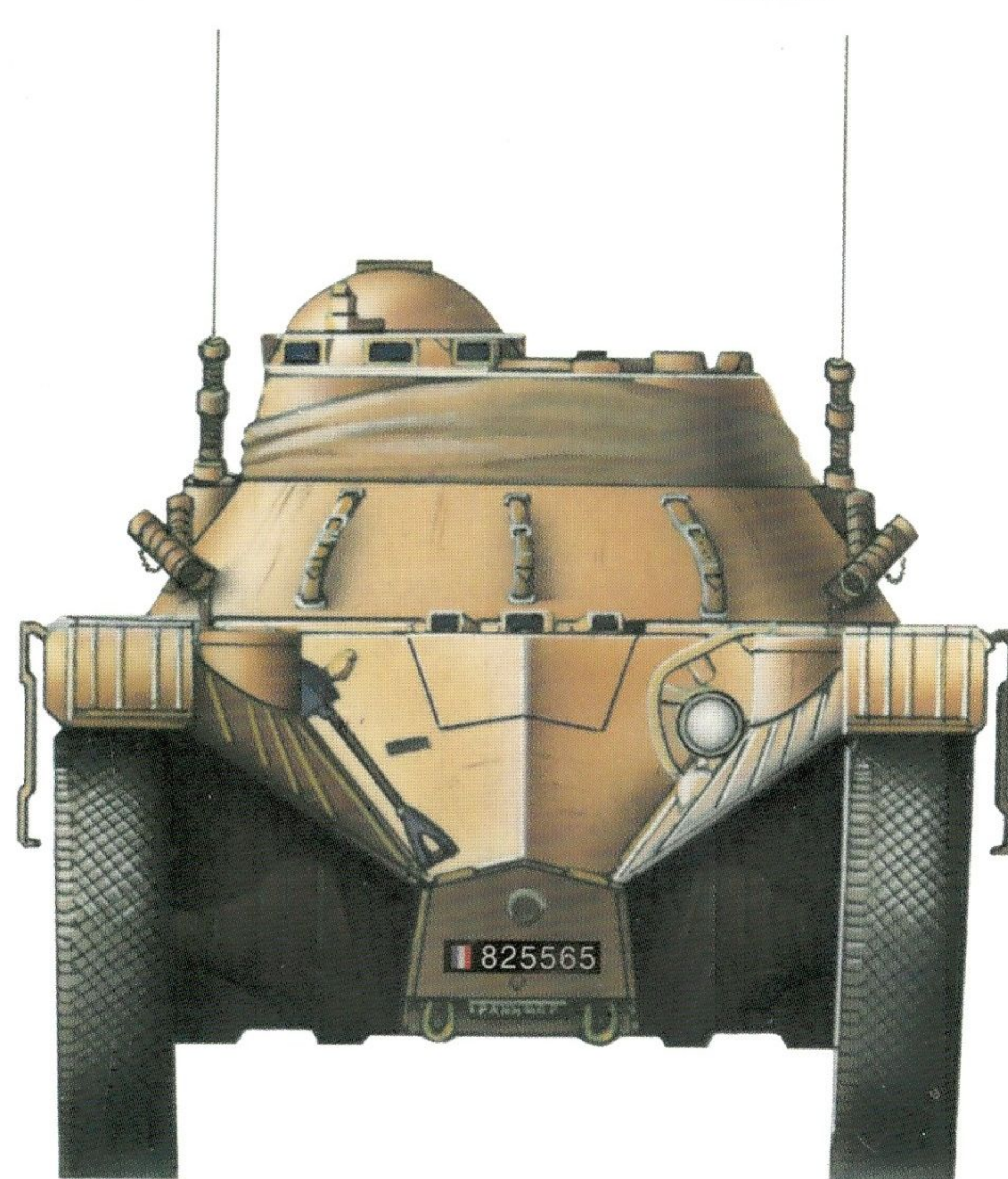
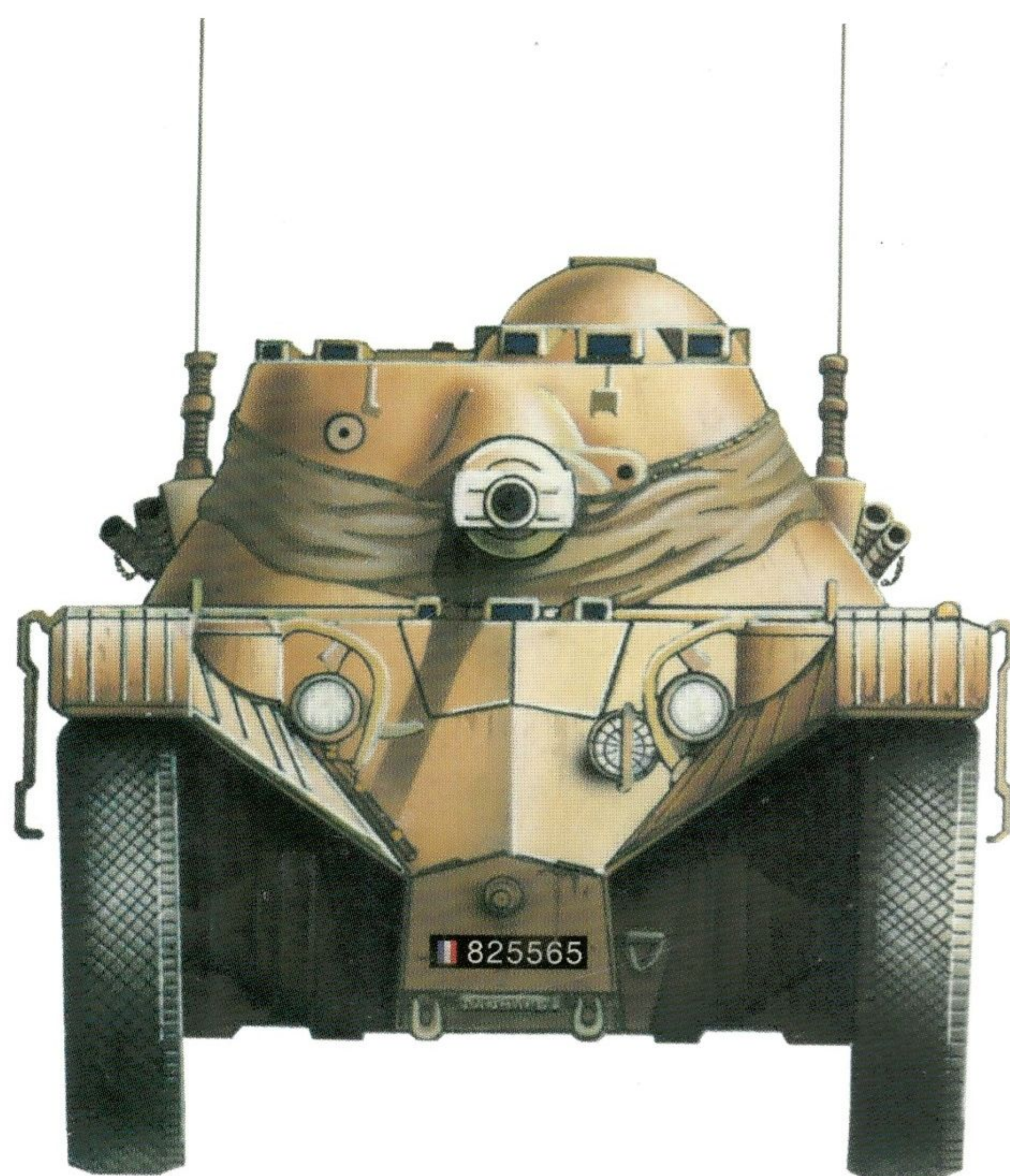
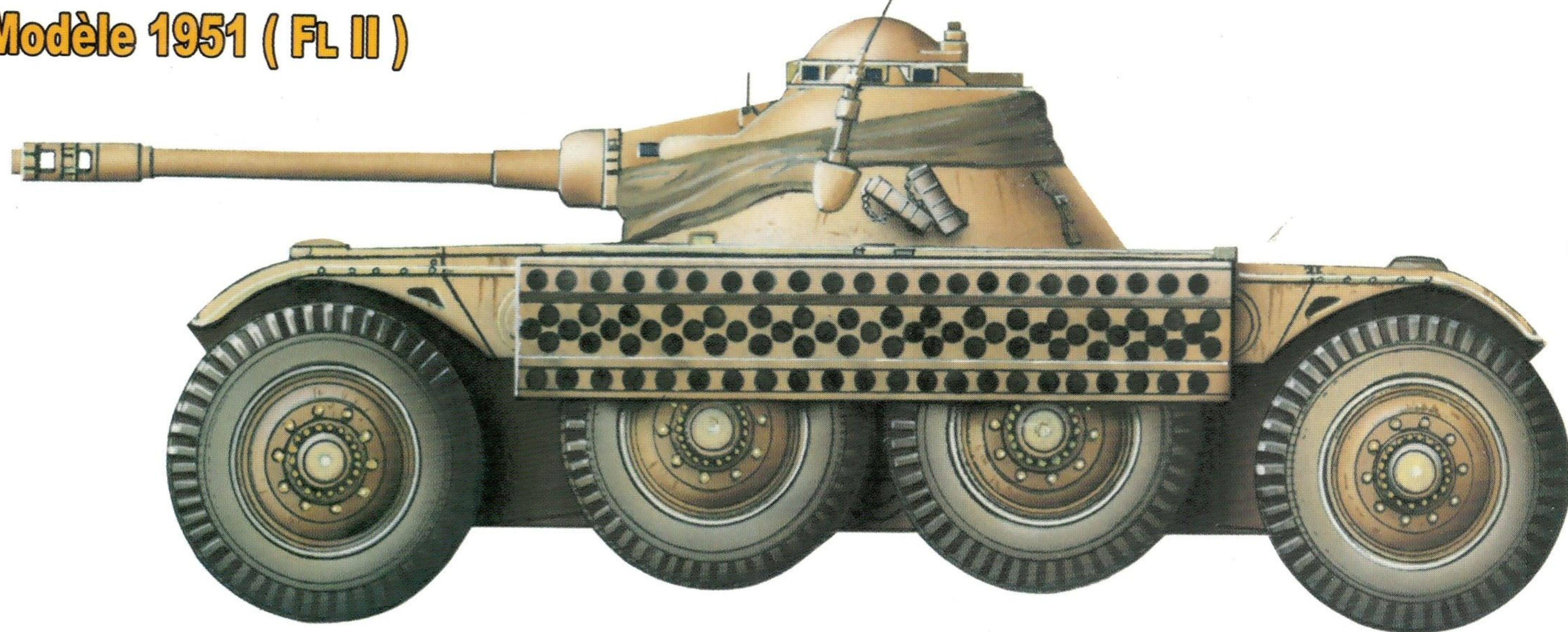
DANS LE NUMERO 3
EN KIOSQUE LE 22 DÉCEMBRE 2006

la **WAFFEN-44**

Panhard EBR 75

Modèle 1951 (FL II)

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006



Note : Cet EBR ayant participé au raid saharien de la Légion Étrangère en 1958, ses roues agricoles ont été remplacées par des pneumatiques